

**NAMUR 2001**

**Moulin de Beez**

**16-17 / 03**

**ARCHAEOLOGIA  
MEDIAEVALIS**



**24 / 2001**

**NAMUR 2001**

**Moulin de Beez**

**16-17 / 03**

**ARCHAEOLOGIA**

**MEDIAEVALIS**

**24**

**Archeologie van de Middeleeuwen en de Moderne Tijden in België en aangrenzende gebieden**

**Archéologie du Moyen Age et des Temps Modernes en Belgique et régions limitrophes**

**Mittelalterliche und Neuzeitliche Archäologie in Belgien und Nachbargebieten**

Jean-Marie BLAISING (A.F.A.N, Metz)

Lukas CLEMENS (Univ. Trier)

Stéphan DEMETER (S.M.S.Bruxelles-Capitale)

Johnny DE MEULEMEESTER (M.R.W., Namur/UGent)

Alexandra DE POORTER (K.M.K.G, Brussel)

Johan HENDRIKS (Stad Dordrecht)

Marie Christine LALEMAN (D.A., stad Gent)

André MATTHYS (M.R.W., Namur)

Christiana BIS-WORCH (M.N.H.A., Luxembourg)

Nathalie VANBRUGGHE (S.A, Dép. du Nord, Lille)

Geert VERMEIREN (Stedelijke musea, Ronse)

(eds)



## Aanverwante wetenschappen - Sciences annexes

### Verwandte Wissenschaften

BASTIAENS JAN & TENCY HEIDI

#### Verkoold graan in de Sint-Laurentiuskerk te Ename (O.-VI.)

In de loop van 2000 werden door het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium – Buitendienst Oost-Vlaanderen opgravingen uitgevoerd in de Sint-Laurentiuskerk te Ename (Oost-Vlaanderen). Daarbij kwam verspreid over de kerk een laag aan het licht met verbrande grond, houtskool en verkoolde zaden en vruchten. Mogelijk is de verkoling opgetreden bij de kerkbrand, die gedateerd wordt op ca. 1180. Ter bevestiging wordt C14-onderzoek uitgevoerd op het verkoolde graan.

Uit het archeobotanisch onderzoek blijkt dat het bij de zaden en vruchten in de eerste plaats gaat om graan, en dan met name gerst (*Hordeum vulgare*), haver (*Avena sativa*), rogge (*Secale cereale*) en tarwe (*Triticum aestivum*). Verder zijn nog een hele reeks begeleidende onkruiden aanwezig: korenbloem, bolderik, stinkende kamille, kruidvlier, ... Bonte graanakkers zoals we ze al lang niet meer kennen.

De aanwezigheid van het graan doet vragen stellen over het gebruik van de Enaamse Sint-Laurentiuskerk in de 12<sup>de</sup> eeuw. Het heeft er alle schijn van dat, op het moment van de brand, de kerk ook in gebruik was als plaats voor graanopslag. We kunnen vermoeden dat het graan op de kerkzolder gestapeld lag, bijvoorbeeld als tienden. Een kerk-met-graanzolder hoeft niet te verbazen, gezien het feit dat kerken eertijds niet zo strikt voorbehouden waren voor religieuze activiteiten als dat nu het geval is. Daar komt nog bij dat de Sint-Laurentiuskerk in het dorp van Ename zowat het enige stevige, stenen gebouw moet geweest zijn, met bovendien een zekere bescherming vanuit haar religieuze functie.

Het verdere belang van het verkoolde graan bestaat erin dat het inzicht verschaft in de productie en consumptie van granen in en om Ename. Alle vier de granen kunnen zonder problemen lokaal geteeld zijn. Gerst en haver, de twee granen die het meeste gevonden zijn in de Sint-Laurentiuskerk, worden veel als veevoeder gebruikt.

DEVOS YANNICK & FECHNER KAI

#### Une perspective diachronique de l'environnement à Bruxelles et les nouvelles méthodes pour valoriser le patrimoine archéologique (Br.)

Depuis le 1er janvier 2001 le Gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale finance, dans le cadre du programme "Prospective Research for Brussels" un projet portant sur l'archéologie, l'archéométrie, le paléoenvironnement, la pollution dans le passé et ses implications pour le présent.

Le projet porte sur une étude du passé de Bruxelles qui permet de mieux évaluer et valoriser son présent.

Il s'agit d'une approche rendue possible par la démarche interdisciplinaire qui associe les sciences naturelles et les sciences humaines. Pour mener à bien ce projet, le Groupe interdisciplinaire d'Etudes du Paléoenvironnement de l'ULB s'appuie sur le fait qu'il étudie depuis



dix ans le sous-sol de Bruxelles en utilisant cette démarche. Une intégration des données dans une synthèse sur Bruxelles s'impose donc. La présence suivie de la part des partenaires des sciences de la terre est également fortement encouragée par les acteurs de terrain de l'archéologie bruxelloise, mais a jusqu'à présent été impossible faute de financement.

Enfin, le développement de méthodes archéométriques nouvelles au fort potentiel est proposé.

L'étude pédologique de sept sites dans les dix années précédentes a permis de mettre en évidence divers polluants dans les couches archéologiques bien datées. Cette étude des polluants apporte deux types d'informations.

D'une part, la pédologie associée à l'archéologie offre ici un moyen sans équivalent pour comprendre dans quelle mesure la pollution du sous-sol est antérieure à l'époque contemporaine, si et où elle était prononcée, de quelle nature et quelle date elle est. L'influence du passé sur l'état du sol actuel peut ainsi être évaluée (FECHNER, 1997a; FECHNER & KLEINER 1997; FECHNER, 1997b; FECHNER, 1997c; GUILLERME, 1983).

D'autre part, des activités artisanales et domestiques du passé spécifiques et souvent difficiles à reconnaître telles que le tannage, le rouissage et la pisciculture sont reflétées par ces polluants, une fois analysés (FECHNER, 1997a; FECHNER, 1997c; DEWILDE, 1984).

Le fait de replacer les découvertes archéologiques dans leur cadre environnemental est particulièrement utile pour l'étude de l'urbanisation progressive des différents secteurs du centre de Bruxelles. En effet, elle ne peut être comprise sans tenir compte des étapes successives de transformation du paysage d'origine reflétées par les sols anciens. Pour cela la cartographie des phénomènes anciens et bien datés liés à une forêt, aux activités agricoles, aux anciennes conditions de drainage et aux changements de topographie mis en évidence dans les fouilles depuis dix ans doit être menée à bien et cette carte doit être confrontée à l'atlas archéologique de Bruxelles (FECHNER, 1997d; FECHNER, 2000a; DEGRYSE & FECHNER, 2000; FECHNER, 2000b; FECHNER, 2000c; DUPONT, PEUCHOT, SCHUITEN, LAURENT & FECHNER, 1995). Par ailleurs, il s'agit de comprendre la partie des vestiges que seules les méthodes de laboratoire permettent de recomposer et d'en retirer l'information qui concerne les activités du passé. Cela vaut en particulier pour la reconstitution des anciennes activités de l'homme reflétées par les vestiges en matière organique plus ou moins décomposées depuis lors. Une des méthodes à développer ici est la reconnaissance des matières organiques par leur épifluorescence naturelle que permettrait la calibration du microscope polyvalent de notre groupe dans le cadre de ce projet (FECHNER, 1996; FECHNER, 2000c; PEUCHOT, SCHUITEN, LAURENT & FECHNER, 1995).

L'objectif ultime est une meilleure valorisation envers le public comme pour la connaissance scientifique, qui passe nécessairement par l'utilisation de l'ensemble des outils actuellement à notre disposition pour comprendre les vestiges du passé.

#### *References bibliographiques*

- DEGRYSE, H & FECHNER, K. 2000, Etude pédologique, dans : MASSART, C., *Impasse des dames*. A paraître en 2001 dans *Archéologie à Bruxelles/Archéologie in Brussel* n° 4.
- DEWILDE, B. 1984, *Twintig eeuwen vlas in Vlaanderen*, Tielt.
- DUPONT, T., PEUCHOT, R., SCHUITEN, M., LAURENT, C. & FECHNER, K. 1995, Interprétations de quelques restes animaux, végétaux et d'échantillons pédologiques, in : DEGRE, S. (éd.), *Brasseries au quartier Sainte-Catherine*, Bruxelles. (= *Archéologie à Bruxelles*, 2).
- FECHNER, K. 1996, El pa abans de la història: estat arqueològic i paleoetnològic de la qüesti ó a l'oest d'Europa, *COTA ZERO*, 12, 61-75.

- FECHNER, K. 1997a, Etude archéo-pédologique du site de la place de la Vieille-Halle-aux-Blés, in : DIEKMANN, A. (éd.), *Artisanat médiéval et habitat urbain. Rue d'Une Personne et place de la Vieille-Halle-aux-Blés*, Bruxelles. (=Archéologie à Bruxelles, 3).
- FECHNER, K. 1997b, Phosphate et phosphates : un indice riche en renseignements pour l'interprétation de sites médiévaux ruraux et urbains, *Pré-actes du colloque international " Medieval Europe "*, Brugge.
- FECHNER, K. 1997c, Les sciences de la terre à la recherche des paysages et des hommes, in : CORBIAU, M-H (éd.), *Le patrimoine archéologique de Wallonie*, Namur.
- FECHNER, K. 1997d, Etude archéo-pédologique du site de la rue d'Une Personne, in : DIEKMANN, A. (éd.), *Artisanat médiéval et habitat urbain. Rue d'Une Personne et place de la Vieille-Halle-aux-Blés*, Bruxelles. (=Archéologie à Bruxelles, 3).
- FECHNER, K. 2000a, Etude pédologique, dans : BLANQUART, P., *Fouilles de sauvetage sur le site de l'ancienne porte du Coudenberg, rue de Namur (1993)*. A paraître en 2001 dans *Archéologie à Bruxelles/Archeologie in Brussel* n° 4.
- FECHNER, K. 2000b, Etude pédologique, dans : BLANQUART, P., *Fouilles préventives sur le site des anciens magasins Esders, place Sainte-Cathérine (1993)*. A paraître en 2001 dans *Archéologie à Bruxelles/Archeologie in Brussel* n° 4.
- FECHNER, K. 2000c, Etude pédologique, dans NACHTERGAEL, I., *Découverte de la Tour des Carmes, rue du Midi (1994)*. A paraître en 2001 dans *Archéologie à Bruxelles/Archeologie in Brussel* n° 4.
- FECHNER, K. & KLEINER, F. 1997, The combination of SEM, microchemical, XRD, micromorphological and other phosphate analyses for interpreting archaeological sites in Wallonia and Brussels (Belgium). *Bulletin of the archaeological micromorphology working group 1* (sur internet).
- GUILLERME, A. 1983, *Le temps de l'eau. La cité, l'eau et les techniques*, Paris.

**ERVYNCK ANTON, LENTACKER AN, MUYLAERT LUC & VAN NEER WIM**  
**Onderzoek van dierlijke resten uit middeleeuwse vindplaatsen**

In 2000 werd het bestand van archeozoölogen (onderzoekers van dierlijke resten uit archeologische context) aan het IAP met een halfzijdse baan uitgebreid, zodat nu anderhalve onderzoeker (A.E. en A.L.) een deel van de werktijd aan middeleeuws en post-middeleeuws materiaal kan wijden. Tegelijk werd de technische eenheid beter gestructureerd die instaat voor de behandeling en verwerking van zeefstalen, en organisch materiaal in het algemeen, zodat de bemonstering nu op nog intensievere wijze kan gebeuren. Dit heeft ondermeer geleid tot het verzamelen van rijke collecties aan visresten, die na een initiële determinatie op het IAP (uitgevoerd door L.M.), zoals vanouds op het Koninklijk Museum voor Midden-Afrika worden bestudeerd (W.V.N.).

*Antwerpen, Koolkaai (Antw.)*

Een laat-middeleeuwse beerput met 17de-eeuwse vulling werd op een perceel aan de Koolkaai opgegraven door de afdeling Archeologie van de stad Antwerpen. Een zeer grondige bemonstering zorgde voor een rijke collectie aan dierlijk materiaal, bvb ongeveer 200.000 visresten, waarbij minstens 26 soorten. Het soortenspectrum van deze laatste, en van de aangetroffen schaal- en schelpdieren, toont aan dat al het geviste materiaal afkomstig is van het mondingsgebied van de Schelde. Bovendien zijn een groot deel van de gevonden exemplaren van bepaalde soorten zo klein dat het hier wel moet gaan om afval dat uit netten werd gehaald, of dat ontstond na het zeven van

garnalen (waarvan de resten trouwens ook in de vulling zaten). De onderzochte context moet verbonden worden met een huishouden van Westerschelde-vissers, een interpretatie die trouwens ook door de historische omkadering wordt onderbouwd. Naar alle waarschijnlijkheid ging het om een groep bewoners met een vrij beperkte koopkracht. De eindpublicatie van deze context is verschenen in *Berichten en Rapporten over het Antwerps Bodemonderzoek en Monumentenzorg* 4.

*Gent, Nieuwe Beestenmarkt (O.-VI.)*

Botmateriaal uit een in 1991 door de Dienst Stadsarcheologie opgegraven waterput op het Gentse site 'Nieuwe Beestenmarkt' is nu eindelijk bestudeerd. Het gaat om een vroeg-middeleeuwse, wellicht laat-Merovingische context van consumptieafval, wellicht afkomstig van een (seculiere) bewoning rond de Sint-Baafsabdij. Opvallend is het grote aantal varkensresten, wat zou kunnen wijzen op een relatieve welstand van de bewoners. Artisanaal afval en een groot aantal vanuit de kuststreek ingevoerde schelpdieren (mossels, oesters, kokkels en alikruiken) suggereren de nabijheid van een *portus*. De waterput is tevens de oudste middeleeuwse context uit het Vlaamse binnenland, waarin visresten bewaard zijn (steur, elft of fint, snoek, barbeel, brasem, rietvoorn en karperachtigen). Opvallend is de afwezigheid van zeevis, terwijl mariene schelpdieren dus wel in beduidende aantallen teruggevonden werden. Dit leidt tot de veronderstelling dat er misschien gedurende de vroege middeleeuwen nog geen handel in zeevis georganiseerd werd, maar dat deze activiteit pas in de volle middeleeuwen tot bloei kwam. Of dit nu was omdat men in de eerste periode niet in de consumptie van zeevis geïnteresseerd was, of dat de zeevisserij nog niet voldoende (voor handelsdoeleinden) ontwikkeld was, blijft de vraag. Een verslag van dit onderzoek verschijnt in *Stadsarcheologie. Bodem en Monument in Gent*.

*Oostende, Visserskaai (W.-VI.)*

Opgraveningen door het IAP legden op dit site de restanten bloot van de post-middeleeuwse versterkingen aan de oostkant van de stad. Enkele betekenisvolle collecties van dierlijke resten gaven bovendien enige informatie over (een aspect van) de vroegere materiële cultuur. Het gaat vooral om materiaal afkomstig uit een 16de-17de-eeuwse context onder de vloer van een kruitmagazijn, contemporaine opwerpingspakketten in het bastion tegen het kruitmagazijn, en de 17de- tot 19de-eeuwse vulling van een waterreservoir. Opvallende vondsten zijn de resten van leng en heilbot, vissoorten die niet in middeleeuwse Vlaamse contexten worden gevonden en die een indicatie zijn voor het steeds meer noordwaarts verschuiven van de visgronden van de Vlaamse vissers. Uit zuidelijker streken zijn dan weer een aantal kaurischelpen afkomstig, bekende exotische importen van de Oostendse Compagnie. De volledige studie wordt gepubliceerd in *Archeologie in Vlaanderen* VI.

**HOUBRECHTS DAVID & EECKHOUT J.**

### **Dendrochronologie en Belgique et régions limitrophes**

En 2000, le laboratoire de dendrochronologie de l'Université de Liège a diversifié et approfondi ses interventions. En effet, en dehors des charpentes, des oeuvres d'art et différents aménagements intérieurs de bâtiments ont également fait l'objet d'analyses et d'études approfondies.

*Andenne, donjon de Vezin*

Les poutres moulurées aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> niveaux datent des années 1385-1390.

#### *Bastogne, l'ancien couvent des récollets*

Les trois ailes de cet ancien couvent, aujourd'hui transformées en habitations ont pu être datées. Leurs charpentes regroupent toutes des bois issus de deux phases d'abattage : aile nord-ouest (1587-1597 et 1626-1646), aile sud-ouest (après 1568 et 1629-1639), aile sud-est (après 1540 et 1659-1669). La charpente de l'ancienne galerie du cloître, qui complète le quadrilatère, a aussi été datée (1647-1667), tout comme la sablière posée au sommet du mur de l'église, aujourd'hui disparue (après 1577).

#### *Bouillon, La Poulie*

Les deux dates obtenues (1827-1830 pour les entrants et 1678-1688 pour le reste) pour cette charpente en partie remaniée posent des problèmes d'interprétation.

#### *Braine-le-Château, la maison du bailli*

Les deux toitures qui couvrent l'édifice présentent de légères différences typologiques. La datation des charpentes ne peut restituer la chronologie relative de leur construction. En effet, les bois utilisés pour ces deux toitures ont été abattus entre 1536 et 1541. Cette datation a toutefois le grand intérêt de confirmer et de préciser les dates avancées par Jean-Louis Van Belle sur base de l'étude glyptographique.

#### *Chastre, donjon de Saint-Géry*

L'analyse de l'imposante porte de la cave a donné un abattage postérieur à 1257, probablement dans le dernier tiers du siècle.

#### *Eglises romanes dans le Namurois et la province du Luxembourg*

Une série de charpentes « romanes » ont été étudiées dans le cadre de la table ronde *Waha anno 1050*. En-dehors de l'église de Waha, dont la charpente du chœur a pu être datée des années 1201-1211, les éléments suivants ont été datés : les entrants de la charpente de Tohogne (1316-1336), la nef de la chapelle Saint-Martin à Reppe (1204-1214) ainsi que le chœur (1233-1243), les entrants romans de l'église Saint-Pierre d'Hastière-Par-Delà (1003-1018), la charpente de la nef de la chapelle Saint-Hilaire d'Ossogne à Matagne-la-Petite (1179-1194), les faux-entrants romans de l'église de Celles (1192-1207) ainsi que la charpente du chœur de la même église (1178-1183).

#### *Recherches ponctuelles en Essonne et Val-de-Marne*

A la demande du Service de l'Inventaire d'Ile-de-France, plusieurs bâtiments ont fait l'objet d'analyses limitées. La charpente actuelle du château de Leuville fut réalisée dans les années 1730-1735 tandis que celle des dépendances est plus ancienne (1663-1664). L'église de Marcoussis est un bâtiment intéressant construit en deux temps (choeur et transept datés de 1402-1403), évolution bien visible dans les différences de typologie de la charpente. Une petite maison de maraîchers à La Ville-du-Bois a pu être datée des années 1515-1525. Enfin, un escalier à L'Hay-les-Roses date probablement des années 1568-1578.

#### *Geer, ancienne grange à Hollogne-sur-Geer*

Une très belle grange en pan-de-bois, encore largement homogène malgré les transformations du XIXe siècle. Les millésimes 1683 gravés en plusieurs endroits de la charpente ont été confirmés par la dendrochronologie (1682-1683).

#### *Liège, ancien couvent des frères Cellites*

Deux premières interventions ont permis de dater la charpente de l'aile dite *La Licorne* (1534-1535) et celle de l'aile perpendiculaire (hiver 1727-1728). Par la suite, le décapage de l'ensemble des murs a permis de dater pas moins de cent dix échantillons dans les structures les plus

diverses. En ce qui concerne *La Licorne*, il apparaît que plusieurs parties datant du XVI<sup>e</sup> siècle sont encore en place parmi lesquelles les parois en pan-de-bois et une partie des voûssettes du premier étage. Par contre, l'escalier, une partie des voûssettes et des solives, les portes des cellules, une paroi en pan-de-bois et la toiture de l'agrandissement de l'aile vers l'est se révèlent plus récentes (1<sup>er</sup> tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle). La charpente et les corniches ainsi que les parois, les lambris, les planchers et les voûssettes au premier étage de l'aile en retour datent de la même époque.

*Liège, église Saint-Barthélemy*

Des compléments d'analyse ont été réalisés sur le bras nord (1141-1151 pour les entrants et 1394-1395 pour la charpente actuelle) et le bras sud (1139-1142) du transept, ainsi que sur le choeur (1699-1709).

*Liège, Porte Vivegnis*

Des fouilles réalisées sur le tracé de l'enceinte primitive de la ville ont mis au jour un massif dont les pieux de fondations ont été datés du printemps 1246.

*Marche-en-Famenne, deux maisons*

La charpente de la maison Jadot sise rue du commerce a pu être datée des années 1617-1622. Les planchers et la charpente de l'autre maison, sise rue Porte haute date de 1666-1676.

*Modave, château des comtes de Marchin*

L'alcôve sise au premier étage de l'aile dite de *Marchin* posait un problème de datation, le décor actuel laissant penser qu'il s'agissait d'un aménagement tardif. L'analyse de la structure intérieure a permis de la situer clairement à la même époque que la réalisation de la charpente. Une partie des dépendances ont également été datées : aile sud-ouest (1686-1687), chartil (1713-1723) et remise (hiver 1667-1668).

*Péruwelz, château de Bitremont à Bury*

La charpente du donjon, malheureusement détruite récemment par un incendie, était un des rares exemples encore conservés de charpente à chevrons formant ferme couvrant un bâtiment civil (abattage des arbres en 1280-1290).

*Seneffe, château*

La structure de pieux du bassin du Petit théâtre a pu être daté des années 1829-1839.

*Soignies, la maison dite espagnole*

Malgré la qualité médiocre des bois utilisés, des datations peuvent être avancées pour les différentes parties du bâtiment. La charpente du logis dut être élevée entre 1532 et 1542 (hypothèse). Les bois utilisés pour l'escalier ont été abattus avec certitude après 1519 et sans doute entre 1532 et 1542 (hypothèse). Quant à l'extension du logis, sa charpente a été construite entre 1549 et 1559.

*Wijnegem, puits*

L'excellente qualité du bois utilisé a permis de dater ce puits des années 214-219 A.D.

**LAURENT CHRISTINE**

**Bruxelles, site de l'Église des Riches Claires : études micro-archéologiques et carpologiques (Br.)**

Lors des sondages effectués en 1992 et 1993 sur le site de l'église des Riches Claires de Bruxelles, 30 échantillons de sédiment ont été prélevés pour analyses micro-archéologique et carpologique par l'archéologue responsable de la fouille, Mme Alexandra de POORTER.

Les sédiments ont été étudiés afin d'établir leur carte d'identité micro-archéologique, c'est-à-dire de les définir quant à leur contenu en éléments de petite taille (comprise entre quelques centimètres et 0,2 millimètres), tant d'origine anthropique, que végétale, animale, ou encore minérale. Les macrorestes végétaux (autres que fragments de charbon de bois) ont été identifiés sur base d'une collection de référence, ainsi que des données bibliographiques.

Les résultats obtenus sont ensuite interprétés dans une optique archéologique de compréhension de la structure, quant à sa fonction ou à son utilisation secondaire.

Les résultats micro-archéologiques nous ont montré des résidus après tamisage toujours riches, voire très riches (souvent  $\geq 90\%$  du volume), en restes d'origine anthropique résultant essentiellement d'activités de construction /destruction tels que fragments de brique/tuile, mortier, tessons, ainsi que scories métalliques, morceaux de terre brûlée, de verre, clou...

On trouve également des restes animaux et végétaux. Il s'agit principalement d'os de grands mammifères, mais aussi d'écailles de poisson, et de fragments de coquille de moules et coquille d'œufs, éléments petits mais très nombreux. Les macrorestes botaniques d'espèces cultivées, quant à eux, se présentent sous la forme de céréales carbonisées (*orge (Hordeum sp.)*, seigle (*Secale Cereale*), épeautre/amidonier (*Triticum spelta / dicoccum*)).

Ce type d'assemblage (esquilles osseuses brûlées ou non, écailles de poisson, coquilles de moules et d'œufs), associés à des restes céréaliers carbonisés indique des rejets de cuisine.

On peut encore rajouter à ces restes culinaires / alimentaires les quelques petits morceaux de pain et de bouillie (?) carbonisés retrouvés. Les fragments de « bouillie » sont des éléments de tailles comparables aux miettes de pain, mais qui ne présentent pas d'alvéoles, tout au plus quelques bulles imparfaites. Leur texture est extrêmement fine et régulière (aucune structure cellulaire n'a été observée à la loupe) et présente un très léger reflet métallique, parfois translucide, différent de celui du pain, qui pourrait indiquer un liquide ou un élément très riche en eau.

Quelques restes coprolithiques ont été observés dans 3 couches. Ils ne sont cependant pas associés aux pupes de mouche découvertes sur le site, ni à des restes de fruits, comme ils le sont souvent dans les rejets « classiques » de latrines.

Les macrorestes botaniques non céréaliers sont peu nombreux (mauvaise conservation ou état de fait original ?). Les restes d'espèces non cultivées retrouvés sont principalement des graines de « mauvaises herbes » se développant dans des zones peu entretenues telles que bas-côtés des chemins ou encore terrain-vagues, et proches des habitations (grande chélidoine, jusquiame noire, sureau noir).

Les cultures suggérées par les couches dite « de jardin » ne sont pas confirmées par les macrorestes botaniques découverts : les quelques céréales carbonisées retrouvées ne sont peut-être pas cultivées sur place. Aucun autre reste de plante cultivée, ornementale ou autre, n'a été retrouvé : les rares fragments de graines de la famille des choux (crucifères), ainsi que du grénil des champs, que l'on peut trouver comme « mauvaises herbes » dans les cultures sarclées, témoignent de végétaux qui poussent également dans des endroits comme les bords de chemins.

*Bibliographie :*

Alexandra DE POORTER, *Au quartier des Riches – Claires : de la Priemspoort au couvent, Archéologie à Bruxelles 1*, Min. Région Bruxelles-Capitale/MRAH, Bruxelles, 1995.

LAURENT CHRISTINE

**Bruxelles, rue de Namur, site de l'ancienne porte du Coudenberg : études micro-archéologiques et carpologiques (Br.)**

Le sauvetage archéologique effectué en 1993 par les Musées Royaux d'Art et d'Histoire, (archéologue Patricia BLANQUART), à l'angle de la rue de Namur et de la rue des Petits - Carmes, nous a fourni l'occasion d'échantillonner dans le remplissage du fossé de la première enceinte de Bruxelles, au niveau d'une coupe partielle.

Les prélèvements de sédiment proviennent de plusieurs couches de remblais, dont une très riche en matériel archéologique située à peu près à mi-hauteur du remplissage.

Tous les échantillons, sauf celui provenant de la couche la plus récente, qui s'est révélé essentiellement minéral, contenaient une part d'éléments d'origine anthropique très importante. Il s'agit essentiellement de débris de matériaux de construction (fragments de mortier, brique, charbon de bois, et clous).

L'échantillon de la couche riche en restes archéologique, située à mi - hauteur du remplissage, contenait, outre les tessons, de nombreux morceaux de tissus et de cuir, ainsi que des fragments de lacet tissé et de lanières de cuir. C'était également le prélèvement le plus riche en restes botanique (feuilles, graines, bois...) dont la bonne conservation a peut-être été assurée par la présence du tanin des cuirs.

Parmi les graines découvertes, certaines proviennent de végétaux qui ont pu se développer dans le fossé puisqu'ils indiquent des rivages humides, voir des marécages (les laïches (*Carex disticha* Hudson, *Carex elata* All, et *Carex flacca* Schreber), la stellaire aquatique (*Stellaria aquatica* L.), le plantain d'eau (*Alisma plantago aquatica* L), la renouée à feuilles de patience (*Polygonum lapathifolium* L.) et le souchet brun (*Cyperus fuscus* L.)).

On peut également noter la présence de graines d'espèces se développant à proximité de cultures, tels la nielle des blés (*Agrostemma githago* L.) et le chénopode blanc (*Chenopodium album* L.), ou aimant simplement les sols riches en substances nutritives, comme la jusquiame noire (*Hyoscyamus niger* L.), la picride (*Picris hieracioides* L.) et la carotte sauvage (*Daucus carota* L.).

Les graines de plantes cultivées, ou simplement favorisées, à des fins alimentaires sont plus nombreuses : le raisin (*Vitis vinifera* ssp *vinifera*), la figue (*Ficus carica* L.), le seigle (*Secale cereale*), le persil (*Petroselinum hortense* L.), la merise (*Prunus avium* L.), le sureau noir (*Sambucus nigra* L.) ainsi que la ronce (*Rubus fruticosus* L.).

Enfin, les restes d'autres espèces vraisemblablement cultivées figuraient également dans les résidus de tamisage, telles les graines de chanvre (*Cannabis sativa* L.) qui est une plante principalement utilisée pour la fabrication d'huile et de fibres textiles, et celles du gaillet des marais (*Galium palustre* L.) qui est une plante tinctoriale.

Les résultats détaillés de cette étude figurent dans la publication de BLANQUART P., *Fouilles de Sauvetage sur le site de l'ancienne porte du Coudenberg, rue de Namur (1993)*, *Archéologie à Bruxelles 4*, Service des Monuments et Sites, Bruxelles, 2000 (en cours de publication).

LAURENT CHRISTINE

**Bruxelles, site des magasins "Esders", place Ste Catherine : études micro-archéologiques et carpologiques (Br.)**

En 1993, lors de la fouille du site des anciens magasins Esders, place Ste Catherine à Bruxelles, l'archéologue, Madame Patricia BLANQUART (Musées Royaux d'Art et d'Histoire),

avait réalisé une série de prélèvements de sédiment pour analyses micro-archéologique et carpologique : dans le fossé traversant le site, dans le substrat dans lequel le fossé avait été creusé, ainsi que dans une couche humifère se trouvant sous une des piles de la 1<sup>ère</sup> enceinte de BXL.

Les analyses confirment un assèchement relatif de la zone où fut creusé le fossé : d'alluvions du fond de la Senne, avec quelques lentilles tourbeuses, on passe à une zone marécageuse où se marque la présence de l'homme (macrorestes d'aulne (*Alnus sp.*), lycoper (*Lycopus europaeus*), laïches (*Carex sp.*), ortie (*Urtica dioica*), sureau noir (*Sambucus nigra*)...). Les lentilles humifères présentes dans le sable sous la pile de l'enceinte confirment le milieu marécageux et la proximité humaine. Aucune donnée archéologique ne permet cependant de dater ces résultats.

Le remplissage du fossé n'était pas de type « remblai anthropique » (c'est-à-dire riche en fragments de briques, charbon de bois, mortier, céramique... ou encore en ossements animaux), mais plutôt naturel : la part minérale y était en effet presque exclusive, avec une dominance du quartz.

Les résultats détaillés de cette études figurent dans la publication de BLANQUART P., *Fouilles préventives sur le site des anciens magasins Esders, place Ste Catherine (1993), Archéologie à Bruxelles 4, Service des Monuments et Sites, Bruxelles, 2000 (en cours de publication).*

LAURENT CHRISTINE

**Bruxelles, cathédrale St Michel, assises des Stalles Gothiques : données micro-archéologiques et carpologiques (Br.)**

En février 1992, lors des fouilles réalisées dans le chœur gothique de la cathédrale des Saints Michel et Gudule de Bruxelles, des prélèvements de sédiment (plusieurs dizaines de litres) furent réalisés dans les couches de remblais sous les stalles. Ce remblais, très organique, est directement antérieur à l'installation de ces dernières. Il n'est cependant pas exclu que l'un ou l'autre élément lié à l'utilisation des stalles (du 13<sup>ème</sup> au 16<sup>ème</sup> s) ait pu glisser par les interstices du plancher de bois (feuilles de buis ...).

Outre une charge de sable assez importante, il contenait quelques restes de construction/destruction d'un bâtiment (morceaux de mortier et d'enduit peint, pierre bleue, clous, morceaux de verre transparents et colorés...), des déchets d'un atelier de tailleur (ou cordonnier ?) (découpes de tissus, lanières de tissus et de cuir, boucles de métal cuivré, 1 bouton tressé et nombreuses épingles), un grand nombre de morceaux de bois (taille de 15 centimètres à quelques millimètres), dont certains peints, et d'abondants résidus alimentaires (noyaux de prunes (*Prunus domestica*) et prunelles (*Prunus spinosa*), cerises (*Prunus avium*), pêches (*Prunus persica*), coquilles de noix (*Juglans regia*) et noisettes (*Corylus avellana*), ainsi qu'écailles et arrêtes de poissons, et ossements divers).

LAURENT CHRISTINE

**Bruxelles, opération archéologique dans l'îlot situé entre la Place St Géry et la rue Van Artevelde : données micro-archéologiques et carpologiques (Br.)**

En 1992, lors des fouilles de sauvetage réalisées dans l'îlot situé entre la Place St Géry et la rue Van Artevelde, des échantillons avaient été prélevés par les archéologues Yves CABUY et Sylvie DEGRE (Musées Royaux d'Art et d'Histoire) pour analyses micro - archéologiques et



carpologiques. Il s'agit de sédiment provenant, d'une part, des couches les plus humifères du remplissage d'un puits (comblement daté des XIV/XVe–XVI/XVIIe siècles) et, d'autre part, de deux couches distinctes d'argile alluviale datées approximativement des XIV/XVe siècles.

Le contenu des deux prélèvements réalisés dans le puits s'est révélé très anthropique. Les morceaux de brique, de mortier, de charbon de bois, les tessons et les scories métalliques représentaient en effet la part dominante (60 % dans le premier échantillon, 90 % dans le second) du résidu après tamisage. Des éléments d'origine animale (esquilles osseuses, écailles de poisson et fragments de coquille d'œuf) et végétale (macrorestes d'espèces indiquant des prairies rudéralisées et des terrains – vagues) accompagnaient ces restes.

La couche supérieure d'argile alluviale contenait beaucoup plus de restes d'origine anthropique que l'autre couche considérée (> 60 % du volume du résidu après tamisage) : morceaux de brique et de charbon de bois, mais aussi tessons et scories métalliques (ces derniers sont absents dans la couche inférieure).

La couche supérieure a également livré plus de restes d'origine animale : esquilles osseuses, écailles de poissons et fragments de coquille d'œuf. Seules quelques écailles de poisson proviennent de la partie inférieure.

Enfin, pour ce qui est des macrorestes d'origine végétale, ils confirment, dans les deux couches, un milieu humide (diverses espèces de laïches (*Carex*)) et, à l'instar des restes retrouvés dans le puits, la proximité de prairies rudéralisées et terrains – vagues. La couche supérieure a, de plus, livré quelques restes céréaliers carbonisés (avoine (*Avena sativa*), orge (*Hordeum vulgare*) et fragments non identifiables).

LAURENT CHRISTINE

**Liège, Coteaux de la Citadelle, étude micro–archéologique et carpologique d'un échantillon prélevé dans le « pressoir » (Lg.)**

Au cours de l'évaluation archéologique réalisée sur le site des Coteaux de la Citadelle à Liège entre avril et août 1999, les archéologues ont procédé au prélèvement d'un échantillon de sédiment dans la couche de fond du remplissage (XVII–XVIIIe s.) d'une cave appelée traditionnellement le « pressoir ». Le but des études micro –archéologique et carpologique réalisées sur ce sédiment était d'essayer d'établir un lien entre cette couche et une éventuelle fonction de la cave comme pressoir (à raisins, huile...).

Aucun micro – élément archéologique ou macroreste carpologique n'a permis de rattacher la couche analysée à une activité liée au vignoble ou à une éventuelle activité de presse.

La part d'origine anthropique (construction / artisanat) domine ( $\pm 60$  % du volume de la fraction supérieure du résidu après tamisage). Elle est constituée essentiellement de petits morceaux de houille, de mortier et de charbon de bois ; ces derniers, principalement sous forme « pulvérisée », ce qui peut avoir pour origine une température très élevée. On y trouve également, en moindre quantité, des fragments de terre brûlée, de verre, de brique / tuile, ainsi que des scories métalliques et non métalliques. Notons encore quelques petits morceaux d'une substance carbonisée qui semble avoir été un gruau ou une bouillie.

Des fragments de coquille d'œuf et de coquille de moule ont été retrouvés pour la part d'origine animale ( $\pm 5$  % du volume de la fraction > 2 mm), ainsi que quelques esquilles osseuses, principalement non identifiables, brûlées et non brûlées, et quelques fragments d'écailles de poisson.

Les macrorestes végétaux sont absents de la maille supérieure (2 mm) des tamis, mais présents dans les trois autres (1 ; 0,5 et 0,2 mm). Ils reflètent essentiellement une zone rudérale, vraisemblablement de remblais. Seules les graines de figuier du Caire (*Ficus carica*) peuvent être considérées comme des résidus alimentaire ; bien que le chénopode blanc (*Chenopodium album*) ait

été utilisé dans l'alimentation humaine (notamment la farine obtenue à partir des graines) et le trèfle des prés (*Trifolium pratense*) dans l'alimentation du bétail, les rares restes de ces espèces présents ici ne confirment pas un tel usage. Tous les restes étaient non carbonisés, à l'exception de 5 graines de mouron des oiseaux.

L'échantillon étudié reflète donc un remblai contenant des rejets d'une activité liée au feu et à une très haute température (travail du métal ? du verre ?...incendie ?) mêlés à quelques restes culinaires / alimentaires (écailles de poisson, coquille de moule, coquille d'œuf, graines de figue...).

G.MORA DIEU, D.WALGRAFFE, 1999, Potentiel archéologique sur les Coteaux de la Citadelle (Liège), *Actes de la Journée d'Archéologie Liégeoise*.

LAURENT CHRISTINE

**Peruwelz/Wasmes–Audemez–Briffueil (tracé occidental du TGV) : données micro-archéologiques et carpologiques (Lg.)**

En 1993, lors du suivi archéologique du tracé occidental du TGV, la Direction des Fouilles de la Région Wallonne (archéologue Isabelle DENUTTE) a eu l'occasion de poursuivre la fouille du site médiéval de Péruwelz / Wasmes – Audemez – Briffueil, déjà connu par les sondages réalisés par P.M.VÊCHE (UCL).

Les analyses micro- archéologiques et carpologiques ont porté sur le contenu, non en place, de cinq structures. Les échantillons proviennent de couches datées du XIVe siècle, du XVIIe siècle et de la fin XVIIe–XVIIIe siècle. Une seule des couches retenues est non datée.

La plupart des échantillons reflètent un remblai constitué d'une charge minérale importante ( $\pm 90$  % du volume total de chaque prélèvement), de rejets de foyers (morceaux de charbon de bois et de terre brûlée) et d'éléments d'origine domestique (tessons, céréales carbonisées, ossements, fragments d'écailles de poisson et restes carbonisés de bouillie).

Les restes céréaliers sont concentrés dans deux des couches étudiées. La première, pour laquelle le matériel archéologique a été daté du XVIIe siècle, a livré, par ordre d'importance, du froment (*Triticum aestivum*), de l'avoine (*Avena sativa*) et du seigle (*Secale cereale*). Le second lot de céréales, plus riche, provient malheureusement de la couche non datée. Le froment (*Triticum aestivum*) y domine, suivi par l'avoine (*Avena sativa*), l'épeautre / amidonnier (*Triticum spelta / dicoccum*), le seigle (*Secale cereale*) et l'orge (*Hordeum vulgare*). Quelques grains de millet (*Panicum miliaceum*) et de sétaria (*Setaria sp.*) étaient également présents.

LAURENT CHRISTINE

**Berloz/Crenwick (tracé oriental du TGV) : résultats des analyses micro-archéologiques et carpologiques (Lg.)**

Le site de Berloz/Crenwick a fait l'objet, au cours du mois de juin 1998, d'un échantillonnage pour études micro – archéologiques et carpologiques. 19 prélèvements de sédiment ont été réalisés dans 7 structures différentes, dont le fossé.

Tous les échantillons reflètent des remblais vraisemblablement d'origine domestique. Les nombreux fragments de terre brûlé et de charbon de bois découverts en association avec les restes carbonisés de céréales et d'espèces cultivées autres, ainsi que la présence de morceaux carbonisés de fruits et de granaux, et des esquilles osseuses brûlées indiquent des rejets de foyers domestiques.

Bien que le fossé soit un peu moins riche en restes d'origine anthropique que les autres structures étudiées sur le site, il en présente néanmoins un taux assez important, ce qui semble indiquer la proximité des habitations.

Tous les restes carpologiques montrent une usure assez prononcée de leur surface extérieure. Ce qui semble résulter d'une usure mécanique (les cendres du foyer dans lequel ont été jetés ces restes auraient été remuées à plusieurs reprises ?), plutôt que d'une usure par le temps.

Parmi les restes céréaliers identifiables, l'orge (*Hordeum vulgare*) domine nettement. Viennent ensuite le seigle (*Secale cereale*) et l'avoine (*Avena sativa*). On relève également quelques grains d'épeautre / amidonnier (*Triticum spelta/ dicoccum*), et, plus rares encore, des grains de froment (*Triticum aestivum*). Ces espèces sont simultanément présentes dans la plupart des échantillons examinés. Parmi les restes céréaliers, on peut encore compter 3 grains de millet (*Panicum milliaceum*).

Des graines d'autres espèces cultivées ont été retrouvées : la caméline (*Camelina sativa*), le lin (*Linum usitatissimum*), la féverolle (*Vicia faba*). Le pois (*Pisum sativum*) est également attesté.

Des morceaux de pomme (*Pyrus malus*) ont été retrouvés dans deux structures. Des fragments carbonisés de fruits (pomme ?) proviennent en outre de 3 échantillons.

Enfin, on peut encore mentionner les restes d'une espèce qui a vraisemblablement fait l'objet de cueillette / ramassage : la noisette (*Corylus avellana*).

Les restes carpologiques non alimentaires sont peu nombreux, mais on peut néanmoins en retirer une indication claire de rivages ou de prairies marécageuses (laîches (*Carex*), jonc (*Juncus*), aulne glutineux (*Alnus glutinosa*) et prêle), ainsi que la présence de cultures céréalières (nielle des blés (*Agrostemma githago*), qui est une mauvaise herbe des moissons) ou autres (aspérule des champs (*Spergula arvensis*)).

Quelques petits fragments carbonisés de gruau / bouillie ainsi que de racine ont été retrouvés, en association avec les restes céréaliers et les restes de fruits, ce qui semble suggérer leur consommation, dans plusieurs des échantillons étudiés.

GOFFIOUL C. *et alii*, Berloz/Rosoux–Crenwick : indices d'un habitat mérovingien à Crenwick, *Chronique de l'Archéologie Wallonne* 7, 1999, 88-89.

LAURENT CHRISTINE

### **Huy, rue Sous-le-Château : exemple de pollution urbaine. Les données micro-archéologiques et carpologiques (Lg.)**

Le site de la rue sous – le – Château, à Huy, fouillé en 1995 par Catherine PÉTERS (Direction des Fouilles de Liège) a fait l'objet d'un échantillonnage pour analyses micro – archéologiques et carpologiques assez exhaustif. Les résultats, que nous exposons ici, sont ceux obtenus pour une citerne / latrines maçonnée (début XIII<sup>e</sup> siècle), pour des fosses dont le fond était garni d'un dispositif de vannerie (première phase carolingienne) ou de baguettes (pour lesquelles une hypothèse quant à une fonction possible de silo à fruit avait été envisagée lors des fouilles en raison des abondants pépins de framboises visibles dans le contenu), pour un silo / puits cloisonné de bois, pour une fosse sans aménagement particulier, et pour deux foyers, l'un à l'intérieur d'une habitation, l'autre à l'extérieur.

Le contenu des échantillons issus de la citerne / latrines maçonnée reflète bien la fonction (secondaire ?) de la structure. Les coprolithes constituent en effet la part la plus importante du volume du résidu après tamisage des différents prélèvements (de  $\pm 70\%$  à  $\pm 90\%$ ). Les restes carpologiques sont également très nombreux, même si le tamisage n'a pas permis de récupérer tous les macrorestes incorporés dans les coprolithes. Il s'agit presque exclusivement d'espèces

alimentaires : fraises (*Fragaria vesca*), framboises (*Rubus idaeus*), mûres – ronces (*Rubus fruticosus*), cerises (*Prunus avium*), nèfles (*Mespilus germanica*), pommes (*Pyrus malus*), raisins (*Vitis vinifera*), prunes (*Prunus domestica*), mûres (*Morus nigra*). Un certain nombre de très petits ossements de poisson étaient également incorporés aux coprolithes, tout comme un nombre très important de larves et pupes de mouches minéralisés. Enfin, quelques morceaux de « croûte » brune et durcie figuraient dans cet assemblage. L'examen à la loupe de ces restes a permis de les préciser : il s'agit vraisemblablement de la minéralisation d'un liquide, comme l'indique la stratification très fine que l'on peut observer au sein de ces « croûtes ».

A ces résidus caractéristiques de latrines viennent encore s'ajouter des rejets d'ordre culinaire / alimentaire (fragments de céréales carbonisées, de coquille d'œufs et esquilles osseuses brûlées), confirmant ainsi les observations déjà réalisées sur plusieurs autres sites de l'utilisation, plus ou moins occasionnelle, des latrines comme poubelles domestiques.

L'étude micro –archéologique du contenu de la fosse dont le fond était recouvert d'une vannerie, nous a amené à corriger l'hypothèse de fosse – silo à fruits. Les pépins de framboises (*Rubus idaeus*) et de mûres (*Rubus fruticosus*) sont en effet très nombreux (plusieurs milliers), mais ils sont mêlés à de très abondants restes d'autres fruits (pommes (*Pyrus malus*), raisins (*Vitis vinifera*), olives (*Olea europea*)) et surtout, à des restes coprolithiques très abondants, à des larves et pupes de mouches minéralisés, ainsi qu'à des restes de type « poubelles – domestiques ». Les stratifications argileuses brunes durcies observées dans la citerne / latrines étaient présentes en très grande quantité.

Il semble donc qu'il s'agisse, non pas de silo à fruits, mais bien de fosses – latrines. Le dispositif de vannerie servait peut-être à la vidange de la fosse.

Les premières observations de laboratoire réalisées sur la structure au fond recouvert de baguettes nous amène à la même conclusion.

Le remplissage des autres structures étudiées (fosses et couches) s'est avéré être du remblais secondaire constitué de rejets d'origines diverses : culinaire / alimentaire (céréales carbonisées, coquille d'œuf et de moule, esquilles osseuses brûlées), poubelles – domestiques (hors cuisine) et à nouveau de latrines. Ces déchets divers sont donc omniprésents sur le site, dans et hors des habitats. Dans et hors des latrines. Les deux seules structures dont le contenu s'est avéré vierge de coprolithes étaient les deux foyers.

## Landelijke archeologie Archéologie rurale

### Ländliche Archäologie

BACCEGA SABINE

#### Marange-Silvange. Lotissement "Le grand Abani" habitat médiéval (F 57)

La commune de Marange-Silvange est située au pied des côtes de Moselle à mi-chemin entre Thionville et Metz, sur la rive gauche de la Moselle. Le site se trouve en contrebas de l'emplacement du village moderne.

La fouille sur une superficie de 1205m<sup>2</sup> a livré : deux fonds de cabanes, un silo, quatre fosses, un bâtiment à sablière et poteaux ainsi que des trous de poteaux ne permettant pas de reconstituer une structure cohérente. Le peu de mobilier céramique découvert dans un fond de cabane est datable dans une fourchette IX-XIIe siècle. Des datation par le radiocarbone seront effectuées sur la faune plus abondante que la céramique. Trois broches de tissage en os ont été trouvées dans les fonds de cabanes attestant cette activité domestique assez fréquemment observée sur des sites régionaux et nationaux.

Situé à plus de 700 mètres du noyau moderne du village ; cet habitat n'est probablement pas en relation avec l'origine de ce dernier



BACCEGA SABINE

**Volstroff-Reinange. Lotissement "Bellevue" nécropole médiévale (F 57)**

La commune de Volstroff-Reinange se situe à 8 km au sud est de Thionville sur la rive gauche de la Moselle. Le village de Reinange est un écart de la commune de Volstroff qui localise sur le versant nord de la vallée de la See .

Le site est campé sur le versant nord.

La fouille d'une surface de 1600m<sup>2</sup> à livré une partie d'une nécropole : 15 inhumations ont été mises au jour. Les tombes sont toutes orientées ouest est. Fortement érodées ou perturbées, elles n'ont livrées aucun mobilier. Le radiocarbone a permis de dater deux inhumations dans une fourchette comprenant le VIII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle.

BAUTERS LUC & MORTIER STEVEN

**Archeologische waarnemingen bij de heraanleg van het plein rondom de Sint Radigundiskerk te Merendree (Nevele) (O.-VI.)**

In de loop van september 1999 werd er begonnen met de heraanleg van het plein rond de Sint-Radigundiskerk van Merendree. Het is de enige kerk in België met dit patrocinium die zou zijn opgericht door Amandus in de 7<sup>de</sup> eeuw. Reden genoeg dus om de werken te laten begeleiden. In de praktijk kwam dit neer op quasi dagelijkse werkbezoeken zonder doorlopende aanwezigheid tijdens de uitvoering en verwittiging door de aannemer bij speciale vondsten. De werken omvatten onder meer het afgraven van het bestaande loopvlak tot op een diepte van ca 0,5 m en de gedeeltelijke aanleg van rioleringen.

De waarnemingen lieten toe ongeveer het vroegere kerkhofareaal af te bakenen, waarbij het opviel dat onmiddellijk ten oosten van het huidige koor zich geen graven meer bevonden. Voor het overige vertoonde het kerkhof een min of meer cirkelvormig plattegrond waarbij de kerk in de noordelijk helft te situeren is.

Talrijke graven werden bij de rioleringswerken aangesneden, maar gezien het ontbreken van dateerbare voorwerpen en de snelle dichting om verzakkingen tegen te gaan, leverde dit weinig bruikbare gegevens op. Opmerkelijk waren een tweetal bakstenen grafkelders tegen de zuidelijke transeptmuur aangebouwd die echter reeds deels vernield waren door de eerdere aanleg van nutsleidingen. Ze waren gelijktijdige opgetrokken in baksteen van 21 x 10 x 4,4 cm in tweesteensverband, enkel strekken. Beide waren oorspronkelijk overdekt met een gedrukt bakstenen gewelf. Het meest westelijke graf was duidelijk in een tweede fase verkleind en hergebruikt. Mogelijk is er een verband met een in de muur ingemetselde memorieplaat ter hoogte van de ingang van het graf, waarop de naam van Pieter De Witte staat vermeld aldaar begraven op 11 mei 1742.

Voor het overige werden nog een aantal aanzetten van funderingsmuurtjes opgemerkt aan de zuidzijde van het schip van de kerk die echter niet verder konden gevolgd worden door recentere verstorings enerzijds ofwel omdat zij niet verder liepen anderzijds.

BLAISING JEAN-MARIE.

**Gandrange-Boussange , rue Principale (F 57)**

Entre Thionville et Metz, Boussange est un village faisant partie de la commune de Gandrange. Il est situé sur une terrasse de la rive gauche de l'Orne, affluent gauche de la Moselle. La rue Principale se situe en limite sud-ouest du village tel qu'il était au XIX<sup>e</sup> s. Le terrain d'environ

100 m<sup>2</sup>, destiné à recevoir une maison a été entièrement décapé. La terre végétale recouvre du limon jaune d'aspect proche de celui de la terrasse dite de Thionville, il recouvre des graviers calcaires apportés par l'Orne.

L'ancienne voie romaine de Metz à Trêves passe à 250 m au sud, des investigations archéologiques récentes y ont livré une nécropole antique à inhumation, près de la voie ainsi que des structures d'habitats antiques et mérovingiens. A 80 m au sud du terrain fouillé, des vestiges d'habitat datables du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s. ont été mises au jour en 1997.

La fouille de 1999 a livré 16 structures archéologiques toutes datables dans la période médiévale. Il y a 13 trous de poteaux dont certains sont datables des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s., 1 fond de cabane datable du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s. sans précision possible, 1 fosse qui a livré du mobilier des IX<sup>e</sup>-Xe s. et 1 silo à grains qui n'est pas datable avec précision dans la période médiévale.

Malgré sa faible ampleur, cette fouille et celles qui l'ont précédé montrent une foi de plus la proximité des habitats du haut Moyen Age par rapport aux sites des villages modernes en basse vallée de Moselle ainsi qu'une surface bâtie plus vaste de l'habitat groupé du Ve au XII<sup>e</sup> s. que celle des villages moderne.

## BLAISING JEAN-MARIE.

### **Yutz, les résidences de l'Ambanie (F 57)**

Face à Thionville, la commune de Yutz se situe sur la rive droite de la Moselle à 30 km au nord de Metz. La fouille de 1999 d'environ 5000 m<sup>2</sup> est placée à la périphérie nord-est de l'ancien emplacement du village de Haute-Yutz détruit en 1815. Depuis 1989, quatre fouilles préventives ont permis de mettre en évidence une continuité d'occupation de l'espace bâti du 1<sup>er</sup> au XIX<sup>e</sup> s. La fouille de 1999 a permis de préciser la limite nord-est de cette zone construite.

L'antiquité est représentée par un système de drainage de terres humides. Les drains sont faits d'éléments en terre cuite semi-cylindriques de 0,40 m de long, de 0,16 de diamètre et de 20 mm d'épais. Ils sont disposés bout à bout au fond de tranchées de 0,50 m de large espacées de 6 m. et profondes de 0,60 m en moyenne. Ces tranchées sont disposées en arrêtes de poisson reliées à un collecteur sur le flanc de la côte. Sur le dessus ils sont dirigés vers une rangée de puits de 3,5 m de profond qui traversent la couche d'argile imperméable et permettent l'écoulement vers les couches de calcaire. Le parcellaire lanieré moderne et contemporain reprend strictement le même tracé que les drains antiques. A ces périodes, ce sont les dérayures entre les billons qui assurent le drainage. Il s'agit là de deux méthodes de traitement des terres humides chacune étant adaptée au système de mise en valeur de son époque, domaine puis openfield.

Pour la période mérovingienne, la fouille a livré une dizaine de silos et un fond de cabane à proximité immédiate d'un bâtiment en terre et bois fouillé en 1996 (Yutz-SCI VESTA). Le fond de cabane est pourvu de deux poteaux axiaux et de piquets sur la périphérie de la fosse.

Les IX<sup>e</sup>-Xe siècles sont représentés par un bâtiment à poteaux à deux nefs de 6 m de long et de 5,5 m de large.

Sont datés du XII<sup>e</sup> siècle, les restes d'un bâtiment aux soubassements en pierres sèches. Il a une largeur de 6 m et a été reconnu sur une longueur de 8 m. Son sol est construit en pierres et matériaux antiques récupérés, il est convexe sur l'axe longitudinal de la construction. Les "murs" sont représentés par deux couches longilignes et éparses de pierres de part et d'autre du sol. Ces faits peuvent être interprétés en tant que solins de sablières basses. L'ensemble repose sur 0,15 m à 0,20 m de terre végétale, aucun fait n'atteint le substrat, il n'a été préservé de l'érosion agricole que par sa situation sous une crête de labour en bout de quartier de culture. Les éléments datants issus de la fouille montrent que ce bâtiment a été construit puis abandonné au XII<sup>e</sup> s. Situé au bout d'un quartier de culture dont la mise en place se situe également du XII<sup>e</sup> siècle (fouille de 1989), il semble

que ce bâtiment ait été victime de la restructuration du terroir suite à la mise en place du système de l'openfield, probablement durant le deuxième tiers du XIIe siècle (fourchette obtenue par recoupement de plusieurs datations dendrochronologiques et 14C depuis 1989). Le pan de bois à soubassements en pierres est représenté sur le site durant tout le bas Moyen et ne disparaît qu'au début des temps modernes.

Les dérayures entre les billons modernes et contemporains ont été fouillées. Ils n'ont pas livrés de mobilier significatif antérieur aux temps modernes. Lorsque ce sont des fossés creusés dans le substrat qui délimitent les parcelles en lanières, le mobilier n'est jamais postérieur au XVe siècle. Ces constatations faites tant sur le site de Haute-Yutz que sur d'autres sites de la région indiquent que si le parcellaire laniéré est apparu au XIIe siècle, les labours en billons ne seraient apparus que vers le XVIe siècle, les dérayures rendant inutiles les fossés de drainage creusés.

**BLAISING JEAN-MARIE.**

**Peltre, rocade Sud de Metz, site 3 (F 57)**

Peltre est une commune située à la périphérie sud-est de Metz.

La fouille est localisée sur le versant nord d'une petite vallée, le val St Pierre entre la ferme Crépy à Peltre et le village de Magny. Le site a été reconnu lors d'une campagne de sondages mécaniques réalisée par Jean-Denis Laffite en 1999 sur le tracé du projet routier de la Rocade Sud de Metz. La surface décapée est d'environ 15 000 m<sup>2</sup>.

Les indices d'occupation les plus anciens sont datables du second âge du Fer, du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle. avant J.-C. Il s'agit de poteries et de monnaies dont l'une porte l'inscription MEDIO, elle est attribuable aux Médiomatriques qui, à cette époque occupaient la région.

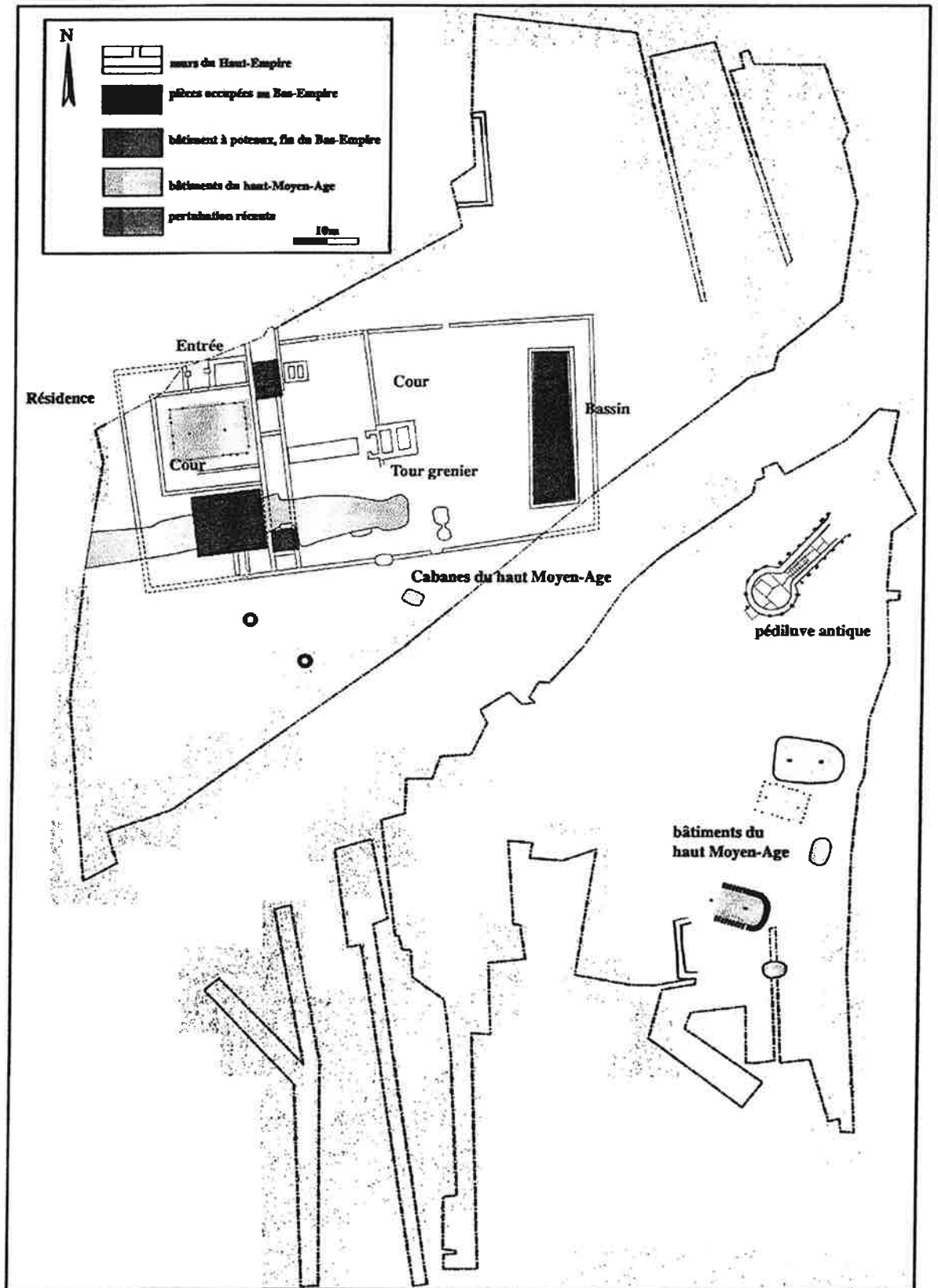
D'après les éléments recueillis dans la zone fouillée, les bâtiments d'une villa gallo-romaine sont implantés à la fin du I<sup>er</sup> s. ou au début du II<sup>e</sup> s.

Ces constructions sont réparties en deux ensembles principaux : la résidence (26,5 m par 36 m) qui jouxte une cour close de 35 m par 37 m et la cour agricole dont les bâtiments sont répartis sur une surface de l'ordre de 10000 m<sup>2</sup>. Cette dernière, située en dehors de la zone d'aménagement n'a pas été fouillée.

La résidence présente un plan en U exposé au sud avec une cour carrée de 15 m de côté. Cette cour est close au nord par un mur qui est pourvue d'un accès débouchant sur une aire empierrée. A l'extérieur, l'entrée est marquée par deux dés écartés de 2,2 m. Au IV<sup>e</sup> s., la cour était couverte de fours et de foyers domestiques. L'aile ouest et les deux tiers de l'aile sud ont été perturbés d'une part lors de réaménagements au Bas-Empire, d'autre part par une tranchée anti-char creusée à la fin du deuxième conflit mondial. Seule une évacuation d'eau conservée près de l'angle sud-ouest peut suggérer la présence de thermes dans cette partie du bâtiment. Les pièces de l'aile est et sud-est étaient occupées jusqu'au IV<sup>e</sup> s. Deux hypocaustes et une cave étaient en usage. Une pièce de l'aile sud présentait un sol en terrazzo, les sols de l'aile est, hormis l'hypocauste, étaient construits en terre sur lit de sable.

A l'est, une cour de 35 m par 37 m est séparée de la résidence par un espace de 14 m. Elle comporte un bassin aux parois en pierres sèches long de 24,5 m, large de 6 m (int.) et 1,50 m de profondeur. le fond est constitué par la dalle calcaire géologique. Il s'agit probablement d'un vivier destiné à l'élevage du poisson. La partie ouest de cette cour est occupée par les fondations de 5,5 m de côté correspondant probablement à une tour-grenier. Un autre édifice au plan similaire de 3,5 m de côté se tenait près de la résidence





A 25 m au sud-est de cette cour se trouve un bassin circulaire de 6 m de diamètre également construit en pierres sèches. Le fond est constitué par la dalle calcaire géologique. Lorsqu'il était en usage, il était rempli d'environ 0,20 m d'eau, niveau maintenu par une conduite d'évacuation. Le bassin est pourvu d'un plan incliné d'accès en pente douce de 2 m de large, sa hauteur totale était d'environ 1,5 m. L'excavation était entourée d'une rembarde dont les traces des poteaux en bois ont été relevées sur tout le pourtour. Il y a une trentaine d'années, dans les campagnes Lorraines, de tels bassins étaient encore en usage, ils servaient aux soins des sabots des chevaux.

Durant la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s., le bâtiment en pierres est définitivement ruiné et son emplacement est occupé par deux bâtiments à poteaux. L'un, situé dans l'ex-cour, mesure 12 m de long pour 6 m de large, l'autre a été construit sur les anciennes pièces nord-est, une partie de ses poteaux sont plantés dans les fondations des murs.

Le site continue d'être occupé jusqu'au VIII<sup>e</sup> s. L'emplacement des bâtiments antiques paraît être abandonné. Les bâtiments à poteaux et cabanes excavées sont implantés à la périphérie sud du complexe antique. En raison de nuages de trous de poteaux denses, le nombre exact de bâtiments à poteaux n'est pas encore déterminé. Quelques plans sont cependant facilement lisibles. Un bâtiment présente un plan à une extrémité en abside de 11,5 m de long et 7,2 m de large ; un deuxième présente un plan rectangulaire de 7,5 m par 5 m. L'abandon du site au VIII<sup>e</sup> s. correspond à une période (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s.) durant laquelle on constate l'apparition d'habitats groupés au détriment de sites à occupation peu dense comme celui de Peltre.

Après l'abandon, la mise en culture du secteur au Moyen-Age et durant les temps modernes entraîne d'importants colluvionnements. Dans la partie basse du terrain, ces sédiments recouvraient les vestiges sur une épaisseur allant jusqu'à 2 m.

La fouille a également livré de nombreux obus, éclats, munitions de tous types et tranchées qui témoignent des combats qui ont eu lieu autour de Metz à la fin de la seconde guerre mondiale.

**BUDD ROLAND, DE MEULEMEESTER JOHNNY, FAIRON GUY, POISSON JEAN-MICHEL & VAN ISEGHEM KATRIEN**

### **Deux fortifications de terre du Luxembourg méridional, le Burgknapp à Heinstert et le Montauban à Buzenol (Lux.)**

Dans le cadre des stages internationaux pour étudiants en archéologie et en histoire médiévale, les activités de la Région wallonne, en territoire belge<sup>1</sup>, se concentrent sur le sud du Luxembourg et notamment sur l'abbaye cistercienne de *Clairefontaine* (Arlon), le refuge/château de *Montauban* à Buzenol (Etalle) et le château du *Burgknapp* à Heinstert (Attert/Nobressart).

En 2000, ce stage regroupait une vingtaine d'étudiants français, irlandais, hongrois, grecs, chypriotes et belges autour de cinq partenaires principaux: la Division du Patrimoine, l'ULB, l'U.M.R. 5648 (Université Lyon II, EHESS et CNRS), *Trinity College* (Dublin/Irlande) et l'université de Szeged (Hongrie).

En 1998, la Région wallonne a repris les fouilles de Guy Fairon au *Burgknapp* à **Heinstert**, site qui appartient à une première série de fortifications de terre de type petite enceinte circulaire. Il était prévu que ces fouilles se termineraient en 2000; mais le "beau temps" nous a empêché de réaliser cette objectif jusqu'à maintenant. Ainsi, les fouilles de deux cabanes en bois et du système défensif sont toujours en cours. A suivre ...

---

<sup>1</sup> Ce programme comprend également des chantiers en Irlande (Roscommon), en France (Albon), en Espagne (Cote) et en Jordanie (Aqaba)

Archéologiquement parlant, il n'existe pas de preuve réelle que le site de **Montauban à Buzenol** remonte à l'époque romaine (Bas Empire). Dans le contexte de l'aménagement touristique du site il est donc urgent et incontournable d'établir la vraie chronologie du site, qui ainsi pourrait fonctionner comme indicateur pour la chronologie des autres sites du même type dans le Luxembourg méridional.



*Buzenol-Montauban. Traces de fond de cabane situé sous les couches du donjon du XIe siècle.*

Les fouilles en cours essaient d'établir une nouvelle chronologie par des sondages pointus sur le donjon (intérieur et extérieur), des fouilles de grande surface dans la basse-cour et la réouverture d'une coupe sur le rempart central afin d'y prélever des échantillons de mortier datable par la méthode C-14. Malheureusement, le mauvais temps de juillet 2000 nous a obligé d'arrêter les fouilles prématurément.

Les fouilles du donjon, daté du milieu du XIe siècle par méthode C-14, ont dégagé des structures antérieures au donjon ; il s'agit probablement d'un habitat semi-enterré. La recherche a été interrompue à cause de la nécessité d'ouvrir toute la surface intérieure du donjon pour y étudier les structures antérieures. Il est probable que ces structures font partie de l'occupation qui va de pair avec la construction du rempart central et cela malgré le fait que les fouilles (mécaniques et manuelles) en "open area" de la basse-cour n'ont pour l'instant pas livré des traces interprétables. A suivre ...

CALLEBAUT DIRK, AMEELS VERA, BASTIAENS JAN, DE GROOTE KOEN,  
LEMAY NANCY, ROELS EVA, VANDENBRUAENE MARIT & VAN-DIJCK LINDA  
**Opgavingen, bouwhistorisch onderzoek en restauratiewerken in de Sint-Laurentiuskerk te Ename (O.-VI.)**

Tijdens archeologisch en bouwhistorisch onderzoek uitgevoerd in het begin van de jaren '90 door het IAP (Buitendienst Oost-Vlaanderen) werd duidelijk hoe uitzonderlijk waardevol de Sint-Laurentiuskerk is. De dubbelkorigheid, blindbogenornamentiek en Majestas Domini geschilderd in Byzantijnse stijl maken het gebouw tot een uniek getuigenis van Ottoonse kunst in Vlaanderen. Mede omwille van de uitstekende bewaringstoestand werd beslist de centrale as van het monument naar de oorspronkelijke toestand terug te brengen. In 1995 werd de Sint-Laurentiuskerk door de Europese Commissie erkend als Europees architectonisch erfgoed en de geplande restauratie als een modelproject. Belangrijk is dat bij die restauratie het Ottoonse vloerniveau zou hersteld worden. Dat ligt ca. 40 cm onder de bestaande vloer. Omdat er vloerverwarming voorzien wordt, gaat men de grond uiteraard nog dieper moeten uitgraven. Het was dan ook noodzakelijk de gehele binnenruimte vooraf archeologisch te onderzoeken. Dit gebeurde tijdens de periode februari-oktober 2000.

De oudste sporen die we binnen de kerk aantreffen, dateren uit de Romeinse tijd. Het gaat om een humeuze bodem en een stelsel van greppels die haaks op elkaar stonden en waarschijnlijk dienden voor de drainering van ontgonnen land en het afbakenen van percelen. Het geheel werd afgedekt door een ploeglaag die vermoedelijk tot de vroege Middeleeuwen teruggaat.

Op deze koutergrond werd tijdens de regeringsperiode van Herman van Verdun (na 998-1025) de Sint-Laurentiuskerk gebouwd. Zij was de tweede bidplaats van de portus. Oorspronkelijk ging het om een zaalkerk met ten oosten en ten westen een vierkant koor. Dankzij het archeologisch onderzoek weten we dat men zich beperkte tot het leggen van de funderingen. Nadien veranderde men van bouwprogramma. In plaats van een eenbeukig werd er een driebeukig schip opgericht. De aanleg van een west- en oostkoor bleef behouden. Het oostkoor frappeert door de aanwezigheid van twee verdiepingen die op het middenschip uitgeven. Bij de bouw van de basilicale kerk liet men het opgaand muurwerk maximaal steunen op de reeds bestaande grondvesten.

Een laag kalkmortel waarin kleine Doornikse kalksteen verwerkt zat, mag als de Ottoonse vloer geïdentificeerd worden. Hij bleef slechts fragmentair en zeer sterk verbrokken bewaard. Een bijzondere vondst was het restant van een altaarsokkel in de oostbouw. Hij was opgetrokken in Doornikse kalksteen, was vierkantig (zijde 1m) en bleef tot op een hoogte van ca. 50cm bewaard. Met uitzondering van de achterkant waren de wanden bepleisterd. De altaarplaats bewijst de interpretatie die we reeds voordien naar voor brachten, nl. dat de twee verdiepingen tellende oostbouw geen tribune was, maar een koorfunctie had.

Wat de toegang tot de kerk betreft, deden we nieuwe vaststellingen. Reeds bij de voorstudie was het duidelijk dat men het gebouw betrad via deuropeningen in de oostkant van de twee zijbeuken. Bij het weghalen van de altaren aan de westzijde bleek dat ook langs die kant in de zijbeuken een doorgang zat, die later toegemetseld werd. Opvallend is de hoefijzerboog, een kenmerk dat we overal in de Sint-Laurentiuskerk aantreffen. Op de dichtmetseling van de toegang in de zuidelijke zijbeuk werd onder latere overkalkingen een figuratieve schildering teruggevonden. Slechts een stukje werd voorlopig blootgelegd.

Verspreid in de kerk vonden we resten van een brandlaag terug. Op diverse plaatsen was de grond zwartrood gekleurd. Naast pleister- en glasraamfragmenten werden er ook heel wat verkoolde plantenresten aangetroffen. Het gaat om tarwe, gerst, rogge, haver en een gans boeket onkruiden, zoals korenbloem, bolderik, stinkende kamille en kruidvlier. De plantenresten zijn verspreid in de kerk en we mogen dus stellen dat er een ganse voorraad graan op de zolder opgestapeld lag tot vuur alles deed neerstorten op de kerkvloer. Wanneer gebeurde dit? Uit voorafgaand onderzoek weten we dat het gebouw grondig beschadigd werd door een brand die



vermoedelijk rond 1180 woedde. Of we de ontdekte brandsporen met die calamiteit in verband mogen brengen, zal C-14 onderzoek van de verkoolde graankorrels hopelijk helpen uitmaken.

Op de brandlaag werden braakballen van uilen aangetroffen en een ronde kuil met harde, verbrande wand. Stukjes gesmolten lood zijn een aanduiding dat het hier allicht om een loodoventje gaat. De aanwezigheid van uilen kan met een tijdelijke leegstand van het gebouw na de brand in



*Ename – Sint-Laurentiuskerk. Sfeerbeeld van de opgravingen*

verband worden gebracht en het oventje met de herstellingswerken van de kerk. Bij die werken werd o.a. een nieuwe vloer gelegd. Hij bestond uit een laag veldsteen die bestreken was met een beige mortellaag. Hierop was een laag tegelgruis aangebracht zodat het geheel rood kleurde. Tijdens de late Middeleeuwen kwam er in de kerk een nieuwe vloer die bestond uit kleine vierkante tegels versierd met geel en zwart glazuur en met verschillende patronen zoals bv. het dambord. Op bepaalde plaatsen troffen we op de vloer een laag kleine dierresten aan. De overblijfselen zijn - net zoals dat het geval was op bovengenoemde brandlaag - afkomstig van braakballen van uilen en bevatten restanten van muizen, ratten en kleine vogels. Dat de kerk een tijdlang toegankelijk geweest is voor uilen heeft misschien te maken met de sluiting van het gebouw tijdens de godsdiensttroebelen (1578-1582).

Bovengenoemde vloer bleef lange tijd in gebruik. Herstellingen gebeurden met grote vierkante, niet versierde tegels en bakstenen. In beide beuken werden op de laatmiddeleeuwse vloer bakstenen scheidingsmuurtjes van zijkapellen gevonden. Op een bepaald ogenblik stortte men over alles een laag zand waarop men een vloer in Doornikse kalksteen aanbracht. Om te bepalen wanneer dit gebeurde, zijn we op archivalisch onderzoek aangewezen. Ook voor de huidige kerkvloer gebruikte men dezelfde steensoort.

In totaal werden 180 skeletten van zowel baby's, kinderen als volwassenen gevonden. Een

20-tal dienden met speciale aandacht behandeld te worden, gelet op de uitzonderlijke grafcontext: zo is er een in natuursteen uitgemetseld antropomorf graf gevonden en een bepleisterde grafkuil met roodbeschilderde kruisen. Bij een 13-tal graven bleef organisch materiaal bewaard, zoals textiel, haar en vijgenpitten.

#### CHATELET MADELEINE

#### **Imling, "Le Haut des Oies" : un habitat disparu avec son église et son cimetière (F 57)**

Les fouilles réalisées à Imling au lieu "Le Haut des Oies", ont été occasionnées par la construction de la déviation de la RN4, à la hauteur des villages d'Imling et de Bébing, situés à quelques kilomètres au sud de Sarrebourg. Commencées en mai 1999 et poursuivies jusqu'en septembre de la même année, elles ont permis de mettre partiellement au jour un habitat romain et médiéval, son église ainsi que le cimetière qui lui était rattaché. Le village a pu être identifié, grâce aux toponymes, à celui de Sarrixing, cité par les textes entre le XIV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> s.

La fouille a couvert une superficie d'environ un hectare. L'église et la nécropole ont pu être entièrement dégagées ; l'habitat, en revanche, n'a été qu'en partie cerné.

L'occupation médiévale, datée du VII<sup>e</sup> au XIV/XV<sup>e</sup> s., s'étend sur la totalité du secteur. Dans l'habitat, deux phases aux structures différentes ont été distinguées : l'une antérieure au XIII<sup>e</sup> s. ; l'autre datée du XIII<sup>e</sup> au XIV/XV<sup>e</sup> s.

La première phase, qui couvre la période de la fin de l'époque mérovingienne au début du Moyen Âge classique, n'est matérialisée que par quelques structures - deux fonds de cabane, quelques fosses et deux puits -, concentrés autour de l'église et du cimetière, dont la création a pu être située à la même époque. De disposition très lâche, elles n'ont laissé apparaître aucune organisation particulière.

A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, toute la surface est occupée. Deux parcelles d'habitation, délimitées par des fossés et des drains, ont été identifiées. Les quelques trous de poteaux peu profonds trouvés au sein de ces unités et les vestiges de solins laissent envisager la présence de constructions sur sablière basse. Leur plan n'a cependant pas été restitué. L'une de ces constructions comporte une cave maçonnée. Les annexes se composent d'une petite structure de combustion aménagée et de trois fosses de stockage pourvues d'un parement en pierres sèches.

Le cimetière, installé en bordure de l'habitat, compte plus de 700 sépultures dont la moitié a été fouillée. La plupart d'entre elles correspondent à des inhumations en cercueil, accompagnées de réductions. Quelques tombes ont été plus soignées : situées toutes dans ou autour de l'église, elles sont constituées d'un sarcophage ou présentent un coffrage en dalles de grès ou en pierres sèches. La rareté des objets découverts dans les sépultures (quelques boucles en fer provenant des lanières qui ceinturaient les linceuls, deux épingles à cheveux en bronze et une paire de forces) permet de dater l'installation du cimetière vers la fin du VII<sup>e</sup> s., une datation confirmée par les analyses en C14.

L'église a été édifiée à l'emplacement des premières inhumations, sur les fondations d'un bâtiment romain. Sa fonction est principalement funéraire comme le montrent le nombre important de tombes découvertes dans l'édifice et la *memoria* souterraine, construite probablement peu après l'édification de l'église contre sa façade occidentale. De l'édifice, seules les fondations de pierres, renforcées aux angles par de gros blocs de calcaire, ont été conservées. Le premier état, dont la datation a été établie par les analyses en C14, la stratigraphie, la céramique et les éléments architecturaux, est situé aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s. La construction se compose alors d'une nef rectangulaire de 7,50 x 6 m et d'un chœur presque carré de 4 x 3,30 m. Entre le XII<sup>e</sup> et les XIII<sup>e</sup> s., elle est agrandie

par l'adjonction au nord d'un collatéral. Sa destruction, volontaire et systématique, a pu être datée du XIV<sup>e</sup> ou du XV<sup>e</sup> s.

La *memoria* accolée à la façade occidentale de l'église, remonte encore à l'époque carolingienne. Elle est maçonnée et comprend une tombe renfermant les restes incomplets d'au moins deux adultes et deux périnataux. Réaménagée vers le XII<sup>e</sup> s. en lieu de culte par l'adjonction d'un autel, elle semble avoir eu un rôle particulièrement important pour le site : elle a été régulièrement entretenue et ses abords ont été l'un des lieux de sépulture les plus recherchés du cimetière, témoignant de la forte vénération dont jouissait le personnage qui y était enterré.

COOMANS THOMAS, DE MEULEMEESTER JOHNNY, POISSON  
JEAN-MICHEL & VAN ISEGHEM KATRIEN  
**L'abbaye cistercienne de moniales de Clairefontaine (Arlon) (Lux.)**

En 1997, Clairefontaine fut choisie par la Communauté Européenne pour un projet de collaboration transfrontalière géré par la Division du Patrimoine du Ministère de la Région wallonne, le Service des Sites et Monuments nationaux grand-ducal et le Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence; ce programme finissait en 1998. Depuis lors, la Direction de l'Archéologie de la Division du Patrimoine a non seulement pris en charge la poursuite des fouilles, mais elle s'occupe également de la mise en valeur du site archéologique. Les travaux se déroulent en collaboration étroite avec l'a.s.b.l. "Les Amis de l'Abbaye noble de Clairefontaine et les "Oeuvres du doyenné d'Arlon<sup>a</sup>, propriétaire des terrains.

Depuis la campagne 1999<sup>2</sup>, le chantier de Clairefontaine s'inscrit également dans une étude plus large du peuplement médiéval du sud de la province de Luxembourg avec, notamment, une nouvelle analyse du site monastique d'Orval et des fortifications (de terre) de Heinstert (*Burgknapp*), de Clairefontaine (*Kaarlshierg*) et de Buzenol (*Montauban*). L'étude scientifique constitue l'étape préalable à une valorisation culturelle et touristique. En même temps, ces sites du Luxembourg méridional figurent au programme des stages d'étudiants en histoire et archéologie provenant de différents horizons universitaires, d'Irlande à la Pologne, du France à Chypre. Ces équipes d'étudiants participent aux différents chantiers auxquels la Région wallonne collabore par des aides techniques ou financières, tant en Wallonie qu'en France, en Espagne et en Irlande.

L'intérêt de Clairefontaine dépasse donc largement la vénération historique envers la comtesse Ermesinde (XIII<sup>e</sup> siècle), la fondatrice de l'abbaye et du Pays de Luxembourg. Outre l'important programme éducatif européen, le projet de Clairefontaine s'inscrit dans un véritable renouveau de la recherche historique sur les origines médiévales mal connues des constituantes du Luxembourg. L'archéologie médiévale y joue un rôle prépondérant.

Après avoir acquis une partie de la vallée de Clairefontaine vers 1860, les Jésuites d'Arlon entreprirent des fouilles † la recherche de la tombe d'Ermesinde. Après avoir remué une bonne partie du site de l'église, ils réussirent à retrouver le corps de la comtesse luxembourgeoise en 1875. Une chapelle commémorative avec crypte fut alors érigée à l'emplacement de la découverte, c'est-à-dire à la croisée de l'ancienne abbatiale. Cette chapelle fractionne le site de l'église en trois zones

---

<sup>2</sup> Sur les campagnes précédentes : DE MEULEMEESTER J., 1998, Arlon/Autelbas† : la vallée de Clairefontaine, l'approche archéologique, *Chronique de l'archéologie wallonne. Activités 1997*, 6/1998, Namur, 137-139†; DE MEULEMEESTER J., 1999, Arlon/Autelbas† : l'abbaye cistercienne noble de Clairefontaine, *Chronique de l'archéologie wallonne. Activités 1998*, 7/1999, Namur, 141-144; DE MEULEMEESTER, J. & COOMANS, Th. 2000, Arlon/Autelbas : l'abbaye cistercienne de moniales de Clairefontaine, in : *Chronique de l'Archéologie 8/2000*, Namur, 177-181.

qui font le bonheur ou le malheur des archéologues. Dès 1842, une maison avait été construite sur la partie occidentale de la nef de l'église en prenant appui sur des restants des murs de séparation du chœur des moniales et des bas-côtés. Inversement, au-delà de la chapelle commémorative sous laquelle le sous-sol archéologique est détruit, la partie orientale du site de l'église n'a pas été perturbée car elle est restée en dehors de la propriété des Jésuites. Ainsi, le chœur de l'église abbatiale tout comme l'aile orientale de l'abbaye du XVIII<sup>e</sup> siècle se trouvent sous la cour actuelle de la ferme Bernardi.

Au stade actuel des recherches, l'évolution architecturale de l'abbaye se divise, tant pour l'église que pour les bâtiments monastiques, en trois grandes périodes dont la chronologie absolue devra évidemment encore bénéficier de nouveaux apports.

#### *CLAIREFONTAINE IA - l'abbaye primitive (seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle)*

Les fouilles autour et sous la maison de 1842 ont permis de dégager une grande partie de l'église primitive et d'en comprendre l'évolution.

L'église était mononef et comprenait deux parties bien distinctes. à l'est, le sanctuaire avait une largeur de 6 m sur une longueur inconnue en raison de la présence de la chapelle commémorative du XIX<sup>e</sup> siècle. à l'ouest, la partie réservée aux religieuses développait une superficie intérieure de 152 m<sup>2</sup> (10,50 m de large sur 14,50 m de long). D'après les bases octogonales des supports disposés en deux files longitudinales ainsi que les bases de colonnettes engagées le long des murs latéraux et la trace d'amorce d'une voûte sur la portion subsistante du mur sud, il est possible de définir la configuration de la partie occidentale de la première église.

Celle-ci superposait deux niveaux. L'inférieur, entièrement voûté, ne dépassait guère 3 m de hauteur et était subdivisé en trois nefs égales sur quatre travées, occupant toute la superficie de la nef jusqu'à environ 1 m des angles du sanctuaire. Les douze modules ainsi définis étaient plus ou moins carrés (environ 3,50 m de côté) et couverts de voûtes d'arêtes ou d'ogives en pierre. Cet espace inférieur, semblable à celui d'une crypte, avait une fonction liturgique spécifique. Réserve sans doute au chœur des soeurs converses, il accueillait également les sépultures des bienfaiteurs laïcs. Certains massifs de maçonnerie mis au jour pourraient être les restes d'autels privés. Isolés par des murets aménagés entre les supports, les deux modules sud-ouest formaient une chambre funéraire qui pourrait avoir été réservée aux membres de la famille comtale. Seules les sépultures des fondateurs, Ermesinde et son fils Henri le Blondel, se trouvaient dans le sanctuaire.

Cette robuste structure voûtée supportait une tribune où prenait place le chœur des religieuses, suivant une des dispositions traditionnelles dans les abbayes de moniales cisterciennes aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles dans nos régions. L'église de CLAIREFONTAINE I était donc mononef avec une tribune occidentale au-dessus d'une "crypte" occidentale ou "église inférieure". A une soixantaine de km de Clairefontaine, dans l'Eifel, l'abbatiale de Sankt-Thomas an der Kyll, également du XIII<sup>e</sup> siècle, est l'un des meilleurs exemples conservés de ce type.

L'accès à la tribune impliquait un escalier dans la clôture monastique, depuis une pièce située au sud de la nef. Cette pièce n'a pas été identifiée avec précision et il est vraisemblable qu'elle faisait initialement partie d'un bâtiment en pan de bois dont toute trace a été effacé par les transformations ultérieures.

Conservé sur une hauteur d'environ 2,50 m, le mur méridional de l'église est percé par une porte monumentale qui, de toute évidence, appartient à la phase primitive de la construction. Elle s'ornait de colonnettes groupées par trois, placées de biais dans l'ébrasement et se prolongeant sans doute dans la voussure. Les fouilles futures sur les bâtiments conventuels qui se trouvent sous l'aile occidentale de l'abbaye du XVI<sup>e</sup> siècle, devraient préciser quels locaux cette porte reliait à l'église (oratoire ou une galerie).



Les bâtiments conventuels de CLAIREFONTAINE IA ne sont pas encore connus. Un mur d'attente partant de l'église à quelque dizaines de cm à l'ouest de l'entrée monumentale donne une indication sur les intentions des constructeurs. L'existence d'un oratoire en pierre était une exigence pour l'incorporation d'une communauté à l'ordre cistercien, mais les autres bâtiments conventuels pouvaient parfaitement être en bois. En l'absence de fondations explicites en pierre, il est permis d'imaginer que, dans un premier temps, les bâtiments réguliers étaient en colombage. Ceux-ci devaient de toute façon être soumis à clôture et être reliés à l'église. Sans doute existait-il dès l'origine un cloître ou une aire délimitée par une ou plusieurs galeries couvertes au sud de l'église ? Notons simplement que des fragments architectoniques d'arcatures réutilisés dans les fondations du cloître postérieur, confirment quelque part l'existence d'une galerie primitive.

D'après les sources écrites, l'abbaye fut fondée au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Ceci est confirmé par une datation C-14 faite sur des charbons de bois trouvés dans le mortier de chaux employé dans la phase IB : les constructeurs se sont servis des bois récupérés sur les bâtiments primitifs pour brûler la chaux.

*CLAIREFONTAINE IB : les transformations de la fin du Moyen Age (XV<sup>e</sup> siècle)*

Au XV<sup>e</sup> siècle, peut-être dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les bâtiments en colombage furent remplacés par des constructions en pierre. Parallèlement, des transformations importantes semblent avoir affecté l'église. Le niveau du sol intérieur fut rehaussé d'une cinquantaine de cm, ce qui



*Clairefontaine. Vestiges de l'abbaye du XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*

montre que les moniales étaient déjà confrontées aux crues du cours d'eau et à la montée de la nappe phréatique. Comme la voûte de la tribune était assez basse, il est vraisemblable que l'on démolit la tribune, entraînant ainsi la suppression de "l'église inférieure". Les colonnettes engagées dans les murs périphériques furent soigneusement décapées.

CLAIREFONTAINE IB signifie donc un changement important du concept initial : non seulement la distinction spatiale entre la nef et le sanctuaire fut atténuée par une mise à niveau, mais le chœur des moniales fut déplacé à l'intérieur de l'église. Quittant la tribune occidentale, le nouveau chœur liturgique alla sans doute se placer à l'entrée du sanctuaire, à proximité de la sépulture de la fondatrice. Cette réorganisation intérieure ne semble cependant pas avoir affecté le volume mononef de l'édifice.

La surface de la chambre funéraire comtale fut réduite à une petite pièce de dimensions modestes (2,50 m sur 3 m) située dans l'angle sud-ouest de l'église. Malheureusement, son sol en béton ne révèle pas de trace d'emplacement de tombeau. Sans nouvelle analyse des sources écrites, il est impossible pour l'instant de savoir si elle changea de fonction et si certaines sépultures furent transférés ailleurs dans l'église.

La transformation de la chambre funéraire primitive est attestée par le percement à cet endroit d'une nouvelle porte dans le mur méridional, en remplacement de l'ancien escalier vers la tribune. La redéfinition des circulations internes et des liens avec le bâtiment monastique voisin était en effet une des conséquences de la suppression de la tribune. Lors du percement de la porte, la pièce attenant l'église et reliée avec celle-ci par la nouvelle porte fut construite en pierre, tandis que le parement intérieur septentrional fut refait. Cette pièce était couverte de quatre voûtes. Ses murs nord et est gardent les traces de culots et la fondation de la colonne centrale a été mise au jour au milieu de la pièce. Les murs étaient enduits et décorés d'un faux-appareillage régulier de couleur ocre rehaussé de petites croix rouges. Cette pièce pourrait avoir servi de salle capitulaire.

En même temps, toute l'aile conventuelle était reconstruite en pierre et amplifiée par une série de bâtiments près du cours d'eau. A cette époque, l'abbaye se développait vers l'ouest et la façade occidentale de l'église était dans le même alignement que celle du bâtiment conventuel.

### *CLAIREFONTAINE II : l'abbaye reconstruite au XVI<sup>e</sup> siècle*

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la communauté ne se composait plus que de quatre religieuses et le père immédiat décida de les envoyer dans un autre couvent. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la communauté se reconstitua, mais la nouvelle abbesse, Catherine de Berentzeim (1507-1551), trouva une abbaye en ruine. C'est probablement sous son abbatiat ou celui d'Elisabeth de Wiltz (1551-1562) que l'abbaye fut l'objet d'une transformation complète désignée sous le nom de CLAIREFONTAINE II.

L'église fut à ce point modifiée qu'il est permis de parler d'une reconstruction quasi totale. La largeur de la nef fut maintenue, mais un nouveau sanctuaire, pratiquement de même largeur, se substitua au chœur primitif qui était plus étroit. Les quelques portions des nouveaux murs latéraux qui n'ont pas été détruits lors de la construction de la chapelle commémorative au XIX<sup>e</sup> siècle, conservent deux grandes bases polygonales de colonnes engagées qui suffisent à apprécier la monumentalité du nouveau sanctuaire dont les travées étaient plus larges, plus élevées et voûtées d'ogives. D'autre part, le niveau intérieur de l'église fut à nouveau rehaussé d'une soixantaine de cm comme le démontrent les enduits conservés derrière les terres de rehaussement. Le niveau inférieur de la porte vers la salle de chapitre supposée fut bouchée et, derrière ce blocage, le sol fut également rehaussé et pavé de carreaux en terre cuite.

Malheureusement la longueur totale de l'église et la forme de son nouveau chevet demeurent incertaines. Le chœur de l'église primitive fut rasé et les murs latéraux de la nef furent allongés. La nef unique atteignait désormais 27 m de longueur et se prolongeait par un chœur vraisemblablement

polygonal dont la profondeur avait au moins 7 m. La destruction causée par la chapelle commémorative est telle qu'il est impossible de savoir comment se présentait l'intérieur de l'église. Dans l'état actuel de la recherche, il semble que la largeur du chœur était inférieure à la largeur de la nef. Dans le mur méridional, un peu à l'est de la porte latérale et dans la nouvelle portion du mur allongé, fut aménagé le "bassin de Saint-Bernard". La porte latérale donnait désormais accès au couloir occidental du cloître.

L'allongement de l'église alla de pair avec la construction d'une nouvelle abbaye autour d'un cloître situé à l'est du complexe existant. En effet, un nouveau cloître rectangulaire d'environ 21 m (est-ouest) sur 25 m (nord-sud) se développa au flanc de l'extension de l'église. Entouré de galeries, il se trouvait au centre d'un nouveau dispositif dont le bâtiment occidental correspondait au bâtiment oriental de l'abbaye médiévale. Les maçonneries de ce dernier furent partiellement remployées du côté oriental, tandis que toute l'aile fut rétrécie en largeur par la construction d'une nouvelle façade occidentale juste derrière le mur primitif et donc sensiblement en retrait par rapport à la façade de l'église. Les autres bâtiments de l'abbaye médiévale furent rasés.

Ce déplacement répondait certainement à des raisons pratiques d'occupation de lieux existants et de respect de la clôture durant la période des travaux. Mais, plus fondamentalement, la présence du chœur liturgique dans la partie orientale de l'église allongée requérait l'implantation du chapitre et du dortoir à proximité immédiate. La raison profonde devait être le souci de clôture la plus stricte, garantie par la disposition la plus rationnelle des lieux réguliers, ce qui n'était plus le cas depuis la suppression du chœur sur la tribune occidentale.



*Clairfontaine. Fouilles du réfectoire. Traces de plancher en bois et socle d'une colonne centrale.*

Comme dans l'église, les constructeurs furent confrontés au problème de la nappe phréatique. Ils rehaussèrent d'une bonne cinquantaine de cm le niveau du terrain sur toute la superficie du cloître. Le remblai apporté contient plusieurs tessons de céramique d'époque romaine et du Haut Moyen Age. Dans l'angle sud-ouest du jardin, ce rehaussement couvre une couche de mortier, probablement le résidu de la couche de travail de la construction du bâtiment primitif arasé.

Les galeries du cloître de CLAIREFONTAINE II étaient dallées de gros blocs de pierre. Au départ, les galeries du cloître ne devaient pas être voûtées. Ultérieurement, des contreforts espacés d'environ 2 m furent ajoutés contre les galeries nord et est ce qui suggère qu'elles furent alors voûtées. L'absence totale de fondation de contreforts le long des galeries sud et ouest, pourrait indiquer que le cloître fut construit en deux phases ou qu'une partie des voûtes était simplement en bois ou en stuc. Il n'est pas exclu que cette différence de traitement entre les galeries était lié à leur utilisation spécifique, notamment la *collatio* au nord contre l'église et l'accès au chapitre à l'est.

Au centre du préau, les bâtisseurs creusèrent un bassin profond alimenté par un canal récoltant les eaux de la source de Saint-Bernard. Une vanne en bois située au bas du bassin assurait l'évacuation du trop d'eau vers le ruisseau. Plusieurs chemins dallés traversaient le préau et reliaient les galeries au pavement autour du bassin. Leur configuration exacte n'est pas encore bien déterminée puisque la fouille de cet ensemble est toujours en cours.

Située du côté de la ferme Bernardi, l'aile orientale avec le nouveau chapitre n'est actuellement pas accessible aux fouilles. L'aile méridionale a été dégagée jusqu'au niveau des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles. La pièce principale en est le réfectoire dont les fouilles en cours ont dégagé les bases de deux colonnes centrales. Le sol était couvert d'un plancher en bois.

### *CLAIREFONTAINE III : la grande abbaye du XVIII<sup>e</sup> siècle*

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, le vallon de Clairefontaine continua de se combler progressivement, entraînant de fréquentes inondations. Les textes rapportent que le rez-de-chaussée était devenu inutilisable. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les moniales décidèrent une fois encore de reconstruire l'abbaye.

Le mur septentrional de l'église et toute sa partie orientale avec le chœur furent arasés pour permettre la construction d'une nouvelle église. D'un concept radicalement différent, cette troisième abbatiale est connue par des reconstitutions du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle était de type basilical, à bas-côtés et transept non saillant, avec un sanctuaire à chevet plat, accosté de deux chapelles dans le prolongement des bas-côtés (Sainte-Marguerite au sud et sans doute mariale au nord). Le tout s'inscrivait dans un grand rectangle d'environ 50 m sur 20 m, soit plus du double de l'église CLAIREFONTAINE IA.

L'extension s'opérait vers le nord, tandis que le mur vers le cloître restait inchangé dans sa moitié occidentale. Plus à l'est, il fut prolongé pour atteindre sa longueur de 50 m. L'aménagement d'un transept, large de quelques 5 m, nécessita l'implantation dans le mur de deux colonnes engagées. Les colonnes de la nef centrale étaient de fortes dimensions, si l'on en juge à leurs fondations. Au moins les deuxième et troisième travées étaient reliées par un mur enduit qui clôturait probablement le chœur des Dames établi dans la nef.

Pour en finir avec les problèmes d'eau et pour faire face aux torrents de boue qui envahissaient régulièrement leur abbaye, les moniales firent rehausser le terrain d'environ 1,50 m. Ce rehaussement fait le bonheur de l'archéologue car il préserva le site médiéval. S'alignant sur l'église, le cloître fut agrandi vers l'est et devint un carré de 25 m de côté. Dans la stratigraphie, le mur occidental de la galerie orientale recoupe nettement les couches existantes qui s'accordent avec le mur occidental de la galerie primitive.



Pour y parvenir, l'aile orientale de l'abbaye dite du couvent, fut rasée et reconstruite 3,50 m plus à l'est au-dessus de caves voûtées. En même temps, la moitié orientale de l'aile sud fut complètement reconstruite et son sous-sol aménagé en caves voûtées.

Ailleurs, les portes et les fenêtres furent bouchées. A l'intérieur de l'aile occidentale, un couloir étroit (environ 1,7 m) fut aménagée au revers du mur du cloître - faisant fonction d'une sorte de ruelle des converses. Au centre du préau, le bassin à nouveau aménagé fut maintenu à ciel ouvert malgré les apports de terre. Entouré de murs de soutènement sur trois côtés, le bassin était accessible par un escalier au sud. Deux plus petits bassins se développèrent au nord. Cet ensemble reçut le nom de "vieux lavoir" par opposition au nouveau lavoir couvert aménagé en aval dans une des caves de l'aile sud. Le trop-plein d'eau fut dévié vers le ruisseau par un canal traversant les caves. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Jésuites se virent contraints de rehausser une fois encore le niveau des abords du bassin afin de pouvoir y accéder lors des crues.

En surface, les bâtiments de CLAIREFONTAINE III suivirent généralement le plan existant et seules quelques chambres furent disposées différemment. De cette abbaye du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne subsiste plus que quelques vestiges du quartier de la clôture. En revanche, le quartier des hôtes a survécu à la suppression de l'abbaye.

Comme nous l'avons avancé dans l'introduction, les trois grandes périodes pourront sans doute encore s'affiner - CLAIREFONTAINE I a déjà pu être partagée en IA et IB - et la chronologie absolue devrait évidemment bénéficier des résultats des recherches futures.

#### **DE CLERCQ WIM, DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & MORTIER STEVEN Grachten met pottenbakkersafval uit de 13<sup>de</sup> eeuw in Oostwinkel-Diepenbeek (Zomergem) (O.-VI.)**

Naar aanleiding van de bouw door Distrigas van de gasvervoerleiding Zomergem-Nevele werden deze zomer graafwerken uitgevoerd, die op het 7 km lang tracé archeologisch begeleid zijn door de Dienst Monumentenzorg en Cultuurpatrimonium van de Provincie Oost-Vlaanderen. De pipeline dwarsst de tertiaire questa Oedelem-Zomergem. De ingreep in landschap en bodem is vrij aanzienlijk. Uit landbouwkundige en werktechnische overwegingen werd de teelaarde immers over 20 m breedte afgegraven. Bij het volgen van de afgraving van de teelaarde werden middeleeuwse sporen aangetroffen in Oostwinkel, op de plaats Diepenbeek. Het gaat om een nieuwe site, daar bij de werken in 1992 voor een andere pipeline op hetzelfde tracé op deze plaats geen sporen opgemerkt zijn. De opgravingen gebeurden in samenwerking met het I.A.P.-Buitendienst Oost-Vlaanderen.

De middeleeuwse site van Oostwinkel-Diepenbeek situeert zich op een zandige opduiking vlakbij een tertiaire klei-opduiking. Het tertiair kleilig substraat bevindt zich op de vindplaats gemiddeld 30 à 40 cm onder het quartair gepodzoliseerd dekzand.

De archeologische sporen bestonden vrijwel exclusief uit grachten die, gezien enkele oversnijdingen, niet alle gelijktijdig in gebruik waren. Sommige van deze grachten vertoonden een rechthoekig verloop, andere hadden duidelijk een gebogen, enclosure-achtige configuratie. Qua opvullingsgeschiedenis geven ze op het eerste gezicht een vrij homogeen beeld. Na de uitgraving spoelde verzette moederbodem samen met wat teelaarde terug in de gracht, waarna stabilisatie en humifiëring volgde. Eén dubbele grachtstructuur (spoor 8) week qua opvulling af en kenmerkte zich door een intens vertrappele opvulling, waarboven een meer stabiel pakket werd afgezet. Hierin werden enkele duizenden scherven aangetroffen. Het blijkt om een combinatie te gaan van gebruiksfval en pottenbakkersafval. Opvallend is de totale afwezigheid van importceramiek

De context bevat een grote variatie aan vormen, waaronder verschillende kruik- en kantypes, kleine kogelpotten, tuitpotten, deksels, teilen, kommen, braadpannen, vuurklokken en bekers. Het gaat uitsluitend om reducerend gebakken aardewerk, uitgezonderd één braadpan met

geglazuurde binnenzijde. De ceramiek lijkt geproduceerd te zijn in een lokale, tertiaire klei. Het baksel is fijn tot matig fijn verschaald (tot 0,5 mm), en bevat soms kleine keifragmentjes (tot 2 mm). Het pottenbakkersafval omvat zowel recipiënten in donkergrijze, versinterde klei, waarbij door de te hoge temperatuur de pot ineengezakt of vervormd is, als te weinig gebakken stukken, waarbij de lichtgrijze tot beige scherven tussen de vingers kunnen verpulverd worden. Het huishoudelijk afval is te onderscheiden door de talrijke gebruikssporen die duidelijk aanwezig zijn bij een belangrijk deel van de vondsten: beroeting en kookrestant op kogelpotten en pannen, roetneerslag op vuurklokken en slijtagesporen en kalkaanslag op kannen en kruiken.

Versillende versieringswijzen zijn aanwezig. Vinger- en duimindrukken zijn te vinden op randen van tuitpotten, teilen en kommen, evenals op de koepelrand en de handgrepen van vuurklokken. Bij deze laatsten bevat de koepel ook geregeld een ingesneden decoratie. Een golflijnvorsiering komt voor bij kruiken, tuitpotten en kommen. Er zijn ook heel wat scherven met een brede radstempelversiering aangetroffen, afkomstig van een gesloten vorm.

Het materiaal kan op basis van de aanwezige vormtypes en versieringswijzen ergens in de 13<sup>de</sup> eeuw gedateerd worden. Gedetailleerd onderzoek zal deze datering nog kunnen verfijnen.

Tot welk groter geheel de sporen en vondsten in Diepenbeek deel uit maken kon niet achterhaald worden. Vermoedelijk behoren ze tot de onmiddellijke randzone van een middeleeuwse woonkern waarin één of meerdere pottenbakkers actief waren. De sporen zelf lijken echter niet rechtstreeks met de activiteiten van pottenbakkers in verband te staan. Hopelijk kunnen waarnemingen en prospecties in de toekomst de locatie van hun ateliers, die zich toch in de directe omgeving moeten bevinden, achterhalen.

## DE CLERCQ WIM & MORTIER STEVEN

### **Archeologisch noodonderzoek op de industriezone Aalter-Langevoorde; een wat ruimere kijk op de middeleeuwse landname in rurale context (O.VI.)**

Het industrieterrein Langevoorde is een nieuw complex van 13 ha groot dat ten NW van het centrum van Aalter wordt ontwikkeld door het gemeentebestuur. Het landschap, de aard van structuren en de bodemgenetische processen die op de archeologische sporen inwerken, worden beïnvloed door het tertiair dat op het hoogste terreindeel dagzoomt en op de hellingen geremanieerd voorkomt. In het noordelijk en westelijk deel van de industriezone wordt het tertiair afgedekt door een iets dikkere kwartaire zandlaag met podzolresten. De Brielbeek doorsnijdt het gebied.

Door de opvolging van de wegeniswerken eind '99, bleek dat er enige archeologische sporen aanwezig waren op het areaal. Dit besef leidde deze zomer tot een grootschalig sonderingsonderzoek met proefsleuven. Hieruit bleek dat een zone van ca. 2,5 à 3 ha, op de helling parallel aan de Brielbeek, uitermate rijk was aan archeologische sporen. Tot op heden werden ongeveer 0,5 ha onderzocht in een gezamenlijk initiatief van de provincie Oost-Vlaanderen, de Vlaamse Gemeenschap en de gemeente Aalter. Het onderzoek bracht sporen aan het licht uit de ijzertijd (vermoedelijk vroeg en laat La Tène), de Romeinse tijd en de middeleeuwen (12de-begin 13de eeuw).

Vooraf de laatste periode springt in het oog, zeker één en vermoedelijk twee boerderij-erven worden onderzocht. Naast heel wat grachten zijn de ontdekking van twee houtbouwstructuren, twee waterputten en een drenkpoel van belang. De twee gebouwen (ca. 24 m op 12 m en ca. 30 m op 14 m) zijn qua afmeting verschillend maar qua concept volledig gelijkaardig. Het betreft immers driebeukige constructies waarbij een ruime middenbeuk aan beide zijden wordt geflankeerd door een dubbele palenrij. De palen komen telkens in gebintes van twee voor. Bij het grootste gebouw zijn er 6 groepen van twee palen, bij het kleinste 4 groepen. Een doorgang door de lange zijden maar vlakbij één korte zijde werd in beide constructies vastgesteld. Er dient verder aangehaald te worden dat beide gebouwen rechthoekig zijn alhoewel het grootste wat versmalt naar één korte zijde toe. Hoewel ze qua vorm verschillen, sluiten de gebouwen volledig aan bij algemene constructietechniek die bij de zgn. bootgebouwen werd toegepast.

Belangrijk in deze bouwwijze is het creëren van een grote open ruimte door middel van gebintes die op telkens op twee groepen van twee palen rusten. Voor beide gebouwen zijn verwante parallellen beschikbaar in Nederland. We vermelden in dit verband bijvoorbeeld gebouwen te Oost-Souburg (Van Heeringen et al., 1992), en Dommelen (Theuws et al., 1990; lichte vorm van bootgebouw). Deze bouwtrant situeert zich grosso modo tussen de tweede helft van elfde en het begin van de dertiende eeuw.

Het kleinste gebouw werd geflankeerd door een complex geheel van grachten waarin hergravingen werden vastgesteld. Dergelijke grachtstructuren werden eerder reeds geobserveerd in rurale context (bv. Oostkamp, Snellegem) en worden aanzien als een vorm van proto sites met walgracht (Hollevoet, 1992 & 1994). De paalkuilen van dit gebouw worden doorsneden door een gracht die in de eerste helft van de dertiende eeuw kan geplaatst worden, wat impliceert dat het gebouw toen reeds verdwenen was.

Het tweede gebouw was gelegen op de rand van het te onderzoeken gebied. In tegenstelling tot de andere constructie werden geen grachtencomplexen vastgesteld. Dit heeft misschien te maken met de hogere landschappelijke positie dat het innam. Wel werden in het nabijgelegen lager terreindeel een poel, een kleine waterput voor vee en een gotere waterput onderzocht. De laatste constructie bestonden uit vier verticale peilers waartegen horizontale balken geplaatst werden. De put werd tot in de watervoerende tertiaire zand- en veenlaag aangelegd. Op de bodem werd een laag veldstenen aangebracht, vermoedelijk ter zuivering van het putwater. De hoge grondwatertafel zorgde voor een optimale bewaring van de planten- en insectenresten in de poel en de waterputten.

Het archeologisch materiaal dat in associatie met de gebouwen en de watervoerende structuren werd gevonden, is op het eerste gezicht vrij gelijkaardig en dient in afwachting van detailstudie, in de 12de, en misschien ook nog in het begin van de dertiende eeuw gedateerd te worden. Het betreft grijs aardewerk waarin ondermeer braadpannen, tuitpotten met manchetrand en kogelpotten met naar buiten gebogen rand werden vervaardigd. Versiering bestaat uit rolstempelmotieven en uit golflijntjes. Importaardewerk is uitermate zeldzaam op de site; slechts enkele sporadische scherfjes Maaslands aardewerk werden aangetroffen.

De detailstudie van de onderzoeksresultaten uit 2000 en de verderzetting van het onderzoek in 2001 zal moeten toelaten om een inzicht te verkrijgen in de aard en de landschappelijke inplanting van de middeleeuwse landelijke bewoning op Langevoorde. In Oost-Vlaanderen en in het gebied rond Gent en tussen Gent en Brugge in het bijzonder is de kennis van de landelijke middeleeuwse bewoning immers uitermate pover.

#### *Bibliografie*

- Hollevoet Y., 1992. Een luchtfoto opgegraven m. Middeleeuwse landelijke bewoning langs de Meersbeekstraat te Snellegem (gem. Jabbeke, prov. West-Vlaanderen. Archeologie in Vlaanderen II, pp. 227-235.
- Hollevoet Y., 1994. Een landelijke bewoningskern uit de volle middeleeuwen te Oostkamp. Archeologie in Vlaanderen IV, pp.205-217.
- Theuws F., Verhoeven A., Van Regteren-Altena H.H., 1990. Medieval settlement at Dommelen. IPP Publicatie 564.
- van Heeringen R.M., Henderikx P.A. & Mars A.(red.), 1992. Vroeg-Middeleeuwse ringwalburgen in Zeeland. Goes.

## DE CLERCQ WIM, DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & MORTIER STEVEN Pottenbakkersactiviteiten uit de 12<sup>de</sup> eeuw te Zomergem-Bauwerwaan (O.-VI.)

De graafwerken voor de aanleg van de nieuwe pipeline Zomergem-Nevele van Distrigas werd door de Dienst Monumentenzorg en Cultuurpatrimonium van de Provincie Oost-Vlaanderen volledig archeologische gecontroleerd. Het 7 km lange en 20 meter brede tracé snijdt in Zomergem een 28 m hoge tertiaire klei-opduiking, gelegen tussen de gehuchten "Rijvers" en "Nekke", vlakbij de plaats Bauwerwaan. Op deze locatie kwamen een aantal grondsporen voor op een zeer dun en plaatselijk zelfs afwezig quartair zandpakket dat zelf op de klei lag. Deze middeleeuwse sporen werden opgegraven in samenwerking met het I.A.P.-Buitendienst Oost-Vlaanderen.

Het betrof kuilen, enkele paalgaten en een onregelmatig greppelvormig spoor. Alle sporen bevatten opvallend veel scherven van reducerend gebakken aardewerk. De gebogen greppelvorm kon over ca. 20 m lengte gevolgd worden. Deze structuur bleek te bestaan uit tot meer dan een meter diepe kuilen met een klokvormige doorsnede, met elkaar verbonden door een ondiepe greppel. De greppelvulling - overeenstemmend met de bovenste vullingsfase van de kuilen - bevatte een opeengepakte massa aan scherven. Vrij snel reeds bleek het om fragmenten van misbaksels te gaan die samen met as en houtskool in de structuur gedumpt waren. De onderste vullingsfasen bevatten lichtgrijze zandige lagen, eveneens doorspekt met scherven, afgesloten door lenzen van geelgroene klei. De diepere vergravingen kunnen als kleiwinningskuilen geïnterpreteerd worden, evenals de afzonderlijke kuilen die op de rand van het afgegraven tracé werden aangetroffen.

In totaal werden ongeveer 60.000 scherven van lokaal geproduceerd, reducerend gebakken aardewerk gerecupereerd. Het gaat duidelijk om pottenbakkersafval. Een deel van het materiaal is gebarsten of vervormd. Een belangrijke hoeveelheid scherven met een beige tot lichtgrijze kleur is sterk onderbakken: ze hebben niet lang genoeg de juiste hitte gekregen of zijn in een te lage temperatuur gebakken.

Het aardewerk is vervaardigd van lokaal gedolven tertiaire klei. Waarschijnlijk werden specifieke zandige kleilagen geëxploiteerd, die voor een natuurlijk verschaalde klei zorgden. In de zone waar de site gelegen is dagzomen verschillende tertiaire lagen, waaronder het lid van Wemmel. Deze zandige, glauconiethoudende klei is waarschijnlijk de grondstof die door de Zomergemse pottenbakkers werd geëxploiteerd. De klei zorgt voor een matig fijn tot matig grof verschaald baksel (zandkorrels van 0,3 tot 1 mm). Hier en daar kan een klein keifragmentje (tot 2 mm) waargenomen worden.

Het materiaal omvat drie vormtypes: kogelpotten, tuitpotten en braadpannen. De tuitpotten hebben geen eigen vormgeving. Het zijn gewone kogelpotten waaraan een kleine tuit is toegevoegd. Een eerste oppervlakkige studie van het schervenmateriaal heeft geen andere vormtypes opgeleverd. Indien ze aanwezig zijn, vormen ze alleszins een uitzondering.

De kogelvormige potten hebben lichte lensbodems. De kleinere types, 20 tot 25 cm hoog, zijn bolvormig, terwijl de grote exemplaren, tot 40 cm hoog, eerder een ovaal lichaam hebben. De randtypes variëren van eenvoudige, wat verdikte en soms bovenaan afgeplatte randen tot manchetranden. Ze bevatten meestal een dekselgeul. Er werden geen versieringen zoals radstempels of vingerindrukken waargenomen.

De pannen zijn schaalvormig met een diameter van rond de 25 cm. De brede, bovenaan afgeplatte rand is meestal voorzien van een kleine, licht ondersneden binnenlip. Een kort hol oor doorboort de wand. Opvallend is de aanwezigheid van tot 5 cm brede gietsnebben, zoals ze later op teilen voorkomen.

De aanwezige randtypes van de kogelpotten kunnen typologisch in (het midden van) de 12<sup>de</sup> eeuw geplaatst worden. De samenstelling van de vondstcomplexen is zeer eenvormig, en lijkt in alle opgevulde kuilen gelijk te zijn.



De vondsten en structuren zijn een direct bewijs van 12<sup>de</sup>-eeuwse pottenbakkersactiviteit in deze zone. Ze vormen een nieuwe bijdrage tot de nog zeer beperkte kennis van de middeleeuwse landelijke pottenbakkersactiviteiten in Vlaanderen. Het mag duidelijk zijn dat de mogelijkheden van de imposante tertiaire kleireserve van de questa Oedelem-Zomergem zeker reeds rond het midden van de 12de eeuw werd herkend én gebruikt voor de aanmaak van gebruiksaardewerk.

Mogelijk was de productie gericht op de potentiële grote afzetmarkt van het nabijgelegen Gent.

## **DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & DE CLERCQ WIM Laatmiddeleeuwse tonwaterput aan het Marktpllein te Sint-Lievens-Houtem (O.-VI.)**

Bij een werfcontrole van ingrijpende graafwerken voor een nieuwbouw (bankkantoor en appartementen) op de hoek van de Schoolstraat met het Marktpllein te Sint-Lievens-Houtem werd door Johan Deschietter van de provincie Oost-Vlaanderen middeleeuwse sporen aangetroffen, waaronder een tonwaterput. De Buitendienst Oost-Vlaanderen van het I.A.P. is dadelijk een twee weken durende noodopgraving gestart, in samenwerking met de provincie Oost-Vlaanderen.

Het oudste spoor dat op het terrein werd aangetroffen betreft een cultuurlaag, die aan de hand van het vrij talrijk aanwezige aardewerk, in de 13<sup>de</sup> eeuw gedateerd kan worden. Ze werd gesneden door enkele kuilen met as- en verbrande leemresten, die waarschijnlijk al in de 14<sup>de</sup> eeuw moeten geplaatst worden. Evenals de aanwezigheid van een grote leemwinningskuil en de tonwaterput wijzen ze op bewoningsoccupatie van het terrein vanaf die periode.

De opvallendste vondst was ongetwijfeld een tonwaterput, die vanaf een diepte van ongeveer anderhalve meter zeer goed bewaard was. Door de bronbemaling op het terrein kon de waterput ongeveer volledig in doorsnede onderzocht worden. Hij was oorspronkelijk opgebouwd uit vijf grote tonnen van gemiddeld 1,40 meter hoog, waarvan er drie volledig en één grotendeels bewaard was. Dit bracht de bodem van de put op een diepte van ongeveer zeven meter ten opzichte van het huidige oppervlak. De vulling bevatte bijna uitsluitend zandige lagen, waarin bijna geen vondsten gedaan werden. Het weinige materiaal suggereert een datering in de 14<sup>de</sup> eeuw. Boeiend is het feit dat in de vulling van de 12 meter verder gelegen leemwinningsput duigen van een tondeksel werden weergevonden die van hetzelfde formaat zijn als de duigen van de deksels die gebruikt waren om de tonnen van de waterput aan elkaar te nagelen. Ze doen de gelijktijdigheid van de twee structuren vermoeden. Indien dit zo is verwijzen ze naar de organisatie van een erf, met de bouw van een nieuwe woning en het steken van een waterput.

Drie tonnen konden gerecupereerd worden. De tonnen hebben openingen van ongeveer 80 cm doormeter en een centrale diameter van een 90-tal cm. Ze zijn samengesteld uit 20 tot 22 duigen, die elk anderhalve cm dik zijn. Eén ton is duidelijk uit ander hout gemaakt, waardoor de bewaring niet zo goed is. In dit geval bedraagt de dikte van de duigen ongeveer 2,5 cm. Bij één ton zijn de meeste duigen aan de binnenzijde gemerkt, terwijl dit bij de overige twee slechts bij enkele duigen het geval is. De duigen werden samengehouden door meer dan 20 hoepels. Zij werden gemaakt van dunne takken wilg, waterwilg of populier. De verbinding van de hoepels werd omzwachteld met kuipersbiezen, gemaakt van een grassoort. De kieren tussen de hoepels werden gestopt met mos. Alle tonnen hadden centraal een rond bomgat. Voor zover gekend gaat het om de grootste tonnen die totnogtoe in Vlaanderen zijn opgegraven. Ze hebben een inhoudsmaat van ongeveer 830 liter, een vat genaamd, en zijn oorspronkelijk voor wijntransport gebruikt. Door het unieke karakter van deze vondsten was er dadelijk interesse om de tonnen te bewaren. Twee ervan gaan na restauratie terug naar Sint-Lievens-Houtem, waar de gemeente ze wil tentoonstellen in het cultureel centrum. De derde ton zal te bezichtigen zijn in het provinciaal Museum t'Ename.

DEPLAEN BERNARD & VANMECHELEN RAPHAËL

## Fours à chaux et exploitation agricole des Temps Modernes à Tahier (Ohey) (Nr)

Le Service de Jeunesse Archéolo-J a réalisé une première campagne d'évaluation sur un petit site rural, localisé en bordure méridionale de la route menant de Libois à Tahier (commune de Ohey), à mi-chemin entre ces deux villages condruziens. Les vestiges occupent la première terrasse du versant septentrional de la vallée du Ruisseau de Vyle, à quelque 55 m de sa rive gauche. Un chemin agricole flanque le site au sud-ouest, pour traverser le ruisseau à gué à peu de distance. Croisement de voies et passage à gué durent vraisemblablement jouer un rôle déterminant pour l'implantation du site.

Actuellement en pâture, le terrain est aujourd'hui connu sous le lieu-dit *Monia* et couvre les parcelles cadastrées à Ohey, 6<sup>e</sup> Division, Section A, n<sup>o</sup> 57<sup>b</sup> et 59<sup>c</sup>.

La *Carte des Pays-Bas autrichiens*, levée à l'initiative du Comte de Ferraris à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, y signale un petit établissement constitué de deux bâtiments au moins. Sur le terrain, la présence de structures archéologiques était confirmée par les fondations de deux murs perpendiculaires, affleurant suite au piétinement du bétail et accompagnés d'une concentration superficielle de blocs de pierre.

Organisée du 3 au 21 juillet 2000, cette première campagne a procédé à l'examen d'une emprise de 115 m<sup>2</sup>, orientée parallèlement à la route actuelle et disposée de manière à recouper largement les vestiges apparents. Cette évaluation a nécessité l'implantation d'un sondage complémentaire très restreint, vers l'est.

Sans doute la superficie de ces recherches ne couvre-t-elle pas l'ensemble de l'établissement ; mais les éléments actuellement reconnus permettent de dégager les grandes lignes de son organisation et de son évolution.

La mise en culture de ces terres par les importantes exploitations voisines semble intervenir dès le moyen âge, comme en témoignent quelques lambeaux discontinus de couche arable déposés à même le substrat géologique.

Les plus anciens vestiges attestés sur le site consistent en zones très localisées de forte rubéfaction du substrat. Au nombre de sept, ces structures de combustion offrent des plans généralement ovalaires ou circulaires, d'un diamètre compris entre 0,80 m et 2 m. Leur taux d'arasement est conséquent. Quatre d'entre elles présentaient encore en leur centre une surface plane et fortement durcie sous l'effet de la chaleur, vestige du fond de l'alandier. Le tracé des parois se dessine sous forme d'auroles rougeâtres, aux contours relativement nets.

Seul un four présentait encore un reliquat de comblement. Les nodules de chaux blanchâtre incorporés au limon meuble qui l'emplissait désignent à l'évidence la fonction de ces structures.

Les multiples recoupements stratigraphiques qu'ils opèrent, en se chevauchant fréquemment, indiquent une affectation prolongée des lieux à cette production, et non un usage ponctuel, lié par exemple aux nécessités d'une seule construction.

La régularité de leur arasement et la présence de nouveaux reliquats d'un horizon de labour venu les sceller indiqueraient une remise en culture du terrain après l'abandon des fours. Le matériel archéologique enregistré dans ces niveaux est peu abondant et chronologiquement mélangé. En l'attente de résultats archéomagnétiques plus précis, il orienterait provisoirement la datation de ces fours vers les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles.

Située à moins de 2,50 m vers l'est, une fosse de plan irrégulier pourrait relever de la même phase chronologique. Son creusement entame partiellement la roche géologique. Son remplissage est peu caractéristique : faiblement organique, ce limon clair incorpore quelques blocs de pierre fortement érodés.

Les toponymes voisins conservent la mémoire de cette intense exploitation locale des

ressources du sous-sol : *Terre aux Pierrettes* (ouest), *Terre du Chauffour* (nord-ouest), *Fosse al Dielle* et *Four à Chaux* (nord-est). D'anciennes carrières marquent encore le paysage vers le nord.

Les vestiges d'un premier bâtiment en pierre se superposent à la zone des fours. Quatre murs délimitent les cotés d'une pièce quadrangulaire, de 7,90 m sur 4,40 m *intra-muros*. Trois d'entre eux avaient conservé leurs fondations sur une hauteur variant de 1 à 4 assises, constituées de moellons calcaires irréguliers noyés dans un abondant mortier de chaux blanc jaunâtre. Une trace négative marque le coté oriental, moins profondément fondé. Aucun niveau de sol n'est conservé dans l'emprise actuelle des fouilles.

Associées aux vestiges apparents à la surface du pré, ces structures permettent de restituer la configuration générale du bâtiment. Large de 9,20 m pour une longueur originelle estimée à près de 20 m, il présente un plan rectangulaire orienté du nord-nord-ouest au sud-sud-est. Des murs de refend fractionnent l'espace en quatre pièces d'égale importance, placées en enfilade.

Un second bâtiment en pierre prend place perpendiculairement au premier, à l'est. L'espace de passage ménagé entre eux n'excède pas 1 m. Seul le mur gouttereau septentrional a été partiellement appréhendé. Son mode de construction est sensiblement différent : de gros blocs liés au rare mortier et parementés sur leur seule face interne pourraient constituer la base d'une élévation en pan-de-bois. Le tracé du mur opposé, au sud, a laissé un vague négatif entaillé dans l'affleurement rocheux. Il confère au bâtiment une largeur d'environ 5,75 m hors-œuvre. Aucun élément du pignon occidental n'a par contre été conservé.

Le matériel archéologique incorporé aux niveaux recoupés par le premier bâtiment permet d'en placer la construction au 18<sup>e</sup> s. Un liard liégeois de Joseph-Clément de Bavière, frappé en 1722, offre un *terminus post quem* appréciable, tandis que les bâtiments sont figurés sur la *Carte de Ferraris* vers 1777. La typologie du bâtiment principal, par son module quadricellulaire, s'accorde à une telle datation.

Ce dernier subira cependant une importante modification lors d'une seconde phase. Sa longueur sera en effet réduite au nord par la suppression de la première pièce, à front de rue. Seuls deux moignons de fondation en indiquent encore l'existence. Ces travaux s'accompagnent manifestement d'un abaissement du niveau de circulation dans ce secteur.

Transformé en façade, le premier mur de refend du bâtiment reçoit alors un nouveau parement, caractérisé par un mortier de chaux jaune vif. Un empierrement sommaire est étendu à son pied.

Une rectification du tracé de la voirie, nécessitant un nouvel alignement du pignon, pourrait avoir justifié de telles modifications. Aucune précision chronologique ne peut leur être apportée pour le moment.

L'abandon définitif du site dut intervenir peu de temps plus tard : l'établissement agricole de *Monia* ne sera plus repris sur les plans de Vander Maelen en 1853.

Pour modeste qu'elle soit, cette intervention a le mérite d'illustrer la tentative d'implantation d'une exploitation agricole secondaire, établie en bordure de route et à l'intersection de grands domaines d'origine médiévale, sur de mauvais terrain jadis consacrés à la production de chaux. Un siècle à peine aura suffi pour la mener à l'échec...

DE WAELE ERIC, MATTHYS CATHERINE & SIEBRAND MICHEL

### **Bilan de l'étude archéologique préalable à la restauration de la ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville (Brab. Wal.)**

En collaboration avec le Service de l'Archéologie du Brabant wallon, l'APTCV asbl a poursuivi jusqu'en mars 2000 l'étude archéologique de la ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville

(Villers-la-Ville, 1<sup>ère</sup> Div., Sect. A, 1<sup>ère</sup> feuille, parc. 9c, 9/2d, 10a, 10d) entamée en juillet 1999 (M. Siebrand, E. De Waele et F. Heller, *Etude archéologique préalable à la restauration de la ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville*, *Archaeologia Mediaevalis*, 22, 1999, p. 48).

L'étude archéologique s'est déroulée en deux phases. Une phase diagnostic eut lieu en septembre 1998, parallèlement à un concours européen initié par la Région wallonne (MET), propriétaire de la ferme, en vue de la restauration et de la réaffectation du bien. Les buts de cette étude étaient bien circonscrits : identifier en amont de tout projet les composantes fondamentales du bâtiment et déterminer les éléments à revaloriser ou à sacrifier, afin de guider les choix des architectes participants au concours. Malgré le temps imparti d'à peine plus d'un mois et les faibles moyens humains, une vingtaine de sondages et des décapages partiels de murs mirent en évidence certains éléments architecturaux inédits (portes et fenêtres primitives, rehaussements d'élévations et de niveaux de sol, ...), mais aussi des traces de bâtiments antérieurs à la ferme actuelle qui date des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Parallèlement au diagnostic archéologique, une étude dendrochronologique des charpentes et une étude pétrographique des murs de parements furent réalisées.

A l'issue de cette phase diagnostic, nombre de nouvelles questions se posaient tant du point de vue architectural proprement dit que de la topochronologie du site et appelaient à une seconde phase d'étude plus approfondie.

Celle-ci fut entamée dès juin 1999 pour répondre aux interrogations des architectes lauréats du concours et affiner la connaissance historique du bâtiment.

En tenant compte des contraintes de sécurité, du temps imparti à l'opération et de l'équipe en place, la seconde phase d'étude limita ses investigations aux bâtiments qui allaient subir de profondes modifications. Les maçonneries, les percements et les niveaux de sols à mettre en valeur ou à restaurer devaient être clairement identifiés. Il fallait aussi mettre en évidence l'état sanitaire des fondations et déterminer les vices de construction afin de faciliter la prise de décisions en matière de stabilité lors de la restauration.

L'étude archéologique devait aussi vérifier l'hypothèse de la présence de bâtiments antérieurs à la ferme actuelle et notamment l'existence d'une aile nord disparue représentée sur des gravures anciennes. Des arguments complémentaires voire définitifs devaient être apportés concernant les différentes phases d'aménagement fort complexes du logis du fermier dans l'aile est et des caves situées sous une partie des ailes nord et est. Enfin, les données archéologiques devaient apporter un éclairage nouveau tant sur les analyses dendrochronologiques que sur les sources historiques, épigraphiques et iconographiques.

Du point de vue méthodologique, la seconde phase prévoyait un décapage intégral des murs du rez-de-chaussée et des caves du corps de logis du fermier. En fonction des découvertes archéologiques et des desiderata des architectes, ces décapages muraux furent complétés par des décapages des niveaux de circulations et plusieurs sondages furent implantés dans la cour et dans d'autres bâtiments de la ferme.

En complément à ces démarches traditionnelles, une prospection géophysique systématique fut effectuée par l'association Argephy dans l'ancien potager et dans la moitié est de la cour, afin de vérifier la présence de structures enfouies non identifiées lors de la phase diagnostic. Une couverture aérienne et une série de relevés topographiques furent en outre réalisés par le CRAF.

Au terme de cette étude préalable, bon nombre de questions posées à l'issue de la phase diagnostic et par les architectes lauréats reçurent une réponse. Du point de vue de l'évolution chronologique du site plusieurs phases furent ainsi mises en évidence.

A ce jour, la phase la plus ancienne, datée du XVI<sup>e</sup> siècle, fut identifiée dans l'aile est au sein des fondations du corps de logis et sous la cour pavée. Des maçonneries isolées furent dégagées sous le pavement de l'actuelle laiterie. Des traces d'un bâtiment furent retrouvées le long de la façade sur cour de l'aile sud. Enfin, quelques tronçons de murs d'un bâtiment isolé furent réutilisés dans les fondations méridionales de l'actuelle grange. Pour cette période, il semble que la

ferme ait connu un bâti dispersé.

Une seconde phase, datée du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, voit notamment la construction du corps de logis actuel, de la tour, de la partie méridionale de l'aile est, de la moitié orientale de l'aile sud et d'une grange à l'ouest couvrant les deux tiers méridionaux de la grange actuelle. Un bâtiment construit dans l'alignement du pignon nord du corps de logis formait vraisemblablement l'aile nord. Il est plausible que la ferme ait connu dès cette époque son aspect de ferme carrée. De cette période date probablement une fosse quadrangulaire (1,60 x 1,80 m) à cuvelage en poutres de chêne de récupération, découverte sous la cour actuelle. Cette structure devait avoir une profondeur d'environ 1 m. Sa fonction n'a pu être définie à ce jour.

Une troisième phase, datée de 1714, voit la construction ou la restauration de la partie de l'aile ouest située au sud de la grange et de la moitié occidentale de l'aile sud. Il est possible que cette zone de la ferme ait fait l'objet d'une démolition complète des bâtiments antérieurs.

Une quatrième phase voit la construction entre 1748 et 1759 de l'aile nord actuelle qui entraîna la destruction de la précédente aile nord ainsi que l'agrandissement de la grange vers le nord. Le chartil, le puits et les bergeries situées le long du flanc est de la grange remontent probablement à cette époque. Des transformations sont réalisées dans le corps de logis durant cette période ainsi qu'une restauration d'une partie des étables de l'aile est.

Une cinquième phase de restauration, datée de 1805, affecte le corps de logis du fermier, la tour pigeonier et les étables de l'aile est. Une fumière est probablement creusée à cette époque au nord du chartil.

Durant le XIX<sup>e</sup> s. (phase VI) la cour se voit dotée d'une aire de battage au sud de la grange, tandis que les angles nord-est et nord-ouest de la cour sont fermés par des annexes. L'aile nord subit certaines modifications dont le rétrécissement des écuries et la construction de nouvelles caves.

Une dernière phase (fin du XIX<sup>e</sup> s.- début du XX<sup>e</sup> s.) voit de nouvelles réfections dans le corps de logis, la grange, l'aile nord et l'aile sud. La cour connaît son aspect actuel. Un potager est aménagé le long de la façade extérieure de l'aile sud. Une citerne est construite contre la façade sur prairie de l'aile occidentale. Une petite annexe est bâtie dans l'angle nord-est de la cour.

De nombreuses questions subsistent. Certaines d'entre elles recevront sans doute une réponse lors du suivi du chantier de restauration et au terme de l'étude du matériel archéologique.

## DE WAELE ERIC & HELLER FRÉDÉRIC La drève de la ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville (Brab. Wal.)

Des sondages préventifs ont été réalisés de décembre 1999 à mai 2000 dans la drève (L. 295 m) reliant la ferme de l'abbaye de Villers située au sud de la drève et la porte de la ferme située au nord. Il était en effet prévu d'y faire passer une canalisation d'eau potable pour alimenter le moulin et d'autres bâtiments de l'abbaye.

La ferme est perchée sur une hauteur au sud-ouest du site abbatial, tandis que la porte, qui donnait accès au moulin situé à 85 m de celle-ci, se trouve vers le fond de la vallée. La différence d'altitude entre la porte et la voirie devant la ferme atteint environ 18 m. La dénivellation est surtout accentuée dans la moitié sud de la drève.

Cinq voies successives ont été identifiées. Elle sont numérotées ici dans l'ordre chronologique. La voie 5, la plus récente (19<sup>e</sup> – 20<sup>e</sup> s.), consiste seulement en un épandage de brique limité à la zone proche de la ferme. La voie 4 (18<sup>e</sup> – 19<sup>e</sup> s.), pavée, d'une largeur courante de 4,20 m, est représentée bordée d'arbres sur une gravure de 1726, sur un plan de 1797 et est encore reprise en 1850 sur l'atlas cadastral de Popp. Cette voie 4 doit être rattachée à la porte de la ferme actuellement conservée qui correspond bien à celle qui figure sur la gravure de 1726 et qui avait pris la place d'une autre porte illustrée sur une gravure de 1659. La voie 3 (17<sup>e</sup> s.), également

pavée, d'une largeur courante de 4,80 m, était utilisée en 1659 car elle peut être mise en relation avec la porte disparue. Les voies 2 et 1 se définissent comme des chemins creux. La voie 2 (16<sup>e</sup> s.?), d'une largeur de 3 m, se caractérise par un revêtement très dur de schiste concassé. La voie 1 (fin du Moyen Age), large de 1,10 m, présente une stratigraphie témoignant d'au moins quatre niveaux d'utilisation. Cette chronologie relative devrait pouvoir être affinée grâce notamment à l'étude du matériel archéologique.

Les travaux ont été programmés en trois étapes : débroussaillage, décapage et sondages profonds transversaux.

Le débroussaillage, indispensable pour la suite des travaux, a permis de repérer un certain nombre de souches des derniers arbres qui bordaient la drève.

Le décapage a été effectué sous trois formes.

En premier lieu, un décapage réalisé à la machine, d'une largeur de 1,20 m, a couvert toute la longueur de la drève, à l'exception des abords de la ferme.

En deuxième lieu, quatre tranchées de même largeur (1,20 m), également réalisées à la machine, ont été ouvertes à l'est de l'extrémité sud du décapage en long, et ce afin d'examiner la zone jusqu'à la bouche de captage d'eau de la canalisation projetée.

Ces deux opérations ont permis de retrouver la voie 4 pavée, outre la voie 5. Mais, vers l'extrémité sud de la drève, et seulement là, elles ont aussi permis de reconnaître la voie 3, quoique de façon beaucoup plus fragmentaire. A cet endroit, en effet, sur le haut de la pente, les voies 4 et 3 se trouvent au même niveau, la voie 4 réutilisant partiellement la voie 3 et atteignant de ce fait une largeur de 5 m.

En troisième lieu, quatre décapages transversaux, répartis sur la longueur de la drève, ont été réalisés à la main. Ils ont permis de dégager la voie 4 pavée sur toute sa largeur et d'observer la présence d'une double bordure sur les deux côtés, d'ornières et d'accotements empierrés. La voie 3 pavée, en revanche, plus profondément enfouie, n'est apparue dans aucun de ces quatre décapages.

Ce sont ces quatre décapages transversaux qui ont fait l'objet de sondages profonds, entièrement réalisés à la main.

Le sondage IV a été effectué à 240 m au sud de la porte de la ferme. Situé dans la partie la plus raide de la pente, il a aussi livré la stratigraphie la plus intéressante permettant d'identifier cinq voies. La voie supérieure ou voie 5 correspond à une recharge de briquillon (ép. 0,10 - 0,20 m) déversée sur la voie 4 pavée et sur son côté ouest. La deuxième voie identifiée est précisément la voie 4 pavée dont l'assise est constituée d'une couche de sable. La troisième voie reconnue depuis le haut de la stratigraphie est la voie 3 pavée dont il ne subsiste pratiquement plus que les bordures. La construction de cette voie a clairement entraîné les travaux les plus importants dans cette zone. Plusieurs couches de remblai, en effet, ont été rapportées en vue de rehausser son niveau de manière significative et de corriger la forte dénivellation, en l'occurrence combler un chemin creux. Un grand fossé à l'est a aussi été remblayé dans le but d'élargir notablement l'emprise de circulation. Les remblais de comblement du chemin creux recouvrent un radier de planches d'aubier disposées transversalement à l'axe de la voie sur une couche d'argile grise qui scelle la voie sous-jacente ou voie 2. Celle-ci (l. 3 m), du type "en chemin creux", est constituée d'un empierrement très compact (ép. 4 - 5 cm) de schiste concassé. La voie 1, en chemin creux plus caractérisé encore, utilise quant à elle le relief naturel. Elle est nettement plus étroite (l. 1,10 m) que les voies qui lui ont succédé et présente quatre phases d'utilisation bien identifiées grâce à quatre niveaux d'ornières dont l'empierrement est de largeur constante.

Le sondage transversal III, effectué à 200 m de la porte de la ferme, a été arrêté au niveau de la voie 3 située environ 0,60 m plus bas que la voie 4.

Dans le sondage II, implanté à 140 m au sud de la porte de la ferme, la voie 3 pavée a été retrouvée sous une série de couches de remblai (h. totale : 1,90 m) servant d'assise à la voie 4 pavée et ayant pour but de diminuer de manière conséquente le pendage naturel. Ce sondage, par ailleurs,

a révélé la présence d'un mur de barrage en bordure ouest de la voie 3 pavée qui était destiné à canaliser les eaux du versant. Le mur (h. totale : 2,74 m) est directement ancré sur la roche et forme un parapet (h. 0,75 m) pour la voie 3. Il se compose d'une partie en briques au nord, d'une partie en pierres au sud et est entièrement couronné de blocs de pierre taillés. La maçonnerie de brique est percée à sa base de l'embouchure d'une canalisation voûtée (l. 1,17 m; h. 0,74 m) qui passe obliquement sous la voie en suivant la pente du terrain et qui se dirige vers la Thyle. Cette canalisation a manifestement été prévue lors de la construction de la voie 3 pavée. La voie 2 a été très partiellement mise au jour dans ce sondage II, à quelque 0,90 m sous la voie 3 pavée. Elle consiste en un empierrement très compact de schiste concassé.

Le sondage I, effectué devant la porte de la ferme, a permis de retrouver la voie 4 pavée, très partiellement la voie 3 pavée, la voie 2 de schiste concassé avec ses ornières, ainsi que le niveau supérieur du chemin 1 également avec ornières. Les voies 4 et 3, qui débouchaient chacune sur une porte, ont été déplacées quelque peu vers l'ouest par rapport aux voies 2 et 1 nettement plus étroites.

On signalera enfin la découverte, à l'extrémité sud du mur de berge de la Thyle, d'un embranchement (l. 3,85 m) vers le nord-nord-est de la voie 4 pavée. Egalement pavé, il descend en forte pente vers la rivière, à proximité d'un bâtiment disparu qui figure sur la carte de Ferraris et sur l'atlas cadastral de Popp.

Les voies 4 et 3 à revêtement de pavés ont manifestement fait l'objet des travaux les plus importants. La voie 4 est délimitée sur ses deux côtés par une double bordure de gros moellons. Elle se trouve à une profondeur variant de 0,10 m à 1 m, qui n'est ni progressive ni régulière. Son état de conservation est relativement médiocre. Sauf exceptions, la pierre utilisée est le schiste local, provenant vraisemblablement du versant même qui a été entaillé pour créer une plate-forme. A côté de tronçons plus ou moins bien conservés, le pavement a disparu à certains endroits et, de manière générale, il est irrégulier et défoncé. Les moellons, posés sur chant, sont pour la plupart feuilletés et possèdent, de ce fait, un caractère antidérapant. La voie 3 se différencie de la voie 4 par la mise en œuvre de moellons de revêtement généralement plus petits et en tout cas de texture plus gréseuse, aucun de ces moellons ne présentant le feuilletage caractéristique de ceux de la voie 4. En outre, sa bordure est simple par endroits, utilisant des blocs longs et larges, et elle est constituée de blocs à arêtes vives, alors que ceux de la voie 4 sont bombés et à bords arrondis.

Les résultats enregistrés au cours de ces fouilles, et plus particulièrement la voie 4 pavée et son embranchement vers la Thyle, invitent à reprendre le dossier du projet de réouverture de la drève qui représente un axe de circulation important et privilégié du site abbatial. Mais ce projet implique la restauration de la porte de la ferme actuellement bouchée et à l'état de ruines, ainsi qu'une étude archéologique préalable.

**DEWILDE MARC**

### **Blauwvoetswalle, een hoeve met walgracht te Pervijze (Diksmuide) (W.-VI.)**

Begin oktober 2000 werd een verkennend archeologisch onderzoek uitgevoerd op een site met walgracht te Pervijze (Diksmuide), dat als Blauwvoetswalle gekend is. Voor het graafwerk kon door het Instituut voor het Archeologisch Patrimonim een beroep gedaan worden op de V.L.M. en het ruilverkavelingscomite Stuvekenskerke. Ir. W. Van Parijs, G. Vierstraete (leidend ambtenaar) en R. Hongenaert (opzichter) organiseerden dit voortreffelijk.

Bedoeling van het onderzoek was nagaan in welke mate de archeologische sporen bewaard waren gebleven na ettelijke jaren verploeging. Toen F. Verhaeghe in het kader van z'n doctoraatsverhandeling het terrein op 13 november 1974 prospecteerde lag het immers al onder akker (P4). De site ligt vlakbij de Grote Beverdijkvaart, zo'n 2675m ten NNO van de kerk van Pervijze (Diksmuide, 14° Afd., Sie A, 1° blad, 2). Bodemkundig wordt het terein getypeerd als dekkleigrond van het type E1 (Middelland).

"Blauwvoetswalle" is een tweeledig site bestaande uit een opper- en neerhof, dat respectievelijk 30 op 40 en 53 op 48m meet. Het geheel is oost-west georiënteerd, evenwijdig aan de Grote Beverdijkvaart. De omringende depressie -de vroegere walgracht- is 15 tot 20m breed.

De veldprospectie (F. Verhaeghe - 1974, J. Termote, M. Maertens - 1984, I.A.P. - 2000) leverde schervenmateriaal op dat van de 12de tot de 14de eeuw kan gedateerd worden. In 1984 werd trouwens ook een micro-topografische opname van het terrein gerealiseerd.

De plek wordt traditioneel gelinkt aan de Blauwvoeten, een familie die al in de 12de eeuw opduikt, het in het begin van de 13de eeuw aan de stok kreeg met de Ingerycken en uiteindelijk ook aan het kortste eind trok. In 1591 werd Blauwvoetswalle, dat als militair steunpunt was uitgebouwd, verwoest door een Hollands garnizoen, dat in Oostende gelegerd was.

Bij het onderzoek werd een oost-west gerichte proefsleuf over de site uitgezet en uitgegraven. De oostelijke gracht is 11m breed. Op het oostelijk wooneiland -het opperhof- werden de resten gevonden van een N-Z georiënteerde constructie. De oostmuur (fundering) staat aan de waterkant, is 1,45m dik en opgebouwd met gele baksteen (29 x 13,5 x 6 en 26 x ? x 6cm). Van de westmuur is een uitbraakkuil gevonden, waarin nog enkele bakstenen in situ lagen. De breedte van de constructie bedroeg binnenwerks ongeveer 5m. De baksteenformaten suggeren een datering op het einde van de 13de eeuw. De gracht tussen opper- en neerhof is 16m breed, 1,5m diep en heeft een komvormig profiel. In de grachtaanzet werd een bakstenen muur geconstateerd, die als keermuur voor het neerhof wordt geïnterpreteerd. De muur is 0,7m dik en opgetrokken in gele baksteen (27 x 12,5 x ?; 24 x 11 à 12 x 5cm), wat een datering op het einde van de 14de eeuw aangeeft.

Al met al kan gesteld dat enkel de grachtvullingen overvloedig archeologisch materiaal opleverden. De wooneilanden waren nagenoeg steriel op enkele dieper ingegraven structuren na.

**DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY**

### **Archeologische verkenning van middeleeuws HEYS (Heist) (W.-VI.)**

Gevat tussen de kerkstraat en de Vlamingstraat werd 150m ten oosten van de kerk van Heist een ondergrondse parkeergarage aangelegd, kaderend in de bouw van een sociaal appartementencomplex. Met de NV Depret uit Zeebrugge kon voortreffelijk samengewerkt worden. Werfleider Peter Dumez werkte dit in belangrijke mate in de hand.

Het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium kon in april 2000 het uitgraven van de werkput dan ook archeologisch begeleiden. In de onmiddellijke omgeving waren voorheen al archeologische sporen aangetroffen. Aan de Kerkstraat, 200m ten oosten van de kerk en op de hoek van de Kerkstraat en de Vuurtorenstraat, 50m ten noordoosten van de kerk konden toen tonputten, beerputten, mestputten, enz. onderzocht worden. Ze werden tussen de 14de en de 17de eeuw gesitueerd (B. Hillewaert, *Archeologie*, 87-1, p. 40; 87-2, p. 156-157 en 88-1, p. 32-33). Dit alles kon en kan verbonden worden aan Heys (Heist), een laat-middeleeuws vissersdorp tegenaan de Noordzeekust. Het terrein ligt in de Jonge Duinen en loopt langzaam op vanaf de Kerkstraat in de richting van de Vlamingstraat en het Noordzeestrand.

Het aangetroffen schervenmateriaal laat de benutting van het terrein opklimmen tot het begin van de 14de eeuw. Vooral de 15de en 16de eeuw zijn evenwel vertegenwoordigd. Ontelbare kuilen, 7 tonputten, een greppel en een oven werden onderzocht. Contemporaine bewoningssporen werden niet aangetroffen. Voortdurende verbouwingen o.a. het inbrengen van kelders hebben dit in de hand gewerkt, naast het ondiep funderen van de laat- en postmiddeleeuwse bouwsels.

De waterputten bestonden meestal uit twee op elkaar geplaatste tonnen. Ze vertonen veel gelijkenis met de tonputten van Raversijde. Dendrochronologische analyse zal evenwel moeten uitwijzen of die gelijkenis ook op de oorsprong zelf van de tonnen slaat. De maximale diameter van de tonnen schommelt tussen 1,7 en 2,2m. De vullingen bevatten o.a. verschillende waterkannen en een bootshaak.



De kuilen kunnen soms als mestkuilen of afvalkuilen herkend worden. Meestal is hun bedoeling evenwel onduidelijk en kan aan zandwinning gedacht worden. De mestkuilen bevatten meestal een enorm aantal visbotjes. Eén ondiepe kuil ( : ±2,1m, diepte: 0,35m) vertoonde in profiel een zwarte sliblaag, een grijswitte zandlaag, een houten bekleding en een bruine, zanderige vulling. De bedoeling is vooralsnog niet onderkend.

De oven was hoefijzervormig, opgebouwd uit baksteen (20,5 x 10 x 6; 21,5 à 22 x 10,5 à 10 x 6cm), mat maximaal 1,15m en was lichtjes ingegraven. Een bodem werd niet aangetroffen.

De densiteit van de tonputten is het hoogst aan de Kerkstraat en wijst op een intense bewoning, een soort lintbebouwing, die naderhand in allerlei richtingen uitbreidde.

De volledige draagwijdte van dit onderzoek zal uiteraard pas tenvolle begrepen kunnen worden in confrontatie met het voorgaand terreinwerk. De vergelijking van bepaalde aspecten (vissoorten, tonputten, ...) met de Raversijde situatie belooft anderzijds veel bijkomende informatie over de Vlaamse laat- en postmiddeleeuwse visserij

## **GOFFIOUL CLAIRE & SCHATZ ERIC**

### **Une ferme médiévale à Ayeneux, secteur 2 (Soumagne) (Lg)**

Au début du mois de juillet 2000, dans le cadre de l'opération archéologique menée par la Direction de l'Archéologie du Ministère de la Région wallonne sur le tracé du TGV entre Soumagne et Herve, l'évaluation systématique d'un champ situé sur le domaine du château d'Ayeneux (commune de Soumagne - coord. Lamb. x: 246.020 et y : 145.190) a permis de repérer les traces d'une implantation médiévale.

Le site appartient géographiquement à l'Entre-Vesdre-et-Meuse, plus communément appelé Pays de Herve. L'occupation humaine est située sur un léger replat interrompant une pente douce orientée vers le sud-est. Elle surplombe la plaine alluviale du ruisseau des Marais, affluent de la Magne.

Sur le plan géopédologique, le site est installé dans une cuvette de matériaux limoneux d'origine nivéo-éolienne, caractérisés par une charge en éclats de silex crétacique.

Au niveau topographique, la présence de cette cuvette explique l'accumulation de matériaux limoneux tandis que le schiste et la houille affleurent aux alentours suite aux phénomènes d'érosion post-glaciaire.

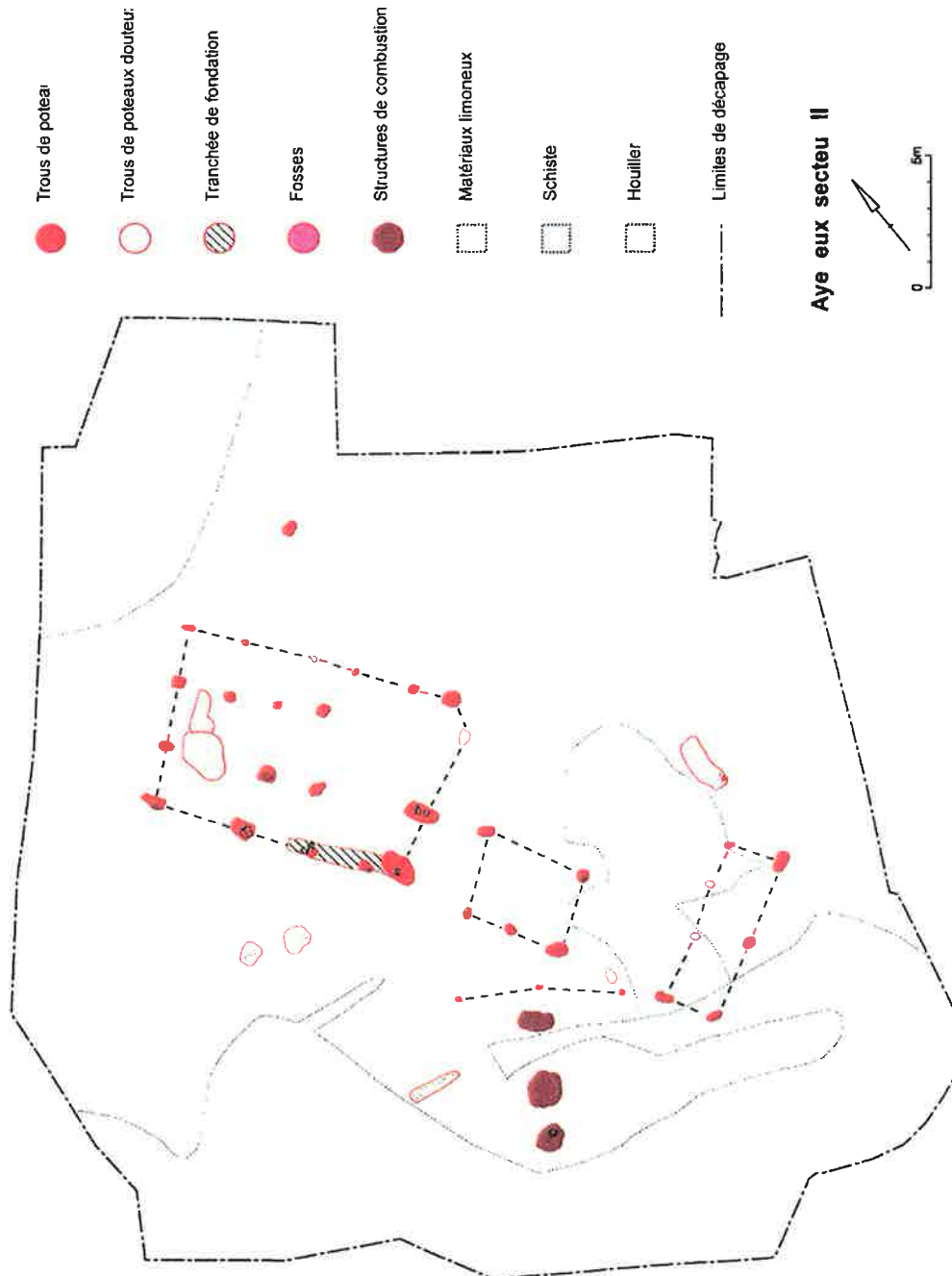
Cette position privilégiée ainsi que son contexte pédologique en font un point stratégique en termes d'occupations humaines ; d'une part, le drainage du sol est plus favorable que sur la crête, riche en argiles du Crétacé, ou dans la plaine alluviale marécageuse. On constate d'ailleurs que la plupart des fermes actuelles sont logées à mi-pente dans les innombrables replis de terrain où l'eau captable par puits individuels est aisément accessible. D'autre part, la présence d'un sol limoneux est le synonyme d'un potentiel agronomique élevé. En effet, le manteau limoneux facilite le labour et offre un niveau de fertilité naturelle sensiblement plus important que sur les matériaux du Houiller. En outre, la capacité de rétention en eau y est suffisante pour assurer le développement racinaire et les récoltes.

La fouille proprement dite s'est déroulée dans le courant des mois de septembre et d'octobre 2000.

Sur le plan archéologique, plusieurs séries de trous de poteaux matérialisent l'implantation du site. Dans l'état actuel des recherches, un bâtiment principal a été reconnu. Au moins 14 trous de poteaux délimitent une aire rectangulaire de 6,5 m de large sur 10 m de long, orientée suivant un axe nord-ouest/sud-est. L'espace interne paraît subdivisé en trois parties : dans l'angle nord-ouest, une pièce rectangulaire est bordée, sur ses côtés sud et est, d'un couloir en L séparant la première

pièce d'une seconde, plus grande et de plan subrectangulaire. Les trous de poteaux de ce bâtiment présentent des différences techniques sans doute liées à la variation de l'épaisseur de la couche limoneuse. D'une manière générale, là où l'épaisseur de cette couche est inférieure à 10 cm entre le fond des trous de poteaux et le schiste, les excavations sont plus évasées et comportent de gros blocs de calage. Une tranchée de fondation a même été aménagée sur le côté sud-ouest, endroit où les trous de poteaux sont directement posés sur le schiste.

Deux annexes complètent l'aménagement du site. La première, située directement au sud du bâtiment principal, est de plan quadrangulaire (3 m x 3,2 m). Elle comporte 5 trous de poteaux au



*Ayeneux, secteur II. Plan du site (infographie par Fabien Cornélusse).*

remplissage riche en charbon de bois et terre brûlée et dont le fond est tapissé de petits blocs de calage. Plus au sud, une seconde annexe accuse la forme d'un rectangle allongé (2 m x 6 m), matérialisée par 7 trous de poteaux au remplissage identique à ceux de la première annexe. L'appartenance de ces deux annexes à un seul et même bâtiment est suggérée par plusieurs indices : le plan de ce second édifice aurait des proportions similaires à celles du bâtiment principal et suivrait un axe presque identique. En outre, le caractère incomplet du plan résulte vraisemblablement du taux important d'érosion atteint dans ce secteur.

A l'ouest, trois structures de combustion sont disposées en batterie. Trois petits trous de poteaux remplis essentiellement de terre brûlée semblent indiquer l'emplacement d'une paroi de protection séparant les structures du second bâtiment et délimitant ainsi un espace d'activité particulière. Enfin, quelques fosses et trous de poteaux isolés accompagnent l'ensemble.

Le matériel archéologique, quasi inexistant, permet d'avancer une datation de l'époque médiévale. Néanmoins, un fond de pot découvert au fond d'un trou de poteau suggère par sa forme et sa pâte que le site se situe plutôt au début du Moyen Age (Xe - XIe siècles ?).

Au terme de cette fouille, de nombreuses questions subsistent. L'étude et les analyses en cours apporteront peut-être leur lot d'explications. Signalons également que les éléments de nature agro-pédologique soulignent la pertinence de la carte des sols et des cartes d'aptitude agronomique pour répondre à des questions d'occupation du paysage. Ces arguments plaident en faveur d'une évaluation du potentiel archéologique de terrain à l'aide de Systèmes d'Information Géographique.

Nous tenons à remercier les techniciens et opérateurs de l'équipe TGV pour la qualité de leur travail. Nos remerciements s'adressent également à Aude Van Driessche (IRScNB) pour son aide sans limite lors de l'enregistrement sur terrain et, enfin, à Heike Fock (MRW) pour son soutien et ses nombreux conseils autant durant la fouille que lors de la rédaction de cet article.

GRAPIN CLAUDE

**Niderviller, la Faïencerie (F 57)**

Fondée en 1735, la faïencerie de Niderviller (Coord. Lambert : 950,75 x 1123,55) doit sa notoriété à J. L. de Beyerlé qui fit construire une partie des bâtiments actuels en 1754-1755. Dans le courant du XIXe s., le développement d'une production de grande série a induit une réappropriation de l'assiette originelle de la manufacture ainsi qu'une extension traduite par la construction de nouveaux bâtiments.

Les bâtiments du XVIIIe et du XIXe s. qui bordent au sud-ouest et au sud-est l'ancienne cour artisanale de la faïencerie ont été détruits tout ou partie par un incendie en 1990. Dans le cadre de la restructuration de cet espace, le service régional de l'Archéologie de Lorraine a conduit une campagne d'évaluation de son potentiel archéologique. Les contraintes techniques et de sécurité n'ont permis de réaliser qu'un seul sondage à proximité de l'angle nord de la cour. Des niveaux stratifiés ont été mis en évidence sur 0,70 m d'épaisseur maximum. Quatre phases d'occupation ont été identifiées. La couche la plus ancienne contenait de nombreux fragments de briques sur cuites qui pourraient attester la proximité d'un ou plusieurs fours détruits. Le mobilier recueilli se compose essentiellement de pernettes et de fragments d'éléments de calage cylindriques. Un dépotoir de la première moitié du XXe s. entaillait la stratigraphie en limite est du sondage.

HELLER FRÉDÉRIC, GEORGES MICHEL, HUYGHES BERTRAND, DE WAELE ANNEKE

### **Le puits Sainte Renelde à Saintes (Brab. Wal.)**

Le puits de Saintes est situé rue de Tubize, au lieu dit "Het groot Laubeek", sur la parcelle cadastrée Section D, 1 ère feuille, a254. Le Centre de Recherches Archéologiques Fluviales a été mandaté par la fabrique d'Eglise pour y effectuer des fouilles.

Les archives nous disent que des réfections furent effectuées au puits en 1637 ainsi que dans la première et la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Comme les archives de la paroisse ne parlent pas d'un curage du puits, et ce à aucune époque, nous pensions, à tort comme on le verra plus loin, que le puits n'avait probablement jamais été curé et qu'il datait au moins du début du 17<sup>e</sup> siècle.

Les fouilles ont commencé le 9 septembre 2000 lors des journées du patrimoine, après que la dépose du portique aie été effectuée.

Le site du puits de sainte Renelde est réputé pour son eau miraculeuse depuis des siècles. La légende veut que sainte Renelde, un jour qu'elle était aux champs avec ses ouvriers et que ceux-ci s'étaient plaint de la soif, planta son bâton dans le sol et fit jaillir une source. Elle fut martyrisée en 680 A.D. mais ce n'est qu'en 866, après l'élévation de ses reliques, que les miracles sont attestés. L'eau de la fontaine est supposée guérir les affections de la peau, les ulcères, les maladies des yeux etc... Les pèlerins déposaient des ex-votos sous forme de monnaie, épingle, mouchoir ou message au puits et à l'église de Saintes.

Dans celle-ci se trouve une chapelle dédiée à la sainte qui contient une vitrine contenant des ex-votos en plaques estampées en laiton représentant des yeux, oreilles, coeurs, bras et jambes, ainsi que des vêtements et une photographie couleur attestant de la continuité du culte jusqu'à nos jours.

Si la fouille ne nous a pas permis de nous raccrocher à une période aussi ancienne, elle nous aura permis de déterminer l'origine du puits actuellement visible, ceci 2 mètres 25 sous le pavage actuel.

Si l'on reprend chronologiquement la séquence de construction au puits de sainte Renelde depuis son début, on part d'une fontaine composée d'une cuve en pierre bleue avec trop-plein au sud. Celle-ci est à moitié enterrée et un mur passe à quelques 120 cm le long de son coté sud. Un autre mur aligné nord-sud vient contre ce dernier à l'Est de la fontaine.

Dans une deuxième phase, alors que le niveau de sol est 30 cm plus haut, elle se voit adjoindre des fonts baptismaux romans en remploi et un canal exutoire. Les fonts proviennent sans doutes de l'église de Sainte où ils ont été remplacés par des fonts gothiques vers 1472.

Quelques années après, et sans doute dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle, un dallage de dalles de pierre bleue quadrangulaires portant des marques de tailleur, est mis en place 15 cm plus haut que les fonts baptismaux. A ce dallage correspond sans doutes la pose des deux assises de schiste sur la cuve et de la margelle gothique par dessus.

L'argile continue à s'accumuler et on installe un nouveau dallage en pierre bleue, anépigraphie cette fois, quelques 30 cm au dessus du premier.

Un remblai vient recouvrir les niveaux d'arase des murs et le dallage au plus tôt en 1691 comme le montre une pièce de monnaie de Charles III, roi d'Espagne et des Indes.

Par la suite, on transforme fortement la fontaine en y installant un premier cuvelage de brique et un exutoire qui vient recouvrir les fonts baptismaux.

Le niveau de sol suivant est quelques 60 cm au dessus, il s'agit du dallage de schiste retrouvé directement sous le mur d'enceinte actuel. Quand ce dernier sol est utilisé, il l'est sans mur d'enceinte, le mur actuel sera construit à partir de ce niveau de sol.

L'avant dernière phase correspond au travaux de rehaussement du sol effectués en 1861 par le curé Steen et l'installation d'un sol de pierre bleue sur assise en brique. Ce dernier sol est posé sur un ressaut du mur d'enceinte actuel. Ce mur semble avoir été construit en même temps et pour

l'installation du dernier cuvelage et du dernier sol en 1861.

C'est aussi le curé Steen qui dessina et fit réaliser un portique en fonte de près d'une tonne, qui viendra couronner le puits ne laissant plus alors qu'une ouverture de 30 cm permettant d'y descendre un récipient pour puiser de l'eau.

Un dernier rehaussement, de 5 cm, se fera après 1952 comme le montre une monnaie de 1 franc belge trouvée dans son sable de préparation. Cette réfection fut sans doute nécessaire suite à l'effondrement du sol Steen après le tassement des remblais sous celui-ci.

La fouille du puits lui-même nous montre une période d'utilisation allant du 18<sup>e</sup> siècle à nos jours avec un curage probable en 1861 comme le montre le matériel le plus ancien, une cruche en grès vernissé brun, une bouteille en verre vert foncé estampée "PIG" et quelques monnaies du 18<sup>e</sup> siècle retrouvés sous la dalle de fond.

Les sédiments qui remplissaient la cuve de pierre bleue de la fontaine originelle sont datés au plus tôt de la 2<sup>e</sup> moitié du 19<sup>e</sup> siècle comme le montrent les monnaies de Napoléon III qu'ils contenaient.

La partie supérieure du remplissage du puits ne contenait que des monnaies du 20<sup>e</sup> siècle et autres bouteilles en plastique. Parti de fontaine au milieu d'une prairie, ce sont les apports naturels qui ont forcé sa transformation en puits au fil du temps, en remontant le terrain de quelques trois mètres et neufs niveaux de circulation depuis le quinzième siècle.

Le site du puits de Sainte Renelde n'a pas encore livré tous ses secrets, loin s'en faut.

## **HENROTAY DENYS, MALEVEZ AGNEZ & MIGNOT PHILIPPE** **Wellin- Sohier : site de la Vieille église de Froidlieu (Lux.)**

La cinquième campagne archéologique sur le site de Froidlieu s'est déroulée du 15 mai au 15 novembre avec notre équipe renforcée par quatre personnes engagées dans le cadre de la Régie Fouilles par l'ASBL Les Naturalistes de la Haute Lesse avec le soutien de la commune de Wellin.

Deux objectifs étaient visés cette année : terminer l'exploitation de la nef et du chœur de l'église et poursuivre la fouille entre le chœur et les tombes mérovingiennes. En ce qui concerne l'église, l'hypothèse d'un premier édifice limité à la moitié est de la nef doté d'un chœur carré plus petit que l'actuel s'est trouvée confirmée. Cette église de 6,50 m sur 3,60 m pour la nef ne subsiste plus que sous la trace de rocher épargné par le creusement de tombes postérieures à l'exception du mur nord. Au total des sépultures retrouvées à l'intérieur de l'église, on compte 14 fosses dans la nef et 19 rien que pour le chœur. D'un point de vue chronologique, il apparaît que l'église primitive est antérieure aux premières inhumation dans le secteur.

A l'extérieur, vers l'est, 33 tombes complètes ont été fouillées. Une seule remonte à l'époque mérovingienne (t. 300) et contenait un mobilier masculin. Les limites méridionales et occidentales du cimetière mérovingien sont maintenant connues.

### *Etude anthropologique*

Bien qu'une soixantaine de sépultures aient été mises au jour lors de la campagne de fouilles 2000, la plus importante avancée dans la compréhension du site concerne l'étude post-fouilles. En effet, jusqu'à cette année, tous les efforts s'étaient concentrés sur le travail de terrain qui nous a fourni une énorme quantité de matériel à traiter. Il était donc primordial d'entamer l'analyse de ce matériel, osseux principalement. Dans un premier temps, une restauration s'imposait (collage des os longs et des os coxaux). Une fois ce travail terminé, des données métriques ainsi que des observations d'ordre morphologique ont pu être relevées, permettant d'accéder à des informations

telles que l'estimation de la stature et de la robustesse et la détermination du sexe. Nous disposons maintenant d'une quantité de données qui sont à la base de toute compréhension future de l'organisation du cimetière et de l'évolution de la population inhumée. Signalons que l'estimation de l'âge au décès des individus adultes est également en cours.

L'étape suivante est consacrée à l'étude des différents types d'inhumations. Bien qu'une première analyse soit réalisée *in situ* lors de la fouille de chaque sépulture, un travail minutieux est en cours afin d'affiner les conclusions. En effet, des groupes d'inhumations ont déjà pu être isolés en fonction de différents critères tels que l'architecture de la tombe (caissons maçonnés de types variés avec ou sans loge céphalique), la présence de matériel attribuable à la période mérovingienne et la position des défunts. En ce qui concerne cette dernière catégorie, il est prudent de tenir compte du fait que la position du squelette tel qu'on le découvre lors de la fouille ne correspond pas forcément à la position dans laquelle le cadavre a été déposé dans la tombe. Dans le cas d'un individu retrouvé avec les bras et les jambes croisés, il est évident qu'il s'agit de sa position initiale. Par contre, si par exemple la position des membres supérieurs est asymétrique ou en extension, il est important de déterminer si la décomposition du cadavre s'est faite en espace vide ou en espace colmaté. Ce qui permettra de savoir s'il s'agit bien de la position initiale du cadavre ou si les membres ont pu bouger après l'inhumation. La décomposition d'un cadavre engendre la production de gaz dans l'abdomen, ce qui peut provoquer un gonflement plus ou moins important de celui-ci. Si l'on se trouve dans un espace vide, tel un cercueil, les bras peuvent alors glisser le long du corps nous donnant une image fautive des gestes qui ont entouré le défunt.

En déterminant pour chaque sépulture si la décomposition s'est faite en espace vide ou en espace colmaté, il est également possible de mieux appréhender les types d'inhumations (linceul, brancard, etc..) pour lesquels nous ne disposons d'aucune preuve matérielle comme des clous ou une structure maçonnée. Ce travail devrait nous permettre de préciser la chronologie des phases d'inhumations, un des buts de la présente étude.

La découverte d'une sépulture particulière est à signaler. Il s'agit d'un squelette présentant des pathologies multiples et des traces de mort violente. Plusieurs blessures anciennes ont été mises en évidence (notamment au niveau de la clavicule et des membres inférieurs) ainsi que des traces de coups violents au niveau des tibias. Il apparaît qu'elle sont de peu antérieures au décès. En l'absence de matériel accompagnant le défunt, une datation C14 s'avère nécessaire. L'analyse approfondie de cette sépulture est en cours.

Signalons également que la campagne de fouilles 2000 a été l'occasion de recevoir deux anthropologues français, H. DUDAY et P. COURTAUD de l'université de Bordeaux. Cette rencontre a permis de profiter de leur grande expérience en matière de sites sépulcraux et d'établir des échanges réguliers d'informations.

Le travail d'analyse post-fouille qui s'est déroulé lors de la campagne 2000 a d'ores et déjà permis d'accéder à une meilleure compréhension du site et dès lors d'optimiser les méthodes d'approches pour les campagnes suivantes.

LAMBOT STÉPHANIE

### **Etude du peuplement de la vallée du Thin (Ardennes) à l'époque mérovingienne (F 8)**

Ce mémoire (présenté à l'Université Libre de Bruxelles, 3 vol., 1999/2000) traite du peuplement de la vallée du Thin (arrond. Charleville-Mézières, Ardennes, France) à l'époque mérovingienne, étudié à partir du matériel archéologique funéraire provenant des fouilles partielles des nécropoles de Thin-le-Moutier (1902), de Clavy-Warby (1991) et de Saint-Marcel (1976-1977 et 1998).

Il reprend, tout d'abord, le catalogue des trois cimetières ainsi que l'analyse typochronologique des objets mis au jour, révélant une période d'occupation couvrant les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles : du dernier quart du Ve siècle ou du premier quart du VI<sup>e</sup> siècle au VII<sup>e</sup> siècle pour Thin-le-Moutier, le dernier tiers du VI<sup>e</sup> siècle ou le premier tiers du VII<sup>e</sup> siècle pour Clavy-Warby et la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle pour Saint-Marcel.

Ensuite, les éléments tirés de l'étude de chaque nécropole aussi bien au point de vue du mobilier que des pratiques funéraires sont rassemblés en vue de caractériser la vallée du Thin et de replacer cette dernière au sein de l'aire culturelle à laquelle elle appartient, c'est-à-dire la Champagne septentrionale. Il en ressort que les trois nécropoles s'intègrent parfaitement dans le contexte de la Champagne septentrionale et de manière plus générale au monde mérovingien de Gaule du Nord.

Enfin, les données archéologiques servent de base à la proposition d'une hypothèse concernant la manière dont s'est effectué le peuplement le long du cours d'eau. Il semble que celui-ci ait pu commencer par la localité la plus importante, Thin-le-Moutier, ayant par ailleurs livré de nombreux vestiges gallo-romains, pour atteindre ensuite Clavy-Warby et Saint-Marcel.

LANSIVAL RENEE

**Ars-Laquenexy, 8, place du château (F 57)**

Deux sondages d'évaluation archéologique ont été réalisés dans l'emprise de l'exploitation agricole de M. Bach, préalablement à l'aménagement d'un nouveau hangar (sondage 1) et d'une fosse à purin (sondage 2). La propriété est implantée dans un ancien château du XV<sup>e</sup> s., converti en ferme au XIX<sup>e</sup> s. et rasé en 1953. Seul le sondage 2 s'est révélé positif. En effet, deux murs liés entre eux ont été observés. Leur niveau d'arasement apparaît à environ 0,45 m sous le sol actuel. L'un est orienté N.-O./S.-E. et le second N.-S. Ils sont composés d'un double parement de moellons en calcaire, liés au mortier de chaux. Leurs largeurs varient entre 0,42 et 0,48 m. Le parement est du mur N.-S. est couvert d'un enduit.

LANSIVAL RENEE

**Hayange-Marspich. Domaine de Marspich (F 57)**

L'opération d'archéologie préventive, motivée par l'aménagement d'une voie d'accès à un nouveau lotissement (Coord. Lambert : 871,77 x 1189,11), couvre une surface de 560 m<sup>2</sup>. Quelques traces d'une occupation médiévale implantée au sommet du versant nord du ruisseau de Marspich ont été mises au jour. L'analyse de la céramique donne une fourchette chronologique s'étendant du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s. Les vestiges, non structurés, se présentent sous la forme de trous de poteaux, de quelques fosses, d'un silo... L'inventaire du mobilier offre de la céramique domestique, une petite charnière et deux éléments d'applique en alliage cuivreux ainsi qu'une serpette en fer témoignant du travail du bois. Quelques tessons de céramique des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. témoignent d'une phase plus ancienne.

LANSIVAL RENEE

### **Le site d'habitat médiéval d'Huppigny à Vitry-sur-Orne (F 57)**

Le site d'habitat médiéval d'Huppigny a été mis au jour à l'occasion du projet de prolongement de la voie rapide 52 (VR. 52) reliant Rombas à Thionville. Une étude d'impact archéologique, menée en 1999, révéla la présence d'une importante occupation du Moyen Age qui fit l'objet d'une fouille préventive du 22 mai au 27 octobre 2000. Le traitement des données à peine entamé, les premiers résultats présentés dans cette notice sont donc sujets à révision.

Le village de Vitry-sur-Orne est localisé à 17,5 km au nord-ouest de la ville de Metz et à environ 11 km au sud-ouest de Thionville. Non loin de l'église actuelle, le site est implanté sur un replat qui surplombe la rive gauche du ruisseau de Beuvange, affluent de l'Orne, et est dominé par la colline de Justemont, au nord-ouest. Le sous-sol est composé d'un substrat argilo-limoneux brun roux au nord et du banc calcaire au sud.

Seuls les toponymes actuels et quelques mentions dans les archives des XIIIe et XIVe siècles ont gardé le souvenir de cet habitat.

Les ressources naturelles (forêts, minerai de fer, vignes) ont vraisemblablement joué un rôle attractif dans l'installation des communautés humaines à cet endroit.

Si 15.000 m<sup>2</sup> ont ainsi été décapés, en revanche, la totalité du site n'a pu être appréhendée car les structures s'engagent au-delà de la limite orientale de l'emprise de fouille.

Ce site se particularise par la très forte densité des structures et les nombreux recoupements entre celles-ci témoignent de la pérennité de l'occupation de l'époque mérovingienne (VI-VIIIe siècles) au Bas Moyen Age (XIIIe-XIVe, voire XVe siècles).

La répartition spatio-temporelle montre une superposition des occupations. Le site du Haut Moyen Age se localise davantage dans le secteur nord du site alors que les bâtiments du Bas Moyen Age sont éparpillés dans l'emprise décapée tout en colonisant la bordure sud-est. Trois sépultures se cantonnent à l'extrême pointe sud-est, dans une zone beaucoup moins dense.

L'occupation du Haut Moyen Age se caractérise par la présence de bâtiments sur poteaux, de cabanes excavées ou " fonds de cabane " à six poteaux ou à deux poteaux axiaux avec traces de clayonnage, parmi lesquels se distinguent quelques ateliers de tissage probables, de nombreux trous de poteaux, un fossé, des fosses.

A la période médiévale appartiennent une voie empierrée traversant le site selon l'orientation nord-ouest/sud-est, en direction de la colline de Justemont vers la vallée de l'Orne, des puits, des fosses, des cabanes semi-enterrées, relativement circulaires, dont l'armature est supportée par deux poteaux axiaux et dont la plupart a gardé les empreintes des piquets de clayonnage, sept caves, un bâtiment d'habitation qui reposait sur des solins en pierre et possédait une couverture en tuiles à crochet, ainsi qu'un foyer aménagé, un ensemble de trois sépultures caractérisées par plusieurs phases d'inhumation (une primaire et des réductions). En ce qui concerne les caves, une seule est maçonnée et compte plusieurs phases d'aménagement alors que dans les autres, les matériaux de construction semblent avoir été systématiquement récupérés. Certaines sont accessibles par une descente d'escalier et une est éclairée par un soupirail.

Les résultats de cette fouille peuvent être mis en perspective historique nourrie par des sources narratives étudiées par J.-J. Sitek, qui a publié en 1999 un ouvrage intitulé Vitry-sur-Orne.

L'opération archéologique a vraisemblablement permis de localiser le hameau d'Huppigny dont les premières mentions historiques apparaissent au XIIIe siècle : en 1269 dans un dénombrement réalisé par un vassal du comte de Bar, Habrand dit de la Maison de Briey et sa femme Hawis et en 1272, au travers d'un patronyme d'un notable " Conrad de Huppigny ". Si ce toponyme apparaît encore en 1348 dans le nom du fils d'un notable, propriétaire vigneron, " Jehan Champian de Huppigny ", en revanche, il n'est plus cité au XVIe siècle.



Pour ce qui est du statut du hameau d'Huppigny, il est vraisemblablement sous l'obédience conjointe de l'abbaye des Prémontrés du Justemont créée entre 1137 et 1141 et de la paroisse de Vitry fondée en 1179 par le chapitre cathédral de Metz.

Pour le Haut Moyen Age, le mobilier archéologique est classique : poterie commune, broches de tisserand et fragment de peigne en os, un fragment de lissoir en verres. Quant à l'inventaire du matériel du Moyen Age, il offre de la céramique commune à côté de pichets en céramique " très décorée ", de nombreux objets en fer : ustensiles de cuisine (couteaux, grills), éléments d'huissierie (clés, serrures, pentures), des boucles de ceinture, des appliques et éléments d'huissierie de coffrets en alliage cuivreux, des monnaies, quelques tessons de verre, des éléments architectoniques et lapidaires, un seau en bois. Des macro-restes, parmi lesquels des pommes carbonisées, s'ajoutent à cet ensemble. Des scories de fer, des loupes, des fragments de parois de four indiquent une activité métallurgique dans les environs proches.

L'intérêt de cette opération est d'avoir localisé cet habitat médiéval qui avait complètement disparu du paysage, d'avoir mis au jour des vestiges de maisons rurales, très peu connues en Lorraine, ainsi qu'une abondance de cabanes excavées qui perdurent jusqu'au Bas Moyen Age et à partir desquelles pourra être dressée une chrono-typologie variée.

LEMAY NANCY & ROELS EVA

### **De toren van het 'Torregood' in Heurne (Oudenaarde) archeologisch onderzocht (O.-VL.)**

In het najaar van 1999 meldden de eigenaars van de hoeve Ten Toren de IAP-Buitendienst Oost-Vlaanderen dat ze verbouwingswerken en een kelder planden in de toren. De dienst kreeg de kans voorafgaandelijk onderzoek uit te voeren.

De hoeve is gelegen op de noordelijke heuvelrug van de Scheldevallei. Het is een bijna volledig gesloten hoeve waarbij vooral de grote toren in het zuidelijke deel opvalt. De toren meet 5,5 bij 5,5 m binnenmaats, de muren zijn 1m dik en de hele toren is ca.13,20 m hoog.

Aan de zuidzijde leek de toren op een fundering van Doornikse kalksteen te rusten. Dit wekte de indruk dat deze bakstenen toren gebouwd was op een oudere voorganger. Daarbij moet aangestipt worden dat bij archeologisch onderzoek vlakbij de hoeve (begin jaren '80) archeologische vondsten uit de 11de en 12<sup>de</sup> eeuw aan het licht gekomen zijn.

De heerlijkheid 'het Torregood' hing af van de baronie van Eine. Het feit dat het Torregood steeds als eerste ingeschreven staat in de leenboeken van de baronie (reeds in 1481), onderstreept zijn belang. Uit een verkoopakte van 1595 blijkt dat de heerlijkheid toen niet groter was dan 3 ha. Waarschijnlijk was ze ooit groter, maar het was gebruikelijk dat een vazal aan leenmannen percelen grond in leen gaf. Zo had het Torregood nog 15 achterlenen van 0,5 tot 1,5 ha. groot.

De oudste kaart waar de toren op staat is een kadastrale kaart van 1641.

Uit het onderzoek blijkt dat de toren gebouwd is in de 14<sup>de</sup> eeuw. Een aslaag bedekt het vloerniveau dat samengaat met de bouwperiode van de toren. De bakstenen fundering start vanaf 1,40 m onder het oorspronkelijke vloerniveau.

Daarboven bevinden zich een aantal ophogingspakketten uit de 14<sup>de</sup> tot 16<sup>de</sup> eeuw met ceramiek, botmateriaal, metalen voorwerpen (tientallen kopspeldjes, een mes, gespen, een knop, drie munten) en een benen artefact. De drie munten konden gedateerd worden in de 14<sup>de</sup> en de eerste helft van de 15<sup>de</sup> eeuw.

Vanaf de 2<sup>de</sup> helft van de 16<sup>de</sup> eeuw kreeg de toren een artisanale functie. De vloer bestond uit grote platte gekapte Doornikse kalkstenen. Naast twee gemetste bakstenen bakjes waarvan de functie nog onduidelijk blijft, is er ook een haard aangetroffen. De smalle toegang tot de toren bevond zich toen aan de noordzijde.

De toren werd in de 18de eeuw opnieuw als woontoren ingericht. Daarbij werden vier grote segmentboogvormige vensters in de zuidzijde van de toren aangebracht, er werd een rode tegelvloer aangelegd en een centrale toegang in de westzijde uitgewerkt. In de noordzijde werd een muurhaard aangebracht.

In de 19<sup>de</sup> eeuw is deze haard weggewerkt omdat aan deze zijde een houten trap geïnstalleerd werd die toegang gaf tot de verdieping. Voor de 19<sup>de</sup> eeuw kon men de verdieping alleen bereiken via een trap in de westelijke aanbouw.

Aan de binnenzijde van de toren troffen we enkel een regelmatig gemetselde bakstenen fundering aan. De Doorniks kalksteenlaag aan de buitenzijde bleek niet dieper dan 1,60m en rustte op een bakstenen fundering. De Doornikse kalksteen was er later ingewerkt. Na onderzoek bleek dat het verlagen van het maaiveld de reden van deze anomalie is. In de sleuf buiten de toren sneden we een gracht aan die meedraaide aan de zuidwest hoek van de toren. Waarschijnlijk is bij het dempen van deze gracht het niveau van het maaiveld aan de zuidzijde meer dan een halve meter gezakt. In ieder geval kwam de bakstenen fundering met onversterkte hoek op een gegeven moment bloot te liggen. Aangezien de bakstenen fundering aan de zuidzijde van de toren van binnenuit gemetseld is, oogde dit van buitenaf vrij rommelig. Om dit te verhelpen heeft men de zachtere bakstenen fundering plaatselijk weggekap en versterkt met Doornikse kalksteen.

#### MASQUILIER AMAURY

##### **Le Ban-Saint-Martin. Parc de l'Abbaye (F 57)**

Le site (Coord.Lambert I: 877,750 x 1165,140), connu pour son abbaye bénédictine de Saint-Martin-Aux-Champs, fondée au VIIe s. et entièrement détruite au XVIe s., avait fait l'objet en 1993 d'un diagnostic archéologique (*Archéologie Médiévale*, 1994, t. XXIV, p. 420-421). Cette reconnaissance avait permis de mettre en réserve archéologique un secteur riche en vestiges archéologiques, notamment une abside d'église, une nécropole et des fosses du Moyen Age, ainsi qu'un établissement rural gallo-romain. La fouille de 1999 a porté sur les abords de ce secteur archéologiquement dense.

L'existence du site romain a été confirmée, notamment par la présence d'un fossé à fond plat, large de 12 m et délimité par des murs d'escarpe et de contre-escarpe, daté du milieu du Ier s. Le fossé, recreusé, perdure jusqu'au Bas-Empire. Aucun vestige médiéval en place n'a pu être mis en évidence malgré la présence de céramiques du VIIIe-XIIe s. dans des remblais, d'une médaille chrétienne et de rejets d'ossements humains. Au vu des résultats, on peut se demander si le fossé romain, conjugué à la topographie, n'ont pas conditionné l'implantation des bâtiments de l'abbaye.

#### MASQUILIER AMAURY

##### **La Maxe. La Grange-aux-Dames (F 57)**

Le nom du site de la Grange-aux-Dames (Coord. Lambert I: 881,200 x 1167,500) vient d'une abbaye de femmes de l'ordre des Prémontrés. Cité au cours du XIIe s., la communauté est transférée en 1206 sur la commune de Neufchef. Au XIVe s., le site est connu comme ferme seigneuriale entouré d'un domaine, puis passe de mains en mains jusqu'à son rachat en 1929 par la ville de Metz pour y établir une partie de son port. L'intervention archéologique, qui ne portait que sur une partie du site, a été motivée par la construction d'une zone commerciale. Des vestiges de l'abbaye, aucune trace n'a pu être mise en évidence. En revanche, le fossé médiéval qui ceinturerait la maison forte a pu être dégagé. Large de 3 à 4 m avec un fond plat et profond de 1,50 m, il délimite, avec la Moselle au sud-est, un rectangle irrégulier d'une centaine de mètres de long. L'espace bâti

ancien était malheureusement hors emprise de la fouille ; dans la zone décapée, des bâtiments agricoles du XV<sup>me</sup> s. ont pu être analysés.

#### MASQUILIER AMAURY

##### **Charmes. Rue des Capucins, « Chapelle Notre-Dame-de-Grilce » (F 88)**

Une surveillance de travaux d'une journée a été réalisée a la suite d'une déclaration de découverte fortuite d'ossements humains à Charmes (Coord. Lambert I: 892,800 x 1082,400). Ces derniers, provenant de plusieurs individus, étaient rangés sous l'escalier de la porte d'entrée de la chapelle, datée de la fin du XV<sup>e</sup> s. Ce dépôt est consécutif du décaissement général du cimetière qui entourait l'église, encore figuré sur le cadastre ancien, en vue d'ériger le monument aux morts de la Grande Guerre.

#### MASQUILIER AMAURY

##### **Neufchâteau. Pole culturel « Trait d'Union » (F 88)**

Un diagnostic archéologique a été réalisé a Neufchâteau dans le cadre du projet de pole culturelle « Trait d'Union » (Coord. Lambert I: 848,720 x 1078,100).

Un sondage en sous-sol et des décrépiages de murs anciens ont permis d'évaluer les vestiges de l'enceinte urbaine, dont l'ancienne tour dite Rouyer du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. dont un quart était conservé sur au moins 5 m d'élévation. Cette tour, ouverte à la gorge, présentait trois archères sur deux niveaux ; son diamètre extérieur peut être estimé a 7,60 m pour une épaisseur de mur de 1,94 m. L'enceinte urbaine est conservée sur 5 m de hauteur également mais son épaisseur de 0,90 m est incomplète. L'appareillage de ces éléments est constitué de blocs équarris joints à la terre ou au mortier de chaux. Quelques indices suggèrent des réfections de l'enceinte et de la tour, dont la chronologie et l'ampleur restent à préciser.

Quatre autres sondages en sous-sol ont permis de reconnaître les vestiges du moulin de l'abbaye de Mureau, attesté par les textes à la fin du Moyen Age et par des plans au XVIII<sup>e</sup> s. Le mur de bief, certainement celui tracé sur le plan du XVIII<sup>e</sup> s., a été reconnu sur trois

sondages; le bief a été comblé au début du XX<sup>e</sup> s. Le quatrième sondage a mis en évidence une portion des murs du moulin installé sur une île.

Un dernier sondage, pratiqué *intra-muros*, a révélé deux murs. Le mur le plus ancien pouvait être un solin, non daté, le plus récent pourrait être contemporain des vestiges du moulin, dans son dernier état d'utilisation. Cet unique sondage ne prouve pas l'absence de vestiges médiévaux à cet endroit.

Au vu de ces résultats très significatifs, une opération d'archéologie préventive a été décidée pour l'année 2000, alliant les méthodes d'investigation en sous-sol et en élévation.

#### MICHEL KARINE

##### **Dieue-sur-Meuse. La Corvée.(F 55)**

Le projet de construction d'une salle omnisports à Dieue sur Meuse (55), au lieu dit « La Corvée », a fait l'objet de sondages suivis d'une fouille de sauvetage sous la direction du Service Régional de l'Archéologie de Lorraine. Ceci a permis de mettre en évidence l'existence de vestiges.

En effet, L'emprise concernée se situe a L'ouest d'un site d'habitat et d'une nécropole du Haut Moyen-Age, fouillés dans les années 70.

L'intervention a porté sur une superficie de 2429 m<sup>2</sup> (soit environ 34x73 m) axés E-O, mettant au jour une occupation principalement du Haut Moyen-Age installée vraisemblablement après une déforestation. Une seule fosse isolée contenait du mobilier céramique protohistorique (La Tène) .

Les structures s'étendent sur deux zones distinctes : à l'est et à l'ouest. Dans la zone est du site, 3 petits fonds de cabane, alignés, de plan circulaire ont une surface de 5 m<sup>2</sup> et présentent 2 poteaux faitiers. Un quatrième au nord de cet ensemble, de forme ovoïde, et d'une superficie de 22,5 m<sup>2</sup> montre en plus un poteau à chaque angle. Le fond de cabane de la zone ouest a la particularité d'être de plan rectangulaire (2,5 x 3 m) et de développer une série de trous de piquet sur le pourtour interne de la fosse, toujours associés aux poteaux faitiers. Leur fouille a livré du mobilier métallique, céramique du Haut Moyen-Age ainsi que de nombreux ossements animaux.

Un ensemble d'un minimum de trois bâtiments sur poteaux se développe autour des fonds de cabanes de la zone est. Deux d'entre eux, côte à côte, ont une surface de 50 et 58 m<sup>2</sup>. Leur plan de même longueur et de direction N-S, se compose de 3 poteaux sur les petits côtés et de 5 a 6 sur les longs côtés. Un seul poteau central se place dans l'axe longitudinal. La construction, à l'ouest des fonds de cabane, à même orientation, présente une superficie plus importante: environ 151 m<sup>2</sup>, tout en sachant qu'elle peut s'étendre au delà de l'emprise, vers le sud. Son organisation n'a pas encore été définie mais les 7 poteaux espacés d'1 ,5 m sur les petits côtés donnent une idée de l'ampleur de la bâtisse. De la même façon, dans la zone ouest, un bâtiment sur 6 poteaux est accolé a un fond de cabane. D'autres poteaux dévoilent des constructions se développant au delà de l'emprise. La fouille de ces vestiges n'a révélé aucun mobilier permettant aujourd'hui d'avancer une datation.

L'étude a venir, pourra peut-être montrer que L'organisation de ces ensembles et leur association (bâtiment sur poteaux et fonds de cabane) fait partie d'une seule et même occupation ou chaque bâtiment aurait une fonction particulière (habitat, atelier, grenier etc...).

## PATROUILLE ELS

### **Middeleeuwse sporen in de achterhaven van Zeebrugge (W.-VI.)**

Naar aanleiding van bagger- en ophogingswerken ten zuiden van de piekbesnoeiingsinstallatie van Distrigas in de Achterhaven van Zeebrugge, werd in 1999 en 2000 archeologisch proefonderzoek, aangevuld met opgravingen, verricht. De samenwerking tussen de bouwheer de M.B.Z. (de Maatschappij voor Brugse Zeevaartinrichtingen), de aannemer (Baggerwerken Decloedt en Zoon), het Ministerie van de Vlaamse Gemeenschap, Afdeling Waterwegen Kust en het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium verliep voortreffelijk.

Hierbij kwamen 2 baksteenovens aan het licht die kaderen in de baksteenproductie die in de 14de-15de eeuw veelvuldig in de regio voorkwam. De stad Brugge baatte van 1331 tot 1416 een steenbakkerij uit te Ramskapelle die miljoenen stenen aan de stad geleverd heeft. De hele regio tussen Dudzele, Lissewege en Ramskapelle was doorspekt met baksteenovens aangezien men overvloedig over grondstof (klei) en brandstof (veen) beschikte. De afvoer van de afgewerkte producten (bakstenen) gebeurde langs het waterwegennet: nl. via de Noordwatergang naar de Cloetingsdam waar de stenen moesten overgeladen worden om via de Dudzeelse Watergang en de Lisseweegse Watergang Brugge te bereiken.

De 2 baksteenovens te Zeebrugge behoren tot het type veldoven (de zogenaamde loegenoven). Een veldoven heeft 3 of 4 dikke muren die de oveninhoud van de lucht afsluiten. 1 of 2 wanden zijn van stookgaten (vuurmonden) voorzien. De te bakken stenen worden op hun zijde in rijen gestapeld op een reeds aangelegde stapelgang. Hiertussen worden de stookgangen uitgespaard. Ze worden geleidelijk overkraagd tijdens het stapelen. Het geheel wordt afgedekt met reeds gebakken stenen en eventueel met

zoden of plaggen. Daarna steekt men de brandstof aan en worden de stenen gebakken.

De baksteenovens bevinden zich in de zone tussen Ramskapelle, Lissewege en Dudzele, op het vroegere grondgebied van Ramskapelle (bij de grenswijziging werd het Leopoldkanaal de grens tussen Brugge en Ramskapelle). De ovens kunnen op ca. 1800m ten ZZW van de kerk van Ramskapelle gesitueerd worden.

Baksteenoven I ligt zo'n 20m ten zuiden van de Noordwatergang en had een bewaarde oppervlakte van 7,5 x 8,5m. Hij was opgebouwd uit bakstenen van 23 x 11 x 5cm. Men kon 5 stapelgangen waarnemen van circa 3,75m lang en 50 à 60cm breed met daartussen 4 brandgangen. De stapelgangen waren geconstrueerd uit 1 laag hard gebakken, gele bakstenen waarop de bakken stenen gestapeld werden. Enkele slecht gebakken rozerode stenen werden nog aangetroffen. Ze hadden een formaat van 23 x 11 x 5,5cm. In de brandgangen werden geen sporen van asresten meer aangetroffen (de oven werd na de laatste bakking geruimd, doch om één of andere reden achteraf niet meer gebruikt). Onder de brandgangen is de grond dieper rood gebakken dan onder de stapelgangen.

Aan beide zijden van de stapel- en brandgangen zijn muurdammen opgetrokken in slecht gebakken rode baksteen. Hiertussen moeten zich de vuurmonden bevonden hebben.

Deze oven is waarschijnlijk een verbouwing van een ouder exemplaar.

De ovencapaciteit kan geschat worden op ca. 20.000 bakstenen per bakking.

Baksteenoven II ligt op zo'n 50m ten zuiden van de Noordwatergang en ten oosten van Baksteenoven I. De oven is minder goed bewaard ten gevolge van enkele (recente) verstoringen. Er rest enkel een kruisvormig vloertje -waarvan de functie onduidelijk is- en grondverkleuringen die de stapel- en brandgangen markeren. De aangetroffen bakstenen hebben een formaat van 25 x 12 x 5cm.

Deze ovens passen in het rijtje van andere reeds opgegraven loegenovens in o.a. Ramskapelle (een oven van het domein Ayshove zelf, zo'n 1000m naar het NNO), Tongeren en in Nederland, Deersum, Wijk bij Duurstede, Erm en 't Goy. Ook in Groot-Brittannië en Frankrijk wordt dit type waargenomen.

De ovens kunnen -vooral aan de hand van de baksteenformaten- gedateerd worden in de 14de eventueel het begin van de 15de eeuw. Er moet nog opgemerkt worden dat bij baksteenoven II het handvat van een deksel in baksteenwaar werd aangetroffen.

Verder onderzoek legde een site met walgracht (gedeeltelijk) vrij. Er werden voorlopig geen bewoningssporen binnen het grachtencomplex aangetroffen. De site dateert uit de Late Middeleeuwen. Baksteenwaar, vooral dekselfragmenten, worden veelvuldig aangetroffen. Aansluitend werd een zone met grachten uit de Volle Middeleeuwen opgetekend.

Dit jaar zal het onderzoek zich concentreren op een tweede site met walgracht. Hier zijn zeker nog bakstenen structuren aanwezig.

Een poel met zeer veel laatmiddeleeuws materiaal laat bewoning in de onmiddellijke omgeving vermoeden. In de toekomst zal deze eveneens opgespoord worden.

## PIETERS MARNIX

### Archéologie et publique: 'Walraversijde 1465' (W.-VI.)

Le village médiéval de Walraversijde situé sur la côte flamande et disparu depuis plusieurs siècles a fait l'objet d'une approche muséographique qui vient d'être présenté au grand public au mois de juin de l'an 2000.

'Walraversijde 1465' repose sur 3 piliers étroitement liés: une évocation de 4 maisons, une reconstruction d'une tranchée de fouille et un musée.

La visite du site commence dans le bâtiment d'accueil avec une courte présentation audiovisuelle qui, en quelques minutes, emmène le visiteur à travers le temps. Ensuite le visiteur découvre les 4 maisons à l'aide d'un audio guide. Vient ensuite un 'voyage dans le temps' qui en

passant par une maison en ruines, transporte le visiteur dans la baraque de chantier de l'archéologue. Un peu plus loin la reconstruction d'une tranchée de fouille offre au visiteur une représentation claire de la nature des vestiges trouvés à Raversijde. Enfin la visite se termine au musée où les objets originaux sont placés dans leur contexte en utilisant les techniques les plus récentes.

La machine à remonter dans le temps n'ayant pas encore été inventé, la reconstitution d'une partie du village disparu de Walraversijde fut un véritable défi. Nous ne saurons en effet jamais à quoi ressemblait réellement le village en 1465. Mais les données disponibles ont permis d'aboutir à un résultat plutôt concluant. Les principales données proviennent du site même. Il s'agit des plans déterrés - les empreintes des bâtiments - et des centaines de milliers d'objets découverts depuis le début des fouilles en 1992. D'autres informations ont été tirées de tableaux du 15<sup>e</sup> siècle dont une grande partie a été réalisée pendant l'âge d'or de Walraversijde. Tout aussi importantes sont les sources écrites, dans lesquelles on retrouve par exemple la description d'une maison de la région, du chargement d'un bateau local ou de la nature des objets rejetés sur le rivage. Les musées flamands se sont révélés utiles principalement grâce à leurs collections de meubles du 15<sup>e</sup> siècle, dont on a fait des copies neuves pour les habitants invisibles de Walraversijde. C'est dans le même esprit que l'on s'est basé, pour la reconstruction des toitures, sur des bâtiments tenant encore debout aujourd'hui.

Toutes ces données ont été examinées et interprétées avec beaucoup de soin, puis mises en relation afin de reconstituer le puzzle. Le résultat est une véritable reconstitution du village de Walraversijde tel qu'il était au moyen-âge.

**PLUMIER JEAN, PLUMIER -TORFS SOPHIE, ANTOINE JEAN-LOUIS & DUPONT CLAUDE**

#### **Le château médiéval de Poilvache (Yvoir) (Nr)**

Entamés en 1997 par le Service de l'Archéologie en province de Namur en collaboration avec la Division de la Nature et des Forêts et le Musée archéologique de Namur, les travaux de dégagement se sont poursuivis sur le site de Poilvache en 2000.

Comme antérieurement, il s'agit essentiellement du dégagement des niveaux archéologiques supérieurs (abandon) permettant le relevé, l'enregistrement et la consolidation des élévations.

Le secteur du grand fossé a été privilégié en 2000. Parallèlement au mur de courtine oriental, des structures appartenant vraisemblablement à un boulevard s'organisent, *extra-muros*, parallèlement à celui-ci. Une tour médiane fut retrouvée au centre du fossé. Décrochée de la courtine, elle gisait, intacte, sur la roche quelque 8 mètres plus bas. Enfin, le profil naturel du fossé, correspondant à un intéressant synclinal, fut retrouvé sur toute sa longueur par une fouille mécanique du remblai quasi stérile qu'il contenait.

Les consolidations ont concerné le mur de courtine sud du château, ainsi que l'extrados d'une cave située contre la courtine nord de la ville, près de la "Maison au grand pignon". Après quatre années d'interventions récurrentes sur ce site, tout le secteur sud-est du château et de son entrée sont donc consolidés, ce qui permettra d'y envisager la fouille des niveaux archéologiques en place.

**PYPE PEDRO & DEWILDE MARC**

#### **Archeologisch onderzoek langs de Schaapstraat te Uitkerke (Blankenberge) (W.-VI.)**

Voorafgaand aan de uitbreiding van de industriezone langs de Schaapstraat te Uitkerke (Blankenberge) wordt het terrein sedert begin juli 2000 door het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium onderzocht. Dit gebeurt in nauwe samenwerking met de West-Vlaamse Intercommunale en

de stad Blankenberge.

De vindplaats werd door D. Vanhove in 1986 gelokaliseerd bij systematische veldprospectie in het kader van z'n licentiaatsverhandeling (U. Gent).

In eerste instantie werd het terrein met proefsleuven afgetast om de vindplaats af te bakenen. Naderhand worden bepaalde zones intensiever onder de loep genomen.

Het schervenmateriaal dateert de bewoning van de 8ste tot de 13de eeuw.

Voor de vroegste periode (8ste-10de eeuw) zijn de bodemsporen zeer divers. Een netwerk van greppels en grachten (afwatering?, percellering?) valt onmiddellijk op. Her en der zijn tal van kuilen (afval, mest, artisanat, ...) aangetroffen. Een tweetal circulaire greppels (tot 8m), waarvan er één 4 paalkuilen herbergt, kunnen eventueel als hooimijten of korenschelven geïnterpreteerd worden. Ook werd een combinatie van paalgaten herkend die met een houten gebouw (spijker?) kon geassocieerd worden.

Naast lokaal geproduceerde, grijze handgemaakte, grijze gedraaide en gegladde waar komt nogal wat importaadewerk voor. Het Rijnland (reliëfbandamforen-Badorf en roodbeschilderde waar) en het Maasland zijn de herkomstplaatsen. Spinschijfjes zijn vervaardigd uit gerecupereerde daktegels. Interessant is zeker dat heel wat botmateriaal is bewaard gebleven. Been en gewei werden daarnaast ook aangewend om priemen en kammen te vervaardigen. De gelijkenis met de vondsten uit Oost-Souburg (Zeeland) is daarbij treffend. Staalnames (J. Bastiaens - I.A.P.) om zaden, vruchten en stuifmeel te detecteren moeten een gedegen milieureconstructie voor deze periode mogelijk maken.

Tot een tweede fase (12de en vroege 13de eeuw) behoort een greppelsysteem, dat vermoedelijk als percellering is bedoeld. De ceramiek bestaat uit lokaal grijs aardewerk, vroeg rode en hoogversierde (o.a. Noord-Frans) waar.

Dit terrein is archeologisch uiterst waardevol. De vondsten reflecteren een pioniersnederzetting, een van de vroegste bewoningsplekken in de droogvallende kustvlakte. Heel wat vragen over de kolonisatie van de kustvlakte na de post-Romeinse overstromingen zouden kunnen opgelost worden. Vragen over (ruimtelijke) organisatie, de ziltheid van de grond en de consequenties voor vegetatie en bedrijfsvoering (intrede van akkerbouw, veeteelt), handelscontacten en de evolutie ervan. Ook de studie van de Karolingische ceramiek in Kust-Vlaanderen zou eindelijk de kapstok kunnen vinden, waar men al zo lang naar op zoek is. Het is immers voor de eerste maal dat dit in de kustvlakte op een dergelijke schaal kan bestudeerd worden.

## SEILLY MARIE

### Norroy-le-Veneur, *Eglise Saint-Pierre* (F 57)

L'église Saint-Pierre de Norroy-le-Veneur, classée au titre des Monuments Historiques en 1930, fait partie des petits sanctuaires fortifiés construits au Moyen Age autour de Metz. Il présente diverses phases de construction dont la plus ancienne concerne la crypte, datée du XIe s. Les élévations sont attribuables aux XIIIe et XIVe s. et pour partie aux XVe et XVIe s.

Dans le cadre de travaux de restauration, menée par la Conservation Régionale des Monuments Historiques de Lorraine, le Service Régional de l'Archéologie a souhaité réaliser des relevés complémentaires des élévations architecturales de la façade décrépie du bas-côté nord.

Les éléments essentiels repérés sont d'une part, les vestiges d'une porte en ogive dont le montant gauche a été démonté lors de l'installation de la porte actuelle légèrement décalée et qui présente un seuil environ un mètre plus haut. Cette porte était surmontée par deux niches dont une est ornée d'un tympan trilobé. D'autre part, les fenêtres lancéolées simple et double sont en position secondaire, ainsi que la niche en pierre de taille dans laquelle avait été reconstituée une petite grotte. Les seules ouvertures qui paraissent du premier état de cette façade sont, en dehors de la porte précédemment citée, une petite fenêtre au rez-de-chaussée et les fenêtres de tir (archères



canonnières) dont certaines sont apparues lors du décrépiage. Ces dernières sont toutes situées en partie haute du mur. Enfin, les contreforts au moins dans leur moitié basse semblent liaisonnés à la façade.

Les travaux à venir devraient s'intéresser aux autres façades et permettre de compléter les connaissances déjà collecter sur ce monument.

SIEBRAND MICHEL

### **Troisième campagne de fouilles préalables à la restauration du châtelet et à la mise en valeur du parc du château de Trazegnies à Courcelles (Ht)**

Du 3 juillet au 2 novembre 2000, le CRAN et le CHAB de l'Université catholique de Louvain ont entrepris à la demande des « Amis du château de Trazegnies » une troisième et dernière campagne de fouilles préalable à la restauration du château et à la mise en valeur de son parc. Tout comme 1997 et 1998 (cfr. SIEBRAND M., *Fouilles préalables à la restauration du château de Trazegnies à Courcelles (Ht)*, dans *Archaeologia Mediaevalis*, 21, 1998, p. 36-37 et ID., *Seconde campagne de fouilles préalables à la restauration du châtelet et à la mise en valeur du parc du château de Trazegnies à Courcelles (Ht)*, dans *loc.cit.*, 22, 1999, p.34-35.), cette campagne a bénéficié d'une subvention du Ministère de la Région wallonne.

Les objectifs de la campagne 2000 visaient à compléter les données engrangées en 1997-1998. Aux abords immédiats du châtelet d'entrée, les investigations archéologiques, devant influencer les projets de restauration et de mise en valeur de l'entrée originelle du château, furent étendues à une zone située en face de celui-ci, mais au-delà du chemin d'accès actuel. Dans le parc, la fouille avait pour but de mettre au jour de nouveaux tronçons de la courtine médiévale et du mur de fond de cour (ou mur de retenue du talus défensif). Il fallait aussi d'une part, compléter le plan des bâtiments qui se sont succédés dans l'angle sud-ouest de l'ancienne cour castrale et d'autre part, vérifier l'hypothèse de la présence d'une tour représentée sur les gravures anciennes devant la façade nord-est du bâtiment d'angle. Enfin, il fallait, non loin du châtelet, estimer la largeur exacte du fossé qui devrait accueillir le futur parking du château. De manière générale, cette campagne devait achever la fouille des tranchées ouvertes en 1998 et qui n'avaient pas été entièrement fouillées en raison des conditions atmosphériques désastreuses de l'époque. Pour limiter l'ampleur des nouvelles tranchées ouvertes en 2000 (soit 6, couvrant 790m<sup>2</sup>), une nouvelle campagne de prospections géophysiques fut réalisée sur une surface d'environ 1885 m<sup>2</sup> par Robert Fesler de l'association Argephy.

Face au châtelet d'entrée, les fouilles mirent au jour deux niveaux de circulations superposés et un mur de limite de propriété datant vraisemblablement des Temps Modernes. La présence de ces structures corrobore une fois de plus les représentations iconographiques du château datées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Dans la zone sud du parc, les investigations archéologiques ont mis au jour plusieurs tronçons de l'enceinte médiévale identifiée comme telle à certains endroits par les seules traces en négatif. Un bastion semi-circulaire figurant sur les gravures anciennes fut partiellement dégagé dans la zone sud-ouest. Il apparaît dans cette zone que le flanc sud de l'enceinte était doublé d'un mur d'escarpe en briques et non pas en pierre comme pour le flanc ouest (*Archaeologia Mediaevalis*, 21, 1998 p. 36 et 22, 1999, p. 34). Une longue tranchée de 30 m permit de déterminer la largeur du fossé de défense. Ce dernier qui longeait la courtine médiévale était large de 10 m, et ne se prolongeait donc pas jusqu'aux limites actuelles du site, comme l'auraient espéré les architectes. Par contre, la fouille de cette tranchée mit au jour, dans son extrémité sud, un tronçon d'un fossé

totalement inédit, comblé antérieurement à l'érection du mur de limite de propriété et d'un niveau de circulation des Temps Modernes.

Dans la zone ouest, outre un nouveau tronçon de l'enceinte médiévale, du mur d'escarpe en pierre et d'un caniveau, les fouilles mirent au jour le plan complet des bâtiments qui se sont succédés dans l'angle sud-ouest de la cour. Contrairement à ce qu'il fut avancé antérieurement (*Archaeologia Mediaevalis*, 21, 1998 p. 37 et 22, 1999, p. 34), seuls deux bâtiments avaient été bâtis successivement à cet endroit du site, entre le XV<sup>e</sup> siècle et le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par contre, il s'avère que chacun des bâtiments connut deux phases successives d'aménagement. Le plus ancien bâtiment qui mesurait 15 m x 7,50 m, comptait dans sa phase initiale au moins une pièce cavée et dans sa seconde phase deux pièces longitudinales. Suite à un incendie violent, ce premier bâtiment fut remplacé par un second au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce dernier mesurait 23 m x 9 m et était subdivisé en cinq pièces dont la superficie interne variait entre 17,05 m<sup>2</sup> et 46,85 m<sup>2</sup>. Deux phases furent également décelées dans ce bâtiment qui fut définitivement rasé au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble que les deux bâtiments mis au jour abritaient des écuries et un chartil.

Des maçonneries formant deux structures quadrangulaires mitoyennes furent dégagées au nord des bâtiments d'angle. Aucun argument ne permet à ce jour de les rapprocher à la tour (colombier ?) qui jouxtait les bâtiments d'angle comme l'illustrent les gravures anciennes.

Au terme de la campagne 2000, il apparaît que les résultats archéologiques s'avèrent assez complets pour fournir assez de matière aux architectes pour entamer une réflexion sur la restauration du châtelet, la mise en valeur de ses abords et des structures situées dans le parc.

## TIRI WIM

### **De luxe van de nonnen in abdij Roosendaal (Sint-Katelijne-Waver) (Antw.)**

In 2000 lagen de archeologische werkzaamheden op domein Roosendaal stil, en hebben we ons ten volle geconcentreerd op de vondstverwerking. Toch willen we hier een korte samenvatting geven van de talrijke nieuwe gegevens die tot nu aan het licht gekomen zijn en waardoor de geschiedenis van de abdij Roosendaal haast volledig kan herschreven en aangevuld worden.

In 1996 werd op vraag van de vzw Roosendaal begonnen met het systematisch onderzoek in de resten van het voormalige abdissenkwartier. Dit gebouwestant, niet meer dan een puinhoop en wat muren, bood een troosteloze aanblik en was een doorn in het oog van velen.

Na twee jaar puin ruimen was er vorig jaar de mogelijkheid om samen met jongeren deze resten archeologisch te benaderen. Hoewel het bodemarchief door het uitgraven van kelders in 1840 (dan is dit deel van het abdissenkwartier omgebouwd tot een neoclassistisch kasteel) nagenoeg verdwenen is, konden een aantal zones toch nog aan een nauwkeurig onderzoek onderworpen worden.

Zo is op onder een eerder vrijgelegde vloer een brandlaagje gevonden die aan de hand van het schervenmateriaal te dateren is in de 13<sup>de</sup> eeuw. Dit geeft de zekerheid dat er toen iets moet bestaan hebben. Wat, is natuurlijk de grote vraag, mogelijk een gebouw in vakwerk. Al blijft dit eerder hypothetisch.

Een muurtje dat deze brandlaag doorsnijdt, is dan weer te plaatsen in de 14<sup>de</sup> eeuw, en hoort bij een vooralsnog niet nader te identificeren gebouw. Uit dezelfde periode dateert een enorme afvalkuil met kruiken en kookgerei, maar ook met kleinere vondsten als bv. een schaar en boekbeslag.

Op de plaats van het vroegere kloosterpand werd een tweede waterput vrijgelegd. Opgetrokken in witte zandsteen zou hij tot de eerste abdij kunnen behoren, een kelkbeker in lokaal grijs aardewerk (te dateren in de 14<sup>de</sup> eeuw) wijst alvast in deze richting.

In 1999 troffen we vloer- en muurfragmenten aan van een kloostergebouw van vóór 1578. Over dit eerste klooster zijn weinig gegevens beschikbaar, zodat de archeologie heel wat leemten moet opvullen. Deze gegevens zijn nu aangevuld met een nieuwe vloer in rode ongeglazuurde tegels en de basis van een drie meter brede schouw. Eén kamer kan quasi volledig uitgetekend worden, opvallend is de grote wanorde in de vloer. Verschillende tegel- en baksteenformaten en patronen geven aan het geheel een slordige indruk. Mogelijk is dit het gevolg door herstellingen, of de toepassing van de strikte kloosterregel die armoede voorschreef.

De ruïne van het abdissenkwartier is de enige getuige van de heropbouw van de abdij in 1660. Dit imposante kwartier had een gevelbreedte van ruim 50m. Voorgaande jaren lag de nadruk van het onderzoek op de linkervleugel van dit gebouw; nu op de centrale ontvangstruimte (aan de oostzijde van de ruïne). Aan de voorzijde van het gebouw werden de zware fundamenten teruggevonden van de barokke gevelversiering. Achter deze voorgevel, aan de binnenzijde, werd – totaal onverwacht – een laag keldertje aangesneden, met een (verdwenen) tongewelf, een bakstenen vloer. Vreemd is wel de opening in de westelijke muur: een opening zonder nut, aangezien deze geen doorgang is wegens een achterliggende funderingsmuur. Het keldertje is uitgegraven door de eerder aangehaalde vloer en is mogelijk ouder dan 1660 (wegens gedichte opening in de westelijke muur).

De vulling van deze kelder is bizar. Onder een meter grof puin is een mooie collectie fijn vroeg-17<sup>de</sup>-eeuws glaswerk verzameld: twee gelijkaardige vleugelglazen, een roemer, ten minste twee ribbelbekers en een schaalje in uiterst dun kleurloos glas. Daarnaast zijn nog te vermelden: verschillende fragmenten van een marmeren (graf)monument en afvoerbuizen in rood aardewerk.

#### *Waterputten*

Het nauwkeurig onderzoek van de vulling van de vorig jaar gevonden waterput (naast de dienstingang van het kasteel), en de dit jaar vrijgelegde put, geeft zeer boeiende informatie over de (verdwenen) flora en de fauna van het Engelse landschapspark in de late 19de eeuw. De gehele inhoud van deze twee putten is gespoeld boven zeven met een maaswijdte van respectievelijk 2 en 0,5mm. Het uitsorteren van het residu is een werk van lange adem maar leverde alvast een uitgebreide collectie aan o.m. zaden, beentjes van knaagdieren, vis, textiel, metaal en hout op.

Op de bodem van de eerste put werden vier borden teruggevonden, gemaakt in Septfontaines (Luxemburg) tussen 1782 en 1814, en mogelijk behorende tot het serviesgoed van de laatste abdis (de abdij is immers afgeschaft in 1797).

De opgravingen van de voorbije jaren zorgden voor één groot probleem... de vondstverwerking. In 1999 is op een paar maand tijd meer gevonden dan de voorgaande 3 jaar samen. Er wordt nu druk gewerkt om deze 'achterstand' weg te werken en publicatieklaar te maken. Ander goed nieuws is er voor de bezoekers en de gidsen op Roosendael, die nu "eindelijk" iets tastbaars kunnen zien en bewonderen in een klein ingerichte tentoonstellingsruimte in het voormalige koetshuis. Brengen scherven dan toch geluk?

#### VANDOORNE KATRIEN & DEWILDE MARC **De Duinenabdij te Koksijde (W.-VI.)**

In de loop van 2000 werden in de Duinenabdij allerlei werken opgestart in het kader van het allesomvattend project "Ik verrijst uit het zand", dat als belangrijkste objectieven de consolidatie van de ruïnes en de herinrichting van het domein en het museum heeft. De archeologische implicaties ervan

worden door een samenwerkingsverband tussen de gemeente Koksijde en het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium vlot ondervangen. De medewerking van Richet N.V., Furnibo bvba en Braet N.V. mag in dit verband benadrukt worden. Het Studiebureau M in O bvba wist dit alles voortreffelijk te combineren.

Bij de consolidatie van de kerkruijes (13A) werden talrijke funderingscontroles uitgevoerd en het gebruik van Engelse zandsteen uitvoerig gedocumenteerd. Ook het aanbouwen van de narthex (14A) tegen het westportaal werd structureel onderzocht.

Bij het uitgraven van een bouwput (bezoekerscentrum met parking) achter het huidig museumgebouw werd een gedeelte gevonden van het ingangcomplex, meer bepaald de toegang tot het neerhof.

De eigenlijke toegang tot de abdij wordt gevormd door een ommuurde weg, die het domein centraal ontsluit en uitloopt op een ingangcomplex. Westelijk kan dan de eigenlijke abdij betreden worden, oostelijk het neerhof.

Deze laatste toegang bestaat uit verschillende gebouwen, waarin vier bouwfazen kunnen herkend worden. Het oudste gedeelte bestaat uit twee aaneengesloten, N-Z-gerichte, rechthoekige constructies. Het hoofdgebouw meet binnenwerks 15,3 op 7,1m en wordt door een scheimuur in 2 gelijke delen opgedeeld. Het aansluitend gebouw is binnenwerks 3,4m breed. Het baksteenformaat (29,5 à 30 x 14 x 8cm) en het Vlaamse verband wijzen op de 1ste helft van de 13de eeuw. Tijdens het abbatiaat van Nikolaas van Belle (1232-1253) wordt volgens het cartularium van de abdij de poort gebouwd. Deze gebouwen lijken er dan ook deel van uit te maken.

Later worden er volgens een lichtjes verschoven oriëntatie constructies bijgebouwd, waardoor een echte doorgang gecreëerd wordt. Tegen de oudste gebouwencombinatie wordt een rechthoekige ruimte aangebouwd (binnenwerks 2 x 5,55m). De vondst van een wijwaterbak in het afbraakpakket wijst vermoedelijk op een functie als kapel. Iets noordelijker wordt een andere rechthoekige constructie gebouwd (binnenwerks 8,1 x 5,5m) waardoor een doorgang ontstaat die 3,75m breed is. De baksteenformaten (27 à 27,5 x 12,5 à 13 x 7 à 8cm) en het staand verband wijzen naar de 2de helft van de 13de eeuw. In beide ruimtes werd een bakstenen bevoering aangetroffen, die bij nader toezien de vlijlaag bleek te zijn waarop de tegelvloer rustte. De doorgang zelf was bestraat met op hun kant geplaatste bakstenen. Eronder lag een bakstenen riolering, die afliep naar het neerhof. Volgens de baksteenformaten (30 x 14 à 15 x 8cm en 29 x 13 à 14 x 8cm) hoort ook dit bij de eerste bouw golf. Haaks op deze riool, in het eigenlijke neerhof, lag zo'n 0,75m buiten de eigenlijke doorgang een tweede riool, die de breedte van de doorgang overspande. Het lijkt erop dat dit stuk riool de verstening is van een gracht, die langs het poortgebouw doorliep en het afvalwater moest afvoeren. De afdekking is gebeurd met stukken van voederbakken.

Tegen de westmuur van de meest noordelijke rechthoekige ruimte, werden de aanzetten van een haakse constructie geconstateerd. Volgens het cartularium en het plan van Pourbus werd daar op het eind van de 14de eeuw een kapel opgetrokken door abt Maes. De baksteenformaten, althans de kleinste (25 x 14 x 8cm), spreken deze toewijzing niet tegen.

In het zuidelijk gedeelte van de oudste vleugel is een rechthoekige kelder ingebracht (binnenwerks 5,35 x 2,5m), die 1,85m diep was en niet uitgevoerd. Door de hoge grondwaterstand was het onderzoek ervan zeer moeilijk. Het lijkt ook niet zeer aannemelijk dat dit in de middeleeuwen een droge kelder was ... De kleinste baksteenformaten (26 à 26,5 x 12,5 x 6,5 à 7cm) verwijzen naar het laatste kwart van de 13de eeuw.

Tenslotte moet nog gewezen worden op herstellingen en aanpassingen zoals deuropeningen dichtmaken of steunberen aanbouwen, waarbij kleinere baksteenformaten gebezigd zijn (vooral 23,5 à 24,5 x 12 x 7cm). Deze werken kunnen gelinkt worden aan het abbatiaat van Robert Holman (1569-80). Hij bracht het gekrompen monnikenbestand onder in het abts-, het gasten- en het poortgebouw en liet in dit verband allerlei aanpassingswerken uitvoeren.

VANMECHELEN RAPHAËL, DEFGNEE ANN, BERTRAND FLORENCE & LEFERT S.

### **Ferme seigneuriale de Haillot (Ohey): un bâtiment supplémentaire (Nr)**

La quatrième campagne de fouilles menée par le Service de Jeunesse Archéolo-J en été 2000 à l'emplacement de la ferme seigneuriale de l'«Enclos de Matagne», à Haillot (Ohey), s'est attachée à l'examen d'un secteur restreint du site. Localisé dans la partie septentrionale de l'emprise actuelle, sur un terrain en pente, il se place à la croisée de plusieurs structures archéologiques et présente dès lors une stratigraphie relativement complexe.

Plusieurs trous de poteaux d'un bâtiment en bois, attribué au 11<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'un fossé ou négatif de mur médiéval, avaient été relevés précédemment à peu de distance.

Les éléments mis au jour cette année se rattachent essentiellement à un bâtiment, dont seul le chevet oriental est conservé. Des traces négatives matérialisent les murs et dessinent un plan rectangulaire, orienté du nord-est au sud-ouest. Le pignon détermine une largeur de 5,30 m hors-oeuvre, tandis que la plus grande longueur conservée du bâtiment atteint à peine 4,35 m.

Seul le mur gouttereau méridional a conservé quelques portions de mortier de chaux jaune vif, à forte teneur en sable. Quelques éclats de pierre calcaire y sont également incorporés. Le remplissage des autres tranchées de fondation ne comporte que de rares éléments de construction, noyés dans un remblai de limon hétérogène.

Le centre du pignon oriental est ponctué d'un bel âtre de cheminée de plan rectangulaire, d'une largeur de 190 cm pour une avancée de 105 cm vers l'intérieur de la pièce. Quoique perturbée en son centre par la tranchée de fondation d'un mur postérieur, sa structure dénote une organisation décorative en damier : les petites plaques de grès posées sur chant qui composent l'âtre sont en effet regroupées en carrés d'environ 30 cm de côté, au sens alterné pour chaque carré. Le bord septentrional est souligné d'une rangée d'éléments agencés en arête de poisson, disposition que n'observe pas le côté opposé. Quelques éléments calcaires de calibre discordant par rapport à l'ensemble trahissent probablement une réparation ponctuelle. Le sédiment sous-jacent à l'âtre est rougi, sous l'effet de la chaleur.

La démolition du bâtiment est matérialisée par un remblai de limon argileux beige, comportant d'importantes concentrations de blocs calcaires. Le matériel archéologique qui s'y trouve incorporé couvre essentiellement le 16<sup>e</sup> et le début du 17<sup>e</sup> s. Deux monnaies fournissent un terminus post quem pour l'abandon de la bâtisse : un liard d'Ernest de Bavière, Prince-évêque de Liège, émis entre 1610 et 1612, et un liard d'Albert et Isabelle, frappé en 1614.

La présence de la cheminée ne laisse aucun doute quant à la fonction d'habitation à assigner au bâtiment. Se pose alors la question de sa relation avec le logis en pierre situé à quelque 12 m en direction du sud-est, et dont la datation souffre d'imprécision. Bâti sur cave et d'architecture nettement plus soignée, il pourrait s'avérer légèrement plus tardif, voire lui succéder directement. Ce second logis se trouvera en tous cas à l'origine des développements ultérieurs de l'aile d'habitation de la ferme moderne.

Vers l'est, une autre trace négative paraît marquer une délimitation à l'arrière de la construction, parallèle à son pignon. Sa fonction exacte échappe à l'emprise actuelle des fouilles.

Un niveau de sol a été étendu à l'extérieur du bâtiment, contre son flanc méridional. Les petits éléments de schiste qui le composent ont été agencés avec soin, posés sur chant et disposés en épis. Il offrent une surface plane et régulière. Les portions conservées de ce sol permettent de délimiter un espace rectangulaire d'environ 45 m<sup>2</sup>.

Après abandon, ce bâtiment et son sol adventice seront d'abord traversés par un mur, limite probable de l'établissement dans sa phase successive, avant de se trouver scellés par l'empierrement du premier chemin d'accès à la ferme moderne, qui en a préservé les vestiges.

VERBEEK MARIE

**Nouvelles recherches dans le cimetière mérovingien de Baisy-Thy (Genappe) (Brab. Wal.)**

Le Cercle d'histoire et d'archéologie du pays de Genappe a mené en été 1999 une fouille préventive et de diagnostic dans l'actuel cimetière de Baisy-Thy (Section E, parcelles cadastrales n° 99l et 99m). La présence d'inhumations mérovingiennes dans ce secteur a été décelée dès le début du XX<sup>e</sup> siècle par des découvertes fortuites. Cette présence a alors été confirmée lors d'une campagne de fouilles dirigée en 1950 par H. Roosens (Roosens H, 1952. Le cimetière mérovingien de Baisy-Thy. Fouilles de 1950, *Bulletin des musées royaux d'Art et d'Histoire*, Bruxelles, vol. 4-6, p. 57-81). Cette première fouille a mis au jour 27 tombes mérovingiennes, masculines et féminines, dont plusieurs contenaient un important matériel.

Les présentes fouilles (juillet – août 1999) ont poursuivi les investigations dans le sens de celles de Roosens : recherche préventive dans une parcelle actuellement vierge et sondages d'évaluation. Nos fouilles (sur une surface d'environ 140 m<sup>2</sup>) ont mis au jour deux tombes mérovingiennes parallèles, orientées est-ouest. Les traces du cercueil et de la fosse ont été détectées en négatif dans l'argile, aucun reste ligneux ou osseux ne s'étant conservé dans le sol acide. Dans les deux sépultures, des fragments dentaires ont été repérés. La première tombe (n°28) ne contenait aucun matériel. La seconde en revanche (n°29) a livré quelques objets : un petit couteau en fer, un bassin en bronze dans lequel ont été observés des restes organiques et une fibule discoïde en or sur âme de bronze ornée de grenats et autres pierreries (v. photo). La fibule peut être datée de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, début du VII<sup>e</sup>. Après restauration, ces objets seront déposés au musée archéologique de Wavre.

Les deux tombes forment peut-être l'extrémité est d'une zone d'inhumation. Le reste de la surface explorée vers l'est n'a en effet révélé aucune trace.

Un rapport préliminaire des fouilles a été publié dans le *Lothier Roman*, 1999, n°4 (*Le cimetière mérovingien de Baisy-thy. Rapport préliminaire des fouilles*, p. 3-40) et un court article est en cours de publication dans *Les Chroniques de l'Archéologie wallonne*, n°8 (*Baisy-Thy, cimetière mérovingien*).

VERZWYMELEN DAVID & YOUNG BAILEY

**Walhain-Saint-Paul : basse cour du château (Brab. Wal.)**

Depuis 1998, un accord de coopération inter-universitaire entre l'*Eastern Illinois University* (EIU – USA) et l'Université catholique de Louvain (UCL) prévoit l'accueil de jeunes universitaires américains dans le cadre d'une école d'été de la filière *Honors Program*. Ce stage est structuré autour d'une formation de terrain en archéologie complétée par des visites de laboratoires, des cours théoriques et des excursions scientifiques.

Le site du château de Walhain sert à la fois de chantier école en archéologie et de fil rouge pour les cours et excursions programmés durant le stage. La haute cour partiellement conservée en élévation permet aux étudiants américains de se sensibiliser aux relevés d'architecture et à un exemple concret de l'évolution de la castellologie médiévale et moderne. Le chantier de fouille prend, quant à lui, place dans l'espace occupé jadis par l'ancienne basse cour seigneuriale.

Cette année une quinzaine d'étudiants américains et une dizaine d'étudiants belges placés sous la direction des professeurs B.K. Young (EIU) et R. Brulet (UCL – Centre de recherches d'archéologie nationale) ont participé à ce stage. Dans la suite des opérations menées précédemment, une tranchée parallèle et similaire à celle de 1998 a été ouverte douze mètres plus au

sud. Entre ces deux tranchées, trois sondages en profondeur d'environ 25 m<sup>2</sup> chacun ont livré de nouvelles données stratigraphiques.

Le chemin empierré d'époque moderne qui donnait accès à la haute cour en traversant la basse cour a une nouvelle fois été repéré. Passant plus ou moins entre les deux buttes actuelles, il devait aboutir au carrefour formé aujourd'hui par les rues du Château et de Sauvenière. Les hypothèses de datation le concernant n'ont pas été modifiées.

De même, des portions de bâtiments ruraux d'époque moderne, similaires à ceux mis au jour en 1998 et strictement alignés sur eux, ont été découvertes. Dans la tranchée principale, un bâtiment antérieur a été mis en évidence sous les remblais de fondation des bâtiments modernes. Sa technique de construction est différente et s'assimile probablement à un édifice en bois et torchis sur solin maçonné. Son orientation est autre. Elle correspond à une structure mise au jour dans un des trois sondages stratigraphiques.

Dans ce sondage situé à la limite du plateau actuel de la basse cour, trois piliers maçonnés dont un d'angle et deux quadrangulaires, conservés en élévation sur près d'un mètre quatre-vingt, ont, en effet, été mis en évidence. La fonction de cette structure n'est pour l'heure pas précisée.

Parallèlement aux fouilles, nous avons lancé une série d'analyses pluridisciplinaires. Ainsi, les bases d'une nouvelle lecture architecturale des vestiges conservés dans la haute cour ont été établies sous les auspices du Centre d'histoire de l'architecture et du bâtiment de l'UCL. De même, les colonnes stratigraphiques constituées dans les sondages ont révélé des milieux de conservation adéquats pour les macrorestes végétaux et pour les pollens fossiles. Le laboratoire de palynologie de l'UCL a prélevé un certain nombre d'échantillons. Ces derniers sont en cours d'examen. D'autre part, l'expertise de pédologues de l'unité des sciences des sols de l'UCL a fourni quelques éléments de réflexion quant à la morphogenèse du plateau et son degré d'anthropisation. Enfin, le dépouillement et la réinterprétation de certaines sources historiques permettent d'envisager bientôt de nouveaux développements.

Au terme de deux courtes campagnes de fouilles, le volume et la qualité des données collectées laissent augurer un avenir prometteur à ce projet de coopération interuniversitaire et intercontinental. Par delà les impératifs particuliers d'un chantier-école, le dossier archéologique au sens le plus large s'étoffe. Les pistes de recherches foisonnent et ouvrent la porte à de nombreuses collaborations pluridisciplinaires.

WERY BENOIT

### **Château Fort de Logne : les fouilles du puits (Lg.)**

Depuis plusieurs années, l'essentiel des fouilles entreprises dans les ruines du château fort de Logne (Commune de Ferrières – Province de Liège) se concentre sur le déblaiement du puits qui fournissait la place en eau potable. Depuis deux ans, les recherches sont menées conjointement par l'Association de Recherches Appliquées à la Spéléologie (ARAS) et les Domaines Touristiques du Vallon de la Lembrée (DTVl), et avec le soutien de la Direction de l'Archéologie du Ministère de la Région Wallonne.

Contrairement aux dispositions les plus courantes, le puits du château de Logne ne se trouve pas dans l'espace circonscrit par l'enceinte castrale, mais dans une forte tour de 6 x 9 m saillant de la courtine principale sud-est, à l'aplomb d'un à-pic qui domine la vallée de l'Ourthe. Le puits a donc été installé dans une tour reposant nettement en contrebas des bases de la muraille, sur la pente abrupte qui mène à la rivière. D'après les vestiges de ses fondations, la tour était très bien construite au moyen de blocs réguliers et d'un mortier de chaux particulièrement pur. Au sein de cette masse, le conduit vertical d'un diamètre moyen de 2,50 m était formé de blocs soigneusement taillés en arc



de cercle. Ce conduit appareillé descendait jusqu'au socle calcaire, là où la maçonnerie faisait place à une excavation pratiquée à même la roche suivant une largeur et un tracé analogues aux parties supérieures.

Suite à la destruction complète du château en 1521, le conduit fut entièrement rebouché par des déblais provenant des superstructures de l'édifice : dans la phase finale du comblement, par de la blocaille, du mortier de chaux et des blocs de parement interne, qui formèrent un véritable bouchon de béton sur une trentaine de mètres de hauteur, et, dans un premier temps, peut-être par un acte de condamnation volontaire lors du démantèlement de la forteresse, par un amoncellement de débris de maçonnerie et de déchets.

Le puits, dans son état actuel, devrait atteindre 51 m jusqu'au niveau de l'eau, d'après le relevé photogrammétrique réalisé par Monsieur Jacques DEBIE du Ministère de la Région Wallonne. On peut estimer à environ 270 m<sup>3</sup> (plus de 400 tonnes de décombres) la quantité de matériaux qui l'obturait avant le début des fouilles.

Jusqu'aux années 70, l'existence du puits était ignorée. C'est lors d'un débroussaillage que les premiers blocs du conduit interne furent remarqués. De 1973 à 1976, on dégagait 8,42 m, puis les travaux furent abandonnés. En 1990, l'ARAS reprit la tâche et rééquipa complètement le site. En sept années de fouilles bénévoles, le conduit fut approfondi d'une autre dizaine de mètres.

En 1998, enfin, les DTVL, association gestionnaire du site, et l'ARAS décidèrent de s'associer. Avec l'aide de la Direction de l'Archéologie du Ministère de la Région Wallonne, le projet d'un chantier mené par des ouvriers salariés fut mis sur pied.

La première saison (de février à août 99) fut marquée par une progression fulgurante en regard des expériences précédentes : la cote de -28,70 m fut atteinte à la fin du mois d'août. Ces travaux ne livrèrent aucun objet, sinon d'innombrables blocs provenant du conduit, bétonnés dans une masse de blocaille et de chaux, qu'il fallut systématiquement dégager au marteau piqueur.

En 2000, les fouilles reprirent pour 6 mois (de mars à août) avec une équipe partiellement renouvelée mais particulièrement motivée : ainsi, quinze autres mètres purent être dégagés.

Durant les premières semaines, les conditions de travail furent semblables à celles de la saison précédente. Très vite cependant, aux alentours de 30 m, une importante modification du substrat apparut : des ardoises, des briques et même les ossements d'un animal furent mis au jour. 1,50 m plus bas, ce fut le tour de poutres portant des traces de calcination, surmontant une couche terreuse riche en morceaux de pierres brûlées. Dès ce moment, et pour la première fois depuis le début des fouilles, le marteau piqueur put être remisé. Le travail n'en devint pourtant pas plus rapide : le substrat commença à livrer des tessons et des fragments d'os en quantité toujours croissante. Désormais un tamisage systématique des déblais s'avéra indispensable. Outre des dizaines de clous, des scories, des tessons très fragmentés et des bouts d'os en vrac, ce tamisage permit de découvrir quelques petits objets plus précieux : une monnaie de cuivre, encore non identifiée, deux dés à jouer en os, une perle polygonale en os, une autre perle en ambre et quelques fragments de verre et de bronze.

Désormais la profondeur de 43,50 m a été atteinte et nous sommes toujours dans le remblai successif à la destruction de la place. Il reste moins de 8 m pour rejoindre le niveau de l'eau et les couches correspondant aux périodes d'utilisation du puits. Sauf imprévu, on peut supputer que 2001 verra la fin de ce long chantier.

#### *bibliographie :*

HOFFUMMER P., HOFFSUMMER-BOSSON A. et WERY B., 1987. Naissance, transformations et abandon de trois places-fortes des environs de Liège : Chèvremont, Franchimont et Logne, *Château Gaillard*, XIII, 63-80.

- WERY B., 1995. Le château fort de Logne (Province de Liège, commune de Ferrières). In : *A l'abri des châteaux forts*, Centre d'exposition, Wéris.
- WERY B., s.d. Le Château Fort de Logne. In : DOMAINES TOURISTIQUES DU VALLON DE LA LEMBREE (éd.), *La légende de la Gatte d'Or*, 31-43.
- WERY B., 1997. Logne. In : *Stavelot. Wellin. Logne. Une abbaye et ses domaines*, Marche-en-Famenne, 99-111.

WILLEMS DIDIER

**Boussu : accès, limites et fonctions des étendues d'eau autour du château depuis la fin du Moyen Age (Ht)**

Depuis 1991, des fouilles archéologiques sont menées sous le contrôle du service compétent du Ministère de la Région wallonne (Direction Hainaut I) sur le domaine communal du château de Boussu. Les résultats obtenus à ce jour permettent d'affiner les connaissances relatives aux occupations sur ce site.

Certaines sources littéraires attesteraient l'existence d'une fortification au Moyen Age ; toutefois, aucun indice archéologique irréfutable ne les confirme. Par contre, la présence d'un établissement étendu plus tardif, accessible par une large voie carrossable axée sud – nord, apparaît évidente. Deux documents iconographiques datés du début du XVI<sup>e</sup> siècle (DE JONGE K. (dir.), CAPOUILLEZ M. (coord.), ANSIEAU C., CRISTINA PATRÍCIO T. et LECOCQ I., 1998. *Le château de Boussu*. Namur (Etudes et Documents, série Monuments et Sites, 8), ill. 8 p. 30 et ill. 23 p. 45) illustreraient ce complexe du Bas Moyen Age entouré de douves et précédé d'un cours d'eau au sud. Les douves devaient jouer un rôle essentiellement défensif, amplifié par les marais environnants ; le cours d'eau quant à lui pouvait également être utilisé comme voie navigable.

Le complexe castral créé par Jacques Dubroeuq pour le seigneur Jean de Hennin-Liétard, proche et Grand Ecuyer de l'empereur Charles Quint, demeure sans conteste le point culminant des établissements sur le site ; le chantier aurait officiellement débuté en 1539/1540. De cette prestigieuse demeure ne subsistent que des descriptions, quelques peintures dont la crédibilité est parfois mise en doute, les fondations et la galerie ainsi que les châtelets d'entrée qui devinrent la résidence principale dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les douves s'étendaient sur près de 25 m vers le sud. En leur limite méridionale, une aire "tampon", caractérisée par un passage probablement pavé et à ciel ouvert, bordé d'un mur à l'ouest et d'un bâtiment oblong cavé à l'est, se dégageait en saillie dans les eaux. Le bâtiment était prolongé en direction du porche de la galerie par une passerelle en bois, soutenue par des piles en pierre ou par des pieux fichés dans ces massifs, et dont l'extrémité servait d'appui pour l'ouverture du pont-levis.

La limite occidentale de cette aire "tampon" est prolongée vers le sud par un mur ; en contrebas occidental de celui-ci, se déploie un large chemin à gradins qui, prenant naissance en bordure de la berge septentrionale du cours d'eau, devait s'interrompre au bord des douves. Entre cet accès et le mur, retenant les comblements stabilisant l'esplanade d'entrée, un glacis en pierre et une rigole assuraient l'évacuation des eaux de pluie. La gouache d'A. de Montigny datée de 1598 reproduit une structure similaire percée d'une porte mais la position ne correspond pas à celle observée sur terrain. Par conséquent, s'agit-il des mêmes unités ou est-ce une erreur de perspective ?

A une profondeur oscillant entre 3.50 m et 4 m sous les niveaux du sol actuel, se distingue une épaisse couche de sable légèrement verdâtre ; elle correspond au fond des douves et supporte les fondations des édifices. Au nord de l'aire "tampon", le sable est recouvert de galets ; il s'agirait d'un aménagement volontaire ou de l'épandage d'un remblai. La profondeur des douves devait être

faible et ne pouvait excéder 1 m à 1,50 m-1,60 m sans provoquer des infiltrations dans les caves et, en l'absence de barrage ou d'étanchéité, l'inondation des terres s'étendant à l'ouest et au nord du domaine. Au sud, les douves étaient dotées d'un mur d'escarpe en pierre et/ou en brique (phases à déterminer). Les caractéristiques de ces douves, les jardins flottants et surtout la "vulnérabilité" de l'architecture témoignent de la perte du rôle purement défensif de ces étendues d'eau.

Le cours d'eau était canalisé grâce à des berges en pierre reposant sur des planches et/ou des pieux en bois. D'une largeur d'environ 4 m à l'ouest, ce chenal est réduit à 1,10 m vers l'est, à proximité immédiate des fondations d'un édifice et d'une aire de circulation en bois (embarcadère ?).

Selon le croquis de Constantijn Huygens (1676) et le plan dressé par un ingénieur français en 1690 illustrant l'état de la propriété durant le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, les aménagements des berges furent maintenus. Cependant, l'édifice "tampon" fut arasé jusqu'au niveau de circulation des espaces environnants de manière à constituer une large esplanade. La passerelle en bois ayant disparu, l'accès s'effectuait vraisemblablement sur des talus de remblais ou un aménagement provisoire pour lequel nous ne possédons aucune information. Pour autant que le plan de 1690 soit correct, les jardins flottants Renaissance existaient toujours.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est la période la plus énigmatique car les archives n'indiquent aucune modification architecturale majeure. Pourtant... , la réalité se révèle tout autre surtout pour la seconde moitié du siècle. La résidence seigneuriale était en ruine ; elle fut dès lors abandonnée au profit de la galerie et des châtelets d'entrée. Les douves furent quant à elles largement condamnées. Dans et sur les comblements, deux murs parallèles furent construits en lieu et place de la passerelle et du pont-levis. Maintenus entre eux par des arcs de décharge, ils prenaient appui en leurs extrémités contre la façade méridionale de la galerie et la face septentrionale de l'aire "tampon". En cet ancrage, une voûte permettait le passage d'un ruisseau, mentionné sur le plan d'Ouvertus (1804). Avant 1830-35, tous les abords immédiats du château furent remblayés afin d'y créer des parterres et autres espaces verts.

Enfin, si le *Centre d'Interprétation de la Renaissance* voit le jour, une partie des douves pourrait retrouver ses fonctions d'antan. Cet aménagement serait tributaire de données archéologiques, du contexte végétal actuel ainsi que d'impératifs d'accessibilité et de sécurité.

## Stadsarcheologie - Archéologie urbaine

### Stadtarchäologie

**ANSLIJN JEAN-NOËL & CHARLIER JEAN-LUC**

#### **Recherches archéologiques à la collégiale Saint-Barthélemy à Liège : bilan des premières campagnes (Lg)**

La collégiale Saint-Barthélemy, fondée à Liège à l'aube du 11<sup>e</sup> siècle, fait actuellement l'objet d'une Restauration d'envergure. Ce projet, destiné à garantir la pérennité de l'édifice et à le mettre en valeur au sein de la ville de Liège, implique, notamment, la pose de canalisations et la constructions de structures souterraines, principalement dédiées au système de chauffage de la collégiale.

Devant l'urgence de la situation, la direction de l'archéologie du Ministère de la Région Wallonne a accordé une subvention à la Ville de Liège pour qu'elle puisse entreprendre les recherches archéologiques, sous forme de diagnostic dans un premier temps.

Les travaux entrepris en 1999 ont permis la mise en évidence d'un patrimoine enfoui d'une richesse insoupçonnée.

Outre l'approfondissement de l'étude des dispositifs de circulation et de l'étagement des sols médiévaux, en collaboration avec le Centre d'Histoire de l'Architecture et du Bâtiment (CHAB, UCL), les résultats les plus significatifs de cette campagne restent la mise au jour d'une abside semi-circulaire à l'angle sud ouest du chœur actuel, le dégagement d'enduits muraux décorés et la découverte d'un relief roman représentant un personnage en pieds.

Un niveau de dallage presque intégralement conservé dans le vaisseau principal et dans les collatéraux a également été dégagé. Il est rythmé par la présence de dalles funéraires de grandes dimensions, formant un motif symétrique autour de l'axe central de l'église.

Directement sous ce sol, le béton de sol roman apparaît par endroits, largement perturbé par l'installation de sépultures.

Au milieu de la nef centrale, un sondage limité a révélé la présence d'un négatif de mur, qui pourrait être mis en relation avec l'abside semi-circulaire exhumée dans le chœur.

Les passages latéraux, bordant le chœur actuel, qui menaient à une crypte extérieure aujourd'hui disparue ont été déblayés. Cette prospection, qui s'inscrit dans l'approche des rares témoignages encore disponibles pour l'interprétation du dispositif d'accès à la crypte, a permis de confirmer les hypothèses du CHAB et, en outre, de mettre en évidence une partie du programme décoratif de ce secteur. En effet, les structures portantes du passage voûté présentent encore des traces des enduits décorés qui ornaient les murs. Le décor, assez fruste, est composé d'une frise de postes (motifs en 's') cernée par des larges bandeaux d'aplats noirs et blancs. La datation de cette décoration est provisoirement située entre les 13<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles.

Le relief précité a été découvert, réutilisé comme moellon, dans un caisson de maçonnerie flanquant un soubassement finement appareillé (qui pourrait correspondre à une base d'autel). Les structures de ce secteur étaient initialement au sein du cloître médiéval, à l'extérieur de l'édifice roman. Elles ont été incluses dans le complexe du vaisseau lors de l'adjonction des bas-côtés au milieu du 18<sup>e</sup> siècle. Le relief représente un personnage tenant entre ses mains un livre ouvert. Il est

encadré par une colonnette torsadée. La tête du personnage a vraisemblablement été brisée accidentellement. Cette pièce faisait partie d'un ensemble plus vaste comme en témoignent les bords fracturés du document. En l'absence d'autres éléments découverts à ce jour, la destination précise de l'ensemble sculpté reste inconnue.

En marge de l'édifice, le long de son flanc méridional, des sondages ont permis la mise au jour de structures liées au cloître, dont un niveau de sol, les soubassements de la galerie et un cimetière installé en bordure du cloître.

Globalement, la concentration de structures dans le secteur du chœur oriental témoigne de la complexe évolution de cette extrémité du bâtiment. Plusieurs générations de maçonneries sont imbriquées dans la zone, indiquant de nombreux remaniements de la construction, voire des modifications du programme initial. La mise en relation des résultats de cette fouille exploratoire et de l'étude archéologique des façades a permis de préciser les questions et les problématiques à aborder dans la suite de l'étude archéologique du site.

Dans le courant de l'année 2000, en attente de la reprise des fouilles, une équipe du Service de l'Archéologie du Ministère de la Région Wallonne (Jean-Luc Charlier) a assuré le suivi des opérations de démontage liées au renforcement des organes de raidissement des maçonneries (lésènes et frises d'arcatures). La collaboration et la coordination des travaux avec le maître de l'ouvrage (la Ville de Liège) et l'auteur du projet de restauration (cabinet d'architecte PHD) ont permis la mise en place d'un programme de relevé « pierre à pierre » exhaustif des façades. Cette approche du bâtiment a pour but l'établissement d'un cadre archéologique de référence en prévision du démontage des structures fragilisées par l'usure et la dégradation des moellons. Les relevés réalisés servent conjointement à l'interprétation des remaniements du bâtiment et au calepinnage des nouveaux modèles destinés à la restauration. Tous les éléments démontés sont inventoriés et préservés pour étude, tandis que les blocs sains les plus représentatifs sont conservés en place, afin de respecter au mieux l'esprit du bâtiment.

Le suivi des travaux du gros œuvre extérieur a également permis la découverte de la moulure qui garnissait, à l'origine le pied des murs de la collégiale. Cet élément apporte en outre des précisions importantes relatives au niveau médiéval à l'extérieur de l'église.

La seconde phase des fouilles de la collégiale, qui démarrera le 02.01.2001, verra la fusion des approches archéologiques du bâti et du sous-sol. Cette évolution permettra de donner toute la cohérence possible aux études archéologiques de l'église Saint Barthélemy grâce à une intervention coordonnée sur l'ensemble de l'édifice.

La coordination des recherches, en relation avec les opérations de la Restauration est grandement facilitée par l'intérêt du maître de l'ouvrage et de l'auteur de projet, de même que leur implication permanente, avec la direction de l'archéologie du Ministère de la Région Wallonne, dans la réflexion concernant les opérations de terrain et le soutien logistique apporté à la conduite du chantier. L'évolution du programme d'études archéologiques vers une « archéologie globale », selon l'expression désormais consacrée, marque un tournant dans l'approche de la collégiale et, par extension, de ce secteur du centre urbain. La mise en relation des résultats de l'étude de la collégiale Saint Barthélemy avec les autres chantiers de la périphérie, puis avec les autres sites rhéno-mosans reste un point essentiel pour mieux cerner les caractéristiques du site et son évolution au sein de cet ensemble.

ANTOINE. JEAN-LOUIS

## Le château des comtes à Namur (Nr)

Dans le programme établi lors de la mise sur pied du projet "Château des comtes", l'année 2000 était en priorité réservée à la mise en ordre de la documentation accumulée les années précédentes et à l'élaboration d'un rapport<sup>3</sup>. Cependant, la poursuite des travaux liés à la mise en place d'un circuit d'interprétation a nécessité un sondage préventif et entraîné plusieurs suivis de chantier. Deux de ces opérations ont fourni des résultats dépassant l'anecdotique et qui ouvrent des perspectives nouvelles, relatives à des points essentiels de la topographie du château. Ces résultats ont nourri les réflexions qui suivent, livrées ici à titre de pistes de recherche.

L'accès piéton de la ville vers le haut du château s'effectue avec certitude, depuis la seconde moitié du 16<sup>ème</sup> siècle au moins, c'est-à-dire depuis que l'on dispose d'une documentation iconographique, par l'intermédiaire d'un escalier prenant naissance vis-à-vis du Grand Hôpital et prolongé par une série de rampes qui gravissent le flanc Nord de l'éperon en longeant successivement une première terrasse anonyme, puis celle dite " du Bonnet de Prêtre" enfin la terrasse supérieure. Ce dispositif est réputé plus ancien, sur base d'une présomption logique, mais sans que la preuve en ait jamais été faite, faute de données suffisantes.

Le démontage complet de cet escalier, avant réfection, était l'occasion rêvée de récolter à ce sujet des informations inédites. Deux tranchées ont donc été ouvertes au printemps 2000 en travers du passage, dont une à hauteur de la première terrasse du château (figure 1, point 1 ). Elle a révélé l'existence, sous ce qu'on nomme aujourd'hui les "Pas-de-Géants", d'un chemin pavé d'une orientation légèrement différente, qui n'est probablement pas antérieur au 16<sup>ème</sup> siècle. Mais là n'est pas l'essentiel : en effet, ce chemin a été établi sur les vestiges d'un sol carrelé d'un type (carreaux en céramique glaçurée multicolore de +/- 0,06 m. de côté ) courant dans nos régions au bas moyen-âge, spécialement aux 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> siècle. Les délais dont nous disposions ne nous ont pas permis de fouiller par-dessous et donc d'apporter éventuellement des précisions sur l'époque de sa mise en place et sur ce qui a pu le précéder. Mais cette observation en recoupe une autre, effectuée l'année précédente, quand, à quelques mètres de distance et au même niveau, le négatif d'un carrelage identique avait été exhumé<sup>4</sup>. Indice supplémentaire, des vestiges comparables avaient déjà été observés avant 1912 lors de la démolition de la prison militaire du 19<sup>ème</sup> siècle qui s'élevait en bordure de cette terrasse<sup>5</sup>.

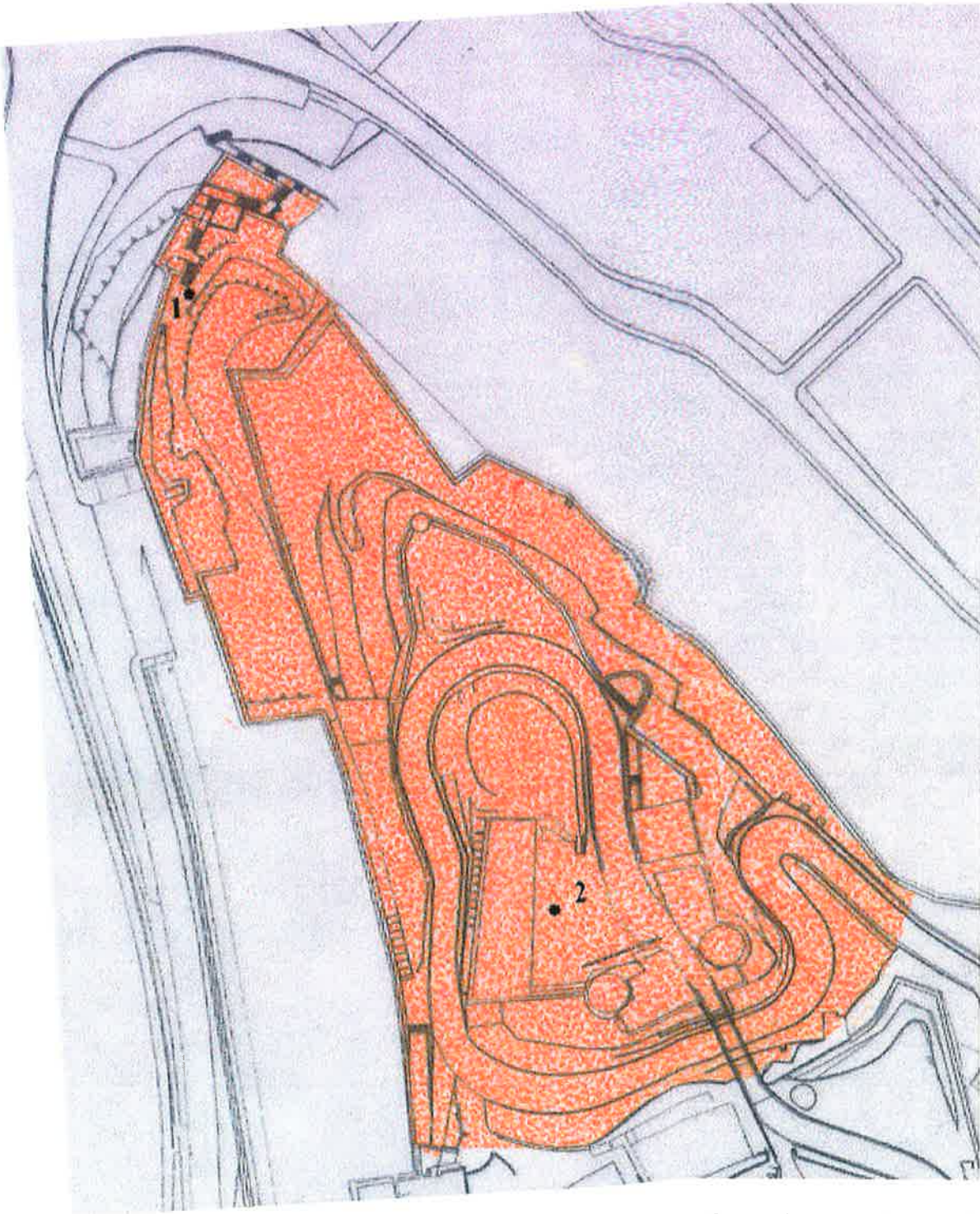
Tout cela confirme donc la présence, sur la première terrasse dominant le Grognon, d'un bâtiment, (ou d'un ensemble de bâtiments ), remontant au bas moyen-âge, dont l'iconographie disponible ignore l'existence parce qu'elle est postérieure à sa destruction et qui ne peut donc être l'édifice, manifestement religieux, représenté sur la "vue Masius", (1575 ; figure 2, entouré d'un cercle ), puisqu'on peut "pister" celui-ci sur les plans jusqu'au début du 18<sup>ème</sup> siècle, ce qui permet d'ailleurs de constater qu'il se trouvait plus au centre de la terrasse actuelle. Chose curieuse, cet

<sup>3</sup> Le projet " Château des comtes", dirigé par Jean Plumier, est le fruit d'un partenariat entre la Ville de Namur, le Ministère de la Région wallonne et la Société archéologique de Namur. Il a débuté en 1996. Des signalements réguliers ont permis d'en suivre le déroulement.

<sup>4</sup> J.-L. Antoine, J. Plumier, C. Robinet et L. Noël, *Le château des comtes à Namur. Recherches de 1999*, dans *Huitième journée d'archéologie namuroise. Actes publiés sous la direction de J. et S. Plumier-Torfs et C. Duhaut*, Rochefort, 2000, p. 8.

<sup>5</sup> " Sur la première terrasse on érigea, en 1834-35, un bâtiment qui servit de prison militaire. Lorsqu'on le démolit, on constata qu'il était établi sur les restes d'une construction du moyen-âge dont les pavements, en terre cuite vernissée et multicolore, existaient encore." Cet extrait est tiré d'un texte rédigé en 1912 par Adrien Oger, conservateur du Musée archéologique de Namur, vraisemblablement pour un guide touristique. J'utilise ici la réédition parue dans le *Bulletin des Amis de la Citadelle*, n° 81, janvier 1998, p.5..





*Namur.* Plan du site. 1. Sondage à hauteur de la première terrasse; 2. Emplacement de la tombe à inhumation (Fond de plan : Géographie Urbaine de la Ville de Namur, retravaillé par L. Noël, Musée archéologique de Namur).

édifice, qui crève véritablement les yeux sur cette vue, pourtant fréquemment utilisée, n'a jamais excité la curiosité des chercheurs et, par conséquent, n'a jamais été identifié. Or les possibilités ne



sont pas légion. Trois lieux de culte existaient dans le périmètre du château au bas moyen-âge : 1. La collégiale Saint-Pierre, fondée avant 1184, dont l'emplacement à la pointe de la terrasse supérieure de l'éperon est parfaitement connu et qui ne peut donc entrer en ligne de compte ; 2. La chapelle Saint-Jacques, fondée par le comte Philippe-le-Noble en juillet 1200, qui n'a pas été localisée jusqu'à présent<sup>6</sup>; 3. La chapelle Saint-Jean-Baptiste, fondée par le comte Guillaume II le 3 janvier 1400, "là où il avait l'habitude d'écouter les paroles divines"<sup>7</sup> et qui, en 1768, se trouvait dans la maison du commandant du château<sup>8</sup>, sans qu'on puisse affirmer qu'il s'agissait là de son emplacement initial. L'alternative se limite donc à ces deux dernières. Or Saint-Jacques fut sans doute détruit en 1724 ou peu avant<sup>9</sup> et, coïncidence troublante, l'édifice que nous cherchons à identifier ne figure plus sur les plans du milieu du siècle, spécialement celui dit "de Larcher d'Aubancourt" (1747), qui est particulièrement détaillé. En 1768, le Procureur Général du comté constate que le chapelain de Saint-Jacques "n'est chargé d'aucune messe ainsi que me l'ont assuré les héritiers du dernier titulaire...mais que selon la tradition vulgaire tout son devoir se bornait autrefois à dire la messe au château des comtes de Namur lorsqu'ils s'y trouvaient...", ce qui semble confirmer la disparition du bâtiment<sup>10</sup>. Il existe donc une probabilité raisonnable, basée sur un faisceau de présomptions, que la chapelle anonyme de la "vue Masius" soit la chapelle Saint-Jacques. Si cette hypothèse s'avérait exacte, et seul un réexamen combiné des sources d'archives et de la documentation iconographique serait, à mon avis, à même de le démontrer, elle alimenterait d'autres interrogations.

Car Paul de Croonendael, premier "historien" du comté de Namur au tournant des 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles, haut fonctionnaire généralement bien informé, s'abreuvant aux bonnes sources et qui a pu (dû ?) fréquenter le château, a écrit que Saint-Jacques joignait "la grande salle illecq"<sup>11</sup>.

Or la localisation des *aulae* namuroises est restée jusqu'à présent particulièrement floue. La plus ancienne mention d'une *aula* ne remonte pas au-delà de 1229<sup>12</sup>. Un acte de 1246, dont les indications topographiques sont parfois d'interprétation difficile, parle, lui, d'une "vieille salle", ce qui permet d'en déduire l'existence d'une neuve et justifie le pluriel utilisé plus haut<sup>13</sup>. En 1270, une

<sup>6</sup> "Ceste chappelle fut dedies l'an del incarnation douse cens ans de le main l'evesque Huon de Pierepont au tans l'apostole Innocent le nuit de le division des appostles", c'est-à-dire le 14 juillet. Walraet M., *Actes de Philippe Ier dit le Noble, comte et marquis de Namur (1196-1212)*, C.R.H., Bruxelles, 1949, pp. 170-171.

<sup>7</sup> "...in castro nostro, in loco in quo consuevimus audire divina". Les éditeurs de l'acte, J.Borgnet et S.Bormans, (*Cartulaire de la commune de Namur*, II, Namur, 1878, p.225), commentent en note : "C'est-à-dire dans l'ancienne chapelle Saint-Jacques...", sans argumenter et en traduisant *capella* par *chapellenie*, *bénéfice*, c'est-à-dire une fondation ne réclamant pas d'autre individualisation qu'un autel dans un édifice préexistant. Ce qui est plausible, voire logique, puisque Saint-Jacques était la chapelle castrale, mais reste à démontrer.

<sup>8</sup> C'est-à-dire sur la terrasse faisant face au grand puits, plus haut sur le site. (A.E.N., C.P., Correspondance du P.G., Liasses reliées, n°301). Des plans conservés aux A.G.R. le confirment.

<sup>9</sup> Une *Description de la cure du château de Namur* (A.G.R., Conseil des Finances, n° 3180) datant de 1724 mentionne le transport à Saint-Pierre de la pierre d'autel de Saint-Jacques et du tableau qui l'ornait, signe probable d'une désaffectation. Ce texte a été publié par Josy Muller, sous le titre *Trésor d'art de la collégiale Saint-Pierre à Namur*, dans le *Guetteur Wallon*, 1959, p.164.

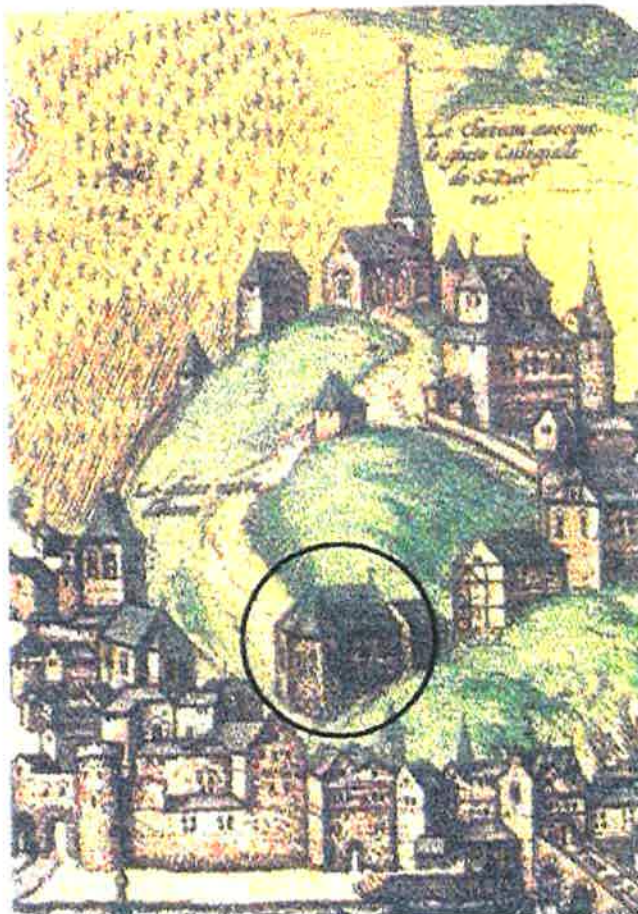
<sup>10</sup> A.E.N., *ibidem*.

<sup>11</sup> de Croonendael, *Cronique*, éd. de Limminghe, Bruxelles, 1878, pp.332 et 350. Cette affirmation semble *a priori* tout à fait plausible, car la contiguïté grande salle / chapelle castrale n'a rien d'exceptionnel. De nombreux exemples de ce type de disposition sont connus par ailleurs.

<sup>12</sup> "...in aula Namurcensi...". Brouwers D., *L'administration et les finances du comté de Namur du XIIIème au XVème siècle*, Sources, IV, Chartes et règlements, t. 1<sup>er</sup>, 1913, pp. 33-35. Il est à noter que le comte Henri de Vianden figure en tête de la liste des témoins.

<sup>13</sup> "...Nous faisons savoir à tous que nous avons donnei à Thiery de Fossez et à ses hoirs, héritablement, la porte de nostre chastiaul de Namur, laquelle porte siet par desseur nostre vies saule...". Borgnet J.,

parcelle urbaine est localisée par rapport au grand moulin de Sambre ( ...*iuxta molendinum comitis...*) et à l'*aula* ( ...*sub aula ipsius...* )<sup>14</sup>. Or ce moulin se trouve très en aval par rapport à la terrasse supérieure du château où se trouve le donjon; il est par contre exactement à hauteur de la première terrasse à partir de la ville, celle dont il est question ici ! En 1292, un autre acte est passé "en la basse sale del chastel de Namur"<sup>15</sup>, et je pense qu'en l'occurrence, vu le contexte, le terme "salle" a ici toujours son sens noble. Enfin, la célèbre "salle de l'Impératrice", nommée ainsi, pense-t'on, en référence à Marie de Brienne, épouse de Baudouin de Courtenay, empereur de Constantinople mais aussi comte de Namur (1237-1263), n'est, à ma connaissance documentée qu'à partir de 1352, sous cette dénomination en tout cas<sup>16</sup>.



Namur. Détail agrandi de la vue de Namur, publiée dans G. Braun et F. Hogenberg, *Civitates orbis*

---

*Cartulaire de la commune de Namur*, I, Namur, 1876, pp.34-35. L'acte émane de Baudouin de Courtenay. " *Par desseur* "signifie "au-dessus de" ( Godefroy F., *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au Xve siècle*, Paris, 1883 ). On peut déjà en déduire que la salle en question ne pouvait pas se trouver sur le sommet de l'éperon, ce qui va dans le sens des constatations exposées plus loin. J'ai eu à ce sujet des conversations fructueuses avec Emmanuel Bodart, que je remercie.

<sup>14</sup> Borgnet J., *ibidem*, p.175.

<sup>15</sup> Brouwers D., *op.cit.* , pp. 258-262.

<sup>16</sup> Borgnet J. et Bormans S., *op. cit.* , pp.18-23. N'oublions cependant pas que Yolande de Hainaut, sœur de Philippe-le-Noble, épouse de Pierre de Courtenay et mère de Baudouin de Courtenay a, elle aussi, été impératrice.

*terrarum*, Cologne, 1575, dite "vue Masius".

On le voit, le problème est à la fois ardu et séduisant. Il reflète sans doute une réalité évolutive relativement complexe mais qui n'est pas isolée : on la retrouve souvent en d'autres lieux, dans des sites comparables. Il reflète aussi, à mon avis, une étape dans l'exploitation des sources disponibles : les quelques mentions médiévales utilisées ici sont toutes tirées de textes édités. Une fois la problématique établie et la question posée, une approche combinée de la documentation historique et du terrain devrait permettre de progresser dans leur solution.



*Namur*. Tombe à inhumation d'époque carolingienne. (Photo J.-L. Antoine; copyright Musée archéologique de Namur).

Effectuée en septembre à l'occasion du renouvellement d'une canalisation d'égout, la découverte fortuite, et surprenante, d'une tombe à inhumation à l'intérieur de la cour du château oblige à reconsidérer le potentiel archéologique du site qui pourrait s'avérer plus riche encore que prévu. Nous sommes ici, en effet, à distance respectable du cimetière de Saint-Pierre.

La sépulture, correctement orientée, se trouvait à quelques 5 mètres de la façade du donjon du bas moyen-âge, à peu près à hauteur du centre de celle-ci, côté cour (figure 1, point 2 ). Le bord de fosse était à 1 mètre à peu près sous le niveau de sol actuel. La tranchée, large de 0,80 mètre, ouverte à la pelle mécanique, a recoupé les jambes du squelette (figure 3 ). Celui-ci appartenait à un

individu de sexe féminin, âgé approximativement de 25 à 30 ans, auquel n'était associé aucun mobilier funéraire<sup>17</sup>. Il n'a pas été possible d'étendre le sondage au-delà des abords immédiats de la tombe si bien qu'on ignore si elle était isolée, ce qui serait néanmoins étonnant<sup>18</sup>. Les conclusions qu'on peut tirer de la découverte en sont malheureusement amoindries.

Une analyse au C<sup>14</sup> a livré les résultats suivants : le décès daterait d'entre 680 et 890 de notre ère (calibration à 2 sigmas ; 95% de probabilités)<sup>19</sup>. Outre le fait que cette datation fournit un *terminus ante quem* particulièrement intéressant pour le premier rempart en bois et pierre, on a là la première trace tangible d'une occupation du site à l'époque carolingienne, occupation qui devait se concentrer au cœur de l'éperon, dans un secteur qui n'a jamais été fouillé. De nouvelles investigations archéologiques, que nous appelons de nos vœux, permettraient de s'en assurer. La connaissance du contexte dans lequel se sont installés les comtes pourrait s'en trouver sinon renouvelée, en tout cas considérablement améliorée.

## BAUWENS CATHERINE, BOLLE CAROLINE & LÉOTARD JEAN-MARC Découverte et apprentissage d'une archéologie globale. Le couvent des frères Cellites (La Licorne) à Liège (Lg)

### *Introduction*

La Licorne est implantée dans le quartier Pierreuse à Liège, secteur nord de la ville qui occupe l'extrémité occidentale des coteaux bordant une large part du noyau médiéval.

De sources historiques, il était acquis que, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, un ensemble de bâtiments appelé « La Licorne » était utilisé comme couvent par les frères Cellites alors sollicités par les autorités de la Cité pour venir en aide aux pestiférés. Les Frères, dont la tâche principale était le secours aux exclus, se consacrèrent aussi aux aliénés.

Le site se compose aujourd'hui d'une chapelle flanquée à l'angle nord-ouest de son chevet de trois ailes de bâtiments qui se développent autour d'une cour ouverte vers l'ouest. Cette ouverture fut créée récemment. L'imposant parallélépipède en grès houiller que forme l'aile nord, bien connue pour ses baies à traverse, surmontées de linteaux en accolade et datées du XVI<sup>e</sup> siècle, porte les traces de nombreux remaniements postérieurs à son origine. L'aile orientale, attribuée au XVII<sup>e</sup> siècle, paraît plus homogène ; construite en brique, elle est perpendiculaire au premier volume et vient juxter son extrémité orientale, établissant ainsi la jonction avec la chapelle (datée du milieu XVI<sup>e</sup> pour les parties les plus anciennes). Enfin, faisant face au bâtiment primitif, la cour est délimitée au sud par une bâtisse construite dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

Utilisé jusqu'à la fin des années 80' comme hôpital psychiatrique, l'ensemble, devenu propriété du CPAS de la Ville de Liège fut acheté par le Fonds du Logement des Familles nombreuses de Wallonie afin de le restaurer et de l'aménager en logement. L'intervention archéologique, dont il est ici question, est menée par la Division du Patrimoine du Ministère de Région Wallonne dans le cadre de la restauration des bâtiments annexes de la chapelle.

---

<sup>17</sup> Les déterminations ont été effectuées par Agnès Malevez, qui a aimablement accepté de prendre en charge l'étude anthropologique.

<sup>18</sup> Il faut cependant remarquer qu'aucune tombe n'a été découverte dans l'emprise de la fouille de la casemate 25, toute proche. ( J.-L. Antoine *et alii*, *op.cit.*, pp.7-8 ).

<sup>19</sup> Le coût de cette analyse a été pris en charge par le Ministère de la Région Wallonne. Agnès Malevez s'est chargée des démarches.

### *Mise en œuvre*

Lors des premières recherches menées en 1998 par C. Bolle, dans le cadre d'un travail de fin d'études, des baies médiévales en tuffeau à la modénature raffinée furent mises au jour sur l'ancien pignon est de l'aile septentrionale. Suite à cette importante découverte, la Division du Patrimoine accorda à l'inventeur une convention portant sur le suivi des travaux de décapage et sur l'analyse de cette structure. Parallèlement, des fouilles archéologiques furent mises sur pied dans le cadre des études préalables prévues par le Certificat de Patrimoine ; elles débutèrent en 1999.

Les fouilles en sous-sol entreprises en début de chantier se révélèrent peu rentables. Les arasements des niveaux de sol, apparemment répétés, et en tout cas puissants, rendaient a priori toute lecture précaire ; les sondages mirent en évidence et simultanément ajoutèrent d'importants problèmes de stabilité pour l'édifice. Ces éléments accélèrent la réflexion, alors mûrissante conduisant à une intervention concertée des deux équipes. Les seules études du sous-sol et du pignon est, menées en parallèle de surcroît, apparaissaient en effet comme insatisfaisantes pour la compréhension de l'évolution du site.

La cohérence, l'originalité et les spécificités de la répartition de l'espace interne, de même que les multiples remaniements des différentes structures apparurent progressivement lors de la mise à nu et du décapage des parois. Le recours à des relevés systématiques à petite échelle de toutes les structures, associés à un enregistrement « hiérarchisable » se révéla indispensable. Au terme des premières interprétations, vint s'étoffer la recherche historique et se greffer à l'étude, un important programme d'analyses dendrochronologiques. Notons, tant à l'égard de cette science qu'à celle, proposant l'étude des mortiers et enduits, que les résultats qu'elles produisent, ex abrupto, sans analyse préalable, se révèlent inutilisables et qu'ils peuvent induire de graves méprises, dans le cadre de la restauration notamment.

### *Les premiers acquis*

L'étude globale des éléments archéologiques du bâti et du sous-sol étant en cours, les résultats suivants sont lacunaires, préliminaires et sujets à caution.

Le pignon oriental constitue très certainement une partie du noyau médiéval. Il était probablement attaché, à l'ouest, à certaines structures dont les limites à ce jour n'apparaissent pas encore clairement. Cet édifice devait être très ruiné lorsque débutent, peu avant 1500, les premières restaurations. Un bâtiment d'axe nord-sud, perpendiculaire au volume primitif, se greffa à hauteur du pignon qui, dans la foulée, retrouva son statut suite à la reconstruction d'un volume est-ouest. C'est peut-être à l'état de chantier que Cellites acquièrent le bien.

Les phases de construction et d'aménagement réalisées par les Cellites après leur arrivée (1520) apparaissent plus nettement et sont suivies pas à pas, notamment grâce à l'analyse dendrochronologique. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, dans le volume septentrional, se succèdent la rehausse et la reconstruction des pignons au moins, celle des murs gouttereaux probablement, la pose d'une nouvelle toiture, la création d'une répartition cellulaire au premier étage et d'une cage d'escalier, réalisée en pans de bois, les remplissage et masquage des baies en tuffeau du pignon oriental et la création, peut-être au sein de jours existants, de baies à traverse et linteaux en accolade... L'aile nord-sud, quant à elle, subira des remaniements plus nombreux encore ; construite, comme évoqué ci-dessus, probablement avant l'arrivée des Cellites, elle subira plusieurs fois des refontes complètes. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'aile est réaménagée entièrement. Elle sera réédifiée au XVIII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle est établi un ensemble de structures cellulaires construites en relation avec la fonction spécifique du couvent (intérieurement « hiérarchisé » des malades). Dans le courant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de nombreuses autres transformations sont observées permettant de retracer l'évolution d'un site dont la vocation demeura inchangée durant près d'un demi-millénaire.

Grâce à la pérennité de la fonction des lieux, et aux modalités de mises en œuvre des travaux d'alors permettant l'accumulation des stigmates, une remarquable continuité est ici très richement documentée nous instruisant d'une adaptation continue à l'évolution des mentalités. Il est important d'en enregistrer les traces avant une réhabilitation brisant cette continuité et éradiquant les témoignages qu'elle généra.

**BEYAERT MARC**

**Verslag van de werkzaamheden aan Dulle Griet bombarde (Gent) (O.-VI.)**

Gent, ABB-loods in de Sint Salvatorstraat, 18 en 22 maart 1999. Om de structuur van de vuurmond en de binding tussen kruitkamer en loop te kunnen achterhalen, werd ter hoogte van de 20e hoepel een gat van 12mm breed en 350mm diep geboord. Per 10mm vordering werden de boorbramen opgevangen en als monsters voor verder onderzoek opgeslagen. In het boorgat werd een endoscopische camera aangebracht, die de aanblik van de wanden van het boorgat over de volledige diepte in vier richtingen op videofilm vastlegde.

De doeltreffende studie van de bewegende videobeelden bleek echter zo goed als onmogelijk te zijn. Van juni tot september 2000 werd de videofilm daarom opnieuw "bewerkt" (BVBA Elbe in Deinze): om de beelden precies te kunnen identificeren, werden zij gedigitaliseerd en genummerd. Uit elk van de zes ter plaatse waargenomen structuurlagen en uit elk van de vijf "overgangszones" tussen deze lagen, werden dan telkens de meest "sprekende" beelden geselecteerd, die in een fotoboek werden uitgeprint en op CD-rom werden vastgelegd.

Anderzijds werd het onderzoek op de sinds 1998 verzamelde monsters van de vuurmond verdergezet door prof. dr. J.C. Hardy, hoofd van de Leerstoel Bouwkunde aan de Koninklijke Militaire School te Brussel.

Een eerste uitvoerig artikel over de Dulle Griet, verscheen in de Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent, Nieuwe Reeks, Deel LIII, Gent, 1999, p.3 -59, onder de titel: Nieuw historisch onderzoek van de Dulle Griet bombarde te Gent. Dit artikel is de synthese van ons historisch onderzoek met betrekking tot de bombarde. Een tweede, meer technisch artikel over dit onderzoek, zal waarschijnlijk volgend jaar verschijnen in het tijdschrift van de Gentse Archeologische Dienst: Bodem en Munument. Ook prof. dr. J.C.Hardy, heeft voor volgend jaar de publicatie gepland van een technisch artikel over het optillen en het vervoer van de bombarde.

**BOSSICARD DOMINIQUE & MIGNOT PHILIPPE**

**Saint-Hubert : Travaux d'égouttage autour de la basilique (Lux.)**

La Ville de Saint-Hubert a confié au Service Technique provincial (A. Hennico) une série de travaux visant à résoudre les problèmes de stabilité, d'humidité touchant la basilique. La première tranche concerne la révision du réseau d'égouttage périphérique avec la reprise des eaux pluviales des toitures. Une tranchée a été ouverte le long de la façade nord à une profondeur moyenne d'environ 0,70 m sous le niveau du parage actuel. Entre l'aile du Palais abbatial et le transept, on se situe à hauteur de l'aile du cloître disparu au XIX<sup>e</sup> siècle. Les fondations descendent largement en dessous de la tranchée.

Les sondages de J. Mertens en 1956 situent la roche en place à au moins 80 cm sous le niveau actuel de la Cour. Ce secteur était déjà perturbé par une canalisation moderne qui avait recoupé une zone sépulcrale. Depuis le transept, les murs des chapelles entourant le chœur reposent sur le schiste qui affleure sous le niveau actuel. Sur cette portion, aucune sépulture n'est apparue.



Une tranchée profonde, perpendiculaire à l'église, vers le centre de la Cour a recoupé l'ancien caniveau d'amenée d'eau en brique connu par le plan de Le Gay (vers 1774).

L'an prochain, la poursuite de l'égouttage concerne la rue du Parc, le long de la façade sud de la basilique.

**BRULET RAYMOND, BRUTSAERT A. & COQUELET C.**

**Étude de la stabilité de la Cathédrale Notre-Dame de Tournai. Reconnaissance archéologique des fondations et topographie ancienne (Ht)**

Au mois d'août 2000 a débuté la deuxième campagne de sondages archéologiques, réalisée par le Centre de Recherches d'Archéologie Nationale (UCL), dans la cathédrale Notre-Dame de Tournai. Cette recherche est menée dans le cadre d'une étude géotechnique du sous-sol et de la stabilité de la cathédrale, conduite par l'ingénieur A. Tilmant, et grâce au soutien de la Région Wallonne (DGATLP). Cette opération fait suite et complète celle de 1996 (cfr A.M., 20, p. 30-32).

De nouveaux sondages ont été ouverts dans le transept nord et dans le narthex de la Porte Mantille. En outre, la fouille de la troisième travée du bas-côté méridional, commencée en 1996, a été poursuivie sur les travées voisines.

Du point de vue archéologique, le sondage du bas-côté méridional présente le plus d'intérêt. Mis à part le béton de sol d'une nef pré-romane, situé à 2,50 m de profondeur, une tour d'escalier à vis d'avant-corps ou d'avant-nef à laquelle donne accès l'embranchement de la baie d'ouverture découverte en 1996 a été mise à jour. La tour, bien qu'assez étroite, a des murs d'élévation de 1,20 m de large, attestant de la monumentalité de l'ouvrage. Cette tour daterait du XI<sup>e</sup> siècle et fait peut-être partie d'un westbau originel.

Le mur de façade est construit sur un mur plus ancien en soubassement et dont l'orientation, similaire aux maçonneries romaines et mérovingiennes découvertes lors de la fouille des anciens cloîtres canoniaux (cfr A.M., 22, p. 49-50), diffère de celle de la cathédrale. Ce mur ancien est constitué de moellons de pierres calcaire équarris, disposés en lits réguliers et maçonnés avec du mortier rose.

Au sud-ouest de la façade pré-romane du Xe-XI<sup>e</sup> siècle, le béton de sol est très bien conservé. L'extension de sa fouille vers le sud-est a permis de dégager un mur arasé, maçonné avec du mortier jaune, dont la direction semble parallèle au mur de fondation de la cathédrale.

D'autre part, une douzaine de centimètres sous le carrelage actuel, le niveau de sol roman de la nef au XII<sup>e</sup> siècle a été mis au jour, sous la forme d'un béton rose uniforme sur radier, sans aucune trace de dallage. Ce sol présente un pendage vers l'entrée principale de la cathédrale, au nord-ouest. Ce pendage peut être mis en relation avec celui observé sur les fondations lors de la fouille de 1991 (cfr DRA 4, 1994, p. 65-104).

Dans le sondage de la Porte Mantille, au pied de la Tour Brunin, le sol en béton rose a également été fouillé, une cinquantaine de centimètres sous le carrelage actuel. Par contre, dans le transept septentrional, le sol est constitué de carreaux et de frises en pierre de Marquise. Parfois, seule leur empreinte est visible dans le mortier.

L'examen de ces sols ainsi que l'analyse des fondations et celle de l'élévation (cette dernière conduite par le Centre d'Histoire et d'Archéologie du Bâtiment, UCL), confirment les grandes phases du chantier roman du XII<sup>e</sup> siècle.

Bien que les travaux ne soient pas achevés, ils nous permettent déjà d'affiner notre compréhension des phases pré-romanes et du haut Moyen-Age sur le site de la cathédrale.



DEGRAEVE ANN

### **De eerste stadsomwalling van Brussel - Nieuwe ontdekkingen aan de Treurenberg (Br.)**

Het immobilienproject aan de Treurenberg n06-14, achter de St.-Michiels en St.-Goedele kathedraal, ontwikkelt zich ter hoogte van de St. Goedelepoort behorende tot de eerste omwalling van Brussel. In 1952 werden tijdens wegenwerken ter hoogte van Treurenberg n016 de funderingen blootgelegd van in van de torens van de middeleeuwse poort (Atlas van de archeologische ondergrond van het gewest Brussel. 10.2. Brussel Vijfhoek. Archeologische ontdekkingen, p.133). In het kader van de concertatieprocedure voorafgaand aan de stedenbouwkundige vergunning, heeft de Dienst voor Monumenten en Landschappen de tussenkomst verkregen van een archeologisch team van de Koninklijke Musea voor Kunst en Geschiedenis voor de aanvang van de algemene graafwerken. Een eerste opgravingsfase vond plaats van 13 maart tot en met 30 juni 2000.

Tijdens het afkalken van de muren werden in de kelders van de huizen gelegen Treurenberg n012 en 14, de funderingen en, op het gelijkvloers, een deel van de noordelijke zijgevel van het noordelijk poortgebouw van de St.Goedelepoort blootgelegd. Ze zijn opgebouwd uit grote goed gehouwen kalkzandstenen. Een sondering in de kelder van Treurenberg n012 onthulde nog 2 stenen muren die eveneens tot het poortgebouw behoren.

De percelen van Treurenberg n010 en 14 grenzen aan elkaar ter hoogte van de eerste omwalling die hier op haar volledige hoogte is bewaard over een lengte van twee traveeën. Dit geheel bevindt zich ten noorden van het poortgebouw en ligt in het verlengde van de eerste omwalling gelegen op het perceeleinde van de huizen aan de Wildewoudstraat.

Langs de intra-muros-zijde van de omwalling (Treurenberg n010) zijn, van kelder tot derde verdieping, achtereenvolgens zichtbaar: drie pijlers met elkaar verbonden door open funderingsbogen in grof gehouwen stenen. Hierboven volgt het tweede niveau bestaande uit gesloten bogen in regelmatig gehouwen stenen voorzien van schietgaten in een uitstekende staat van bewaring. Deze laatste waren enkel dichtgemaakt met een laag moderne bakstenen en overdekt met een dunne pleisterlaag. De zuidelijke boog is lager dan de noordelijke boog en vormde waarschijnlijk de overgang naar het poortgebouw. Het verbindingsstuk tussen de omwalling en de poort is echter vernield in later tijden en vervangen door bakstenen muren.

De extra-muros-zijde van de omwalling is enkel zichtbaar in het huis gelegen Treurenberg n014. Het betreft de travee tussen de eerste en tweede pijler. De overgang van de onderste rij bogen naar de bovenste rij wordt versterkt door een schuine boord. Deze geeft het niveau aan van de aarden ophoging tegen de onderste bogen.

In het huis Treurenberg n010 werd een sondering uitgevoerd om de vraag vanwege de architecten naar de aanwezigheid van een kelder te beantwoorden. Tijdens deze opgravingen werd het werkniveau van de St. Goedelepoort en de eerste omwalling ontdekt. Dit loopvlak bestaat voornamelijk uit kalkzandstenen houwresten en enkele ceramiekfragmenten.

Onder dit loopvlak werden de funderingen van een houten woning ontdekt, ingebed in ploegland. Onder dit ploegland bevinden zich verschillende afvalputten met beendermateriaal en slecht gebakken grijs aardewerk. Analyses worden momenteel uitgevoerd om een preciese datering van deze structuur te kunnen voorstellen.

DEGRAEVE ANN

### **Archeologisch noodonderzoek aan de Zavel te Brussel (Br.)**

Het immobiliënproject dat gerealiseerd wordt op de hoek van de Ruisbroek- en Bodenbroekstraat te Brussel, achter de Zavelkerk, ontwikkelt zich ter hoogte van een zeer oud

huizenblok waarvan slechts enkele gebouwen worden bewaard. De archeologische kaart van Brussel Vijfhoek geeft een sedert de 18de eeuw weinig geremaneerd terrein aan. In het kader van de concertatieprocedure voorafgaand aan de stedenbouwkundige vergunning, heeft de Dienst Monumenten en Landschappen de mogelijkheid verkregen tot evaluatie van de kwaliteit van de archeologische bodem.

Een eerste opgravingscampagne door een archeologisch team van de Koninklijke Musea voor Kunst en Geschiedenis vond plaats van 25 januari tot en met 25 februari 2000 in overleg met de bouwheer en de aannemer. Verschillende sonderingen werden gerealiseerd op het terrein aan de achterzijde van de deels bewaarde huizen aan de Ruisbroekstraat 63-65.

In het westelijk deel van het perceel bevond zich een citerne, een kalkput en afvalkuilen te dateren vanaf de 14de eeuw tot de moderne tijden. Deze zone vormde een tuin temidden van het huizenblok.

Sonderingen ter hoogte van de achtergevels van de drie bewaarde huizen in de Ruisbroekstraat tonen de aanwezigheid van een lange muur met diepe funderingen, parallel aan de achtergevels op een afstand van +/- 1,5m. Deze muur leidt naar een klein gebouw. De stratigrafische relatie tussen deze structuren en de huizen van de Ruisbroekstraat kon niet worden onderzocht daar de aannemer de betonnen funderingen van de toekomstige ondergrondse parking had aangebracht. De studie van de oude kadasters toont aan dat de lange muur en het gebouwtje zeker al aanwezig waren in de 18de eeuw (Dupuis, 1777). Deze structuren begrepsden de bovenvermelde tuin en werden voor 1835 afgebroken voor de aanleg van een geplaveide binnenkoer (Craan W.B., Plan giometrique de la ville de Bruxelles, 1835). De sleuven hebben geen bewoningslagen in situ opgeleverd. Het archeologisch materiaal uit de afvalkuilen klimt op tot de 14de eeuw.

Het immobilienproject voorziet eveneens in de reconstructie van het interieur van de huizen aan de Ruisbroekstraat 63-65. De aanwezigheid van een waterput binnen in van deze huizen heeft geleid tot een noodopgraving van 16 augustus tot 27 september 2000.

Een evaluatie van de historische en architectonische elementen door L. De Clercq (1995, in opdracht van de bouwheer J. Hollander) toont aan dat deze drie huizen niet terzelfdertijd werden gebouwd. In de 16de eeuw bestond het huizenblok uit twee diephuizen en 1 langhuis, gebouwd in U-vorm. De waterput bevond zich in de binnenkoer. Het huidige middelste huis dat op deze binnenkoer werd gebouwd, zou, volgens L. De Clercq, bijgevoegd zijn aan het einde van de 16de-begin 17de eeuw.

Het dichtmaken van de waterput met 4 schouwstijlen in blauwe steen dateert uit dezelfde periode als de constructie van het middelste huis. Om nog toegang te hebben tot de waterput wordt in de kelder een gang uitgegraven en een rechthoekige opening gehakt in de wand van de waterput.

De binnenzijde van de waterput is vervaardigd in halfcirkelvormig gehouwen witte steen. De buitenzijde van de put bestaat uit twee niveaus van rode baksteen. Op verschillende dieptes vindt men ijzeren staven, haken en nagels. De nog altijd werkzame waterfilter bevindt zich op een diepte van +/- 8 m en bestaat uit zandstenen. Het archeologisch materiaal aangetroffen op de bodem van de put behoort tot de moderne periode. Enkel de studie van de behouwing van de witte stenen binnenbekleding van de waterput en het onderzoek van de archeologische structuren er rondom zullen ons een aanwijzing geven van zijn constructiedatum.

## DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & DE BLOCK ANN

### Een 12<sup>de</sup>-eeuwse stenen weg onder het Sint-Martensplein te Aalst (O.-VI.)

In het voorjaar van 2000 werd de zone rondom de Sint-Martinuskerk heraangelegd. Deze infrastructuurwerken omvatten ook de vernieuwing van de riolering en de waterleiding. Naar aanleiding van de bouw van een groot bloemenperk van 15 op 5 meter centraal op het Sint-

Martensplein, werd door het I.A.P. en de stad Aalst een archeologisch onderzoek voorzien. Door de heraanleg van de riolering was het mogelijk reeds een doorsnede van het plein te bekijken, waaruit bleek dat op de moederbodem een oude wegverharding uit de 12<sup>de</sup> eeuw bewaard gebleven was. De niet door de riolering verstoorde zone voor onderzoek bedroeg ongeveer 3 op 15 meter. De opgravingen vonden plaats van 21 februari tot 2 maart.

Het Sint-Martensplein vormt de verbinding tussen de op de top van een zandrug gelegen St.-Martinuskerk en de iets meer dan 6 meter lager, aan de Dender gesitueerde Oude Vismarkt en het Oud-Hospitaal. Het hoogteverschil op het huidige straatniveau tussen de uiteinden van de 15 meter lange sleuf bedraagt ongeveer een meter.

Het oudste spoor is een met wat steenslag verharde zone, waarschijnlijk een oud wegtracé, rechtstreeks op de moederbodem aangelegd. Dit impliceert dat het terrein ten dele werd afgegraven voor de aanleg ervan. In de onderste helft van de sleuf zat er een colluviumlaag tussen, waarin opnieuw scherven in prehistorische techniek zijn aangetroffen. Een kuil en een greppelrestant behoren eveneens tot de oudste sporen, maar ze kunnen, bij gebrek aan vondsten, niet gedateerd worden.

Parallel met de oudste wegverharding liep een grachttracé, op twee plaatsen onderbroken, mogelijk telkens aan de ingang van een erf dat op de weg uitgaf. Pas na de opvulling van de grachten en de ophoging van het terrein met grote hoeveelheden organisch materiaal, waarin honderden fragmenten leerbewerksafval aangetroffen zijn, is de weg heraangelegd. Hiervoor werden boorden van drie tot vier meter lange boomstammen aangebracht, op hun plaats gehouden door tot één meter lange palen. Binnen deze afboording werd dan een verharding van steenslag en grotere kalkzandsteenbrokken gelegd, 10 tot 15 cm dik. De breedte van dit wegdek kon door de verstoring van de riolering niet exact gemeten worden, maar moet ongeveer 2,5 tot 3 meter bedragen hebben, zijnde een karbreedte. Minstens op één plaats was een deel van het wegdek vernieuwd, waarbij grote, afgeplatte kalkzandstenen werden gebruikt.

Na een nieuwe terreinophoging werd een nieuw wegdek aangelegd. Het was dubbel zo breed, en was afgeboord door grote, langwerpige op hun kant geplaatste kalkzandstenen. Het wegdek zelf bestond uit grote en kleinere, afgeronde kalkzandstenen, gebed in een gele zandleem. Ook hier waren op verschillende plaatsen duidelijk reparaties aangebracht, waarbij soms over een afstand van enkele meters het wegdek was vernieuwd. Langsheen de weg was een ondiepe greppel gegraven, gevuld met kleine brokken en gruis van kalkzandsteen, bedoeld als drainage. Geassocieerd met deze weg werd materiaal aangetroffen dat ten laatste in de vroege 13<sup>de</sup> eeuw gedateerd kan worden. Bij het opgeven van deze weg werd een groot deel van de bestrating uitgebrouwen. Tot in de 18<sup>de</sup> eeuw werd op deze plaats geen stenen bestrating meer aangelegd. Een 40 cm dik pakket van beige zandlemige lagen verwijst naar de weg van aangestampte grond die er in de tussenliggende periode gelegen heeft.

Een controle van de rioleringswerken in de Onderwijsstraat en de aansluiting met het Sint-Martensplein bevestigde opnieuw de aanwezigheid van de gracht omheen het Zelhof/Oud-Hospitaal. Opmerkelijk was de vondst van een ligger, steunende op een zware paal, gesitueerd op de rand van de gracht. Op de ligger bevond zich een steenslag in kalkzandsteen zoals die op de verschillende wegdekken van het Sint-Martensplein werd aangetroffen. Het betreft hier dan ook hoogstwaarschijnlijk de aanzet van de brug over de gracht naar het Zelhof, die aansloot op de verharde bestrating.

Deze kleinschalige opgraving bewijst het bestaan van een toegangsweg, die in de tweede helft van de 12<sup>de</sup> eeuw verhard was met natuursteen, en die aansloot op een brug naar het omgrachte Zelhof. Het feit dat de toegangsweg in deze periode nog een bijzondere aandacht krijgt toont aan dat het Zelhof dan nog een belangrijke rol speelt als (bestuurlijk?) centrum. Toevallig of niet loopt deze periode samen met het uitsterven van het huis van Aalst na de dood van Dirk in 1166 en de teruggave van zijn bezittingen aan de graven van Vlaanderen. De rol van het Zelhof is echter

definitief uitgespeeld op het moment dat de Grote Markt gecreëerd werd en het schepenhuis in het eerste kwart van de 13<sup>de</sup> eeuw gebouwd. Het Zelhof geraakte in de eerste helft van de 13<sup>de</sup> eeuw in verval, en werd tenslotte in 1242 door gravin Johanna van Constantinopel aan het O.L.V.-Hospitaal geschonken.

## DE GROOTE KOEN, MOENS JAN, CHERRETÉ BART & DE BLOCK ANN Onderzoek van de 13<sup>de</sup>-eeuwse ziekenzaal in het Oud-Hospitaal te Aalst (O.-VI.)

In samenwerking met de stad Aalst heeft de Buitendienst Oost-Vlaanderen van het I.A.P. in de maanden november en december van 1999 een archeologisch onderzoek verricht in de 17<sup>de</sup>-eeuwse ziekenzaal van het Oud-Hospitaal. De aanleiding was de renovatie van het gebouw en de inrichting als museumvleugel. Vooral de geplande vloerverwarming, waarvoor het oppervlak tot een halve meter onder het oude vloerniveau zou worden afgegraven, vormde een bedreiging voor het bodemarchief. De stad Aalst had een opgravingstermijn van twee maanden ingeschreven in de planning. Er werd besloten op vier plaatsen twee meter brede sondagesleuven te graven, die tot op de moederbodem zouden worden uitgegraven, en aan de hand van die gegevens te besluiten wat met de bovenste 50 cm van de rest van de zaal zou worden gedaan. Enkele in het oostelijk deel van de zaal bleken oudere vloerniveaus aanwezig te zijn, terwijl in de rest van de zaal geen enkel vloerniveau bewaard gebleven was.

Het archeologisch onderzoek leverde heel wat informatie op over de ruimtelijke ontwikkeling van deze zone en over de geschiedenis van de bebouwing. Pas vanaf de tweede helft van de 12<sup>de</sup> eeuw werd het gehele terrein binnen het gebouwencomplex van het Oud-Hospitaal in gebruik genomen. Grote hoeveelheden aarde werden aangevoerd om een deel van de winterbedding van de Dender op te vullen. Ter hoogte van de kadelij, die geplaatst werd op 20 meter van de oorspronkelijke oever, was het opvullingspakket ongeveer 2,20 meter dik.

Johanna van Constantinopel, gravin van Vlaanderen en Henegouwen, schonk in 1242 de gronden van het vroegere Zelhof aan het Onze-Lieve-Vrouw-hospitaal, dat blijkens de archeologische gegevens kort daarna met een nieuwbouw startte. Het ging om een langwerpige zaal van ong. 22 m lang en 5,5 m breed, waarvan de fundering bestond uit kalkzandsteen. De zijde aan de Dender, dat in het water stond, was mooi afgewerkt aan de hand van zorgvuldig gekapte en gestapelde blokken kalkzandsteen. De breedte van de fundering (45 cm) toont aan dat deze oudste ziekenzaal nooit volledig in natuursteen was opgetrokken. De vulling van een reeks 14<sup>de</sup>-eeuwse kuilen binnen het gebouw en een bijhorende puinlaag erbuiten bestond uit de resten van een afgebrand gebouw - honderden dakpanfragmenten en brokken verbrande leem - die duidelijk afkomstig waren van een vakwerkbouw. Deze gegevens tonen aan dat het oorspronkelijke hospitaal bovengronds in vakwerk was opgetrokken. Na de brand in het midden van de 14<sup>de</sup> eeuw werd de ziekenzaal heropgetrokken in baksteen, met hergebruik van de natuurstenen fundering. Dit ging samen met een uitbreiding in oostelijke richting, waarbij opnieuw een deel van Dender werd opgevuld, tot op de huidige rooilijn aan de Burchtstraat. Het betrof een aanbouw in baksteen van 10 meter lang en 4,80 meter breed, voorzien van een leemvloer en een betegelde hardplaats. In een latere fase werd de hard verplaatst naar de gemeenschappelijke muur met de grote zaal en werd er een tegelvloer gelegd. Dit vertrek was met een 70 cm brede deuropening verbonden met de grote zaal.

Blijkens de cartografische bronnen is de eerste hospitaalzaal verdwenen in de tweede helft van de 16de eeuw, 50 tot 75 jaar voor de bouw van de nu nog bestaande hospitaalvleugel naast de kapel. Vanaf het oudste stadszicht van Van Deventer, die zijn plans maakte tussen 1540 en 1575, en zijn opvolgers Hoogenbergh, Braun en Guicciardini (tussen 1576 en 1588) tot De Dijn in 1629, is er naast de O.L.V.-kapel geen ziekenzaal afgebeeld. Pas op het stadsplan van Sanderus uit 1644 is het

nieuwe gebouw te zien. Deze 'verdwijning' houdt mogelijk verband met de godsdiensttroebelen van de 16<sup>de</sup> eeuw, waarbij heel wat religieuze gebouwen in Vlaanderen werden vernield en afgebroken.

DEMETER STEPHANE

### Chronique de l'archéologie bruxelloise (Br.)

La Cellule Archéologie du Service des Monuments et des Sites du Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale a poursuivi, en 2000, la politique mise sur pied depuis son installation en 1996. Pour pallier l'absence de " service des fouilles ", l'équipe archéologique qui avait été créée au sein des Musées royaux d'Art et d'Histoire a été reconduite pour un an, en 2000, par le biais d'un marché de service et une deuxième équipe archéologique a été mise en place dans le même cadre. Ces deux équipes archéologiques se composent d'une archéologue, d'un dessinateur et de deux ouvriers. Leur programme d'intervention sur le terrain et d'étude des résultats fut le suivant :

- étude et publication des résultats des fouilles menées place Saint-Job à Uccle en 1998 ;
- des sondages archéologiques et un examen du bâti dans l'ancien hôtel de Lalaing-Hoogstraeten dans le cadre des études préalables au projet de rénovation du complexe administratif régional à la place Royale, à Bruxelles ;
- sondages d'évaluation et fouilles préventives sur le site de l'ancien prieuré de Rouge-Cloître à Auderghem, dans le cadre des études préalables au projet de réaménagement du site par la Régie foncière régionale (voir la notice à la signature de Sylvianne Modrie dans le présent volume) ;
- suivi du chantier d'exécution de l'extension du Palais des Beaux-Arts, en sous-sol, au pied des vestiges de la première enceinte de Bruxelles ;
- suivi du chantier de réaménagement du jardin de la maison d'Erasmus à Anderlecht ;
- fouille préventive sur le terrain à bâtir rue Villa-Hermosa, 18 à Bruxelles
- suivi d'un terrassement pour maison unifamiliale rue Shuermans, à Jette, sur le site de l'abbaye de Dieleghem ;
- fouilles de sauvetage sur un tronçon de la première enceinte de Bruxelles, rue des Colonies (hôtel de Ligne) ;
- fouilles préventives dans le réaménagement d'une cave rue Léopold, 25 à Bruxelles (fondations de la première enceinte)
- fouilles de sauvetage de structures médiévales et post médiévales découvertes au cours d'un chantier de construction rue de Ruysbroeck, 63-65, à Bruxelles (voir la notice à la signature d'Ann Degraeve dans le présent volume) ;
- fouilles préventives aux abords de la première enceinte, Treurenberg, 6-14, à Bruxelles (voir la notice à la signature d'Ann Degraeve dans le présent volume) ;
- sondage d'évaluation sur le terrain sis rue du Marché-aux-Porcs, 15-17, à Bruxelles.

Le 30 mars 2000, le Gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale a ouvert la procédure de classement comme monuments de onze tronçons de la première enceinte de la Ville de Bruxelles (XIII<sup>e</sup> siècle) situés boulevard de l'Empereur, rue du Chêne, rue du Midi, rue Saint-Christophe, rue des Chartreux, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, rue Sainte-Catherine, rue Léopold, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères et rue Ravenstein. La procédure de classement comme site archéologique a également été entamée, à la même date, pour le site de la fortification michelsberg dite de « Boitsfort-Etangs » ainsi que pour les deux *tumuli* voisins. Les classements définitifs devraient intervenir en 2001. En outre, le 14 décembre 2000, une procédure de classement a été entamée pour la chapelle Sainte-Anne à Auderghem, au titre de monument, et pour ses abords, au titre de site archéologique.

Les trois nouvelles protections au titre de site archéologique par le biais du classement tel que défini par l'ordonnance du 4 mars 1993 relative à la conservation du patrimoine immobilier en Région de Bruxelles-Capitale correspondent en fait à la création de réserves archéologiques pour les générations futures puisque, *stricto sensu*, le classement interdisant la destruction, il interdit également la fouille exhaustive.

Le 4 septembre 2000, le Secrétaire d'Etat chargé des Monuments et des Sites et le président de la Confédération de la Construction de Bruxelles-Capitale ont signé, avec dix-huit grands entrepreneurs généraux, actifs dans la Région, la « Charte pour la protection des sites et des découvertes archéologiques ». Fruit de l'expérience de près de dix ans d'archéologie régionale, la charte vise à réguler les situations où le travail des archéologues entre en conflit avec la bonne exécution des innombrables chantiers urbanistiques menés sur le territoire de Bruxelles-Capitale. La piste suivie est celle de la reconnaissance mutuelle des intérêts essentiels de chacun, archéologue ou entrepreneur. D'un côté le travail des archéologues est reconnu sur l'ensemble des chantiers de la Région ; de l'autre les interventions archéologiques seront telles qu'elles n'entraveront pas la bonne marche des chantiers principalement parce qu'elles seront prévues suffisamment longtemps à l'avance et limitées à une durée définie préalablement. Les premiers cas d'application de la charte se présenteront en 2001.

DESPRIET PHILIPPE

#### **Kortrijk: gotische begijnhofkapel (W-VI)**

Tussen 10 juli en 09 augustus 2000 onderzocht de Archeologische Stichting voor Zuid-West-Vlaanderen de Sint-Mattheuskapel van het Kortrijkse begijnhof.

Oudste vermelding: 1285.

Achter het metselwerk van de huidige kapel gaat een ouder gebouw van ca. 1350 terug: een eenbeukige kapel —oost-west gericht — met oostelijk driesijdig koor en westelijke gevel met hoofdingang. Afmetingen: 18,30 x 8,50 m buitenwerks. De constructie was voorzien van 16 steunberen, een noordelijke zijingang, een groot westvenster en 11 kleinere spitsboogvensters.

De derde fase van de restauratie bood in samenhang met het bodemonderzoek de kans tot reconstructie van het gotisch gebouw; het was gebouwd op een oudere site (4<sup>o</sup> eeuw), rustte op trapvormige funderingen met aardbogen en werd herhaaldelijk tot zijn huidige 18<sup>o</sup>-eeuws uitzicht verbouwd, o.m. door het verlagen van het zadel, het wijzigen van de toegangen, het optrekken van een noordelijke traptoren, het dichtmetselen van vijf oude en het aanbrengen van zes grotere vensters in de langsgevels, het slopen en of vervangen van bouwvallige steunberen en de ombouw van het interieur naar 18<sup>o</sup>-eeuwse smaak en opvattingen.

De opgravingen brachten een grote verzameling aardewerk aan het licht. De oudste vondstengroep dateert van de 13<sup>o</sup> eeuw en het begin van de 14<sup>o</sup> eeuw en omvat Andennenaar, kogelpotten, grijs en radgestempeld aardewerk (1200-1250) en hoogversierde kruiken (1250-1325), een dubbele tournois van Filips IV de Schone (1295-1303 of 1303-1305).

Enkele jongere vondsten: de grafsteen van Margriete vanden Berghe (1527), de ruitvormige zerk van Elisabeth Cavsse (1705), een lakenlood uit Leiden...enz.

Despriet Ph., *Ontstaan en ontwikkeling van het Kortrijkse begijnhof*, Archeologische en Historische Monografieën van Zuid-West-Vlaanderen, deel 45, Kortrijk 2001.

**DESPRIET PHILIPPE, DEJONCKHEERE MAARTEN & KOOPMAN ALBERT**  
**Menen: studie en inventarisatie van het archeologisch patrimonium (W.-VI.)**

De noodopgravingen en de systematische veldverkenning in Menen (West-Vlaanderen) – gestart in 1987 door de Archeologische Stichting voor Zuid-West-Vlaanderen – hebben eind 2000 al 95 vindplaatsen opgeleverd, daterend van de late-steentijd tot heden.

De stadskern groeide als volgt:

- Tot 1351 een feodale kern met herenwoning, kerk (oudste vermelding: 1077), een water- en een windmolen, tolrecht op Leie en weg Rijsel-Brugge.
- Deze kern groeide noordwaarts uit tot het Nieuwe Hof (nu: markt en stadhuis; enkele 13<sup>e</sup>-eeuwse vondsten).
- De verruimde kern verwierf in 1351 van de graaf het stadsrecht en kende een grote opbloei van textiel en bierproductie. Het hoogtepunt werd bereikt tijdens de 16<sup>e</sup>-eeuw (talrijke bodemvondsten).
- 1578-1580, aanleg van een aarden, gebastioneerde vesting in het kader van een poging tot vestiging van een Calvinistisch bestuur uit Gent.
- Na de aanhechting van Frans-Vlaanderen door de Vrede van Nijmegen werd Menen een modelvesting, uitgebouwd door Vauban in 1679-1689 in het kader van de Franse grensverdediging „Pré Carré”. Talrijke bodemvondsten.
- In 1744-1748 als vesting volledig verwoest. Talrijke vondsten; muntschat eind 18<sup>e</sup>-eeuw).
- In 1817-1830 door Willem I – koning der Nederlanden – opnieuw zwaar versterkt in het kader van de geallieerde grensverdediging tegen Frankrijk, bekend als „Wellingtonlinie”. Talrijke vondsten met inventarisatie van alle militaire infrastructuurwerken, waarvan bastions, courtines en kazematten al gerestaureerd.

Een globale studie is in voorbereiding; een totaalprospectie laat toe de archeologisch waardevolle zones in te schatten en bedreiging door bebouwing voor te zijn.

**DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY**  
**Archeologisch noodonderzoek aan de Sint-Jacobstraat en het Guido Gezelleplein te Ieper (W.-VI.)**

De graafwerken voor de aanleg van de ondergrondse parking van Novotel-Ieper konden archeologisch tamelijk intensief gevolgd. De werf ligt L-vormig in de hoek van de Sint Jacobsstraat en het Guido Gezelleplein, net ten N van de westbouw van de Sint Jacobskerk. Van bij de aanvang van de werken waren er goede contacten en afspraken tussen het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium en de NV Building & Engeneering (T. Verstraete en F. Parmentier) waardoor het opgravingswerk bijna rimpelloos kon verlopen. De werkzaamheden grepen met tussenpozen plaats in augustus-september 2000. Het ophogingspakket werd meteen afgegraven tot op de 13de-eeuwse bodem.

De zolang verwachte gracht rond de Sint-Maartenskern werd niet aangesneden. Wel werd een beschoeid grachtje, ongeveer parallel aan de Sint Jacobskerk, opgemerkt.

Parallel aan deze gracht stond een imposante houten constructie (12 x 4,5m) met enkele aanbouwsels (3,4 x 2,25 en 4,75 x 1,25m) aan de waterkant. In de wanden zijn bepaalde palen koppelsgewijze ingeplant. Wat dit voor de constructie betekent is vooralsnog onduidelijk. Noordelijker werden de restanten gevonden van vier andere houten constructies. Een ervan mat 5,2 op 3m, een andere 4,5 op 7,5m. Later (eind 14de eeuw) werd deze laatste houtbouw vervangen door baksteenbouw (24 x 11,5 x 5,5cm), waarbij bijna alle palen in of naast de bakstenen muren bewaard bleven. Deze zone wordt



volledig omgeven door een stenen muur (21 x 25m) die aansluit op een ijzerzandstenen constructie. Binnenwerks meet dit gebouw 6,9 op minstens 7,5m

Ook in de noordelijkste hoek van de werf valt de hoek van een bakstenen ommuring op.

Vanuit de Sint Jacobsstraat vallen een drietal andere houten constructies op, die alle haaks op de straat staan (8 x 3,5; 11 x 3,75 en 6 x 2m). Ook hier wordt een grote zone omschreven door een bakstenen muur (20 x 30m), die aansluit op een ijzerzandstenen constructie (binnenwerks 6,5m breed) en wordt een 3de 13de-eeuws domein herkend..

Na de opgave van deze bewoning werd het terrein benut om er een groot bakstenen gebouw op te trekken, waaraan tal van beerputten, waterputten en gemetste rioleringen verbonden waren. Na als woning door de familie Malou te zijn benut (18de eeuw) werd het in de 19de eeuw een afhankelijkheid van het Sint Jozefsgesticht.

Daarnaast werden heel wat waterputten (met loden aanvoerbuizen), beerputten, afvalputten, en greppels geconstateerd met bijhorende overvloedige vondstcontexten. Ook erfafsluitingen, bestaande uit dicht tegen elkaar geplaatste paaltjes, waartussen vlechtwerk is aangebracht, komen voor. Dit vormt het eerste archeologische bewijs voor de zo befaamde Ieperse "thuynen".

## DEWILDE MARC & VANHOUTTE S.

### Archeologisch noodonderzoek aan de Gevangenisstraat te Ieper (W.-VI.)

De aanleg van een ondergrondse parking aan de Gevangenisstraat te Ieper werd eind januari-begin februari 2000 verder gezet. Nu was een strook langs de Gevangenisstraat (haaks op de vorige zone - *Archaeologia Mediaevalis*, 22, 2000, 56-57 ) aan de beurt. De samenwerking tussen het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium en de verschillende betrokken ondernemingen (NV Coudron, NV Valcke, NV Verbeke) bleef op peil en er werden andermaal interessante archeologische fenomenen genoteerd.

De oudste constructie, die werd aangetroffen, was een groot, NO-ZW-gericht, houten gebouw, dat 8m breed en minstens 25m lang was. De algemene structuur is driebeukig, waarbij het middenste gedeelte onder zadeldak 5m breed was. De zijbeuken (onder lessenaarsdak) waren 1,5m breed. Naast een aantal aanpassingen vielen duidelijke opdelingen, compartimenteringen en een aanbouw op. De opdelingswanden waren uit verticale planken opgebouwd. Een ruimte meet 8 op 14,2m, een andere 8 op 6,6m en een derde 8 op 3,6m. Enkele kleinere compartimenteringen tegen de lange wand zijn 2m lang en 1,2m breed - veeboxen? Ze zijn met horizontale stammetjes afgescheiden.

Vooralsnog is deze constructie moeilijk in de tijd te plaatsen. Via een muntvondst en wat schaarse Andenneceramiek lijkt een datering in de late 12de of de vroege 13de eeuw mogelijk. In relatie met deze fase werden ook enkele afvalputten bemonsterd.

Naderhand werd het houten gebouw vervangen door een bakstenen constructie. De baksteenformaten verwijzen naar de 15de eeuw. Het hoofdgebouw geeft uit in de richting van de grote Markt, is NW-ZO gericht en meet 16,3 op 11m. Een belangrijk gedeelte was onderkelderd (binnenwerks 9,1 x 9,3m), het andere gedeelte was op poeren gefundeerd. Vanuit dit gebouw vertrekt een NO-ZW-gerichte, 28m lange muur die niet met andere muren of poeren kan in verband gebracht worden en waarvan de betekenis dan ook niet geheel duidelijk is. Een erfafscheidingsmuur?

Dit gebouw staat bekend als het "Zilveren Hoofd". Het pand werd in de jaren 40 van de 19de eeuw getekend door A. Böhm, waarbij de noordgevel een combinatie is van een bakstenen gelijkvloerse verdieping met een getimmerde etage. Uiteraard werd het gedurende WO I volledig vernietigd.

Daarnaast leverde het onderzoek van de vele (mest)kuilen op het terrein een enorme hoeveelheid aan laat-middeleeuwse vondsten op (keramiek, bot, visresten, stukjes laken, lederafval, houten en metalen voorwerpen). Op de site gebeurde evengoed een representatieve staalname van stuifmeel, zaden en vruchten, mijten en parasieten om de achterkant van het Iepers "milieu" te reconstrueren. Een zoveelste rijk begiftigde vindplaats in de Ieperse binnenstad.

DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY

**De XII-Apostelen. Archeologisch noodonderzoek langs de Rijselseweg te Ieper (W.-VI.)**

Voorafgaandelijk aan de bouw van een appartementenblok langs de Rijselseweg te Ieper kon gedurende 1 maand (juli-augustus 2000) archeologisch onderzoek uitgevoerd worden. De opgravingsplek ligt tegen de Verdrongen Weide aan en leverde dan ook bijkomende informatie over het laat-middeleeuwse Sint-Michiels, een van de Ieperse buitenparochies. BURO II (J. Verhaeghe) coördineerde de activiteiten tot eenieders tevredenheid, waardoor het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium een betekenisvol onderzoek kon doorvoeren.

Het opgravingsvlak was ongeveer 13 à 28m op 35m en lag parallel aan de Rijselseweg - zo'n 15m ten westen ervan.

De meest westelijke zone werd ingenomen door een 7m breed straattracé. Ofwel betreft het hier de oude loop van de Rijselseweg, die in de Middeleeuwen met een wijde, westwaarts uitzwenkende bocht naar de Rijselsepoort moet gelopen hebben, ofwel een ontdubbelingsweg. In het ophogingsmateriaal werden een 4-tal (12de?) 13de-eeuwse deniertjes aangetroffen.

Ten oosten van deze weg werden een viertal constructies herkend. Driemaal kan uit de combinatie van palen en/of paalkuilen en/of poeren en/of kuilen gevuld met puur puin een houten constructie, vermoedelijk een atelier, afgeleid worden. Gebouw A meet aldus 2 op 4m, gebouw B 4,5 op 4m en gebouw C 5,5 op 4m. Ten oosten van gebouw A kon een grote afvalput onderzocht worden. Ten oosten en ten westen van gebouw B lag een veldoven. Bij constructie C zijn de bewaarde palen in kruisvorm opgesteld, zodat even aan het onderstel van een windmolen werd gedacht. Verder onderzoek moet hier nog klaarheid scheppen. De benutting van deze structuren moet in de 13de eeuw geplaatst worden. Uit diezelfde periode dateert ook een palenrij langs de straatkant. De palenrij bevindt zich ten W en NW van constructie C en meet zo'n 8,5m.

Een vierde gebouw (D) mat binnenwerks 5,15 op 9m. De fundering en onderbouw zijn opgetrokken in ijzerzandsteen. De muurdikte bedraagt 0,4m. De straatgevel was volledig weggezaakt. Een achtergevel was er niet. Vermoedelijk stond er een volledig beplankte houten gevel. Ook de rest van de constructie was dan ook vermoedelijk beplankt, al kan vakwerkbouw niet uitgesloten worden. In de ZW-hoek lag een haardplaat (0,95 x 0,7m) bestaande uit baksteen, ijzerzandsteen- en kalksteenblokken. Het gebruik van dit huis moet in de 14de eeuw gesitueerd worden. Het huis werd naderhand aangepast door de inpassing van een beerput (26 x 12,5 x 5; 22 x 10,5 x 5,5cm) in de zuidwand. Binnenwerks meet deze put, waarvoor vooral baksteen werd toegepast, 1,7 op 0,75m. Aan de straatkant werd een 2,25m diepe bakstenen aanbouw gerealiseerd (21,5 à 23 x 10 à 10,5 x 4 à 4,5cm). Ten ZO werd ook een ronde (binnendiameter: 0,95m) bakstenen waterput ingeplant (21 à 22 x 10 à 10,5 x 5 à 5,5cm). Misschien moet deze 2de fase al in de 15de eeuw gedateerd worden. Is dit het huis de "Rooze", dat op het panorama van de stad van de hand van Hiëronymus Cock uit 1562 op de voorgrond is afgebeeld? In het positieve geval is het huis dan in 1578 door de Malcontenten vernield en niet meer heropgebouwd.

DEWILDE MARC & CONSTANDT H.J.

**De Sint-Jacobskerk te Ieper (W.-VI.)**

Nadat in 1999 verschillende sonderingen werden uitgevoerd rond de Snt Jacobskerk (Archaeologia Mediaevalis, 23, 2000, 56) werden dit jaar (oktober) enkele proefputten gegraven in de kerk zelf. Het veldwerk werd uitgevoerd door het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium.

Een eerste onderzoekspunt daarbij was het bepalen van de breedte van de oorspronkelijke (romaanse) zijbeuk. Deze bleek binnenwerks 3,3m breed te zijn. De buitenmuur was in ijzerzandsteen opgetrokken en 0,8m dik in opstand. De fundering kon niet bereikt worden, maar werd wel gepeild op zo'n

2m onder het huidig vloerniveau. Het binnenparement was uiterst verzorgd afgewerkt. De stenen waren vlak gekapt, gepleisterd en witgekalkt. Op de muur stond een dubbel geknikte pilaster. Het lijkt er dan ook op dat de zijbeuken boogvormig overwelfd waren. Bij een vlakke, houten zoldering is een rij pilasters immers niet echt noodzakelijk.

De transeptmuur was koud en haaks tegen de zijbeuk aangezet. De constructie was eveneens uit ijzerzandsteen opgetrokken en 1,2m dik. Hier betrof het wel degelijk de fundering. Het loopvlak is na verloop van tijd dus aanzienlijk opgehoogd.

Voor de bouwgeschiedenis van de kerk wordt duidelijk dat de oorspronkelijke romaanse kerk, die uit de vroege 12de eeuw dateert, een driebeukige, transeptloze constructie was. De uitbouw van het transept is moeilijk precies te dateren maar moet voor het begin van de 15de eeuw gesitueerd worden.

Een tweede onderzoekspunt was het bepalen van de diepte van het oorspronkelijk koor. Door allerlei omstandigheden werd de eindmuur zelf niet teruggevonden en kunnen slechts hypothesen geformuleerd worden.

Bij het onderzoek van L. Devliegher in 1971 werd een eindmuur geconstateerd, die een koor doet veronderstellen van 18m diep (binnenwerks). Als dit evenwel een uitbreiding betreft kan het oorspronkelijke koor maximum 6m diep geweest zijn.

In de tussenliggende sleuf werd immers op 1,5m diepte en dikke bouwlaag geconstateerd die uitsluitend uit ijzerzandsteenpuin bestond. Of dit buiten dan wel binnen het koor is, kon evenwel niet uitgemaakt worden. Begravingen werden alleszins niet aangetroffen.

DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY

### Archeologisch onderzoek in de "Verdronken Weide" te Ieper (W.-VI.)

Het onderzoek in de Verdronken Weide, waar een laat-middeleeuwse buitenparochie van Ieper is gesitueerd, werd in 2000 afgerond. Momenteel rust er immers geen verdere bedreiging op het terrein.

Al met al zijn er in nauwe samenwerking tussen het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium en de stad Ieper 9 graafcampagnes doorgegaan en werd een totale oppervlakte van zo'n 15.000m<sup>2</sup> onderzocht (1,5ha op ruim 40ha). En nu de verwerking ...!

In de laatste fase van het project werd vooral energie gestopt in het uitgraven en leegmaken van allerlei structuren. Zo werd de vulling van de Ieperlee en de Nieuwe Leye volledig weggegraven. Beide waterlopen zullen over een lengte van een goeie 50m niet opnieuw gevuld worden en als referentiepunt dienen op een informatiepaneel.

Op de Nieuwe Leye werd ook een kleine beschoeide aanlegplaats onderzocht, die 11m lang en 3m diep was. Net in het midden was de aanlegplaats opgedeeld met een vlechtwerkwand.

Van het binnenhaventje op de Ieperlee kon de aanleg van de oudste beschoeiing en van het verstevigingsmechanisme bestudeerd worden.

Ook werd een palenconcentratie in detail onderzocht. Het valt evenwel niet mee om er één of meerdere constructies in te herkennen. Toch vallen enkele duidelijke rijen op en wordt momenteel meer in de richting van ramen gedacht. Een rij palen waaraan het pas gevulde laken werd opgehangen om het systematisch (o.a. met een windas) opnieuw uit te rekken.

Een grote kuil leverde een enorme hoeveelheid archeologica op. De kuil is 11m breed, 3m diep, minstens 15m lang en wordt als een leemwinningskuil geïnterpreteerd. Het aanbod aan voorwerpen is zeer gevarieerd. Veel hoogversierd aardewerk, metalen voorwerpen (munten, pelgrimsinsignes, zwaardblad, ...), houten voorwerpen (een groot bord, kleine potjes, ...), een versierd benen naaldenkokertje en als klap op de vuurpijl wel 30 volledige halfhoge schoenen. Aangezien de kuil gesneden is door het graven van de Nieuwe Leye, moet deze initiële vulling dan ook vóór 1275 gedateerd worden. De identificatie van de muntjes spreekt dit zeker niet tegen. Het zijn immers Franse deniertjes die verwijzen naar de regeerperiode van Filips II Aug. (1180-1223) en Lodewijk IX (1226-1270).

In de loop van 2000 werd aan de U. Gent (Vakgroep Biologie) door Ilse Boeren een licenciethesis voorgesteld onder de titel "*Archeobotanie en Dendrochronologie van de Site "Verdronken Weide" bij Ieper (prov. West-Vlaanderen, België)*". Zij slaagde erin twee Vlaamse eikchronologieën op te stellen, die samen 270 jaar overlappen. Zo liep de chronologie van de Nieuwe Leye van 1152 tot 1274!!

## **DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY** **De Augustijnenabdij van Lo (W.-VI.)**

Voorafgaandelijk aan de aanleg van de abdijtuin kon gedurende de maanden juli en augustus de zone, die nog in aanmerking komt voor de uitbreiding van het kerkhof archeologisch onderzocht worden.

Dit project werd door de stad Lo-Reninge en het Instituut voor het Archeologisch Patrimonium gezamenlijk op poten gezet in samenspraak met bvba Timotuin.

Het ontstaan van de abdij kan enkel benaderend op het einde van de 11de eeuw gesitueerd worden. De abdij werd in 1797 verkocht als zwart goed, afgebroken en hield alsdan officieel op te bestaan.

In tegenstelling tot de verwachtingen werden geen sporen teruggevonden van de oostelijke abdijvleugel. Er werden dan ook grondige opmetingen verricht om de huidige situatie met de eind 18de-eeuwse documenten te vergelijken. In het opgravingsvlak (19 x 7m) werden wel talrijke begravingen aangetroffen, vermoedelijk het grafveld van de monniken. In totaal werden 19 antropomorfe en 4 kistbegravingen herkend. Net als in andere, middeleeuwse grafvelden dikwijls het geval is werden verschillende oriëntaties herkend. Ofwel liggen de skeletten evenwijdig met de kerk (O-W), ofwel is er een verschuiving naar het noorden (NW-ZO). Bijgiften (zelfs munten) werden niet geconstateerd. Enkele summiere puinbanen kunnen misschien met kleine grafmonumenten te maken hebben. In het noordelijk gedeelte werden bijgebouwen en een gemetste riolering aangesneden. Het gelijktijdig gebruik van ijzerzandsteen, kalksteen en baksteen (30 à 30,5 x 14 à 14,5 x 7,5 à 8cm, 25 à 26 x 12,5 x 5 à 6cm, 22 x 11 x 4,5cm) maakt het moeilijk een eenduidige datering van deze bijgebouwen voor te stellen; het begin van de 17de eeuw, de wederopbouw na de godsdiensttroebelen lijkt aannemelijk. De riolering bestaat uit twee haaks op elkaar staande delen. Een stuk is NW-ZO gericht, afgedekt met natuursteenblokken en gemetst met grote formaten (30 x 13 à 15 x 7 à 7,5cm; 28 x 13 x 7cm). Het tweede stuk is NO-ZW gericht, voorzien van een bakstenen tongewelf (25 à 26 x 12 à 12,5 x 5 à 6cm, 20,5 à 22 x 5 à 10,5 x 5cm) en kan met de bijgebouwen in verband gebracht worden.

Zeer interessant was de vondst van heel wat vol-middeleeuws materiaal (o.a. in een afvalkuil), dat misschien wel refereert naar de periode dat het terrein nog deel uitmaakte van het voorhof van de motte, die de heren van Lo in de onmiddellijke buurt hadden opgeworpen. Willem van Lo werd als kandidaat graaf van Vlaanderen door Diederik van den Elzas overvleugeld en vluchtte in 1133 weg uit Vlaanderen. Wordt zijn "thuis" definitief geneutraliseerd door er een abdij in te planten?

## **DOPERÉ FRANS**

### **De steenhouwchronologie op verschillende bouwmaterialen in België**

De steenhouwchronologie staat momenteel enkel op punt voor de witte kalkzandsteen. Tussen de 12de eeuw en de 16de eeuw hebben drie onderscheiden steenhouwtechnieken elkaar opgevolgd, nl. faze I, faze IIa en faze IIb. De overgang van faze I naar faze IIa gebeurde omstreeks 1410 ; de overgang van faze IIa naar IIb tussen 1430 en 1450. Deze referentiedata laten niet alleen toe om een bijkomend dateringselement aan te voeren voor bepaalde bouwelementen. De overgangslijnen of -zones tussen twee verschillende steenhouwtechnieken laten bovendien toe om momentopnamen vast te leggen. In een aantal gevallen kunnen bovendien belangrijke correcties

worden aangebracht aan de bouwhistoriek. Zo weten we daardoor dat men voor de bouw van het schip van de Antwerpse kathedraal in 1455 onmiddellijk is begonnen met het een zevenbeukige kerk en niet eerst met een vijfbeukige zoals men tot voor kort aanvaardde. Voor de bouwchronologie van de Sint-Salvatorkerk te Hakendover (Tienen) werd de chronologie van het koorgedeelte omgekeerd : het hoogkoor is niet langer het oudste gotische bouwonderdeel van de kerk, maar wel de ruime zuidelijke zijkapel, die tegen het toen nog bestaande Romaanse koor werd aangebouwd. Ook voor Oplinter kon worden vastgelegd dat de dikke schippijlers niet het gevolg zijn van een brand in de 16de eeuw, maar wel nodig waren omdat de 14de-eeuwse pijlers te zwak gebouwd waren. Tenslotte laat de studie van de steenhouwtechnieken toe om praktisch onzichtbare elementen te lokaliseren. Dit was o.a. het geval voor de steunmuren van de triomfboog van het koor van de Antwerpse kathedraal en voor die van de westelijke vieringboog van de Sint-Gummaruskerk te Lier. In beide gevallen konden verschillen in de steenhouwtechnieken worden gebruikt om die steunmuren af te lijnen in het metselwerk van de posterieure transeptarmen. Gezien het belang van deze resultaten voor de studie van de evolutie van middeleeuwse bouwwerven was het dus aangewezen om ook voor de andere in België gebruikte bouwmaterialen na te gaan of een steenhouwchronologie kon worden vastgelegd met een aantal referentiedata. Een eerste beperkt proefproject werd in 1999 uitgevoerd voor de provincie Limburg en afgewerkt in 2000. Deze eerste gegevens zijn veelbelovend en rechtvaardigen de verderzetting van dit project over het ganse Belgische grondgebied. Essentieel blijft wel dat de overgangen tussen opeenvolgende technieken voldoende scherp moeten kunnen gedateerd worden. Hierna geven wij een eerste overzicht van de bekomen resultaten.

Voor de ruwe bewerking van natuursteen maakte men gebruik van de ijzeren voorhamer ofwel van de job of kliefijzer. Elke natuursteen kan in die vorm voorkomen in het metselwerk van historische monumenten. Uit een onderzoek dat werd uitgevoerd voor het kwartsiet van Tienen is gebleken dat ruw behouwen rechthoekige blokken kwartsiet in alle perioden voorkomen van de 11de tot de 16de eeuw en dat deze steenbewerking dus geen dateringswaarde heeft.

In middeleeuwse gebouwen vindt men vaak een randslag, aangebracht met de beitel, op de omtrek van het behouwe steenoppervlak. Het middendeel van de steenoppervlakken steekt op dat ogenblik nog steeds uit ten opzichte van de randslag. Deze oneffenheden werden weggewerkt met de steenbijl, de polka, de ceseel of de puntbeitel. De aanwezigheid van deze randslag heeft dateringswaarde voor bepaalde steensoorten. De randslag werd bij de behouwing van de kalkzandsteen toegepast vanaf de 12de eeuw en verdween rond 1430-1450. Ook het type van randslag kon variëren. Tot ca. 1410 was de breedte meestal onregelmatig, doch het aantal slagen per lengteëenheid was zo groot dat de randslag daardoor praktisch vlak werd. Tussen 1410 en 1430-1450 had de randslag een regelmatigere breedte, doch de slagen werden klaarblijkelijk krachtiger en op grotere afstand van elkaar aangebracht. Het resultaat was een grovere boord van regelmatig aangebrachte beitelsporen. Voor de andere steensoorten moet de evolutie van de randslag nog verder worden bestudeerd.

De steenbijl, de polka en de ceseel laten gelijkaardige sporen na op het steenoppervlak. Bij het gebruik van de steenbijl zullen de rechte snijsporen vaak in een boogvormig patroon gericht zijn, terwijl zij bij het gebruik van de polka en het bordijzer ongeveer evenwijdig met elkaar en met de korte zijden van de steen liggen. Bij kleinere steenformaten zoals bij de Gobertangesteel is het wellicht onmogelijk om het type werktuig precies te bepalen omdat men over een laaghoogte van 15 cm moeilijk het eventueel boogvormig patroon van de bewerking met de steenbijl kan waarnemen. Bij de kalkzandsteen werd de steenbijl of de polka en de ceseel voor de profielen gebruikt vanaf de 12de eeuw tot het midden van de 15de eeuw. Vanaf het midden van de 15de eeuw werd het steenoppervlak integraal bewerkt met de beitel. Ook de Maastrichtersteen blijkt in het begin van de 14de eeuw met de steenbijl te zijn bewerkt.

Het gebruik van de beitel kwam reeds aan bod bij de bespreking van de randslag. Overigens is de beitel een universeel instrument dat voor uiteenlopende toepassingen werd gebruikt op

verschillende materialen. Reeds tijdens de 15de eeuw ging de beitel geleidelijk aan de rol overnemen van de steenbijl, de polka en de ceseel. Deze overgang gebeurt zeker niet gelijktijdig voor alle steensoorten. Voor de kalkzandsteen gebeurt deze overgang omstreeks het midden van de 15de eeuw. Voor de andere steensoorten moet de datum van deze overgang nog bepaald worden, hoewel enkele voorlopige waarnemingen schijnen te suggereren dat deze overgang vroeger is gebeurd voor de verschillende typen kalksteen. Bij het scharreren wordt de ganse oppervlakte van de steen met de beitel volgens min of meer evenwijdige strepen bewerkt. De strepen liggen meestal schuin ten opzichte van de randen van de rechthoek. Voor de Gobertangesteent komt deze steenhouttechniek minstens voor tot op het einde van de 18de eeuw. De zuilensokkels van het schip van de Hasseltse Sint-Quintinskathedraal (1406-1448) in Naamse steen werden eveneens volgens deze techniek bewerkt. De frijnslag is gekarakteriseerd door zijn grotere regelmatigheid. Het centrale gedeelte van de steen wordt met de beitel bewerkt zodanig dat de verticale strepen in elkaars verlengde liggen, terwijl de lijnen van de randslag loodrecht liggen op de eerste. De oudste frijnslagen blijken te dateren uit de 16de eeuw.

De tandvlecht heeft de vorm van een steenbijl, maar de sneden zijn voorzien van rechthoekige tanden. Het tandijzer en het gradeerijzer zijn werktuigen, die de vorm hebben van een beitel, maar waarvan de snede eveneens voorzien is van tanden. Bij het tandijzer zijn die tanden puntvormig, bij het gradeerijzer zijn de tanden rechthoekig zoals bij de tandvlecht. De sporen nagelaten door de tandvlecht en het gradeerijzer zijn identiek. Het gradeerijzer is complementair aan de tandvlecht voor plaatsen in profielen die met de tandvlecht moeilijk te bereiken zijn. Om het gebruik van deze instrumenten te identificeren moet men nagaan of de lijnvormige sporen op het steenoppervlak parallel lopen; ook bij een gebogen of een onregelmatig verloop van de bewerkingsporen moeten alle lijnen onderling parallel blijven. Bij het tandijzer is het diepste punt van de lijnvormige sporen scherp. De tandvlecht en het gradeerijzer geven eveneens aanleiding tot lijnvormige patronen, die over het algemeen korter zijn, dan die van de puntbeitel. Bovendien hebben de lijnvormige structuren van het gradeerijzer een breedte, zodat de sporen er eerder uitzien als kleine rechthoekjes naast elkaar. De tandvlecht en het gradeerijzer werden, afhankelijk van het gesteente, reeds vrij vroeg gebruikt tijdens de middeleeuwen. Voor de Gobertangesteent en de Doornikse kalksteen zijn voorbeelden gekend uit het begin van de 13de eeuw.

De puntbeitel is een beitel, die uitloopt op een punt. Er bestaat echter ook een variant waar het punt een zekere breedte heeft. De puntbeitel of zijn variant werd gebruikt, zoals de steenbijl, om de oneffenheden van het steenoppervlak weg te nemen. Dit werktuig heeft het voordeel dat het door zijn puntvormig uiteinde een grote druk kan uitoefenen op het te bewerken gesteente zodat het kan gebruikt worden voor de bewerking van zeer harde gesteenten zoals bepaalde soorten zandsteen en kwartsiet. Bij het kwartsiet van Tienen werd de puntbeitel gebruikt voor het wegwerken van de sterkst vooruit springende oneffenheden tijdens de 13de eeuw en de eerste helft van de 14de eeuw. Deze techniek resulteerde uiteindelijk in een bijna perfect vlak oppervlak. Dit laatste kwam vooral voor tijdens de 13de eeuw en het eerste decennium van de 14de eeuw om dan plotseling te verdwijnen ten voordele van de kalkzandsteen van Gobertange, die gemakkelijker te bewerken was. De Carboonzandsteen werd op het einde van de 11de eeuw bewerkt met de puntbeitel met brede punt, ervoor maar ook later nog met de steenbijl of de ceseel. In de belangrijkste Romaanse kerken van Luik, Maastricht en Thorn komen dezelfde technieken voor. Ook bij de bewerking van de Naamse steen werd de puntbeitel gebruikt. Tijdens de 13de eeuw werd dit werktuig gebruikt voor de bewerking van de sokkels van de schippijlers in de Onze-Lieve-Vrouwbasiliek te Tongeren. Ook hier werd eerst een randslag aangebracht terwijl het grootste deel van de oppervlakte bedekt is met een groot aantal kleine puntjes. Dezelfde techniek hebben we ook waargenomen in de Luikse kathedraal van Saint-Paul (13de-eerste kwart 16de eeuw), in de basis van het koor van de kerk van Saint-Denis (einde 14de eeuw) en in het koor van de kerk van Saint-Jacques (eerste kwart 15de eeuw). Het karakteristieke element van deze oudste bewerking van de Naamse steen met het puntijzer is het zeer

groot aantal slagen per oppervlakteëenheid. Tijdens de 16de eeuw, doch mogelijk reeds vanaf de 14de eeuw, verschijnt een techniek waarbij men een vrij brede randslag voorzag, met de beitel gehouwen, en waarbij het middenoppervlak met de puntbeitel werd bewerkt zodat streepvormige structuren ontstonden. Deze streepvormige structuren zijn te onderscheiden van die bekomen met de tandvlecht of het gradeerijzer en het tandijzer omdat de verschillende strepen niet perfect parallel met elkaar verlopen.

HENDRIKS JOHAN

### De stadsmuur van Dordrecht (NI)

Van 18 mei t/m 22 juni 1998 werd een archeologisch onderzoek uitgevoerd in het kader van de herinrichting van de Spuiboulevard aan de rand van de Dordtse binnenstad. Dit deel van de stad maakte deel uit van de oorspronkelijke stadsgracht, maar was in de zeventiger jaren dichtgeplempt en van een betonpark voorzien. Het is nu weer de trend om oude stedelijke structuren weer zoveel mogelijk terug te brengen in het stadsbeeld. Vooral ook in Dordrecht waar de termen 'water' en 'historie' de kern vormen van het gemeentelijke toeristische beleid.

Ter plaatse van de Spuiboulevard kon over een afstand van tachtig meter een deel van de stadsmuur van Dordrecht worden blootgelegd. Van de oudste muur waren nog de aanzetten van een weergang op bogen aanwezig, met in de bogen een aantal dichtgezette schietgaten. Aan de muur is veel ver- en herbouwd. We konden in totaal acht bouwfasen herkennen. In de oudste fase werden diverse afmetingen van baksteenformaten gebruikt, waarvan de kleinste 23 x 11,5 x 6 cm waren, wat wijst op een aanleg in het vierde kwart van de 14e eeuw. Aan het begin van de 17e eeuw werd de stadsmuur afgebroken en opnieuw opgetrokken in gele ijsselsteentjes (18 x 8 x 4 cm), afgewisseld met donkerrode baksteen (19 x 9,5 x 4,5 cm). De buitenzijde werd in deze fase bekleed met grote blokken kalksteen, waarvan de grootste 132 x 40 x 32 cm mat. De veldzijde van de stadsmuur werd zo een echte *Schauseite*. Deze activiteit hangt samen met de afbraak van de oude en de bouw van de nieuwe renaissance stadspoorten, die geen enkel ander doel hadden dan het imponeren van degene die op de stad toekwam.

Het meest bijzondere was de vondst van het fundament van een toren in de stadsmuur. Volgens aantekeningen van de Dordtse historicus Mathijs Balen was er omstreeks 1670 sprake van *eenen thoren genaempt den cleynen carscorff*. Aangezien de toren lange tijd als ambtswoning gebruikt werd door de scherprechter van de stad, staat de toren vooral bekend als de Beulstoren. Hoewel de stenen in het fundament van de toren overeen kwamen met die in de aangrenzende delen van de stadsmuur, werden er ook seduncair gebruikte stenen van een veel groter formaat aangetroffen (30 x 14 x 7 cm), die eerder uit de periode rond 1300 dateren. De toren was D-vormig en aan de rechte stadzijde 6,5 m breed. De overgang naar de buik van de toren bevond zich ter plaatse van de aansluiting met de stadsmuur, die hier een meter dik was. De buik van de toren zelf was 85 cm dik. De toren stak 3,5 m buiten de stadsmuur uit. Dit is nog goed te zien op een tekening die J. Hoolaart van de toren maakte in 1747. Het is dan een toren van twee verdiepingen hoog, afgedekt door een schilddak. Op de eerste verdieping bevonden zich diverse kleine ramen en een gemak (toilet); op de begane grond was er o.a. de toegangsdeur. De vervallen toren werd in 1816 afgebroken om plaats te maken voor een badhuis, dat in de late 20e eeuw ook al weer uit het stadsbeeld verdween.

De opgraving van de stadsmuur aan de Spuiboulevard heeft in 2000 geleid tot een nader onderzoek naar de stadsmuur. Al snel bleek dat er in het verleden weliswaar kleine onderzoekjes zijn uitgevoerd naar de muur, maar er is weinig over gepubliceerd. Ook omtrent de (bouw)historie van de Dordtse stadsmuur is nooit veel publiek gemaakt. Er bleek echter alle reden te zijn om alle beschikbare gegevens goed op rij te zetten, want de oudste vermeldingen van torens, poorten en



stadsmuur dateren van omstreeks 1300. Al in de stadsrekeningen van 1284/1285 werd gemeld dat er *maetselers waren anden torre* die gelegen was achter het kerkhof van de Grote Kerk. In een andere schriftelijke bron was voor het jaar 1307 sprake van een *spoeye die wij nu ter tijt wille hebben te leggen doir onse mueren gaende al in die havene*. Deze spui gaf zijn naam aan de Spui-poort, die in 1312 genoemd werd als *de nieuwe poerte* aan de *Heeren Tielemans Vriesen straete*. Tenslotte bleek de vóór 1586 afgebroken Pelsertoren, die in 1969 archeologisch werd onderzocht, twee fasen gekend te hebben, waarvan de gebruikte bakstenen van de jongste fase overeenkwamen met die van de Spuiboulevard, maar waarvan de oudste fase uitsluitend stenen bevatte van 30 x 14 x 8 cm! We kwamen op het spoor van twee verschillende stadsmuren in Dordrecht, waarvan een klein traject samenviel. Het is ons uiteindelijk gelukt om het totale, 2750 m lange, tracé van de laat-veertiende eeuwse stadsmuur van Dordrecht te reconstrueren, mede aan de hand van de vele topografische prenten die bekend zijn, maar ook om de stadsmuur van 1300 in beeld te krijgen. Daaruit blijkt dat Dordrecht in die tijd lang niet de omvang had die het later zou krijgen! De resultaten van dit onderzoek worden eind april 2001 gepubliceerd: J. Hendriks & J. Koonings, *Van der stede muere. Beschrijving van de stadsmuur van Dordrecht* (Dordrecht 2001). Het is een uitgave van de Vereniging Oud-Dordrecht.

**HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE**  
**Neufchâteau : place du château (Lux.)**

C'est à la demande de la commune de Neufchâteau et suite à la découverte de la base d'une tour de l'ancien château médiéval que notre service a entrepris un diagnostic d'une journée. Les observations ont été menées dans le but de déterminer les possibilités de mise en valeur de cet élément de fortification. La fondation pleine d'une tour circulaire de 6 m de diamètre extérieur a été mise au jour au moyen d'une pelle mécanique. Le niveau de la place actuelle constituait le niveau de sol originel de l'ouvrage. Dans le futur, le plan de celui-ci pourrait être signalé au sol par un marquage adéquat tranchant avec le reste de la place. Du côté du fossé, un parement pourrait être reconstruit sur la structure ancienne. La coupe perpendiculaire à la tour montre également que le niveau d'occupation primitif de la cour du château était situé 1,20 m plus bas qu'actuellement.

**HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE**  
**La Roche-en-Ardenne : château (Lux.)**

Les recherches se sont poursuivies en 2000 dans l'emprise de la chapelle castrale (1) découverte en 1999. Cette fois, ce sont les niveaux primitifs du XI<sup>e</sup> siècle qui ont été explorés. Les fondations d'un bâtiment, dont les assises sont posées en arêtes de poisson, illustrent bien le mode de construction en usage à l'époque. Les quelques fragments de céramique confirment la datation. Mais le plus intéressant au niveau du matériel récolté est sans conteste l'important lot d'ossements animaux. Le tamisage systématique de la couche du XI<sup>e</sup> siècle a été réalisé au moyen d'une maille fine. Un grand nombre de restes de poissons a pu être ainsi récolté.

L'autre point d'étude de cette année 2000 est situé dans le fond de la tour carrée (2). Les remblais de construction attribuables au XIII<sup>e</sup> siècle ont également été tamisés selon la même méthode afin d'obtenir un lot de comparaison avec celui issu de la chapelle. Outre la faune, il faut signaler la découverte d'un élément en os figurant un saint personnage attribuable à l'école de Cologne de la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

L'intérêt de la campagne 2000 réside dans la récolte des résidus d'alimentation datant des XI et XIII<sup>e</sup> siècles en milieu castral.

**HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE**

**Marche : Bâtiment du XVII<sup>e</sup> siècle, rue Porte Haute, 2 (Lux.)**

Cet immeuble, à trois façades, donnant sur les rues des Armoiries, du Commerce et de la Porte Haute vient d'être réaménagé. Ce fut l'occasion de mieux comprendre sa structure. Le bâtiment principal de plan trapézoïdal (12,60 m x 11,50 m ; 11,30 m x 11,10 m), à trois niveaux, tout en brique, repose sur un sous-bassement biseauté en moellons calcaires.

Les ouvertures visibles à rue résultent de transformations datables de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, du début du XIX<sup>e</sup> siècle et de 1913 pour les vitrines du rez-de-chaussée. En revanche, la façade du côté de la rue des Armoiries comporte deux baies originelles à meneau. Au rez-de-chaussée, deux solives de plafond, dont les extrémités étaient ornées d'un congé sont encore en place.

La charpente à portique abrite un vaste grenier. Les prélèvements dendrochronologiques (D. HOUBRECHTS, Laboratoire de dendrochronologie, U. Lg.) sur les poutres sommières du rez-de-chaussée ne fournissent pas la date d'abattage, l'aubier n'étant pas conservé, mais un *terminus port quem* de 1641. En revanche, le bois de la charpente offre plus de précision. L'abattage est compris entre 1666 et 1676. Cette datation, applicable par extension à l'ensemble, paraît témoigner d'une mise en œuvre consécutive à l'un des nombreux incendies qui dévastèrent Marche au XVII<sup>e</sup> siècle. On en signale un important le 28 avril 1677 mais il pourrait s'agir également de celui du 4 juin 1654.

Le bâtiment principal fut rapidement augmenté d'une annexe accolée au pignon méridional, tandis que du côté de la rue des Armoiries une autre annexe rectangulaire, en pierre, parallèle à la rue, détachée du logis de 3 m, libérait l'espace d'une petite cour intérieure.

L'examen des caves, trois caves voûtées en berceau, indique que celles-ci appartiennent à une phase antérieure. Au regard du plan de Deventer, plus vieux de près d'un siècle par rapport à l'immeuble concerné, l'îlot se caractérisait par de petites parcelles étroites que matérialisent ces caves. Le dégagement de pignon du côté de la rue du Commerce résulte aussi d'un réaménagement de la voirie intervenu en 1805 pour la nouvelle chaussée de Bruxelles à Trèves, l'actuelle rue du Commerce.

**HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE**

**Marche : la Maison « Jadot », rue du Commerce (Lux.)**

Cet immeuble présente un gabarit très semblable à celui de la rue du Commerce, objet d'une notice *supra*. L'examen de la charpente à portique s'avère d'une construction plus soignée. La datation de celle-ci par dendrochronologie (D. HOUBRECHTS, Laboratoire de dendrochronologie, U. Lg.) situe l'abattage des bois intérieurs entre 1616 et 1622.

La charpente témoignerait, dans ce cas, d'une construction postérieure à l'incendie de septembre 1615. Propriété de la famille de Soy au XVII<sup>e</sup> siècle, ce bâtiment est occupé aujourd'hui par la Ville de Marche et le Musée des Francs et de la Famenne. Il reste à l'étudier pour toutes ses parties intérieures.

La Ville de Marche compte encore d'autres demeures particulières du XVII<sup>e</sup> siècle : le « Manoir » rue V. Libert, 2 (Monument classé) dont les ancres indiquent 1616, ancienne propriété des Soy, au n° 5 de la rue Porte Basse, une maison millésimée par les ancres de 1618 et à la rue du

Commerce n° 15, une maison attenante à l'aile du XVIII<sup>e</sup> siècle de la maison Jadot qui fut coupée en deux et reçut une nouvelle façade en 1800.

**MIGNOT PHILIPPE**

**Saint-Hubert : Place du Fays (Lux.)**

Le remodelage complet de la place à l'occasion d'un nouveau réseau d'égouttage sous la route a été l'occasion d'éventrer une nouvelle fois l'impressionnant réseau hydraulique de l'abbaye bénédictine. Il s'agit d'un collecteur voûté en brique d'environ 4 m de section qui vient de l'abbaye et oblique vers l'ouest pour rejoindre en aval le ruisseau de Naredai, vers Poix. Le secteur au sud de la place au XIX<sup>e</sup> siècle possédait des installations de tanneurs. Ce genre de travaux de génie civil aux antipodes d'une politique conservatoire des vestiges ne permet guère que des observations archéologiques sommaires.

**KUCHLER PHILIPPE**

**Fouilles préventives à l'hospice Sainte-Catherine de Verdun (F 55)**

Une opération d'archéologie préventive a été réalisée au printemps 1999 dans le cadre de la transformation de l'Hopital Sainte-Catherine en Centre de Long Séjour de 120 lits.

La façade occidentale de l'église paroissiale Saint-Sauveur a été reconnue en limite ouest de la future cour de service. Trois phases de construction ont pu être identifiées. La première, attribuée à la fin du XI<sup>e</sup> s, concerne l'édifice primitif qui se développe sur 11 m de large à l'intérieur et dont l'épaisseur des murs est de 1,05 m. La deuxième, dont l'appareil paraît autoriser une datation du XIII<sup>e</sup> s., se traduit par l'élargissement de l'église qui atteint alors une vingtaine de mètres. La troisième, non datée, correspond à la création d'un nouveau portail d'entrée ouvrant vraisemblablement sur un narthex ou un porche. Un cimetière est peut-être établi à partir du XIII<sup>e</sup> s. au devant de l'édifice et perdure jusqu'à l'époque moderne. Il est limité, à l'ouest, par le mur d'enceinte de la ville basse attesté au XIII<sup>e</sup> s. et, au nord, par un mur de clôture construit vraisemblablement au siècle suivant.

Plus au nord, des bâtiments sont édifiés antérieurement à la chapelle Sainte-Catherine. Leurs fonctions précises restent incertaines ; toutefois, ils pourraient appartenir à l'hospice primitif mentionné des la fin du XI<sup>e</sup> s. Des latrines sont associées à ces constructions. Creusées au XVI<sup>e</sup> s., les plus grandes ont également servi de dépotoir. En effet, une grande quantité d'objets de la vie quotidienne a été mise au jour: céramiques culinaires parfois entières, fragments de chaussures en cuir, écuelles en bois, instruments de couture, l'établissement de ces fosses d'aisances matérialise vraisemblablement une amélioration des conditions d'hygiène à la fin du Moyen Age.

Aux XVII<sup>e</sup> s., des sépultures multiples sont établies dans les jardins de l'hospice, soit sur d'anciennes maçonneries, soit dans les remblais de destruction de celles-ci. Si les modes d'inhumations sont divers (pleine terre, cercueil ou linceul), l'orientation ne varie pas, c'est-à-dire la tête orientée à l'ouest et les membres inférieurs à l'est. Les membres supérieurs peuvent être disposés le long ou sur le haut du corps, ou bien repliés sur l'abdomen. Certains défunts portaient d'objets religieux tels que chapelets et médailles.

Parmi ces inhumations, trois fosses communes attirent l'attention. Deux d'entre-elles ont été particulièrement bien préservées, puisqu'au moins 47 personnes y ont été inhumées. Elles ont été enterrées précautionneusement les unes sur les autres, en général par groupe de quatre individus. Tous les âges sont représentés ce qui laisse à penser qu'une épidémie (peste ?) a vraisemblablement

sévi à Verdun au cours de cette période. Plus généralement le nombre croissant des inhumations à l'époque moderne est à mettre en parallèle avec la transformation de l'hospice Sainte-Catherine en «Renfermerie», qui accueille désormais également les personnes âgées, les orphelins et les enfants trouvés.

Au courant des XVIIIe-XIXe s., de nouveaux édifices sont construits sur la zone funéraire. Le plan dressé en 1852 permet d'identifier la fonction des différents bâtiments.

**KUCHLER PHILIPPE**

### **Le site de la Colline Sainte-Croix a Metz (F 57)**

Une opération d'archéologie préventive a été réalisée au printemps 2000 dans le cadre d'un vaste projet immobilier mis en oeuvre des 1995 sur la Colline Sainte-Croix. Elle se développe à l'emplacement du couvent des Capucins qui réutilisent le bâti existant des 1601, avant de construire de nouveaux bâtiments conventuels dans le premier tiers du XVIIe s.

La fouille a permis de mettre en évidence une occupation structurée continue de l'époque gallo-romaine à nos jours.

Dès l'Antiquité, la topographie de la partie occidentale du site est marquée par le remblaiement volontaire du terrain afin de créer une plate-forme artificielle sur laquelle s'organise un parcellaire complexe orienté E-O, fortement démantelé à la fin du Bas-Empire. Un faciès en terrasses, conservé jusqu'à la fin du Moyen-Age, est ainsi initié.

Au haut Moyen-Age, l'habitat se développe sur la partie sommitale de la terrasse haute maintenue par un mur gallo-romain préservé, mais également en limite occidentale de la terrasse moyenne. Il est matérialisé par la présence de poteaux, dont la fosse de creusement peut atteindre 0,94 m, et d'une fosse-dépotoir attribuée au VI-VIIe s.

Au courant du XIIIe s., au moins trois bâtiments, fondés en pierre et élevés en pan de bois, sont édifiés sur la terrasse haute ; Ils sont munis sur de profondes caves donnant sur la rue et couvertes de plafonds en bois supportés par des solives reposant sur des corbeaux. L'un des sous-sol communique par un escalier avec les pièces du rez-de-chaussée, dotées de sol en terrazzo et dont l'une est peut-être équipée d'un poêle.

Aux XVe-XVIe s., l'habitat s'étend de manière certaine sur la terrasse basse avec l'établissement de structures légères sur sablière basse mais aussi avec la construction d'une imposante résidence de type patricienne qui correspond sans doute à la Joyeuse-Garde, mentionnée par les textes à partir de 1490. Sur la terrasse haute, un jardin, équipé de fosses d'aisances à partir du XVIIe s., est établi à l'emplacement d'une maison d'habitation détruite par un incendie, créant ainsi un espace libre commun aux autres corps de logis, progressivement réaménagés avant l'installation des moines-capucins.

**KUCHLER PHILIPPE**

### **Fouilles préventives sur 'not Schmitt' a Thionville (F 57)**

L'étude archéologique du sous-sol, réalisée au mois de janvier 2000, a permis tout d'abord de mettre en évidence une première occupation structurée attribuée à une période comprise entre le XIe et le XIIe s. Elle a ensuite contribué à recueillir des données sur les diverses formes d'organisation de l'îlot à l'époque médiévale, sur le plan topographique et structurel.

L'ensemble du site est ainsi marqué par la présence de remblais d'occupation assimilés à des Terres Noires. Au sud, certains d'entre-eux comblent en partie des excavations plus ou moins

profondes qui témoignent d'une occupation relativement dense et structurée du secteur, attribuable aux XIe-XIIe s. Ces Terres Noires ont également livré quelques fragments de céramique qui attestent vraisemblablement d'une occupation sporadique dès le VIIe s., à proximité de la zone étudiée.

Au cours du XIIIe s. apparaissent les premières structures d'habitat en matériaux légers. Reconnues dans la partie orientale du site, elles correspondent notamment à une excavation de faible profondeur et aux parois fortement rubéfiées ; celle-ci a été interprétée, avec les précautions d'usage, comme un fond de cabane.

Plus au sud-ouest, la densification de l'occupation est également révélée par l'érection d'un bâtiment utilisant, cette fois-ci, la pierre comme matériaux de construction. Se développant sur une superficie supérieure à 25 m<sup>2</sup>, il est bordé, au sud, par une cour intérieure pavée. Construit entre le XIIIe et le XVe s., cet édifice est vraisemblablement remanié à la fin du XVIe s. En l'absence de relations stratigraphiques et de datations précises, le changement de techniques de construction, marqué par le passage du bois à la pierre, ne peut être émis qu'en terme d'hypothèse, sans toutefois pouvoir être vérifié.

#### **KUCHLER PHILIPPE**

##### **Structures défensives mises au jour rue de La Montagne à Saint-Avoid (F 57)**

Le projet de construction d'un ensemble immobilier sur 550 m<sup>2</sup> a suscité une intervention d'archéologie préventive d'une durée de huit jours. Le site est situé au pied de l'enceinte médiévale de la ville, à proximité de la tour du Lanter qui a fait l'objet d'une étude du bâti en 1996.

Faisant suite aux fouilles réalisées la même année plus à l'est, celles effectuées au mois de juin 1999 ont permis de confirmer la présence de deux fossés au devant du rempart. Observés sur une faible longueur, ils sont distants l'un de l'autre de 8,20 m. La nature de leur comblement et la configuration du terrain semblent indiquer qu'ils n'étaient pas mis en eau. En l'absence de mobilier archéologique, la datation des vestiges du système défensif de Saint-Avoid ne reste connue que par un acte mentionnant la fortification de la ville en 1360.

À l'époque moderne, la partie occidentale du site est utilisée comme carrière de sable gréseux. Celle-ci est limitée à l'est par un mur de clôture au-delà duquel se développent des jardins.

#### **KUCHLER PHILIPPE**

##### **Seconde campagne de fouille sur le site du Palais de Justice à Epinal (F 88)**

Les fouilles ont été motivées par le projet d'extension et de réhabilitation du Palais de Justice d'Épinal. Elles ont été précédées par des études d'impact réduites qui ont permis de vérifier l'intérêt archéologique du sous-sol en mettant en évidence des séquences d'occupation médiévales et post-médiévales.

Deux opérations d'archéologie préventive d'envergure, ayant mobilisé une quinzaine d'archéologues de l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (A.F.A.N.), ont alors été nécessaires à l'analyse de l'ensemble du site. La première, effectuée à l'occasion de la construction d'un corps de bâtiment sur la partie orientale de l'emprise, s'est déroulée du mois d'août à novembre 1995 sur environ 2000 m<sup>2</sup> (responsable: Y. Hénigfeld) ; la seconde a été entreprise en été 1999 sur plus de 1000 m<sup>2</sup>, à l'emplacement d'un futur parking souterrain.

Cette dernière campagne de fouille a permis de compléter les données sur les origines de la ville et de confirmer les premières formes d'organisation de l'îlot médiéval mises en évidence des 1995.

La topographie de la partie méridionale du site est marquée, au cours des Xe- XIIe s., par la présence de plusieurs bâtiments de plain-pied matérialisés par des alignements perpendiculaires de poteaux et de piquets, directement implantés dans le substrat sableux.

L'habitat se développe, au cours des XIIIe-XIVe s., sur l'ensemble de la zone étudiée. Entièrement édifié en bois jusqu'au milieu du XIIIe s., il est ensuite construit en partie sur des solins maçonnés pour les murs extérieurs et sur sablière basse pour les murs de refend. Détruite au début du XVIe s., l'une des maisons d'habitation comporte au moins deux pièces. La première couvre une superficie supérieure à 1 m<sup>2</sup> et est équipée d'un foyer circulaire composé de fragments de terre cuite compactés et associés à des cendres et des charbons de bois ; au sud, la seconde comporte vraisemblablement un poêle dont les soubassements sont aménagés en galets noyés dans une matrice limoneuse marron-noir et délimités par des blocs de gres rose posés de chant.

Ce corps de logis s'ouvre sur une arrière-cour dans laquelle est établi un four destiné peut-être à la métallurgie, voire aux métiers du bronze. Les autres bâtiments reconnus sont également annexés de jardins équipés de fosses maçonnées servant de latrines et de dépotoir. De plan rectangulaire (environ 4 x 3 m), celles-ci sont installées en tranchée étroite, sur une profondeur pouvant atteindre 1,80 m. Leurs parois sont constituées de moellons en gres rose soigneusement taillés et montés en petit appareil formé d'assises irrégulières liées avec un limon argileux. Leur comblement est formé par une succession d'unités stratigraphiques à fortes inclusions de matériaux organiques de couleur sombre et parfois riche en mobilier anthropique.

Ces résultats scientifiques, corroborés par l'absence de voie de circulation, nous renvoient donc l'image d'une occupation groupée constituée de bâtiments et d'arrière-cours dans lesquelles sont aménagées des structures d'équipement maçonnées qui traduisent vraisemblablement une amélioration des conditions d'hygiène. Ce mode d'occupation, qui se met en place dans la seconde moitié du XIIIe siècle et qui se développera principalement au siècle suivant, préfigure celui qui nous est renvoyé par l'iconographie du début de l'époque moderne.

LAFFITE JEAN-DENIS

### **Moyenvic, contournement RD955 au lieu-dit "Les Crôleurs" (F 57)**

La fouille du contournement routier de Moyenvic a permis de réaliser un décapage archéologique sur une basse terrasse de la vallée de la Seille, sur une surface de 0,9 ha.

Elle a permis de révéler de nombreuses structures appartenant à trois périodes distinctes. Le site a en effet été occupé successivement par un complexe d'une quinzaine d'ateliers de fourneaux à sel utilisant la technique du briquetage datant du 1er Age du Fer Hallstatt ancien ; ensuite une exploitation agricole gallo-romaine dès la fin du 1er siècle avant notre ère, s'est développée au sein d'un enclos fossoyé pour aboutir à un établissement rural de type *villa* avec des bâtiments en dur, ceci du 1er siècle à la fin du IVe siècle ; enfin, la ruine de l'établissement antique est réoccupée dès le Ve siècle par plusieurs structures d'habitat en fond de cabane établies au cours du haut Moyen Age, jusque vers 800.

Une dizaine de fonds de cabane ont été fouillés, leur taille varie entre 2 m et 4,2 m en longueur et ils peuvent atteindre 0,50 m de profondeur conservée. Une quinzaine de fosses contenant du matériel détritique datant accompagnent ses structures, ainsi que des fossés parcellaires qui recoupent les fossés gallo-romains.

Le mobilier domestique est représenté par de nombreuses formes céramiques, par des peignes et des broches de tisserand en os. Les quelques dépotoirs et fossés de cette époque sont riches en ossements de faune (bovidés, cervidés, suidés).

L'analyse de la céramique a permis de mettre en évidence deux phases d'occupation au haut Moyen Age : la première correspond au VI<sup>e</sup> siècle et vraisemblablement déjà à la fin du V<sup>e</sup> siècle, la seconde couvrirait le VII<sup>e</sup> siècle jusqu'au moins la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

LAFFITE JEAN-DENIS

**Vic-sur-Seille. Projet Musée Georges de La Tour, Rue de la Paroisse-Place Jeanne D'arc. Sondages d'évaluation archéologique (F 57)**

Le bâtiment concerné par le projet de création d'un musée, est situé à l'angle de la Rue de la Paroisse avec la Place Jeanne d'Arc ou Place d'Armes dans le quartier du centre historique de Vic-sur-Seille. Cinq sondages ont été réalisés sur l'emprise du projet de terrassement, dans un contexte urbain d'un immeuble datable du XVI<sup>e</sup> siècle, qui a subi des réfections et des transformations du XVII<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle. Trois sondages ont été effectués dans trois des caves en sous-sol, un sondage dans la grange attenante au bâtiment, un sondage dans l'arrière-cour, à une profondeur variant entre 1,4 et 1,6 m. Ils ont permis d'interpréter plusieurs horizons chronologiques.

Dans les sondages réalisés dans la grange et dans la cour, des niveaux supérieurs aux caves ont été relevés :

L'horizon A correspond aux niveaux de rez-de-chaussée successifs récents et au rehaussement du sol de la grange datables des XX<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

L'horizon B correspond à l'état d'une construction antérieure à 1830, arasée au départ des murs représentés par des fondations de murs et des niveaux de remblais associés, vraisemblablement datables des XVIII<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

L'horizon C correspond à un niveau de sol en terre battue recouvert de dalles calcaires faisant fonction de sol de grange possible, datable du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'horizon D correspond aux couches de remblais antérieurs à l'horizon C et postérieurs à l'horizon E, et à un mur latéral en pierres sèches, installés sur un ancien niveau de sol abandonné, vraisemblablement datables des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

L'horizon E correspond à un niveau de sol en terre battue rubéfiée avec un foyer aménagé, et aux niveaux détritiques d'occupation et d'abandon, datable du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'horizon F correspond à un niveau excavé d'une cave avec un mur latéral maçonné, conservé et remblayé antérieurement à l'installation des horizons D et E, datable peut-être du XV<sup>e</sup> siècle.

Dans les sondages réalisés dans les niveaux de sol des caves, des horizons médiévaux et antiques ont été relevés :

L'horizon I correspond au niveau de fond de cave (terre avec sable de chaux et de mortier et présence occasionnelle de bois en putréfaction), contemporain du niveau d'occupation de l'état actuel du bâtiment, jusqu'aux réfections XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> siècles.

L'horizon II correspond au remblai de terre glaise en liaison avec les fondations d'un bâtiment antérieur à l'état XVII<sup>e</sup> siècle du bâtiment actuel, datable des XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècles. Deux carreaux de poêle de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et des tuiles à crochet ont été découverts dans le remblai de fondation de ce bâtiment antérieur, qui a la caractéristique d'avoir des fondations maçonnées reposant sur des pieux en bois longs de 0,50m (0, 10 m de diamètre).

L'horizon III correspond aux couches antérieures à la construction du bâtiment XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècles, datables de la période médiévale du XV<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de niveaux d'occupation et de circulation, constitués de sédiments limoneux noirâtres alternant avec des graviers et riches en ossements de faune.

L'horizon IV correspond à une couche épaisse limoneuse et cendreuse, contenant de la céramique datable du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle.



L'horizon V correspond aux couches livrant du mobilier gallo-romain, essentiellement de la tuile romaine en grande quantité et en gros fragments, mêlé à du mortier de chaux ; il s'agit de niveaux d'abandon, de destruction, de démolition probablement du Bas-Empire ou début du haut-Moyen Age.

L'horizon VI correspond au niveau de sol maçonné, matérialisé par un hérisson, des dalles et des blocs calcaires maçonnés, et au niveau de circulation ou d'occupation d'époque gallo-romaine ayant appartenus à une construction antique.

Cette opération de sondages, réalisée au coeur de la ville médiévale, a permis d'étudier une stratigraphie urbaine développée tout au long du Moyen Age, depuis des sols d'occupation antique jusqu'à l'établissement d'un premier bâtiment XVe-XVIe siècles à caves, par la suite modifié aux périodes modernes et contemporaines.

## **LALEMAN MARIE-CHRISTINE & STOOPS GUNTHER Het archeologisch onderzoek in Gent (O.-VI.)**

Het stadsarcheologisch onderzoek in Gent over 2000 omvatte een 34 terreininterventies van zeer verscheiden aard en gerealiseerd in het kader van infrastructuur-, bouw-, renovatie- en restauratiewerken. Twee van deze interventies werden uitgevoerd als projectarcheologie, waarbij de bouwheer of een van de bouwpartners de kosten droegen voor het archeologische terreinwerk. Het gaat meer bepaald over de site Korenlei-Gruuthusestraat-Drabstraat en over de Emile Braunschool aan de Voldersstraat, die in afzonderlijke rubrieken worden voorgesteld. Behalve terreinopdrachten en de eerste wetenschappelijke uitwerking van de terreinbevindingen omvatte het stadsarcheologische werk ook de behandeling van een 3947 vooronderzoeksvragen, wat ten opzichte van 1999 een aangroei betekent met 72%. Het gaat om al dan niet uitgebreide adviesopdrachten voor wegen- en infrastructuurwerken, restauratie- en renovatieprojecten, stedenbouwkundige plannen, eigendomsoverdrachten, stedenbouwkundige attesten, wettelijke beschermingen, verkavelingen, en zo meer. De realisatie van het stadsarcheologische werk zou in 2000 niet mogelijk geweest zijn zonder de medewerking van velen zoals de partners op de bouwplaatsen, studenten in de archeologie, onbezoldigde medewerkers, collegae archeologen en specialisten in aanverwante vakgebieden. In deze kroniektekst worden slechts enkele aspecten iets uitgebreider voorgesteld.

Vooreerst willen we melding maken van archeologisch onderzoek in het Gravensteen aan het Sint-Veerleplein, voorafgaand aan een nieuwe fase stabiliteits- en restauratiewerken. Het ging meer bepaald om de oostelijke walmuur die zowel van in de zogenoemde stallingen als aan de kant van de Geldmunt werd aangepakt. De opgravingen beperkten zich tot zones waar het bodemarchief door stabiliteitswerken werd aangesneden. De opgravingen startten in de zogenoemde stallingen met de recuperatie van de daar geëxposeerde skeletresten, wat geschiedde onder leiding van Marit Vandenbruaene (Instituut voor het Archeologisch Patrimonium). Deze bijzettingen werden in 1906 ontdekt en grotendeels ter plaatse achtergelaten. Enige verstoringen dateerden uit de jaren '50, toen er een bakstenen bak rondom werd aangelegd. Stratigrafisch gezien lijken de bijzettingen postmiddeleeuws. Tussen de skeletresten werden een honderdtal munten aangetroffen, die voor verdere studie aan Luk Beekmans werden overgemaakt.

Een tweede reeks van bevindingen heeft te maken met de bouw van de zogenoemde stallingen tussen de donjon met de motte errond en de oostelijke walmuur die tot een bouwcampagne uit de latere 12de eeuw behoort. Een gedeelte van het mottelichaam werd bij de opgraving aangesneden. Op die plaats bestond de ophoging uit verscheidene strata, met tussen zand ook twijg-

en takfragmenten. In dit mottelichaam bevonden zich verticaal ingeheide houten palen die voor verder laboratoriumonderzoek werden bemonsterd. De stallingen zelf, opgebouwd met Doornikse breuksteen, werden tegen de oostelijke walmuur opgetrokken en bleven als dusdanig bewaard. Enkele losse natuurstenen platen op ca. 8.40 T.A.W. duiden mogelijk een ouder loopniveau aan. De zuilen zijn gefundeerd op zware massieven van breuksteen. Tot de getuigen van jongere bouwactiviteiten behoorden de restanten van bakstenen kettingmuren tussen de zuilen en de walmuur. Muurarcheologie in dezelfde zone van het Gravensteen wees uit dat de strook van de oostelijke walmuur tegen het poortgebouw een vermoedelijk overwelfde trap bevatte. In het oorspronkelijke muurwerk dat van onder de plantengroei te voorschijn kwam en niet omstreeks 1900 werd aangepakt, bevonden zich nog een deur- en twee vensteropeningen.

Ook aan de buitenzijde van het Gravensteen, aan de Geldmunt, werd archeologisch onderzoek uitgevoerd. Een breuk in de walmuur bleek terug te gaan tot kort na de eerste bouwtijd, te situeren in de tweede helft van de 12de eeuw. Om het wegschuiven van de omheiningmuur in beide richtingen tegen te gaan, bouwde men een opmerkelijke steunbeer van ca. 4 bij 4 m, die tot aan de kantelen opging. Dat dit versterkingselement het oorspronkelijke ritme van steunberen en uitkragende torens volledig verstoortte, vormde blijkbaar geen punt. De walgracht die het Gravensteen aan de oostzijde omgaf, werd vermoedelijk al in de 14de eeuw opgegeven, waarna de zone verkaveld werd. Bij de bebouwing van het terrein werd er tegen de natuurstenen walmuur een afvoerkanaal uitgespaard, opgebouwd met bakstenen van 26/27 x 13/13.5 x 6/6.5 m. Er werden bulkstalen voor verder onderzoek genomen, zowel van de inhoud uit de afvoer als van wat vroegere afzettingen in de walgracht kunnen geweest zijn. Een heel reeks bakstenen muurresten en twee vloerniveaus behoorden tot de funderingen en de benedenverdiepingen van de huizen die tussen het Gravensteen en de Geldmunt waren opgetrokken. Ze werden, na talrijke verbouwingen, omstreeks 1900 gesloopt in het kader van de eerste restauratie van het Gravensteen.

De plannen voor de heraanleg van de binnentuin in de kruisgang van de Sint-Pietersabdij leidden tot een beperkt voorafgaandelijk bodemonderzoek dat voornamelijk tot doel had de topografie, de vroegere loopniveaus en de oudere constructieresten te leren kennen. Op meerdere plaatsen werd de moederbodem aangesneden, zowat 8 m lager dan op de top van de Blandijnberg. De oudste muurresten van Doornikse steen verwezen naar een achthoekig lavatorium, aansluitend bij de zuidelijke pandgang. Hoewel hier alleen muurresten bewaard bleven, zijn er heel wat gelijkenissen met het in opstand bewaarde lavatorium van de Sint-Baafsabdij, dat daar evenwel op de oostelijke pandgang uitsteekt. De zijde van de achthoek in de Sint-Pietersabdij was buitenwerks ca. 2.75 m, binnenwerks ca. 2 m. In de binnenhoeken stonden mogelijk pilasters of hoekzuiltjes om misschien een gewelf op te vangen. Een gootje van Doornikse steen zorgde dwars door de lavatoriummuur voor de waterafvoer van het centrale wasbekken. Een funderingsmassief met bakstenen van 29 x 11 x 7 cm duidde nog de precieze plaats in het centrum van de achthoekige constructie. De aansluiting met de oudere kruisgang van Doornikse steen was door jongere ingrepen verstoord. Een deel van het oude, achthoekige lavatorium werd hergebruikt als fundering voor de nog bestaande lavatoriumconstructie. Ten noorden daarvan stootten de onderzoekers op een goed bewaarde kistbegrafening met een naar het westen georiënteerd skelet van 1.73 m lengte. Dit was enigszins verwonderlijk omdat het begeleidende bouwhistorisch onderzoek had uitgewezen dat dit areaal door de abdijgemeenschap nooit als kerkhof was gebruikt. Centraal in de betrokken binnentuin ligt nog een waterput. De bouwtrechter werd bij de opgravingen aangesneden. Deze constructie zo hoog op de Blandijnberg moet een hele klus geweest zijn. De vulling van de bouwtrechter verraadde enige van die problemen. Voorts was het bodemarchief van de binnentuin doorwoeld met allerlei afvoeren uit diverse periodes, die alle naar de zuidwesthoek van de tuin leidden. Daar mondden ze uit in een groot afvoerkanaal dat dwars onder de oostelijke

abdijgebouwen en door de oostsector naar de Schelde leidde. De bestaande aanleg van de binnentuin stamde uit het derde kwart van de 20ste eeuw en maakte deel uit van de herwaardering van het gebouwencomplex en de restauratiewerken aan het gedeelte dat de Stad Gent toen als cultureel centrum in gebruik nam.

Een aantal stadsarcheologische interventies van 2000 leverden aanvullingen over de middeleeuwse stenen stadshuizen en hun context in de ontwikkeling van de middeleeuwse stad. Dit was onder meer het geval voor De Grote Sikkel, Hoogpoort 64 en de *Stenen* Hoogpoort 17, Korenmarkt 17 en Hoefslagstraatje 1. Bij de uitwerking van de interventies op en rond het Goudenleeuwplein werd vooral de relatie van de stenen huizen tot de voormalige Korte Ridderstraat en de perceelontwikkeling daarlangs nader ontleed. Het archeologisch onderzoek in het pand Edward Anseeleplein 6 leerde de ontwikkeling van een laatmiddeleeuws bakstenen huis kennen.

Verscheidene interventies zoals het onderzoek in het pand Sanderswal 6, evenals prospecties in de Simon de Mirabellostraat, de Rabotstraat, de Sanderswal, de Abrahamstraat, de Tinnenpotstraat en het Prinsenhof sloten aan bij het Project Prinsenhof, een initiatief onder leiding van de Gentse Vereniging voor Stadsarcheologie. Tevens werden een eerste reeks van syntheserapporten en publicaties uitgewerkt op basis van alle materiële, geschreven en iconografische gegevens die sedert de start van het project in november 1998 verzameld werden. Met inbegrip van nauwkeurige lokalisaties, maken ze het mogelijk de geschiedenis en de bouwkundige evolutie van dit areaal, zowat 6 hectaren binnen de laatmiddeleeuwse stadsgrenzen, te reconstrueren. Uitgangspunt is een vermoedelijk 12de-eeuws burggrafelijk mottekasteel, bekend als *le Wa'* of Hof ten Walle. Het oorspronkelijke voorhof werd in de 14de eeuw uitgebouwd tot een grafelijk paleis. Restanten van de hoofdpoort (mogelijk aanvankelijk een poortdonjon), van de grote zaal of aula, de *antisale* of *camera* en de kapel, evenals acht gehistorieerde kraagstenen die in het Museum van de Sint-Baafsabdij en het Bijlokemuseum werden teruggevonden, dagtekenen zeer waarschijnlijk uit de tweede helft van de 14de eeuw. De noord- en de oostvleugel van het paleis konden in situ nog vrij goed worden gedocumenteerd en getuigen van de bouwcampagnes die voornamelijk hertog Filips de Goede in de 15de eeuw doorvoerde. Andere bevindingen hadden betrekking op jongere verbouwingen in de 16de-17de eeuw en op de verkaveling van het voormalige Hof ten Walle of Prinsenhof vanaf 1649.

#### LAMBOTTE Bernard & NEURAY Brigitte **Fouille de l'actuel jardin du cloître de l'abbaye de Stavelot (Lg.)**

Depuis quelques années, l'exploration systématique de l'église abbatiale de Stavelot est interrompue pour permettre à l'équipe du CSA de réaliser les fouilles préventives et de sauvetage nécessaires et préalables à la restauration et à la réaffectation des bâtiments conventuels (XVIIIe siècle) de l'ancienne abbaye. La part la plus importante de ces investigations concerne l'actuel jardin du cloître. Quelques 1.600m<sup>2</sup> ont ainsi livré de nombreux renseignements qui, parfois, éclairent ou confirment des hypothèses déjà émises, et souvent amènent des informations nouvelles et inespérées.

Cet espace a en effet été préservé de toute perturbation depuis l'abandon de l'abbaye par les moines à la Révolution française. Il conserve intacts les témoignages de toutes les installations religieuses sur le site depuis l'arrivée de saint Remacle au milieu du VIIe siècle jusqu'au XVIIIe siècle final.

Par ailleurs, une occupation mésolithique, en cours d'étude, a pu être mise en évidence.

Les derniers conventuels (XVIII<sup>e</sup> siècle) sont ceux en cours de restauration, préservés en grande partie des destructions post-révolutionnaires.

L'aile nord du cloître, attenante à l'église, a disparu en même temps qu'elle. Nos investigations ont permis d'en remettre les fondations en évidence de même qu'un couloir parallèle faisant la liaison avec l'église. La sacristie du XVIII<sup>e</sup> siècle a également été mise au jour, accolée à la face orientale du bras sud du transept. Ces constructions ont eu une durée de vie limitée à quelques dizaines d'années puisque leur achèvement correspond à peu de choses près à leur abandon.

Le cloître précédent, par contre, est au centre de sept siècles de la vie de l'abbaye. Edifié sous l'abbatit de Poppon au début du XI<sup>e</sup> siècle, l'autel de la bibliothèque en est déjà consacré en 1030. Il subira quelques réarrangements internes au XVe ou XVI<sup>e</sup> siècle sans que sa structure première ait à en souffrir.

Les ailes orientale et méridionale ont pu être explorées en grande partie. L'aile nord a été repérée en fondation. L'aile occidentale est, quant à elle, détruite par les nouvelles constructions au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La galerie orientale s'allonge sur un peu plus de trente mètres. Une série de pièces s'y accolent à l'est, de mêmes dimensions (9x6,5 m), dont l'une est identifiée comme la salle du Chapitre. Bordée d'une banquette continue en pierre, accolée au mur, elle est richement décorée au moment de son abandon (pavement de carreaux de terre cuite vernissés à motif récurrent de fleur de lys, plafond vraisemblablement voûté peint de motifs végétaux stylisés). Sur le côté sud, un tombeau vide est mis en évidence et identifié à celui du fondateur, saint Remacle. Il est constitué des fragments (importants) d'un sarcophage dont les manques sont comblés par une maçonnerie de pierres.

Quand D.Martène se rend à l'abbaye, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est dans ce cloître qu'il circule « assez grand, voûté et vitré selon la coutume du pays, on y voit la suite des abbez représentés sur les vitres. Le Chapitre est bâti dans le lieu où étoit autrefois l'oratoire de Saint Martin, il est très petit et très ancien, comme il paroît par ses vitres qui sont peintes,... C'est dans ce lieu-là que saint Remacle a été enterré et on y voit encore son tombeau, sur lequel on a gravé... »<sup>20</sup>.

Face à la salle du Chapitre, la galerie du cloître a livré une concentration d'une vingtaine de sépultures alors qu'ailleurs (ailes est et sud), elle n'en livre que quelques-unes, éparses.

L'aile sud du cloître ottonien n'a livré que sa galerie et l'amorce de caves aux murs enduits. Des départs d'arcs de voûtes en briques attestent de leur dernier mode de couverture.

Des fouilles sont toujours en cours fin 2000 et début 2001 sous la galerie orientale du cloître actuel qui viendront compléter les données relatives à ces constructions ottoniennes.

On notera qu'alors que le cloître du XVIII<sup>e</sup> siècle respecte l'orientation de l'église (des trois églises successives), celui du XI<sup>e</sup> siècle (et les précédents, voir infra) s'oriente Nord-ouest/Sud-est. Ce décalage s'explique par le fait que tous les bâtiments conventuels antérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle s'alignent sur les premières installations religieuses mérovingiennes qui pourraient être rapprochées de l'oratoire Saint-Martin où fut enterré saint Remacle.

La galerie du cloître ottonien est calquée sur celle qui lui est directement antérieure ; celle-ci est attribuable au milieu du Xe siècle et en particulier à l'action de l'abbé Odilon (938-954). Ce dernier met fin au gouvernement des abbés commendataires (844-938). Il doit relever l'abbaye tant dans sa discipline que dans ses murs.

---

<sup>20</sup> Martène, D. et Durand, U. 1724, *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins*, Paris, II.

Le passage des normands (décembre 881) et la fuite précipitée des moines n'ont été suivis que d'une restauration hâtive (nouvelles toitures) afin d'accueillir à nouveau la communauté dès Noël 882. En de nombreux endroits du site et de manière très claire, tant en plan qu'en stratigraphie, l'incendie de 881 est bien marqué. Une épaisse couche d'incendie a marqué la terre puis a été nivelée afin de recréer des surfaces habitables. Aucune trace d'abandon de murs ou de nouvelle construction n'est alors visible.

Par contre, des travaux importants succèdent à cette phase et sont directement antérieurs à l'arrivée de l'abbé Poppon (1021-1048).

Une nouvelle église modeste est édifée pour remplacer la première, détruite, tandis qu'un projet d'ampleur guide la construction du cloître.

Les fouilles qui se terminent ont livré une série de témoignages des premières occupations religieuses du site du milieu du VIIe siècle au Xe siècle qu'il est difficile de présenter ici dans le détail. Le pôle de cette période d'essor du monastère reste le tombeau de Remacle. L'abbé Poppon continuera à le mettre en évidence au XIe siècle et ses successeurs le vénéreront jusqu'à ce qu'il soit volontairement abandonné dans le courant du XVIIIe siècle.

Signalons encore à l'actif de la campagne de fouilles 2000, la mise au jour de plusieurs pièces d'orfèvrerie dont deux médaillons en métal doré émaillé du XIIe siècle provenant sans doute d'une crucifixion et représentant « sol » et « luna ».

LANSIVAL RENEE

#### **Metz. Hôpital Saint-André - 16, rempart Saint-Thiébault (F 57)**

Cette opération d'archéologie préventive, motivée par la restructuration de l'hôpital Saint-André, couvre une surface de 300 m<sup>2</sup>. L'intérêt de cette fouille est de renouveler notre connaissance de la topographie de la ville médiévale de Metz par la mise au jour des traces d'un habitat péri-urbain du Bas moyen Age. Celui-ci correspond en toute vraisemblance au faubourg Saint-Thiébault. Trois grandes phases d'occupation ont été observées. La première correspond au remblaiement du secteur par d'importants apports de sédiments sableux. Au Bas Moyen Age (XIIIe-XVe s), des bâtiments en pierre ou en pan de bois, dotés de sols en terrazzo de belle qualité, ont été implantés sur ces remblais. Certains d'entre eux ont subi des réaménagements au cours du temps. Une fosse-latrines, des fosses d'extraction de matériau, des fours... avoisinent ces constructions. Une épaisse couche homogène, scellant le niveau de démolition de l'habitat médiéval, correspond à la transformation du secteur en un espace non habité. En effet, le faubourg Saint-Thiébault est vraisemblablement abandonné suite à sa destruction lors du siège de René d'Anjou, duc de Bar et de Lorraine, en 1444-1445. Le secteur est ensuite aménagé en vue de l'édification d'un système de défense préalablement au siège de Metz par Charles Quint d'octobre 1552 à janvier 1553.

LAURENT GENEVIÈVE

#### **Opérations archéologiques de prévention dans l'ancienne propriété de Jean Curtius à Liège (Lg)**

L'actuel Musée Curtius, édifié à l'extrême fin du XVIe siècle par le célèbre marchand d'armes s'inscrit dans le projet de l'Ensemble muséal d'art et d'histoire du pays de Liège. C'est dans le cadre des études préalables à la mise en valeur de cet îlot urbain que l'Institut archéologique liégeois a pu intervenir sur le site en 1999 afin d'évaluer les potentialités du sous-sol et du bâti. En se basant sur les résultats de cette mission ainsi que sur les projets de restauration élaborés

simultanément, il s'est avéré que l'ancienne habitation de Jean Curtius était porteuse de nombreuses interrogations et allait connaître des modifications importantes (démolition des murs de refend et des planchers, condamnation de certaines baies en façade, installation d'un ascenseur dans la zone orientale, ...etc.).

L'enjeu des nouvelles recherches archéologiques était de mieux comprendre les structures appelées à disparaître dans cet ensemble architectural. Les murs intérieurs ont été dégagés de leurs enduits successifs afin de pouvoir examiner et relever les maçonneries. La réalisation d'une base de données sous Access a permis d'enregistrer les unités archéologiques sur support informatique afin de faciliter le traitement des informations.

Les collections du Musée Curtius et du Musée du verre n'avaient pas encore été déménagées lors du déroulement de la mission. Les sondages prévus ont donc été postposés et un suivi des travaux de démolition est actuellement en cours.

La propriété de Jean Curtius s'étendait initialement du quai à l'actuelle rue Féronstrée. Dès 1627, soit une vingtaine d'années seulement après l'achèvement des constructions, la propriété est divisée : la famille Curtius conserve la partie résidentielle située au nord tandis que l'imposant bâtiment du quai, destiné à l'accueil des visiteurs, est vendu au Mont-de-Piété. Dès lors, ces deux pôles évoluent très différemment. L'actuel Musée Curtius connaît de nombreux aménagements destinés à l'adapter à sa nouvelle fonction. Il présente aujourd'hui un aspect très homogène qui résulte en partie d'une importante restauration menée entre 1904 et 1909.

Le bâtiment résidentiel fait l'objet de transformations qui altèrent fortement la perception de la structure primitive : l'installation de commerces au XIXe siècle induit une nouvelle distribution interne et perturbe la composition de la façade nord. De nombreux éléments originaux y sont toujours présents mais le percement de nouvelles baies les rend peu lisibles. Au sud, la façade a été fortement remaniée lors de la restauration menée par Jean Francotte qui a restitué les baies dans un état présumé d'origine en faisant disparaître de nombreuses informations archéologiques.

Les sondages réalisés durant la phase diagnostique ont montré que ce bâtiment repose partiellement sur des fondations médiévales. La charpente a été datée par dendrochronologie des années 1586 à 1596. Les poutres maîtresses sont conservées sur les trois niveaux et le décor sculpté qui les anime au rez-de-chaussée et au premier étage a été dégagé lors de cette mission. On retrouve les thèmes ornementaux développés dans le bâtiment du quai : volutes adossées ou affrontées, motifs géométriques ou végétaux. Chaque composition est unique et ces témoins du décor primitif vont être intégrés au projet de restauration. La localisation de ce décor à proximité des façades semble infirmer l'existence de la galerie représentée sur les plans de Blaeu et Mérian. Par contre, les ailes latérales qui reliaient ce bâtiment à celui du quai en ont vraisemblablement été pourvues. L'aile ouest devait être surmontée d'un étage tandis qu'à l'est, l'élévation semble n'avoir comporté qu'un seul registre, ce qui expliquerait le terme de « galeries hautes et basses » mentionnés par Philippe de Hurgues en 1615. Ce voyageur évoque encore une tour située à l'angle des rues Féronstrée et du Mont-de-Piété. Elle pourrait avoir disparu peu après son passage. La zone orientale de la résidence a été fortement remaniée et il est peu probable que l'on en retrouve des traces.

D'autres éléments ont été mis au jour lors de cette mission : en décapant les enduits, des sculptures architectoniques sont apparues sur l'ancien pignon occidental de la résidence Curtius. Ces éléments en tuffeau ornaient un pignon extérieur masqué par l'hôtel Brahy dans le dernier quart du XVIIe siècle. Son organisation s'inscrit dans la continuité des façades nord et sud : les bandeaux en calcaire de Meuse qui en soulignent les différents registres se poursuivent sur le mur de clôture occidentale et des éléments de décor en tuffeau prennent place au niveau des allèges des baies du deuxième étage. Deux éléments carrés sont frappés d'un cartouche qui devait porter les armoiries de Jean Curtius et le motif central, endommagé par l'aménagement d'une cheminée, se rapproche des figures d'archange terrassant un dragon. Tout en s'intégrant parfaitement à la composition des façades, le pignon occidental de la résidence a reçu un traitement privilégié dans le registre

terminal : un médaillon de près de deux mètres de diamètre frappé d'un aigle bicéphale couronné occupe le centre de la composition. Un encadrement en tuffeau et trois oculi aveugles prennent place autour de cette figure. La surface de ces éléments a été burinée afin d'y apposer des enduits. La silhouette de l'aigle est bien identifiable mais le relief a seulement été conservé dans les zones les moins saillantes. Des traces de dorure y sont encore visibles. La maçonnerie de briques était couverte d'un enduit rouge. Ce pignon ne devait pas manquer d'attirer l'attention depuis la rue Féronstrée qui constituait l'un des principaux axes de la ville.

Ces découvertes récentes apportent un éclairage nouveau sur la partie privée de la propriété Curtius. La richesse des vestiges conservés démontre que l'habitation a reçu un traitement décoratif au moins équivalent à celui du bâtiment qui remplissait les fonctions officielles. Le décor du pignon occidental semble confirmer le témoignage de Philippe de Hurgues quant à la localisation de l'entrée principale du complexe. Les recherches en cours permettront sans doute d'affiner la connaissance de ce remarquable ensemble architectural.

## MORA-DIEU GUILLAUME

### **Premières considérations sur les acquis de la fouille des enceintes médiévale et post médiévale de l'esplanade Saint Léonard, au centre ville de Liège (Lg)**

Réouvert à la fouille au mois de juillet 1999, le site de l'esplanade Saint Léonard a été exploité sans interruption jusqu'à la fin du mois de juillet 2000. Les recherches ont été menées par le service de l'Archéologie du M.R.W. en province de Liège, dans le cadre de l'aménagement de l'esplanade. Cette dernière, de plus de deux hectares de superficie, se matérialise sous la forme d'une longue bande de terrain perpendiculaire au fleuve, partant de la berge septentrionale de la Meuse et s'étalant jusqu'au pied des coteaux de la citadelle. Elle recèle les vestiges de fortifications médiévales et post médiévales qui bordaient le flanc oriental de la cité. La portion est de la ceinture médiévale primitive<sup>21</sup> englobée par l'esplanade était dotée de deux portes : la porte Saint Léonard, où aboutissait Féronstrée, une des principales voie d'accès au centre de la ville, et la porte Vivegnis, localisée au pied des coteaux.

Le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle verra l'édification d'une nouvelle ligne de défense, remplaçant les murailles médiévales (démantelées après le sac de la ville par Charles le Téméraire, en 1468) et plus adaptée à la poliorcétique en vigueur à l'époque. Durant cette phase, une troisième porte est également ajoutée à proximité de la berge du fleuve, il s'agit de la porte Maghin.

Non loin de celle-ci, sous l'actuelle place des Déportés, le sommet d'un tronçon d'une quarantaine de mètres du rempart post médiéval a pu être mis au jour et enregistré. Construit entre 1542 et 1555, épais d'environ 3 m., le rempart dit « de Lombardie » reliait la porte Maghin à la porte Saint Léonard. Sous la même place ont pu aussi être localisés des vestiges du pont qui, partant de la porte Saint Léonard, enjambait la darse<sup>22</sup> selon un axe oblique. Ce dispositif est courant dans les ouvrages militaires de cette époque, à laquelle les progrès de l'artillerie modifièrent considérablement l'aménagement des défenses urbaines (cf. infra).

Dans une zone plus au centre de l'esplanade, un nouveau tronçon d'une dizaine de mètres de l'enceinte du XVI<sup>e</sup> siècle a pu être fouillé, plus en détail cette fois. Ce tronçon fait partie du rempart qui, construit à la même époque que le rempart « de Lombardie », a relié la porte Saint Léonard à la porte Vivegnis. Un sondage le long de la paroi extra-muros a permis de se faire une idée plus précise de la séquence stratigraphique du remplissage de la darse (dont le comblement débute déjà à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle) et aussi de révéler, sur 3 m. de haut, un bel appareillage en

<sup>21</sup> Dont un tronçon en élévation remonte encore actuellement les coteaux.

<sup>22</sup> Chenal perpendiculaire à la Meuse faisant office de fossé défensif.



pierres de taille, caractérisé par un léger fruit. Bien qu'arasé par les installations du XIX<sup>ème</sup> siècle, on peut estimer que la hauteur visible de cette muraille a pu dépasser 8 m. Un autre sondage, effectué dans les dépôts intra-muros, a mis en lumière les fondations d'un ouvrage souterrain destiné à stabiliser le rempart, ainsi qu'une stratigraphie reflétant une physionomie médiévale de la zone. Liée aux alluvions/colluvions médiévales, la base d'un massif de fondation signale à cet endroit le passage de l'enceinte primitive. A cet endroit, l'enceinte post médiévale fut donc parallèlement établie à sa consœur du moyen âge, comme c'est aussi le cas dans la zone de la porte Vivegnis (cf. infra.).

Les examens archéologiques centrés sur cette dernière se sont révélés extrêmement intéressants, bien que l'arasement important des structures, dont on ne possède le plus souvent que les fondations, limite l'information au niveau du plan.

La porte médiévale primitive, directement chaînée à la fortification descendant des coteaux, reste pour l'instant non datée avec précision. Cependant la stratigraphie intra-muros, d'une homogénéité et d'une conservation assez remarquable dans la partie nord-ouest de cette zone, a livré un niveau de circulation foulés par les constructeurs de cette première phase des travaux. Des charbons de bois recueillis dans un foyer appartenant à cette couche permettront, par le biais d'un diagnostic anthracologique actuellement en cours à l'I.R.Sc.N.B., combiné avec un examen C14, de localiser chronologiquement ces ouvrages qui appartiennent au XII<sup>ème</sup> ou à la première moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle. Des informations précieuses sur le mode de construction de la fortification ont également été récoltées dans ce secteur. Au sud-ouest de la porte, toujours intra-muros, deux petits chenaux médiévaux, axés est-ouest, ont été découverts. Ils sont antérieurs et contemporains à la phase primitive. Un « exutoire » pratiqué à même la muraille permettait l'évacuation des eaux vers un chenal plus important<sup>23</sup> qui précéda l'aménagement de la darse post médiévale.

La seconde phase d'aménagement de la porte Vivegnis est matérialisée par deux massifs de maçonneries, long de 18 m. chacun, établis de manière parallèle. Ils sont placés dans l'axe de la porte originelle et accolés à celle-ci. Ces deux excroissances sont établies sur des pieux en chêne dont la date d'abattage a été fixée au printemps 1246 par le laboratoire de dendrochronologie de l'U.L.G. Cette datation absolue est un jalon essentiel dans la chronologie du site puisqu'elle fournit un *terminus ante quem* pour la construction de la phase primitive. Un fossé, localisé au sud de ces structures et creusé peu après la construction de celles-ci, a également été exploré. D'importantes informations stratigraphiques y ont été découvertes, entre autres une séquence complète de son remplissage dont la fin serait à situer dans la deuxième moitié du XV<sup>ème</sup> siècle. La chronologie relative ainsi établie semble correspondre avec les données historiques qui attestent le démantèlement des fortifications après la date fatidique de 1468.

Entre le XVI<sup>ème</sup> et le XVII<sup>ème</sup> siècle, la physionomie de la porte change complètement. L'ancienne entrée qui était au droit de la muraille médiévale et dans l'axe des chaussées est obturée par la construction d'une tour circulaire, implantée entre les deux structures datées de 1246. La nouvelle entrée est déplacée vers le nord, son flanc sud étant protégé par la tour, le flanc septentrional étant protégé par une saillie d'un nouveau tronçon de fortification. Ce dernier fut accolé directement contre la paroi extra-muros de l'enceinte primitive, triplant ainsi l'épaisseur de l'ancien rempart. Ce tronçon, partant du flanc nord de la nouvelle porte, s'en va jusqu'au départ de la pente abrupte des coteaux<sup>24</sup>. Des structures retrouvées intra et extra-muros indiquent également un désaxement oblique des accès, complexifiant ainsi la tâche d'éventuels assaillants. Ce changement global de la physionomie de la porte a dû s'imposer face aux perfectionnements des techniques de sièges de la fin du moyen-âge, et notamment l'usage généralisé de l'artillerie.

<sup>23</sup> De ce chenal médiéval, on ne conserve plus aucune trace, probablement à cause du recreusement de la darse à cet endroit.

<sup>24</sup> Sur la pente même, il semble bien que le rempart moyenâgeux ait encore été utilisé, sans modifications majeures, après le milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Venant rejoindre le flanc sud de la nouvelle porte, l'extrémité nord du rempart précédemment fouillé au centre de l'esplanade<sup>25</sup> semble également avoir été accolée à l'enceinte primitive. On retrouve l'imposant appareillage de pierres de taille déjà évoqué, avec ici un déversoir aménagé directement dans le corps de la muraille. Ce déversoir a permis l'évacuation, vers la darse, des eaux charriées par un chenal post médiéval qui suivait l'axe d'implantation des deux chenaux liés à l'enceinte du moyen-âge.

Tombé en désuétude au XVIIIème siècle, l'ensemble des fortifications sombra peu à peu dans l'oubli, la darse devenant un dépotoir. D'importants arasements intervinrent au XIXème siècle, dont ceux générés par l'implantation de la prison Saint Léonard qui ont supprimé la quasi totalité des vestiges situés au milieu de l'esplanade.

L'étude du site, entamée au début de cette année, permettra sans nul doute d'intéressants développements qui viendront compléter ou modifier les considérations présentées ici.

**MALEVEZ AGNES, MEES NATHALIE, PLUMIER JEAN, ROBINET CAROLINE & VANMECHELEN RAPHAËL**

### **Découverte de sépultures du Haut Moyen Age exceptionnellement bien conservées au confluent namurois (Nr.)**

Au printemps 2000, cinq sépultures comprenant les restes de six individus ont été mises au jour sur les berges de la Meuse au site du Grognon. Ces dernières se distinguent par leur état de conservation exceptionnel. En effet, dans deux d'entre elles, des tissus humains sont conservés. La plus étonnante est sans conteste celle d'un enfant présentant des restes de peau sur le visage, le crâne et les épaules. Le dépôt du cadavre en milieu humide, sur les berges, et le fait que le corps a été préservé en milieu anaérobie (sans oxygène) ont permis une telle conservation.

Une autre sépulture contenant les restes d'un adulte de sexe masculin présentait également au niveau du bassin des restes de tissu humain, identifiés comme étant du muscle.

Cette découverte particulière nous a poussés à mettre en œuvre des moyens de relevés et de conservation inhabituels (prélèvement d'échantillons pour analyses histologiques et recherche d'ADN, réalisation d'un moulage par numérisation 3D, conservation de la peau et autres tissus mous).

Enfin, des restes de végétaux particulièrement bien conservés ont également pu être mis en évidence dans plusieurs sépultures. C'est notamment le cas d'une sépulture double contenant les corps de deux femmes. Ces dépôts intentionnels présents sous plusieurs formes nous permettront peut-être de mettre en évidence des pratiques funéraires particulières.

Une datation au carbone 14 est en cours au laboratoire d'Oxford. D'après la stratigraphie nous pouvons d'ores et déjà situer ces sépultures à la transition des époques mérovingienne et carolingienne.

**MASQUILIER AMAURY**

### **Epinal. Carrefour rues Saint-Michel, de la Maix et d'Entre-Les-Deux-Portes (F88)**

Le terrain (Coord. Lambert I: 906,080 x 1061,140). qui a fait l'objet d'une opération d'évaluation archéologique est situé à Épinal, à la jonction des rues Saint-Michel, de la Maix et d'Entre-Les-Deux-Portes. L'opération a été rendue nécessaire par la situation du projet dans un

---

<sup>25</sup> Voir plus haut. Il s'agit de la muraille construite entre 1542 et 1555 qui, partant de la Meuse, reliait entre elles les portes Maghin, Saint Léonard et Vivegnis.

secteur à fort potentiel archéologique correspondant au fossé du rempart, à un secteur d'habitat attesté au moins au début du XVII<sup>e</sup> s. et à l'emplacement supposé de la chapelle des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem dont l'existence est attestée à Épinal des la fin du XII<sup>e</sup> s. Tous ces éléments sont situés extra muros. Cinq sondages d'environ 20 m<sup>2</sup> chacun ont été réalisés. Les deux premiers sondages, les plus proches des anciens fossés de la ville, correspondent à des secteurs d'habitats modernes et contemporains pour lesquels aucune fouille préventive n'a été décidée. Les trois derniers sondages, les plus sensibles archéologiquement, ont révélé une zone de sépultures et un mur épais avec contrefort appartenant indubitablement à l'un des bâtiments de la commanderie (peut-être la chapelle Saint- Jean). En outre, la présence d'un four, de nature pour l'instant indéterminée, laisse augurer de la présence de structures en rapport avec cet établissement. Une fouille a donc été programmée pour l'année 2000 au droit des trois derniers sondages.

#### MASQUILIER AMAURY

##### **Saint-Dié-des-Vosges Collecteur de la Place du Général de Gaulle (F88)**

Cette opération de surveillance archéologique Place du Général de Gaulle (Coord. Lambert I: 942,200 x 1075,850) a été rendue nécessaire en raison de la pose d'un collecteur d'eaux usées. La tranchée, large de 4 m au maximum et profonde de 2 à 3 m, a été suivie sur environ 280 m linéaires (fin 1999 et début 2000). L'ensemble du tracé est compris dans l'ancien quartier canonial. Des niveaux du bas Moyen Age ont été décelés à 1,50 m de profondeur, à différents endroits du tracé du collecteur. Ils correspondent à des éléments de construction maçonnée, à des murs en matériaux légers et à une voirie. Le quartier est incendié en 1554, puis de nouveau en 1944, lors de la retraite des Allemands.

#### MODRIE SYLVIANNE

##### **Troisième campagne au prieuré de Rouge-Cloître à Auderghem (Br.)**

Le site du prieuré de Rouge-Cloître appartient à la Région de Bruxelles-Capitale. Situé en forêt de Soignes depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, il est classé depuis 1959, mais il faudra attendre 1965 pour que les bâtiments soient à leur tour protégés.

Suivant le programme d'intervention archéologique développé sur le site par le Service des Monuments et des Sites de la Région et en parallèle avec les travaux d'égouttage et de restauration mis en œuvre par la Régie Foncière, une équipe des Musées royaux d'Art et d'Histoire est intervenue durant 4 mois, de juillet à fin octobre 2000 en deux zones distinctes. La première zone est située à proximité des écuries de la ferme actuelle, la seconde est celle comprenant le bâtiment prioral abritant jusque récemment un restaurant, appelé également "Maison de Savoie".

Le mauvais état de la base de la façade arrière des écuries imposait sa restauration. A partir de cette constatation, des questions architecturales et archéologiques sont venues se greffer aux problèmes techniques de restauration : le ressaut saillant au parement soigné, présent à la base du mur est-il un élément de fondation ou une plinthe architecturale; à partir de cette détermination fonctionnelle, quel était le niveau de circulation le long cette façade; à quel niveau les fondations de ce mur sont-elles présentes et dans quel état ?

L'équipe archéologique s'est donc attachée à répondre à ces questions en déterminant la topographie ancienne, antérieure et contemporaine à l'utilisation du bâtiment. Le ressaut à la base de la façade arrière est bien une fondation et était donc, malgré le soin d'exécution, destiné à être enterré. Un talus venait donc buter contre ce mur. Néanmoins, à une époque plus récente, sans doute

à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un chemin fut créé le long de cette façade, mettant au jour les fondations sur près d'un mètre de haut et perçant le mur d'enceinte situé à proximité directe.

La portion du mur d'enceinte encore en élévation à proximité de cette zone a été dégagé, relevé et une évaluation des possibilités de restauration effectuée par l'équipe archéologique.

L'étude du mur vient compléter une première analyse du mur d'enceinte faite par Stéphane Demeter (voir *Archaeologia Mediaevalis* 2000) avant une restauration qui sera dirigée par l'I.B.G.E., sans doute dans le courant de l'année 2001.

Autour de la Maison de Savoie, le réseau d'égout a été complètement renouvelé. Des tranchées ont donc été ouvertes le long de ses deux façades. Profitant du rabattement de la nappe phréatique pour réaliser ses travaux, nous avons pu effectuer quelques sondages profonds (jusqu'à 2,50 m sous le sol actuel) le long de la façade orientale qui nous ont montré des rehausses importantes du niveau de circulation externe dans cette zone (un niveau bien représenté se situe 1,10 m sous le sol actuel). L'hétérogénéité de construction du bâtiment prioral et la présence d'un réseau de canalisation impressionnant par la taille de ses constructions ont également été repérées.

Le long de sa façade occidentale, côté cloître, de nombreux vestiges de murs parfois très larges (de 0,90 m à 1,70 m) sont apparus, appartenant à des bâtiments antérieurs absents des sources iconographiques du XVI<sup>e</sup> siècle et XVII<sup>e</sup> siècle. De ce côté les façades des bâtiments formant les ailes méridionale et septentrionale du cloître ont été localisées.

#### PLUMIER-TORFS SOPHIE, PLUMIER JEAN & DUPONT CLAUDE

#### Sauvetage à l'ancienne abbaye de Gembloux, parking des Abbés Comtes (Nr)

Le Service de l'Archéologie du Ministère de la Région wallonne en province de Namur a effectué une fouille de sauvetage (septembre-novembre 2000) lors de l'aménagement du parking des abbés comtes par la Ville de Gembloux, dans le centre ancien.

Installée sur un promontoire schisteux au pied duquel coule, à l'ouest, l'Orneau, une abbaye bénédictine fut fondée vers 940 par celui qui devint le saint Patron de la ville, Guibert. Il semble qu'au milieu du 12<sup>ème</sup> siècle un rempart fut édifié autour de la ville. Quelques témoins en sont visibles, notamment rue du Moulin, le long du château du Bailli, rue Docq et devant l'entrée des Facultés agronomiques, place Saint-Guibert. Le parking où furent menées les investigations jouxte l'église paroissiale édifiée par l'architecte Dewez au 18<sup>ème</sup> siècle. Celle-ci remplace l'église paroissiale primitive détruite, qui était contiguë à l'abbaye.

Un mur épais dont seules les parties en briques correspondant à des aménagements postérieurs étaient apparentes, relie l'église paroissiale à l'actuelle Grand' Rue à hauteur de l'hypothétique "porte Gravier". D'importants remblais dissimulaient la partie basse du mur appareillé en schiste et d'allure beaucoup plus ancienne. Au moins trois phases d'aménagement y ont été observées.

A l'origine, ce mur était interrompu sur environ 4 mètres (porte?). Il succède à une levée de terre au tracé identique et présentant également un passage flanqué de deux importants pieux qui devaient déjà matérialiser une entrée.

Un sondage à la machine réalisé *extra-muros* a révélé un fossé important, large d'environ 10 à 12 m et d'une profondeur de 4 m. Ce fossé fut creusé contre les épaisses fondations débordant largement du mur conservé en élévation.

Un matériel archéologique abondant a été recueilli dans ce fossé : céramiques du 14<sup>e</sup> siècle, fragments de cuir (éléments de ceintures, de chaussures, de fourreaux de couteaux décorés...), une épingle et un couteau en cuivre...

La problématique des origines de la ville et de l'abbaye gembloutoise a pu ainsi être relancée. L'analyse des découvertes récentes permettra de vérifier la présence d'une clôture fortifiée

commune aux deux. Ce rempart de facture médiévale en terre puis en pierre, au fossé défensif remblayé au début du 14<sup>ème</sup> siècle, restait non identifié jusqu'à ce jour. Il resserre le noyau primitif de la ville par rapport au rempart connu qui passe près des actuelles Facultés agronomiques. On peut s'interroger sur l'éventuelle coexistence de ces deux murailles.

D'autres éléments archéologiques ont été mis au jour comme une batterie de fours à chaux, une ruelle qui longe un bâtiment en pierre sèche et plusieurs constructions encore mal identifiées. L'étude approfondie permettra d'interpréter ces structures, d'en affiner leur datation entre le 9<sup>ème</sup> et le 14<sup>ème</sup> siècle et de les relier avec les éléments lacunaires mis au jour aux alentours du Beffroi en 1993.

ROELS EVA

### **Archeologische opvolging van rioleringswerken in Ronse (O-Vl.)**

Toen het IAP-Buitendienst Oost-Vlaanderen vernam dat de nieuwe aanleg van de Wijnstraat, het Rooseveltplein en de Peperstraat voorafgegaan zou worden door grootschalige rioleringswerken, werd contact opgenomen met het stadsbestuur Ronse en het aannemersbedrijf Koch-Ockier. Beide waren onmiddellijk bereid hun medewerking te verlenen aan de archeologische opvolging van het te graven tracé. Het noodonderzoek leverde belangrijke resultaten op. We kregen inzicht in de middeleeuwse wegstructuren onder de huidige Wijnstraat en de Peperstraat, op het Rooseveltplein werd de publieke waterput vrijgelegd en er werden sporen aangetroffen van de grote stadsbrand die Ronse in de 18<sup>de</sup> eeuw teisterde.

Zowel in de Wijnstraat als in de Peperstraat troffen we drie middeleeuwse wegniveaus aan. De oudste weg bestaat uit een compacte, verharde laag grond. Voor de aanleg van het straatniveau daarboven werden locale ijzerhoudende zandstenen gebruikt. De determinatie van het aardewerk gevonden in de laag die de geplaveide weg afdekt, duidt erop dat deze in de late Middeleeuwen moet zijn aangelegd, en waarschijnlijk in verband staat met de grootschalige openbare werken die op dat moment in de stad plaatsvonden. De stadsrekeningen melden ons immers dat verschillende straten in de stad in een zodanige slechte staat verkeerden dat ze in de 2<sup>de</sup> helft van de 15<sup>de</sup> eeuw opnieuw geplaveid werden. Deze straat raakte enige tijd later in onbruik, want een nieuwe weg werd aangelegd, opgebouwd uit twee rijen houten paaltjes met een diameter tussen 6 en 12 cm. Opmerkelijk waren de vele stukken leder die we aantroffen tussen de twee lagen hout. Ook op andere plaatsen werd heel wat leder aangetroffen; naast de vele snippers bleken er toch enkele gaaf bewaarde schoenzolen tussen te zitten. Zo vonden we o.m. restanten van een kinderschoen en een tweetal zolen met een gekrulde neus, die door hun specifieke vorm thuishoren in de 14<sup>de</sup> eeuw.

Verder melden historische bronnen uit het rijksarchief in Ronse ons dat men in de 16<sup>de</sup> eeuw gebruik maakte van houten "bussen ofte ryolen" om het (afval)water af te voeren. Bij de aanleg van de huidige rioleringen in de Wijnstraat werden verschillende van deze "ryolen" aangesneden. Het gaat om vierhoekig bewerkte boomstammen van ca. 2m lengte. Ze bestaan uit een uitgehold deel en een deksel. Doordat de linkerzijde smaller en puntiger is dan de rechterzijde kunnen de verschillende buizen aan elkaar sluiten en is het vervoer van water over lange afstand mogelijk. Ook in de Peperstraat vonden we houten rioolbuizen aan. Ditmaal waren ze rondvormig. De stratigrafische context en een vermelding in archiefbronnen dateren deze kanalen in de 19<sup>de</sup> eeuw. Waarschijnlijk bevoorraadden zij de fontein op de Grote Markt.

Toen de rioleringswerken verdergezet op het Rooseveltplein, troffen we naast een volledig intacte waterput (zie VERMEIREN GEERT en ROELS EVA), ook een rood-zwarte brandlaag aan, die rijk was aan houtskool, bouwpuin en slachtafval. Aardewerkvondsten dateren deze laag in de 18<sup>de</sup> eeuw. Het brandniveau kan aan een historisch feit gekoppeld worden. Bronnen melden dat Ronse door een ware ramp werd getroffen toen de binnenstad in 1719 afbrandde. Naast

heel wat materiële schade vielen er ook verschillende dodelijke slachtoffers. Deze brand, ontstaan bij timmerman Adriaen Camphain op de Grote Markt, breidde zich uit over de *Peperstraete*, de *Bergplasz* (huidige Rooseveltplein) en de "*gehele Thuynstraete*" (bovenste deel huidige Wijnstraat). Opmerkelijk is dat we in het lagere gedeelte van de – toen reeds onder die naam gekende – *Wuynstraete* geen enkel spoor van een brandlaag aantreffen. Dit laat vermoeden dat toch nog een belangrijk gedeelte van deze straat van brand gespaard is gebleven.

SEILLY MARIE

**Saint-Avold, Eglise Saints-Pierre-et-Paul (F 55)**

L'église Saints-Pierre-et-Paul de Saint-Avold, construite à partir de 1490 sur les vestiges d'éléments plus anciens a été abandonnée à la Révolution, puis divisée en logements au XIXe s. A l'occasion de travaux d'aménagements intérieurs en 1987, l'édifice a fait l'objet d'une intervention archéologique de sauvetage urgent localisée et en 1994 d'une étude historique et archéologique, qui ont permis de mieux appréhender ce monument.

D'importants travaux sont menés depuis 1997 sur cet édifice dans le cadre d'un projet de réhabilitation, en logements aux étages et en espace commercial au rez-de-chaussée du bâtiment situé à l'angle de la Place de la Victoire et la rue du Président Poincaré. Le volume concerné par les travaux suivis en 1999, occupe le chœur et la première travée de l'église désaffectée. Il s'élève pour la moitié ouest sur un volume de cave et pour l'autre, sur un terre-plein.

Les sondages archéologiques ont été opérés à partir du niveau de sol de la cave, sur les emplacements des fosses destinées à recevoir les poteaux de fondations modernes. Le premier sondage, appuyé contre l'angle sud-ouest de la cave, n'a livré aucun indice en dehors du sol même de cette cave, composé de grandes dalles de grès. Le second sondage d'une plus grande superficie, localisé contre le mur nord a permis la découverte immédiatement sous le niveau d'aménagement du dallage d'au moins deux niveaux de sépultures orientées est-ouest et la fouille de trois inhumations d'adultes conservées partiellement. Les deux premières situées à près de deux mètres de profondeur par rapport à la rue actuelle, ne recelaient plus pour l'une, que des fragments des deux membres supérieurs et pour la deuxième, la moitié inférieure des deux membres inférieurs. La troisième située immédiatement sous les deux premières contenait les restes d'un corps à l'exception du crâne et d'une partie du fémur droit. Les pieds avaient également disparu à l'occasion de l'édification du mur de la cave. On peut noter la présence d'un mince lit de chaux entre les sépultures. Le sondage légèrement étendu vers le sud a permis également de repérer l'emplacement d'un puits muni d'une margelle permettant l'installation d'une pompe datant comme la cave, de la phase privative du bâtiment.

Ces éléments ne présagent en rien du potentiel des niveaux sous-jacents, car les sondages se sont strictement limités aux cotes de terrassement indiquées par l'entreprise pour ses propres travaux.

Le décapage du terre-plein est à livré quant à lui, une partie des fondations de l'extrémité de l'abside formant le chœur de l'église dans laquelle le socle d'une colonnette localisée dans un angle, était encore visible. Ces vestiges apparus sous le niveau de sol récent, ont été fortement oblitérés par les travaux d'aménagement des dés de fondation en béton prévus par le nouveau programme d'utilisation.

On peut noter par ailleurs la présence d'un dé en maçonnerie d'un mètre sur un, localisé dans l'angle du bâtiment qui est probablement à mettre en relation, comme la cave et le puits, avec les aménagements postérieurs à l'église.

SEILLY MARIE

Metz (Moselle) - 2, rue d'Enfer (F57)

A l'occasion d'un programme de réfection des enduits extérieurs du bâtiment situé à l'angle de la Jurue et de la rue d'Enfer mené par la Municipalité de Metz, le Service Régional de l'Archéologie a réalisé quelques observations et relevés sur les maçonneries dégagées. Ce bâtiment, qui a été inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en décembre 1929, a fait l'objet d'une importante étude historique et archéologique par MM. R. GUILD et P.-E. WAGNER en 1995 (Soc. Française d'Archéologie - Congrès 1991 - " Les Trois Evêchés et l'ancien duché de Bar ").

L'intervention de 1999 a permis de constater que la façade sud compte au moins trois niveaux d'élévation correspondant au rez-de-chaussée pour l'une et pour les autres, aux étages supérieurs. Le rez-de-chaussée a connu par ailleurs, d'importants travaux qui ont fortement oblitéré les éléments architecturaux d'origine. Seule la base du mur sur 1,5 m de hauteur à l'ouest de la porte actuelle ainsi qu'à l'est sur près de 3 m au plus haut, semble conservée et présente encore un montant d'ouverture situé à gauche de cette même porte. Les contreforts, le porche et les ouvertures correspondent à des phases postérieures d'aménagement. Plusieurs ouvertures à ce jour bouchées, ont été repérées au rez-de-chaussée et au premier étage, ainsi que l'accroche de la façade est, postérieure.

Cette dernière présente les mêmes caractéristiques que la précédente, à savoir trois niveaux d'élévation, qui sont associés à un quatrième correspondant à une mise à niveau des maçonneries sous toiture. Les fenêtres, comme celles des premier et deuxième étages de la façade sud, réutilisent essentiellement des éléments architecturaux récupérés.

Il apparaît donc qu'à une première phase de construction illustrée par le rez-de-chaussée de la façade sud, succède une deuxième phase qui concerne les premier et deuxième étages, qui s'articule semble-t-il, en plusieurs étapes.

La lecture des maçonneries de la façade ouest, visible que sur la moitié supérieure n'a pas livré beaucoup d'information à l'exception de traces de reprise autour de la baie géminée du deuxième étage laissant penser que celle-ci se situe en position secondaire. La double fenêtre géminée du premier étage, datée de la fin du XIIe s., ne présente pas clairement les mêmes dispositions et pourrait donc être d'origine même si certains détails comme la largeur du piédroit droit par rapport au reste par exemple, paraît étonnante. On peut noter que la maçonnerie du clocher vient prendre appui sur celle de la façade ouest et confirme donc sa postériorité au moins dans les deux tiers supérieurs de sa face ouest.

La façade nord n'a pu être observée, car inaccessible.

Le clocher, observé que partiellement laisse percevoir des niveaux de surélévation, probablement entre les premier et deuxième étages annoncés par le changement de calcaire dans les chaînes d'angle et entre les deuxième, troisième et quatrième étages.

Ces observations ont en grande partie corroborer l'étude de 1995 en apportant par ailleurs des précisions sur certaines parties de ce monument. Il reste néanmoins d'importantes questions et vérifications que seule une étude complémentaire, portant sur les extérieurs non observés et sur les intérieurs de cet édifice, pourrait lever.

TROUPIN GEORGES

**Bouwhistorisch onderzoek in Antwerpen (Antw.)**

Werd in het verleden noodgedwongen weinig of geen bouwhistorisch onderzoek door de stedelijke afdeling monumentenzorg (Stad Antwerpen, Stedelijk Ontwikkelingsbedrijf Monumenten.-



en landschapszorg, Spanjepandsteeg 5 2000 Antwerpen.) verricht.

Sinds eind 1999 werd uiteindelijk getracht een basis te leggen voor wat zou moeten uitgroeien tot één van de basisopdrachten van deze stedelijke afdeling.

Van de tot nu reeds uitgevoerde waarnemingen willen wij er nu enkele aan u voorstellen.

#### *Torfbrug 1 / Kaasrui 2*

Bij het inrichten van een winkelruimte op de gelijkvloerse verdieping van dit hoekpand kon worden vastgesteld dat in de meest oostelijke scheimuur met het pand Kaasrui 2 een geprofileerde natuurstenen boog zichtbaar werd. Deze blijkt aan de straatzijde op een deels aan de buitenzijde zichtbare natuurstenen kolom te rusten. Deze maakt deel uit van een identieke boogconstructie die de onderpui vormt van het pand Kaasrui 2. Daar beide bogen haaks op elkaar aansluiten zou dit mogelijk op een open arcade kunnen wijzen. Dit impliceert wel dat het hoekpand Torfbrug 1 maar eerst later tegen het toenmalige hoekpand Kaasrui 2 werd opgetrokken.

#### *Zakstraat 5*

Naar aanleiding van verbouwingswerken kon in de kelder van dit pand worden vastgesteld dat de oostelijke scheimuur een onderdeel vormde van de ca. 1200 te dateren Burchtmuur.

Deze kon over een lengte van ca. 9 meter worden opgetekend en is plaatselijk zeker tot op straatniveau bewaard. Het verzorgde parement in Doornikse kalksteen laat duidelijk zien dat dit zeker een zichtbaar deel betrof en dat het loopvlak sinds de middeleeuwen sterk werd opgehoogd.

#### *Wolstraat 25*

Achter een bij verbouwingswerken uitgebroken schouwlichaam, kon een deel van een vermoedelijk laat 17<sup>de</sup> eeuwse muurbeschildering worden waargenomen. Mogelijk verdween deze bij verbouwingswerken in 1834 waarbij alleszins volgens een teruggevonden bouwaanvraag aanpassingen aan de voorgevel werden uitgevoerd.

## **VANBRABANT KATRIEN & HOMMELEN GUY** **Noodonderzoek in de stadskern van Diest (Vl.-Brab.)**

### *Inleiding*

In de periode augustus-oktober 1999 werd er door de Heemkundige Kring Arnoldus IV, in samenwerking met de provincie Vlaams-Brabant, het stadsbestuur van Diest en het IAP, een noodopgraving uitgevoerd op 'De Bleek' in Diest.

Het terrein bestond uit een stuk weiland langsheen de nu overdekte Demer. Het is gelegen tussen de Kaai en de voormalige Zichemsepoort of Koepoort, op nauwelijks tweehonderd meter van de Sint-Sulpitiuskerk. Een belangrijk aspect is de natuurlijke strategische ligging, met de Demer als begrenzing in het noorden en de Kluisberg in het zuiden. De zone behoort tot de oudste wijken van Diest.

Door de nieuwbouw van een wooncomplex zou dit nog ongerepte gebied voor het eerst grondig verstoord worden. Een onderzoek op een dergelijk historisch terrein biedt de archeologen een interessante kijk op de stedelijke geschiedenis. De Stad Diest is ondanks haar rijke verleden tot op heden nauwelijks archeologisch gedocumenteerd. Buiten de opgravingen van het Warandekasteel en een beperkt noodonderzoek van het Sint-Elisabethgasthuis zijn er geen archeologische gegevens voorhanden over de burgerlijke en economische aspecten van deze middeleeuwse lakenstad.

Uitgangspunt van het onderzoek was de lokalisering van het 15<sup>de</sup> eeuwse schuttershof van de Sint-Jorisgilde dat gelegen was aan de voet van de Kluisberg en waarnaar de aangrenzende straat

genoemd is. Een studie van de cartografische bronnen leverde geen duidelijke indicatie op wat betreft de identiteit en de exacte locatie van het gebouw. De schriftelijke bronnen zijn zeer summier in hun beschrijvingen van uitzicht en ligging. De enige iconologische bron is een gravure gemaakt door F. Ertinger in 1681. Een archeologisch onderzoek van het terrein is bijgevolg de enige mogelijkheid om concrete informatie te bekomen.

#### *De resultaten van het terreinwerk*

Aan de hand van een reeks proefboringen werd beslist waar de opgraving zou plaatsvinden. De boorgegevens werden aangevuld met een studie van de vegetatie op het terrein. De plaatsen waar er metershoge brandnetels en vlierstruiken groeien hebben een stikstofrijke bodem. Dit kan een gevolg zijn van de aanwezigheid van bouwresten met kalkmortel. Op basis van deze waarnemingen werd de opgraving toegespitst op de oostelijke helft van het bedreigde terrein, die het dichtst aansluit bij het stadscentrum.

Een eerste reeks proefsleuven leverde dadelijk resultaat op. Over het ganse terrein vindt men onmiddellijk onder de bouwlaag een puinlaag met een dikte van gemiddeld vijftig centimeter. Deze puinlaag bestaat uit heterogeen bouwafval en bevat ondermeer baksteen- en kalkmortelfragmenten, ijzerzandsteen, leisteen en scherven van middeleeuws, post-middeleeuws en recent aardewerk. Onder de puinlaag begint de natuurlijke bodem van lemig zand, waarin meerdere dunne afzettingslaagjes te onderscheiden zijn. Deze bodemstructuur is te verklaren door de onmiddellijke nabijheid van de Demerbedding ten noorden. In bepaalde lagen komt er ijzeraanrijking voor in de vorm van een harde laag roestbruine ijzerconcretie.

#### Middeleeuws straatje met aftakking naar de Demer

In de eerste proefsleuf in het oostelijke deel van het opgravingsterrein werd op 90 centimeter diepte een reeks ijzerzandstenen platen in bouwkundig verband vrijgelegd. De platen sluiten op elkaar aan in noord-zuidrichting en hebben onregelmatige afmetingen. De structuur heeft een maximale breedte van 80 cm en een maximale dikte van 10 cm. De platen konden worden gevolgd over een afstand van meer dan 7 meter. Over de totale lengte is er een niveauverschil van 24 cm, afdalend naar het noorden in de richting van de Demer. De platen zijn onmiddellijk op de alluviale bodem aangelegd. We interpreteren deze structuur als een verhard voetpad op de linkeroever van de Demer.

Ten zuiden van de reeks ijzerzandstenen en er onmiddellijk op aansluitend werd een tweede structuur aangetroffen. Haaks op het eerste spoor werd het wegdek van een smalle straat blootgelegd, met een breedte van 1,4 meter. Het wegdek was eveneens aangelegd in ijzerzandsteen, hoewel de opbouw verschillend was. Voor de aanleg werden uitsluitend natuurlijke, onbewerkte schollen in ijzerzandsteen gebruikt zoals die overal in het Diestse aan de oppervlakte voorkomen. De boorden waren opgebouwd uit langwerpige schollen met een gemiddelde lengte van 30 cm die op de smalle kant waren geplaatst. Het wegdek tussen de boorden was opgevuld met kleinere ijzerzandstenen. Deze waren eveneens rechtop geplaatst maar in dwarsrichting op de straat. Het wegdek vertoonde een lichte kromming voor een goede afwatering. Uit een doorsnede blijkt dat de ijzerzandstenen werden geplaatst in een laagje zand. Verder zijn er geen funderingslagen gebruikt. Aan weerszijden van de boorden zijn er geen afwateringsgrachten of geulen zichtbaar.

De straat heeft een NO-ZW verloop en kon worden blootgelegd over een lengte van 38 meter. In noordoostelijke richting verdwijnt het straatje onder de 19<sup>de</sup> eeuwse huizen langsheen de Schuttershofstraat. In zuidwestelijke richting maakt de straat een duidelijke knik naar het zuiden en wordt het wegdek geleidelijk smaller. In zuidelijke richting is het wegdek steeds meer verstoord. Enkel de aanzet van een tweede knik naar het zuidwesten is nog zichtbaar tot het wegdek helemaal

verdwenen is. Het niveau van de straat is over de ganse lengte vrijwel gelijk en varieert tussen 0,77 en 0,86 m onder het nulpunt. De lengteas bevindt zich gemiddeld 3 cm hoger dan de boorden.

Er werden geen aanpalende gebouwen aangetroffen die rechtstreeks aansluiten bij het straatje. Het enige rechtstreekse verband bevond zich in het NO-deel, waar een voetpad van ijzerzandsteenplaten naar het noorden aftakte (cfr. *supra*). Op het verdere traject in zuidwestelijke richting is er slechts op één plaats een onrechtstreeks verband aantoonbaar met een aanpalend gebouw. De noordrand van de straat verandert namelijk van structuur. Over een lengte van 4,5 meter is de boord opgebouwd uit horizontale platen in ijzerzandsteen i.p.v. de gebruikelijke smalle schollen.

De gewijzigde structuur van het wegdek kan in relatie gebracht worden met een concentratie van bouwresten die ten noorden ervan werden vrijgelegd. Deze slecht bewaarde resten bevonden zich in een smalle strook tussen de straat ten zuiden en de Demeroever ten noorden. De bouwresten behoren tot minstens drie verschillende bouwfases.

#### Het ambachtelijke kwartier uit de 14<sup>de</sup>-15<sup>de</sup> eeuw

De eerste fase bestaat uit een vierkante vloer in gebakken tegels met een afmeting van amper 1 vierkante meter. In het pakket boven de vloer werden koperfragmenten en metaalslakken aangetroffen, evenals asse- en houtskoolresten. Rondom deze vloer konden geen bijhorende structuren worden vrijgelegd. In oostelijke richting waren er ernstige recente verstoringen door rioleringsbuizen. Onder het vloertje werd een slecht bewaard plateau van aaneensluitende, bewerkte ijzerzandstenen aangetroffen die waren afgedekt met een laag leisteel. De functie hiervan is onduidelijk.

Op twee meter ten zuiden van deze vloer werd een ZW-NO georiënteerd muurspoor vrijgelegd met een centrale uitsparing van 1 meter breed. In het zuidwesten maakt de muur een rechte hoek naar het noordwesten. Dit haakse muurspoor kon slechts over een afstand van 1 meter gevolgd worden. Daar gaat de muur over in een halfronde structuur aangelegd met een enkele rij bakstenen, die eindigt in een slecht bewaarde haard- of ovenconstructie. Deze oven is aan de oostkant begrensd met een rij vierkante, verbrande tegels. Een onregelmatige blok kalksteen begrenst de westkant en overlapt een gedeelte van de oven. Deze bestaat uit een pakket roodverbrande aarde, zonder verharde vloer. Hierin werden drie stukken aardewerk *in situ* aangetroffen, die geplaatst waren met de opening naar beneden. Het gaat om twee kruiken en een grape in rood gebruiksaardewerk, met een gedeeltelijke loodglazuur op de hals. De ovenmond was vermoedelijk naar het oosten gericht. Van een laboratorium of werkvloer werden geen sporen teruggevonden.

Deze bouwfase wordt geïnterpreteerd als zijnde een gedeelte van een ambachtelijk atelier langsheen de Demer. De straat kan in verband gebracht worden met dit atelier. Enerzijds bevinden de resten van de oven, de stookvloer en noordmuur met de toegang zich op eenzelfde niveau als het wegdek. Anderzijds vertoont de zuidelijke boord van de straat ter hoogte van het atelier een versterking met ijzerzandsteenplaten (cfr. *supra*). Vermoedelijk gebeurde een gedeelte van de grondstoffenaanvoer en van het goedertransport over land. De sterke verstoring van het wegdek langsheen de versterkte boord kan veroorzaakt zijn door de draaiende beweging van karrenwielen die af- en aanreden. Een bijkomend aspect is de verwering van het wegdek. Hoewel de structuur van de weg goed bewaard is, zijn de ruwe ijzerzandstenen bovenaan glanzend afgesleten, wat wijst op een intensief gebruik.

#### Annex van het 17<sup>de</sup> eeuwse huis 'De Bleek'

Een tweede reeks sporen had een strikte noord-zuid oriëntatie. Er werd een gedeelte blootgelegd van een gebouwtje met afmetingen van circa 5,5 bij 4 meter. De oostelijke muur werd

over de ganse lengte vrijgelegd en had een lengte van 3,8 meter. De noordelijke en de zuidelijke muren vertrokken haaks hierop in westelijke richting. Deze muren zijn slechts over een lengte van 1 meter blootgelegd. Evenwijdig aan de oostelijke muur en op 4 meter te westen ervan bevindt zich de zijgevel van een huis dat gekend is onder de benaming 'De Bleeck'. Dit huis is het enige bouwwerk op het bedreigde terrein en dateert vermoedelijk uit de 17<sup>de</sup> eeuw. Het stond met de noordelijke achtergevel in de Demer. Enkel deze gevel is nog authentiek en erkend als historisch waardevol. De voorkant van het gebouw werd in de loop der jaren uitgebreid en er werd een verdieping bijgebouwd. In de oostelijke zijmuur van 'De Bleeck' tekent zich duidelijk de grens af tussen de oorspronkelijke façade en dakniveau en de latere aanbouwingen. Als men de noordelijke muur van het vrijgelegde gebouw westwaarts doortrekt dan sluit deze naadloos aan bij de oorspronkelijke voorgevel. Dit betekent dat men de blootgelegde muren kan interpreteren als zijnde een oostelijke annex van de 17<sup>de</sup> eeuwse 'Bleek'.

De muren van de annex waren 22 tot 26 cm breed en zijn opgebouwd uit onregelmatige blokken ijzerzandsteen, gevoegd met kalkmortel. Ze zijn tot op een hoogte van maximaal 50 cm bewaard. Aan de binnenkant zijn de muren bezet met cement, terwijl bovenaan de aanzet zichtbaar is van een recentere bovenbouw in baksteen en cement. De oorspronkelijke vloer bestond uit gebakken kleitegels en werd in een latere fase bestreken met een dunne laag cement. Vermoedelijk werd de ruimte ingericht als stal alvorens de annex werd afgebroken en opgevuld met puin. Uit een studie van de *archaeologica* uit de vulling kan men de afbraak dateren in de 1<sup>ste</sup> helft van de 20<sup>ste</sup> eeuw.

#### Overige grondsporen

Tussen de annex en de straat werden twee evenwijdige muurresten vrijgelegd. De westelijke structuur was het beste bewaard; hij heeft een N-Z oriëntatie en is slechts over een lengte van 1,5 m bewaard. Het muurspoor is opgebouwd uit ijzerzandsteen en gevoegd met kalkmortel. Enkel de onderste bouwlaag is bewaard gebleven. Er werd geen funderingslaag aangetroffen. Het oostelijke muurspoor is zeer slecht bewaard. Hier gaat het slechts om een concentratie van onregelmatige ijzerzandstenen. Beide sporen bevinden zich op hetzelfde niveau. De voet van de westelijke muur bevindt zich op een niveau gelijk aan de straat.

Ten zuiden van de straat werden geen aangrenzende gebouwen teruggevonden. Ter hoogte van het centrale gedeelte van de weg werd op 50 centimeter ten zuiden een onregelmatige verharding blootgelegd. Deze bestond uit kleine fragmenten kwartsiet, waarvan slechts enkele waren bewerkt. Tussenin werden kiezels aangetroffen. De verharding had geen regelmatige vorm en kon gevolgd worden over een afstand van ongeveer 4 meter. De breedte varieerde van 60 tot 100 centimeter. De oriëntatie van de verharding is NW-ZO. Deze verharding kan mogelijk geïnterpreteerd worden als een voetpad dat haaks op de straat vertrekt in zuidelijke richting.

#### *Het archeologisch materiaal*

Het aardewerk dat werd ingezameld is afkomstig uit een heterogene puinlaag die de ganse site overdekt. Deze laag varieert in dikte tussen 50 en 80 centimeter en bevindt zich onmiddellijk onder de bouwlaag. Onder deze laag werd de alluviale bodem aangetroffen die bestaat uit lemig zand, afgezet in dunne sliblaagjes. Het terrein werd in de laat- of post-Middeleeuwse periode genivelleerd en vervolgens opgehoogd met afbraakmateriaal en slib uit de nabijgelegen Demer. Uit deze situatieschets kan men afleiden dat de *archaeologica* afkomstig uit de puinlaag geen eenduidig stratigrafisch verband hebben en dat de dateringsmogelijkheden beperkt zijn.

Het aardewerk bestaat voor het grootste deel uit rood gebruiksaardewerk. Een klein gedeelte ervan had een gele of witte slibversiering. Het vormenrepertorium bevat ondermeer kommen,

vergieten, grapes, steelpannen en grote kruiken. Enkele fragmenten van bordes met geelgroene slibversiering kunnen gedateerd worden in de 17<sup>de</sup> en de 18<sup>de</sup> eeuw. Het zogenaamde geel-wit volksaardewerk komt slechts in beperkte mate voor.

De Rijnlandse luxewaar werd in grotere hoeveelheden aangetroffen. Er werden zowel scherven van drinkschaaltjes uit Siegburg, als kruiken en drinkbekers in Westerwald-steengoed ingezameld. Het grootste gedeelte van het luxe-aardewerk bestaat uit het Raeren-steengoed en kan gedateerd worden tussen het einde van de 15<sup>de</sup> en het midden van de 16<sup>de</sup> eeuw.

Aan de hand van de *archaeologica* kan een relatieve datering worden gegeven van de straat. De ijzerzandstenen waren aangelegd in een stabiliseringslaag van zand. In deze laag werd een onversierde wandscherf aangetroffen die typologisch behoort tot het Andenne-aardewerk (1075-1375). Op minder dan een meter ten zuiden van de straat en op een niveau van enkele centimeters onder het wegdek werd een dubbele *tournois* van Filips de Goede teruggevonden die werd geslagen omstreeks 1450. Het is de oudste muntvondst van de opgraving. De beide elementen geven een mogelijke datering voor de aanleg van de straat. De straat werd ten laatste in de 15<sup>de</sup> eeuw aangelegd en waarschijnlijk reeds vroeger. De laag die het wegdek bedekt bevatte naast het rode aardewerk en de luxe-steengoed ook post-middeleeuwse scherven. Hieruit blijkt dat de straat gedurende lange tijd in gebruik bleef, alvorens het terrein met een puinlaag werd opgehoogd.

### *Conclusie*

Het archeologisch noodonderzoek dat in de periode augustus-oktober 1999 werd uitgevoerd langsheen de Schuttershofstraat in Diest heeft een aantal nieuwe elementen opgeleverd wat betreft de middeleeuwse functie van de stadswijk gelegen tussen de Demer en de Kluisberg.

De opgraving heeft geen sluitend resultaat opgeleverd wat betreft het uitgangspunt van het onderzoek, namelijk het 15<sup>de</sup> eeuwse schuttershof van de Sint-Jorisgilde. Dit gebouw kon voorlopig niet gelokaliseerd worden. Geen enkele archeologische vondst kon met zekerheid worden toegeschreven aan een dergelijke functie. De overtuiging van sommigen als zou het 17<sup>de</sup> eeuwse huis 'De Bleek' een latere bouwfase zijn van het 15<sup>de</sup> eeuwse schuttershof wordt zo steeds meer bevestigd. Verder (bouw)historisch onderzoek naar dit aspect van de site moet hierover uitsluitel geven.

De meest opvallende vondst van de opgraving was een 38 meter lang en 1,5 meter breed straatje in ijzerzandsteen waarvan de aanleg gedateerd wordt in de periode tussen 1350 en 1500 na Chr. Deze smalle straat had een evenwijdig verloop met de Demer die zich op circa 15 meter ten noorden ervan bevond. Tussen de Demer en de straat bevond zich in de 14<sup>de</sup> en de 15<sup>de</sup> eeuw een ambachtelijk kwartier. Hier werd aan secundaire metaalverwerking gedaan en werd het Diestse laken gemerkt met lakenloden en verhandeld. Er werd eveneens een kleine oven of haard aangetroffen voor de lokale productie van rood gebruiks-aardewerk, zoals grapes en grote kruiken met geknepen standring.

Over de Diestse handel en nijverheid zijn de schriftelijke bronnen eerder schaars. Wat betreft de periode vóór de 15<sup>de</sup> eeuw ontbreken er kwantitatieve gegevens. Wat vaststaat is dat de lakennijverheid van groot belang was voor de stad, vooral omdat ze aanleiding gaf voor een zeer grote bevolkingsexplosie in de 14<sup>de</sup> en de 15<sup>de</sup> eeuw. In 1432 kon Diest geplaatst worden tussen de grootste steden van het Hertogdom Brabant. Pas vanaf de 16<sup>de</sup> eeuw, wanneer de stagnatie en regressieverschijnselen goed zichtbaar waren, zijn de eerste cijfergegevens bekend. De vondst van meerdere lakenloodjes op de opgraving, waaronder zowel gemerkte als ongebruikte exemplaren, kadert in de context van de 15<sup>de</sup> eeuwse lakennijverheid.

Het archeologisch materiaal en de opgravingsgegevens worden momenteel verder bestudeerd in het kader van een licentieverhandeling. Deze studie neemt het archeologische bodemarchief van Diest en haar deelgemeenten onder de loep en zal resulteren in een inventaris van alle vondsten.

Verder terreinonderzoek, ondermeer naar aanleiding van bouw- en infrastructuurwerken, is absoluut noodzakelijk om de bestaande lacunes te vervolledigen.

## VANBRABANT KATRIEN & LODEWIJCKX MARC Archeologisch noodonderzoek op de mot in Landen (Vl.-Brab.)

Naar aanleiding van de aanleg van een sociale woonwijk in het verlengde van de Sint-Gertrudisstraat in Landen werd vanaf 1 augustus 2000 een archeologisch vooronderzoek gestart. De bedoeling van deze prospectie was om na te gaan of er op het bedreigde terrein van 5,5 ha archeologische sites waren gelegen. De betrokken percelen bevinden zich in de onmiddellijke nabijheid van het domein 'Sinte-Gitter', zo genoemd naar Sint-Gertrudis (626-659), dochter van Pepijn van Landen (580-640). Centraal gelegen zijn de resten van de Sint-Gertrudiskerk (momenteel museum) met kerkhof, waarvan de oudste graven dateren uit de Merovingische periode (MERTENS 1976). De goed bewaarde middeleeuwse motte naast de kerk wordt ook wel 'Tombe van Pepijn' genoemd (DE MEULEMEESTER-MATTHYS 1981). Een tweede motte, de Hunsberg, is meer oostelijk gelegen. De te onderzoeken terreinen sluiten hierop aan. Uitgangspunt van ons onderzoek was uiteraard op zoek te gaan naar resten van de bewoning in de omgeving van dit 'Vetus Landen' oftewel de 'Ouderstad'. Het onderzoek is een samenwerking tussen de Stad Landen, de Provincie Vlaams-Brabant en de Afdeling Archeologie van de K.U. Leuven.

In een eerste fase werd het perceel ten noorden van de Sint-Gertrudisstraat onderzocht. Het betreft hier een hellend terrein dat vanaf de Sint-Gertrudisstraat afdaalt naar de bedding van de Geertruibek. In het verlengde van de Ittalaan werden machinaal een aantal proefsleuven van 10 x 2 meter aangelegd. Vooral in de zone tussen de Ittalaan en de Sint-Gertrudisstraat kwamen onmiddellijk onder de bouwlaag talrijke sporen aan het licht. Bovenaan de helling op enige afstand van de Sint-Gertrudisstraat werden de resten aangetroffen van een woonerf dat we voorlopig kunnen dateren in de 14<sup>de</sup> en 15<sup>de</sup> eeuw na Chr. De gebouwen waren slechts summier bewaard en konden worden gesitueerd aan de hand van enkele langgerekte uitbraaksporen van muren in leem met een fundering in zandsteen. Enkele grote paalgaten kunnen worden toegeschreven aan de zware middenstaanders die de nokbalken van het dak gedragen hebben. In de directe omgeving werden meerdere ronde en ovale kuilen aangetroffen die voor het grootste deel waren opgevuld met bouwpuin, vooral verbrande huttenleem en houtskool. In de vulling werden ook aardewerkscherven, botfragmenten en enkele metalen voorwerpen teruggevonden. Aan de kant van de Sint-Gertrudisstraat werd de concentratie aan sporen begrensd door een ronde waterput. De diameter van de bouwput bedroeg 3,5 meter. De bovenbouw van de put bestond vermoedelijk uit zandsteenblokken, de onderbouw was beschoeid met houten planken. De aardewerkvondsten uit de put sluiten qua datering aan bij het overige materiaal, dus 14<sup>de</sup> en 15<sup>de</sup> eeuw.

Onderaan de helling werden diverse kuilen met een verschillende vorm en omvang aangetroffen. De vulling van de kuilen verschilde met die van de kuilen in de woonzone. Er werden namelijk grote hoeveelheden metaalslakken gevonden, afkomstig van de bewerking van ijzer. Enkele resten koper zijn een mogelijke aanwijzing voor koper- of bronsverwerking. Blijkbaar gaat het om een ambachtelijke zone die hoorde bij de nederzetting bovenaan de helling. In dezelfde omgeving werd een ovale kuil van 8 op 4 meter opgegraven die 1,20 meter diep was en een vlakke bodem had. Eén zijde was recht uitgegraven, een andere zijde was afgeschuind. We hebben mogelijk te maken met een ontginningskuil voor het winnen van leem voor de bouw. De leem werd langs de schuinaflopande zijde weggevoerd. Na de ontginning werd de kuil geleidelijk opgevuld met afvalmateriaal van de metaalverwerking en met verbrand bouw materiaal.

In een tweede fase werd het perceel ten zuiden van de Sint-Gertrudisstraat geprospecteerd. Dit terrein is gelegen op een natuurlijk plateau dat slechts lichtjes afhelt vanaf het domein Sinte-

Gitter in de richting van het huidige centrum van Landen. Het ganse veld werd onderzocht door middel van proefsleuven van 10 x 2 m in een dambordpatroon. In verschillende proefsleuven werden archeologische sporen aangetroffen. De zone langsheen de Sint-Gertrudisstraat leverde opnieuw een woonerf op. Van de huisplattegrond werden slechts een duidelijk afgelijnd uitbraakspoor van een lemen wand en een tweede evenwijdig spoor teruggevonden. Aansluitend bij de zuidelijke muur bevond zich een haard, waarin minstens twee recipiënten in aardewerk *in situ* bewaard zijn. Langs de straatzijde bevond zich weer een ronde waterput met aan weerszijden een vierkant paalgat. Beide paalgaten zijn een indicatie van de aanwezigheid van een afdakje en/of een takelsysteem. Deze nieuwe bewoningssporen moeten nog verder worden onderzocht. Om het huisplattegrond en eventuele aanhorigheden zoals schuren, stallingen en andere bijgebouwen volledig vrij te leggen moet het opgravingsvlak worden uitgebreid. Het aardewerk dat hier werd aangetroffen is in de 14<sup>de</sup> en 15<sup>de</sup> eeuw te situeren en sluit dus aan bij het materiaal van de nederzetting aan de overkant van de Sint-Gertrudisstraat.

### *Bibliografie*

- DE MEULEMEESTER J. & MATTHYS A., 1981, De moten van het Sint-Gitterdal te Landen, *Archaeologia Belgica* 239, Brussel, 21 pp.
- MERTENS J., 1976, Tombes mérovingiennes et églises chrétiennes, Arlon, Grobbendonk, Landen, Waha, *Archaeologia Belgica* 187, Bruxelles, 55 pp.

### VANBRABANT KATRIEN & LODEWIJCKX MARC Noodopgraving van het Bethaniaklooster te Zoutleeuw (Vl. Brab.)

In de maanden maart en april van 2000 vond er een kleinschalig archeologisch noodonderzoek plaats in een weide langsheen de Stationsstraat te Zoutleeuw. Het terrein is gesitueerd aan de zuidelijke rand van de middeleeuwse stadskern. Op dit terrein was vanaf het einde van de 15<sup>de</sup> eeuw (1484) het Bethaniaklooster gelegen. De enige getuige uit deze periode is de zogenaamde Bethaniaschuur, die zich momenteel in zeer slechte staat bevindt (GALLEZ e.a 1994). Dit gebouw werd op het einde van de 19<sup>de</sup> eeuw opgericht op de binnenplaats van de kloosterhoeve met bouwmetaal afkomstig van de oorspronkelijke kloostergebouwen. Van het cisterciënzerinnenklooster zelf zijn geen zichtbare resten bewaard.

De opgraving werd uitgevoerd door de Afdeling Archeologie van de K.U. Leuven in opdracht van het stadsbestuur van Zoutleeuw, die het project financieel mogelijk maakte. Voor dit onderzoek werd samengewerkt met het Bestuur voor Monumenten en Landschappen en met de privé-eigenaar van het terrein. Het archeologisch onderzoek vormde een eerste fase in het kader van de aanleg van een restauratiedossier voor de beschermde Bethaniaschuur en de algemene herinrichting van de terreinen. Het ging om een dringend noodonderzoek waarbij met proefsleuven de zone voor een nieuw aan te leggen wegtracé werd onderzocht op archeologische resten.

Het geplande wegtracé bevindt zich aan de zuidelijke en de westelijke rand van het kloosterdomein. Het gebouwencomplex kon bijgevolg niet worden aangesneden. Wel zouden resten van de derde stadsmuur rond Zoutleeuw kunnen worden teruggevonden. Het Bethaniaklooster was namelijk gelegen tussen de tweede en de derde ringmuur, die beiden dateren uit de 14<sup>de</sup> eeuw. Er werd eveneens rekening gehouden met het feit dat deze plaats de overgang vormde tussen de 17<sup>de</sup> eeuwse citadel (ROOSENS 1982) ten zuiden van de stad en de bijbehorende fortificaties rond de stadskern en de haven van Zoutleeuw.

Bij de opgraving werden bepaalde stukken van het geplande wegtracé met een reeks proefsleuven onderzocht. In een eerste proefsleuf werd een NNO-ZZW geörienteerde muur



doorsneden. Deze muur, die nog gedeeltelijk zichtbaar is in het terrein, bleek bij nader onderzoek een gedeelte te zijn van de 15<sup>de</sup> eeuwse kloostermuur die het domein van de buitenwereld afsloot. De muur volgt de overgang tussen het hogergelegen plateau ten oosten en de lagergelegen weiden ten westen ervan. In het zuidelijke gedeelte is de muur nog gedeeltelijk in opstand bewaard, tot aan de huidige Bethaniasstraat. Het noordelijke verloop van deze muur kon door middel van grondboringen in het weiland gevolgd worden. De gekende lengte bedraagt aldus 34 meter. De muur heeft een breedte van 55-60 centimeter en is opgebouwd uit twee parementen, waarbij de tussenliggende kern werd opgevuld met kleine natuursteenfragmenten. Aan het oostelijke buitenparement werd bij de opbouw het meeste aandacht besteed. De fundering bestaat uit een uitspringende plint in onregelmatige natuursteenblokken, met een dikte van ongeveer 10 cm. De plint werd genivelleerd met een enkele laag bakstenen. Vervolgens is er een onderbouw van 88 centimeter, bestaande uit vijf rijen natuursteenblokken die rechthoekig gekapt zijn en regelmatig aangelegd. De bovenbouw bestaat uit een regelmatig baksteenparement, waarbij de stenen per rij afwisselend in dwars- of in lengterichting zijn geplaatst. Zowel de natuurstenen als de bakstenen zijn zorgvuldig gevoegd met kalkmortel, waarbij de eventuele gaten werden opgevuld met kleine baksteenfragmenten. Het westelijke parement aan de binnenkant van het kloosterdomein werd minder goed afgewerkt. De natuurstenen van de onderbouw zijn onregelmatiger van vorm en niet in rijen aangelegd. Ze zijn gevoegd met een grote hoeveelheid kalkmortel waarbij de gaten hier en daar werden dichtgemaakt met een baksteen. De bakstenen van de bovenbouw lagen allemaal met de korte zijde in het parement. Vaak werden er halve bakstenen gebruikt. Opmerkelijk is dat de onderbouw zich aan deze kant van de muur op een niveau van 80 centimeter lager bevond. Hieruit blijkt dat er reeds in de Middeleeuwen een niveaoverschil was tussen de binnenkant van het kloosterdomein en het omliggende gebied ten oosten.

Op 30 centimeter ten westen van de kloostermuur werd het volledig skelet van een veulen *in situ* aangetroffen. Het skelet situeerde zich op een niveau van 55 centimeter onder de natuurstenen fundering van de kloostermuur. In dezelfde laag werden losse botfragmenten, houtskoolresten, leisteen- en baksteenfragmenten en scherven aangetroffen, ondermeer van Raerensteengoed en geglaazuurd rood aardewerk. Er was echter geen duidelijke aflijning in de vorm van een afvalkuil zichtbaar. Deze laag werd doorsneden door een recente vergraving, waarna het geheel werd afgedekt met een laag recent puin. Op de 17<sup>de</sup> eeuwse kadastrakaarten kan men zien dat er in de oostelijke zone van het kloosterdomein tuinen waren aangelegd. Waarschijnlijk hebben we te maken met een stortplaats aan de rand van het kloosterhof waar men het afval deponeerde.

In enkele proefsleuven ten zuiden van de Bethaniaschuur werden O-W geörienteerde grachtjes teruggevonden die het overtollige water van het zeer natte terrein afvoerden naar een zuidelijk gelegen beek en verder naar de stadsgracht. Deze grachtjes waren opgevuld met postmiddeleeuws en modern afval.

Een vijfde proefsleuf sloot aan bij de zuidelijke muur van de Bethaniaschuur. Hier kon een gedeelte van de binnenplaats van de 15<sup>de</sup> eeuwse kloosterhoeve worden blootgelegd, die met kasseistenen was verhard. Van de oorspronkelijke hoevegebouwen werden geen muren teruggevonden. Vermoedelijk heeft men deze muren tot in de fundering uitgebroken om de stenen te recupereren voor de bouw van de Bethaniaschuur.

Aan de buitenkant van het kloosterdomein, langsheen het oostelijke parement van de kloostermuur, werd in sleuf Ia een opvallende donkerrode verkleuring blootgelegd. Het betreft een laag die bestond uit roodverbrande leem met inclusies van houtskool, steenkool, baksteenfragmenten en schervenmateriaal. Deze archeologische laag sloot onmiddellijk aan bij het buitenparement van de kloostermuur. De rode verkleuring werd zichtbaar op een niveau van 20 centimeter boven de funderingsplint. De laag was op deze plaats ongeveer 15 centimeter dik. Uit het dwarsprofiel bleek dat de laag in oostelijke richting geleidelijk dikker werd. Op 2 meter van de kloostermuur was het pakket reeds 25 centimeter dik. De verkleuring werd over de ganse lengte van sleuf Ia langsheen de

kloostermuur teruggevonden op hetzelfde niveau. De rand van de donkerrode verkleuring tekende zich in sleuf I af op 11 meter ten oosten van de kloostermuur. Deze rand had een NNW-ZZO oriëntatie, wat indiceerde dat de structuur in noordelijke richting naar de kloostermuur toeliep. Dit betekende eveneens dat de structuur naar het zuiden toe breder was dan 11 meter. Doordat de opgraving beperkt was tot de geplande wegbedding kon het verdere verloop van de oostelijke rand niet gevolgd worden. Deze opvallende archeologische laag kan geïnterpreteerd worden als het restant van een open steenbakkersatelier. Waarschijnlijk produceerde men hier ter plekke de bakstenen voor de bouw van de kloostermuur, waarbij men gebruik maakte van de lokale klei. Dergelijke veldovens werden nog tot in het begin van de 20<sup>ste</sup> eeuw gebruikt en hadden geen permanente structuur. De bakstenen werden in rijen opeengestapeld en afgedekt met een pakket brandmateriaal. In relatie tot deze veldoven werd een munt gevonden. Het betreft een koperen biljoen, geslagen te Luik onder het bewind van Jan Van Heinsberg (1419-1455). De munt dateert de bouw van de muur in de tweede helft van de 15<sup>de</sup> eeuw na Christus.

Het archeologisch vondstenmateriaal omvat een groot aantal middeleeuwse en postmiddeleeuwse scherven en een kledinggesp uit de periode omstreeks 1500. Het aardewerk bestaat zowel uit rood gebruiksaardewerk als uit steengoed uit het Duitse Rijngebied. Het materiaal vertoont een grote gelijkenis met de vondsten uit de bedding van de Kleine Gete die bij eerder onderzoek aan het licht kwamen (OPSTEYN 1996). Het kan in grote lijnen gedateerd worden in de periode tussen 1450 en 1700 na Chr.

#### *Bibliografie*

- GALLEZ A., K. NEL LANG, M. MAES en K. OUDATZI 1994. *Bethania Barn and Field in Zoutleeuw. Past and Future*, Leuven (onuitgegeven studie aan het *Centre for the Conservation and Restoration of Historic Towns and Buildings*, R. Lemaire).
- OPSTEYN L. 1996. Grote vondsten uit de Kleine Gete. Recent archeologisch onderzoek te Zoutleeuw, *De Brabantse Folklore en Geschiedenis* 289, Leuven, juni 1996, 126 pp. (tent.cat.).
- ROOSENS B. 1982. De Citadel van Zoutleeuw, *Archaeologia Belgica* 250 (*Varia* IV), Brussel, p. 19-29.

#### VAN DEN EYNDE GUIDO

##### **Postmiddeleeuwse militaria in Breda (NI)**

De stad Breda was vanouds een militair-strategisch knooppunt in Brabant. In de Tachtigjarige Oorlog (1568-1648) was de stad een belangrijke vesting op de grens tussen de noordelijke en zuidelijke Nederlanden. De daaruit voortkomende aanwezigheid van historische vestingwerken en kazernes en hun invloed op de ontwikkeling van de stad is aanleiding om bij het archeologisch onderzoek in Breda regelmatig aandacht te besteden aan deze militaire aspecten. In 2000 is door de gemeentelijke afdeling Archeologie op drie locaties intra- en extra-muros onderzoek uitgevoerd naar resten van de overwegend postmiddeleeuwse militaire infrastructuur.

#### *Opgraving Kloosterkazerne*

De eerste opgraving betreft het onderzoek bij de Kloosterkazerne, een middeleeuws klooster dat in de 19<sup>de</sup> eeuw tot kazerne werd verbouwd. Het kloostercomplex lag aanvankelijk buiten de stad, maar kwam na de aanleg van een nieuwe stadsomwalling onder Hendrik III van Nassau in het begin van de 16<sup>de</sup> eeuw binnen de "muren" te liggen. Vooruitlopend op de geplande herinrichting

van het complex werd in 1993 een eerste onderzoek uitgevoerd dat voornamelijk gericht was op de middeleeuwse kern van het complex (Van den Eynde 1995). Vanaf eind juli 1999 tot begin maart 2000 vond een vervolgcampagne plaats. Het accent van deze recente opgraving lag met name op het onderzoek van de postmiddeleeuwse – militaire – periode van het klooster.

De ‘militarisering’ van het klooster startte met de bouw van een groot complex van soldatenwoningen in 1637, het jaar waarin Breda definitief in handen kwam van de Republiek. De indeling, omvang en systematische aanleg laat toe deze inplanting te beschouwen als één van de oudste voorbeelden van militaire kazernes in de Nederlanden. De gebouwen van de kazerne lagen in een V-vorm rond het oorspronkelijke kloosterterrein. Tijdens de campagnes 1993 en 1999-2000 kon de zuidoostzijde van de kazerne (lengte meer dan 100 meter) praktisch volledig onderzocht worden. Dit deel van de kazerne werd gevormd door een rij soldatenwoningen die met hun voorgevel aan een smalle, bakstenen straat lagen. De barakken bestonden uit een woon- (4,20 bij 4,20 meter) en een stalgedeelte (3,5 bij 3,5 meter). Een aantal van de woningen bezat een kleine kelder. Het straatje voor de woningen was voorzien van een overdekt riool. Bij een verbreding van dit straatje bevond zich de enige tot nu vastgestelde collectieve voorziening, namelijk een gemeenschappelijke pomp die was aangesloten op een grote, houten waterput. Op het einde van de rij soldatenbarakken lag een gebouw dat wat afmeting en inrichting betrof, duidelijk afweek van de rest en wellicht dienst deed als woonst voor een bevelvoerend officier. Van de tegenoverliggende zuidwestzijde van de kazerne is tot nu toe slechts een klein gedeelte onderzocht. Het meest opvallende element in dit deel van de kazerne was een grote paardenstal (9 bij 22 meter) vlakbij de officierswoning. Bij de opgravingen viel een aantal zaken op zoals het volledig ontbreken van sanitaire voorzieningen in het complex. De aanwezigheid van de vlakbij gelegen stadsgracht was hier wellicht debet aan. Ook het ontbreken van afvallagen of -kuilen in of nabij de kazerne is wellicht ook hierdoor te verklaren. De kazerne bleef slechts kort in gebruik en werd tussen 1679 en 1685 gesloopt om plaats te maken voor de verbreding van de vestingwal

#### *Opgraving Chasséterrein*

De stadsomwalling die Hendrik III van Nassau in de periode 1531-1547 aanlegde rond Breda was de eerste toepassing van het zgn. Oud-Italiaans vestingsysteem in de Nederlanden en lag als zodanig mede aan de basis van de moderne vestingbouw hier ten landen. De nieuwe omwalling rond de stad had de vorm van een onregelmatige ruit. Op de hoeken bij de toegangswegen en bij het kasteel werden moderne bastions aangelegd. Tussen de bastions lagen de zgn. blokhuisen. In september en oktober 2000 kon op het terrein van de voormalige Chassékazerne, vlakbij de hierboven genoemde Kloosterkazerne één van de blokhuisen van de oostzijde van de stadsomwalling onderzocht worden. Archivalische bronnen en de schaarse cartografische documenten die beschikbaar zijn over de oudste fase van de 16<sup>de</sup>-eeuwse omwalling geven geen uitsluitsel over de vorm en de functie van deze blokhuisen. De voornaamste conclusie van de opgraving is dat het teruggevonden blokhuis wellicht de vorm had van een kleine bastion. Deze interpretatie van de opgravingsresultaten is momenteel nog onderwerp van discussie, en als zodanig voorlopig. Het teruggevonden blokhuis bestond uit twee grote (ca. 6 bij minimaal 18 meter), rechthoekige platformen, opgebouwd uit een parament van massief metselwerk omheen een aarden kern. Deze platformen vormden de achterzijde van het bastion. Zij lagen vóór de aarden vestingwal en waren wellicht bedoeld om flankerend geschut op te stellen. Tussen de platformen bevond zich een open ruimte die vanaf de stadszijde bereikbaar was via een gemetselde doorgang (lengte 16 meter) in de wal. In een tweede bouwphase kreeg het zuidelijke platform een aparte toegang. De definitieve interpretatie van de aangetroffen resten wordt bemoeilijkt door het feit dat de voorkant van het bastion reeds in de tweede helft van de 16<sup>de</sup> eeuw volledig is weggegraven in het kader van een herinrichting van de oostzijde van de vestingwerken. De cruciale vraag naar de aanwezigheid van

zgn. teruggetrokken flanken – kenmerk van moderne bastions - kan hierdoor (nog) niet beantwoord worden. Gepland aanvullend onderzoek in 2001 biedt hier mogelijk uitkomst.

#### *Breda-West*

Sinds de tweede helft van de jaren '90 van vorige eeuw voert de afdeling Archeologie in het landelijk gebied in het westen van de gemeente Breda een opgravingsproject uit dat gericht is op het onderzoek van de pre- en protohistorische bewoningsgeschiedenis van de regio en de ontwikkeling van het cultuurlandschap (Van den Eynde / Berkvens 2001). Als 'bijproduct' van dit grootschalig en vlakdekkend onderzoek zijn op de locaties Steenakker en Huifakker over een afstand van enkele honderden meters belegeringswerken uit de Tachtigjarige Oorlog onderzocht. Het gaat onder meer om drie kleine schansen die met elkaar verbonden waren via een stelsel van loopgraven. Daarnaast zijn er ook zgn. *approches* aangetroffen, loopgraven met een breed zigzagvormig verloop die bedoeld waren om tijdens een aanval op de stad, het doel zo verdekt mogelijk te kunnen benaderen.

De teruggevonden vestingwerken worden voorlopig gedateerd omstreeks 1624/25 toen Breda maandenlang belegerd werd door het Spaanse leger onder leiding van Spinola. Om de hele stad heen werd een dubbele linie van wallen, loopgraven, schansen en grote legerkampen aangelegd. De opgegraven sporen maken waarschijnlijk deel uit van de buitenste ring (de zgn. circumvallatielinie) van deze belegeringswerken. De teruggevonden belegeringswerken vormen een welkome aanvulling op de historische, in het bijzonder cartografische informatie over de belegering van 1624/5. De archeologische resten bieden de mogelijkheid materiële aspecten zoals technische uitvoering, terreinkeuze, enz. nader in detail te onderzoeken. De belegeringswerken op Steenakker en Huifakker waren praktisch vondstenloos. Dit duidt erop dat de schansen en loopgraven geen permanente bezetting kenden. Uitzondering vormt een klein (militaire?) grafveldje met vijf mannelijke bijzettingen.

#### *Literatuur*

van den Eynde G. (red.) 1995, Het klooster Sint-Catharinadal, *Archeologisch en bouwhistorisch onderzoek in Breda 2*, Breda.

van den Eynde G. & Berkvens R 2001. Bronstijd- en ijzertijdbewoning op Moskes te Breda, provincie Noord-Brabant (Ndl.). Opgravingscampagne 1997-2000, *LUNULA. Archaeologia protohistorica IX*, Dendermonde.

**VANMECHELEN RAPHAËL, MEES NATHALIE, ROBINET CAROLINE & PLUMIER JEAN**

**De la berge à l'enceinte : évolution du bord de Meuse au *Grognon* à Namur (V<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) (Nr)**

Opération de vaste ampleur mise en place dans la foulée des fouilles préventives de l'Hospice Saint-Gilles et de l'ancienne place Saint-Hilaire, les recherches archéologiques menées au confluent namurois depuis 1994 par le Service de l'Archéologie du Ministère de la Région Wallonne en province de Namur ont pris fin en août 2000. Les projets, depuis avortés, d'installation du Parlement wallon sur ce site majeur avaient alors motivé l'organisation d'une telle intervention. En l'absence de tout projet immobilier récent, et donc de menace imminente concrète pesant sur le patrimoine enfoui, l'équipe archéologique a suspendu temporairement son intervention préventive au profit de la mise en ordre de la documentation de terrain recueillie et de la rédaction d'un rapport final de fouilles attendu pour mars 2003.

Les périodes gallo-romaines et antérieures n'ont été que ponctuellement atteintes, notamment dans le cadre du diagnostic opéré précédemment sous l'ancienne place Saint-Hilaire ; inversement, les problématiques liées aux périodes médiévales et post-médiévales ont été envisagées de manière extensive sur l'ensemble de l'emprise. Elles permettent de suivre de manière détaillée l'évolution du site, de la fin de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> s.

Entreprise au sortir des opérations de terrain, l'étude des abondantes données issues du Grognon devrait établir nombre de références pour l'histoire de la cité mosane. Les informations (et notamment les chronologies) proposées ici conservent donc un caractère provisoire et sont susceptibles d'être amendées ultérieurement en fonction des études en cours.

Les recherches récentes (1999-2000) se sont essentiellement tournées vers un large secteur compris entre le bord de la terrasse d'habitat, d'origine antique, et les enceintes médiévales. Cette zone correspond *grosso modo* aux berges de Meuse du haut moyen âge. Un processus de sédimentation s'y amorce dès l'Antiquité tardive, pour se clôturer avec les nivellements réalisés à l'arrière du premier rempart, probablement au XI<sup>e</sup> s. Déposée sur le lit romain du fleuve, cette accumulation progressive de limons procède vraisemblablement par érosion des flancs de la terrasse du confluent. Il en résulte de complexes stratigraphies, sur une hauteur variant de 1,80 à 2,45 m. Diverses structures archéologiques s'y sont trouvées piégées.

L'examen de ce type de contexte revêt des intérêts multiples. Il permet tout d'abord d'appréhender les aménagements successifs apportés par l'Homme aux berges naturelles et d'en mesurer l'incidence sur le comportement du fleuve ; la recherche d'éventuelles structures portuaires en est un autre accent particulier ; la conservation de pièces de bois dans ces milieux humides offre par ailleurs des possibilités de chronologie absolue (par dendrochronologie) particulièrement recherchées pour ces périodes ; ces niveaux comportent en outre les indices d'activités domestiques ou de production dont aucune trace n'a été conservée sur la terrasse d'habitat, plus malmenée par les occupations postérieures ; enfin, il replace l'apparition du premier système défensif dans un processus évolutif cohérent et inédit.

Les contraintes logistiques imposées par la fouille de ces niveaux, situés sous la nappe phréatique actuelle, ajoutées à la complexité des stratigraphies, n'ont pas permis d'en envisager l'examen de façon extensive. Dès lors, seuls quelques secteurs choisis, totalisant une superficie d'environ 205 m<sup>2</sup>, ont été soumis à une approche interdisciplinaire pointue. Les résultats obtenus s'avèrent suffisants pour retracer les étapes majeures de l'évolution du site. Associée aux données enregistrées dans le secteur d'habitat, cette «histoire des berges» illustre de manière inédite l'apparition et le développement du *portus* namurois.

Les premiers aménagements en bois constatés sont probablement encore à attribuer à l'époque romaine. Quelques pieux soigneusement équarris déterminent un premier alignement parallèle au cours du fleuve. Sa mise en place serait manifestement liée à l'amorce du processus de sédimentation.

La transition avec l'époque mérovingienne se marque notamment par un nouvel alignement, constitué cette fois de piquets de faible section, appointés et enfoncés dans le gravier de Meuse en disposition serrée.

La première phase d'occupation clairement reconnue pour l'époque mérovingienne est essentiellement caractérisée par les artisanats du bronze et du bois de cervidé, dont les traces avaient surtout été rencontrées sous la Place Saint-Hilaire et l'Hospice Saint-Gilles (première moitié du VI<sup>e</sup> s.). Les structures d'un nouvel atelier ont été enregistrées dans l'emprise du Grognon : établies en bord de Meuse, elles associent un four circulaire à un niveau de sol, une trace de cloison et quelques trous de poteaux. Aucun rebut ne permet d'identifier avec certitude la production de cet atelier. Par ailleurs, les chutes d'un atelier de tabletterie ont été récoltées dans un remblai à quelque 15 m de distance ; particulièrement intéressante, cette production pourrait cependant s'avérer légèrement plus tardive.

Les niveaux de sédimentation relatifs à cette période ont été identifiés en bord de Meuse. Ils s'accumulent à l'arrière d'une nouvelle berge en bois, constituée de rondins horizontaux maintenus par d'importants pieux verticaux.

Une sépulture de nouveau-né, inhumé en haut de berge, paraît clôturer cette phase. Elle inaugure un usage qui connaîtra des prolongements jusqu'à l'aube de l'ère carolingienne.

La seconde phase mérovingienne voit l'apparition d'une première structure portuaire. Deux murets parallèles en pierre sèche délimitent un couloir d'une largeur de 2,80 m *intra-muros*, au fond tapissé de galets. Reliant la terrasse au bord de Meuse, il outrepassé légèrement la berge antérieure, conservée de part et d'autre. La datation de cette construction souffre du manque de matériel archéologique significatif (VII<sup>e</sup> s. ?).

Son abandon se trouve directement scellé par d'importantes couches de déchets métallurgiques : scories et coulées, parois de fourneaux et fragments de charbon de bois. Cet épandage conséquent de rebuts sur les bords de Meuse témoigne incontestablement d'une intense activité de production, alors tournée vers la réduction du fer.

La dernière phase d'occupation mérovingienne assure également la transition avec la période carolingienne. Les berges connaissent alors une accélération du processus de sédimentation. Aucune structure archéologique (fosses, poteaux,...) ne lui est associée.

Par contre, plusieurs sépultures à inhumation s'y insèrent. Une première tombe est placée perpendiculairement au cours de la Meuse, la tête orientée au nord-ouest. Les dimensions restreintes de la fosse ont imprimé au défunt une position légèrement fléchie ; aucun mobilier funéraire ne l'accompagne. La stratigraphie oriente provisoirement la date de l'enfouissement vers la fin du VII<sup>e</sup> – VIII<sup>e</sup> s.

A moins de 35 m en direction du nord-est, à l'approche du confluent, cinq autres sépultures définissent une petite aire sépulcrale à part entière. Leurs orientations sont divergentes, tandis que les positions des corps au sein des fosses varient également. L'une des sépultures est double : deux corps de femmes y sont allongés côte à côte. Des rameaux ont été posés sur les corps. On notera, pour tout mobilier funéraire, un objet en matériau organique posé au côté d'un adulte : magmas en décomposition, doté d'une boucle en fer. Le milieu humide, organique et anaérobie du sédiment valut aux sépultures un état de conservation parfois exceptionnel. Ainsi, le corps d'un enfant avait conservé des tissus mous sur le visage et le buste (voir contribution de A. MALEVEZ).

Le recoupement stratigraphique opéré par deux sépultures successives, l'existence de fosses et d'« attentions » portées aux défunts, ainsi qu'une certaine cohérence des pratiques funéraires excluent *a priori* les enfouissements hâtifs parfois envisagés dans des scénarios de catastrophe ou d'épidémie. Au contraire, ils témoignent manifestement de la présence d'une petite communauté, établie sur le confluent ou à proximité, inhumant ses défunts sur les berges de Meuse, dans une zone où le retrait des structures – notamment portuaires ou productives – semble trahir un certain ralentissement des activités économiques.

Sur ce constat, le IX<sup>e</sup> siècle s'impose en rupture. L'organisation du site observe alors une bipartition plus affirmée (du moins au niveau de l'emprise des fouilles).

L'habitat paraît se déployer sur le flanc mosan.

Sans doute la fondation de l'oratoire Saint-Hilaire primitif n'y est-elle pas étrangère. La petite aire de repos qui l'entoure pose la question de sa relation avec les inhumations des berges : succession chronologique stricte, avec modification des rites ?

Quoique ténus, quelques vestiges pourraient désigner l'emplacement du seul bâtiment conservé sur la terrasse d'habitat. A l'arrière, l'occupation des fonds de parcelles s'étend à la surface des niveaux tardo-mérovingiens. Piquets et trous de poteaux témoignent d'aménagements légers, voire de délimitations parcellaires ; tandis que de fréquentes fosses résultent d'activités domestiques.

Le bord de Meuse se verra renforcé d'une dernière berge continue en bois : pieux et souches de chênes s'alignent en rang serré, figeant la limite du site de manière durable, probablement dès le début du X<sup>e</sup> s.

La zone du confluent se caractérise par une densité accrue d'aménagements en bois. Pontons et autres structures se lient à la berge, renforcée dans ce secteur, et déterminent manifestement de nouvelles installations portuaires. Mises en place dès le milieu du IX<sup>e</sup> s., elles recourent les sépultures antérieures.

Un aménagement particulier retient l'attention : maintenant un talus, une rangée courbe de pieux flanque la rue. Datée entre 895 et 906 (D. Houbrechts, Laboratoire de Dendrochronologie de l'ULg), cette première «monumentalisation» de l'accès au quartier pourrait en quelque sorte préfigurer la *Porte de Grognon*...

Si un tel développement s'apparente au véritable essor du *portus* namurois, il soulève la question de son initiative. L'incidence de la paroisse Notre-Dame et de son chapitre – et par voie de fait de l'évêque de Liège – mérite à cet égard d'être reconsidérée.

La mise en place de la Première Enceinte s'inscrit dans une même logique topographique. L'analyse architecturale et stratigraphique de ce monument révèle une histoire complexe.

Sa phase de construction initiale développe une épaisse muraille courbe, limitée au seul secteur du confluent. Sa fondation de grès, à l'appareil caractéristique, est établie au pied de la berge carolingienne, dont elle épouse strictement le tracé. L'étude du matériel archéologique associé à sa construction devrait confirmer sa datation précoce - probablement encore dans le courant de la seconde moitié du X<sup>e</sup> s.

Ce premier organe est prolongé, dans un second temps, d'un mur de courtine sur le bord de Meuse. Fidèle au tracé de la dernière berge en bois, dont il reprend la fonction, il gagne alors un aspect clairement défensif.

Dans le courant du XI<sup>e</sup> s., une troisième phase de construction procède à la reprise de l'ouvrage sur la totalité de son parcours. La jonction des phases antérieures se voit en outre renforcée d'une tour semi-circulaire fermée. Quelques exutoires, prolongés de canalisations à ciel ouvert, rythment vraisemblablement l'organisation parcellaire *intra-muros*.

Les structures d'occupation associées à ces développements du système défensif ont par contre largement souffert des perturbations ultérieures. Les vestiges de deux maisons au moins se rattachent à un habitat au caractère clairement urbain, tandis que fosses et trous de poteaux se répartissent en ordre lâche dans les fonds de parcelles.

Fruit d'une évolution cohérente, cette organisation topographique imposera ses marques de manière décisive à la trame urbaine du quartier (voir signalements antérieurs relatifs à l'organisation de l'habitat des XII<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> s.). L'évolution des systèmes défensifs successifs, comme celle du parcellaire, ne s'en départiront que par la démolition du quartier dans les années 1970.

## VAN RECHEM HADEWYCH

### Het Agnetenklooster in Tongeren : de kloostergebouwen in de 15e eeuw. Archeologie en archiefonderzoek (Limb.)

De gebouwen van het Agnetenklooster, sedert 2000 eigendom van de Vlaamse Gemeenschap, staan er al jarenlang vervallen bij. Als aanloop naar een definitieve restauratie werd in 1997 en 1998 archeologisch onderzoek gedaan op het terrein. De eerste resultaten werden gepubliceerd in *Archeologie in Limburg*<sup>26</sup>.

<sup>26</sup> Vandengehuchte C., 1998, Het archeologisch bodemonderzoek in het Agnetenklooster te Tongeren : een tussentijds verslag. *Archeologie in Limburg* nr. 77, p.41-44.



In het stadsarchief van Tongeren is nog een relatief groot aantal documenten van het klooster bewaard, zij het dan hoofdzakelijk registers van inkomsten, rekeningenboeken en processtukken.

Archeologie en archief zijn de belangrijkste informatiebronnen voor wat betreft de gebouwen van het klooster. Van de kloostergebouwen resten nog de zomerrefter, de ruïne van de kerk, de 17e eeuwse noordvleugel, de middenvleugel en de 18e eeuwse zuidvleugel. De laatste drie zijn met elkaar verbonden. Verder is er nog een stuk van de muur rond het domein met een poort.

Muurarcheologisch onderzoek van deze gebouwen is verre van eenvoudig. Na de opheffing van het klooster kreeg het complex verschillende bestemmingen, o.a. als boerderij en drukkerij. Rond de Tweede Wereldoorlog werden er noodwoningen ingericht. In 1967 en 1968 vond een zeer ingrijpende restauratie plaats. De enkele foto's die de toestand onmiddellijk voor de restauratie tonen, maken duidelijk dat zeer veel sporen toen verdwenen zijn. In 1975 betrok de Tekenacademie de gebouwen en werd het terrein met de bulldozer 'schoongemaakt'. Krantenartikels vermelden de vondst van beendermateriaal en architecturale elementen afkomstig van de kerk. Van deze vondsten is echter geen spoor.

De ontwikkelingsgeschiedenis van het klooster zou in grote lijnen als volgt geweest zijn, althans voor wat betreft de bewaarde gebouwen. De oudste kern van het slotklooster was een vrijstaand huis op de plaats van de huidige middenvleugel, dat al bestond toen het in 1418 aan de zusters geschonken werd, die leefden volgens de regel van de derde orde van Sint Franciscus. Vervolgens werd de kerk gebouwd, die na een brand in 1500 rond het midden van de 16e eeuw herbouwd werd (datum op een kapiteel : 1551).

De middenvleugel werd in de 16e eeuw verbouwd of herbouwd tot een constructie die min of meer overeen zou komen met de huidige (op de noordgevel staat het opschrift 'Jan Strauven van Loen 1556'). De noordvleugel heeft een datumsteen van 1663 en wordt op basis daarvan in de 17e eeuw gedateerd. De zuidvleugel volgde in de 18e eeuw. De datering van de zomerrefter is onzeker. Het is niet duidelijk op welke bronnen behalve de genoemde deze geschiedenis berust.

Het archeologisch onderzoek heeft sporen opgeleverd van een overdekte kloostergang met een lavatorium tussen middenvleugel en kerk en van een gebouw aansluitend bij de middenvleugel naar de kerk toe en een gebouw dat aanleunde bij de zuidgevel van de zomerrefter. In het schattingsverslag voor de verkoop van het klooster uit 1797 wordt inderdaad een gebouw vernoemd parallel aan de noordvleugel. In dit gebouw bevonden zich keukens en spreekkamers. Het was onderkelderd. De opgegraven kelders bevinden zich op de plaats die uit het schattingsverslag afgeleid kan worden. Het keukengebouw is echter zo grondig afgebroken dat het niet meer mogelijk is de bovengrondse ruimtes te identificeren.

In de ruimte die omsloten werd door de kerk, de huidige noordvleugel, de middenvleugel en het keukengebouw bevond zich een waterput en het kerkhof van het klooster, waar een 40-tal grotendeels intacte graven ontdekt werden.

De archiefdocumenten, met name de inkomstenregisters, omvatten met enkele onderbrekingen de hele periode van 1453 tot rond 1795. Verspreid tussen andere documenten zijn ook een aantal oudere akten van schenkingen enz. bewaard. Tot nu toe zijn de inkomstenregisters van 1453 tot en met 1530 doorgenomen. De meer nauwkeurige schrijfsters vermelden naast bedrag en aard van de inkomsten ook de zuster die het geld of de goederen ontving en waar dat gebeurde. Dit werpt een bescheiden lichtstraaltje op de gebouwen die op een bepaald moment op het domein te vinden waren. Zo wordt de kerk vermeld in een schenkingsakte van 1455<sup>27</sup>. In 1461 is sprake van een 'nuwe refter' met een 'scevensteen dack'<sup>28</sup>. In de daaropvolgende jaren vinden we vermeldingen van een nieuw bakhuis, een nieuw 'huysken', een poorthuis, 'tusschen ons twe poerten aen die

<sup>27</sup> Stadsarchief Tongeren, Agnetenklooster zonder nr., 15e eeuw.

<sup>28</sup> Stadsarchief Tongeren, Agnetenklooster nr. 3, f. 115r.

capelle', een nieuw pachthuisje, 'de scheldye' en 'onsen groeten alden huysse daer ons kerke aen staet' en 'de nuwe moer ende nuwe stenen poert tegent begijnenhof'. Spreekkamer en spreekvensters worden regelmatig vermeld<sup>29</sup>.

In de jaren 1470 worden vermeld de buyerie, het washuis, het slachthuis, de 'bede camer', de kapel, de 'hekel camer' en het vervoer van een O.L.V.-beeld voor de kerk<sup>30</sup>.

De jaren 1480 leveren eveneens nieuwe elementen op : de keuken, de wijer, 'enen huysse neven ons hout huys', 'ons ganck duer daer wy ons hande wasschen', het huis waar de werklui eten, de 'kerck camer', de korenzolder, de 'coer', het 'steynen huys' en de brouwerij. Interessant zijn een opmerking over een verhuurd huis 'ende het was dat eerste goet daer dit cloester mede begonnen waert' en een kleine specificatie bij de pacht die door de zusters betaald moet worden : 'van onsen groeten huysse daer ons kerke aen staet ende onsen refter. Ende van der plaetsen dat nu geheiten is die bouwerie daer nu die moer op staet tegent convent en was Hermans huys'<sup>31</sup>.

De jaren 1490 bevatten vermeldingen van de 'spyn camer', het 'siechuys', 'ons pater huys', de 'pertsstal', het 'meel huysken' en het kerkhof<sup>32</sup>.

In de 15e eeuw lijkt het klooster zich dus al snel ontwikkeld te hebben tot een uitgebreid ommuurd klassiek kloostercomplex met boerderijgedeelte en dienstgebouwen naast de eigenlijke gebouwen van het slotklooster zelf. De vermelding van een kapel naast de kerk zou er kunnen op wijzen dat het klooster behalve de kerk, die ook voor burgers toegankelijk was, nog een kapel had. Na de 15<sup>e</sup> eeuw komt de kapel in de registers niet meer voor.

Er is tweemaal sprake van een groot oud huis dat bij de kerk aansluit. Het gebouw dat nu nog met de kerk verbonden is, is de zomerrefter. Tegen de zomerrefter aan zijn de funderingen opgegraven van wat volgens het schattingsverslag van 1797 keukens en een refter waren. De nog bestaande zomerrefter en de opgegraven funderingen kunnen niet zonder meer beschouwd worden als 15<sup>e</sup> eeuwse. Het klooster heeft immers verschillende branden gekend en het is nog onzeker in welke mate de gebouwen schade opliepen en verbouwd of herbouwd werden in de loop van de tijd. Het lijkt er echter wel op dat de basisstructuur van het klooster weinig veranderd is sedert de eerste inrichting van het domein. Het dormitorium, dat in de bronnen tot nu toe ontbreekt, en de eenmaal genoemde infirmerie zouden zich ten noorden van de kerk bevonden hebben (schattingsverslag 1797), waar nu een parkeerterrein ligt.

De opgegraven kloostergang wordt door C. Vandengehuchte gedateerd na de brand van 1500<sup>33</sup>. De tegels, die deels nog in situ aanwezig waren, zijn vergelijkbaar met tegels uit het Norbertinessenklooster van Rekem, die in de 15e eeuw gedateerd worden. De vermelding van 'ons ganck duer daer wy ons hande wasschen' zou op deze kloostergang van toepassing kunnen zijn. Het lavatorium bevindt zich dicht bij een deur in de middenvleugel. De tegels en een vermelding in een register lijken echter onvoldoende om de kloostergang met zekerheid in de 15e eeuw te plaatsen.

De opmerking over een verhuurd huis, overigens in dezelfde straat waar het klooster ligt, dat het 'dat eerste goet daer dit cloester mede begonnen waert' was, kan erop wijzen dat het klooster zijn oudste vestiging had buiten het latere domein. In 1418, 20 jaar voor de officiële stichting, had Johanna van Repen de zusters een huis geschonken in de Repenstraat. Dat zou dan het genoemde huis kunnen zijn, dat voor de helft van de 15e eeuw alweer door de zusters verlaten was. Anderzijds

<sup>29</sup> Stadsarchief Tongeren, Agnetenklooster nr. 3.

<sup>30</sup> Stadsarchief Tongeren, Agnetenklooster nr. 4 en 5.

<sup>31</sup> Stadsarchief Tongeren, Agnetenklooster nr. 5 en 6.

<sup>32</sup> Stadsarchief Tongeren, Agnetenklooster nr. 6, 7 en 33bis.

<sup>33</sup> Het verhaal van de brand is gebaseerd op een gekende stadsbrand in 1500. G. Remans schrijft in een artikel van 1928 dat het hele klooster afbrandde, zonder hiervoor een bron op te geven. De omvang van de schade is in feite niet bekend. (G. Remans, Twee Franciskaansche Instellingen te Tongeren, *Bulletin de la Société Scientifique et Littéraire du Limbourg* 42, 1928, p. 127-136).

kan het ook gaan om de eerste schenking aan het klooster, waarvan geen akte bewaard gebleven is.

De verschillende gebouwen en kamers die in de registers genoemd worden zijn niet aan een bepaald nog bestaand gebouw toe te wijzen. Ze dragen er wel toe bij een beeld te vormen van het klooster en vooral van de delen die onder de huidige bebouwing verdwenen zijn.

Het verwerken van de archeologische en archivalische gegevens is nog lang niet afgerond. Hoewel het keukengebouw niet volledig opgegraven is, is op het terrein momenteel geen verder archeologisch onderzoek gepland.

VEECKMAN JOHAN

### Stadsarcheologisch onderzoek in Antwerpen (Antw.)

Materiële en infrastructurele factoren bepaalden in 2000 in belangrijke mate de werking van de stedelijke afdeling archeologie van de stad Antwerpen. Alhoewel zowel de collectie als de bureau- en werkruimte reeds in 1999 overgebracht werd naar nieuwe locaties, werd het grootste deel van het jaar 2000 besteed aan het verder operationeel maken van deze nieuwe huisvesting. De inrichting van het Mercator-Orteliushuis in de Kloosterstraat kende zijn apotheose naar aanleiding van de Openmonumentendag op 10 september. Niet toevallig opende op die dag het *Stedelijk Informatiecentrum Archeologie en Monumentenzorg* in dit historisch pand zijn deuren voor het grote publiek. Met dit informatiecentrum wil de stad Antwerpen een aanspreekpunt uitbouwen waar de burger met vragen over archeologie en monumentenzorg terecht kan. In het informatiecentrum is een beperkte tentoonstellingsruimte voorzien waar wisselende opstellingen met als onderwerp het archeologisch of monumentaal erfgoed van de stad Antwerpen getoond worden. Naar aanleiding van de opening werd een kleine informatieve en algemene tentoonstelling rond archeologie in Antwerpen opgesteld. Door de overbrenging van de afdeling archeologie naar het Mercator-Orteliushuis kon niet alleen een belangrijk historisch pand toegankelijk gemaakt worden voor het publiek, maar krijgt de Antwerpse stadsarcheologie de mogelijkheid om een duidelijk gezicht naar buiten te ontwikkelen.

Alhoewel veel energie en tijd naar de voorbereiding en inrichting van het informatiecentrum ging moest op het terrein de continuïteit in de begeleiding van bouwwerven en infrastructuurwerken verzekerd blijven. Twee projecten komen hier kort aan bod.

In februari kon naar aanleiding van wegen- en rioleringswerken in de Hobokense wijk Moretusburg een beperkt noodonderzoek uitgevoerd worden. In samenwerking met de werkgroep *Hobokens historisch verleden* konden resten van het voormalig Birgittijnenklooster onderzocht worden.

De Birgittijnen vormen een van oorsprong Zweedse kloosterorde die zich in de late middeleeuwen snel uitbreidde over West-Europa. De Birgittijnen hadden een traditie van dubbelkloosters met een afdeling voor mannelijke geestelijken en voor vrouwen. Een belangrijke vestiging in de Nederlanden was het klooster te Koudewater, een plaatsje in de buurt van 's Hertogenbosch. Na heel wat troebelen wordt het klooster in 1629 echter door de Calvinisten ingenomen. De vrouwelijke kloosterlingen mogen blijven, maar alle mannen worden verplicht te vertrekken. De verdreven paters laten eerst hun oog vallen op een klooster te Mishagen (Ekeren) maar besluiten uiteindelijk zich in 1652 te Hoboken te vestigen op de plaats van de reeds bestaande Kruiskapel. Deze kapel heeft op dat moment al een lange geschiedenis. De oorsprong van de kapel gaat terug tot de 12<sup>de</sup> eeuw. Volgens de traditie spoelde hier in 1180 het beeld van de zwarte god aan. Er wordt een kapel gebouwd en de plek wordt het centrum van een belangrijke devotie. In de 15<sup>de</sup> eeuw wordt de kapel vergroot en uiteindelijk zullen de paters Birgittijnen het gebouw uitbreiden tot een kloostercomplex. In 1784 wordt het klooster opgeheven en verdwijnt volledig uit het straatbeeld.

Bij het archeologisch onderzoek kon in de eerste plaats met zekerheid aangetoond worden waar het klooster gelegen was op de kruising van de huidige Kapelstraat en de Grote Baan. De identificatie van de teruggevonden resten van de gebouwen blijft echter moeilijk. Van het klooster bestaat geen gedetailleerde opmeting waarop de opgegraven resten kunnen geprojecteerd worden. In het midden van de huidige Grote Baan kwam een kelderruimte aan het licht met aansluitend daarop de resten van een oven. Waarschijnlijk gaat het om een deel van het klooster waarin nutsvoorzieningen waren ondergebracht. De kloosterkerk kon niet gelokaliseerd worden. De aanwezigheid van grote bakstenen toonde aan dat oude bouwmaterialen gerecupereerd werden. Mogelijk zijn deze bakstenen afkomstig van de middeleeuwse Kruiskapel.

Een tweede onderzoeksproject staat in functie van het op te richten Museum aan de Stroom. Voor de inplanting van het toekomstig stedelijk historisch museum reserveert de stad Antwerpen een zone tussen de twee oudste havendokken, het Bonaparte- en Willemdok. Deze site wordt momenteel ingenomen door twee pakhuizen maar heeft een sterke historische betekenis. Onder impuls van de 16<sup>de</sup>-eeuwse projectontwikkelaar *avant la lettre* Gilbert Van Schoonbeke werd aan de noordzijde van de stad een nieuwe stadsuitbreiding gepland met de nadruk op commerciële infrastructuur en dito activiteiten, de Nieuwstad. Midden in dit gebied werd in 1568 het Hanzehuis gebouwd, ook wel bekend als het Oosters huis. Alhoewel de absolute macht van de Duitse Hanze in de 16<sup>de</sup> eeuw over zijn hoogtepunt heen was, symboliseerde dit pand het commercieel hart van de 16<sup>de</sup>-eeuwse metropool aan de Schelde. De Hanzekooplieden hadden Brugge verlaten om zich in Antwerpen te vestigen. Het pand fungeerde gelijkvloers als pakhuis, terwijl op de verdiepingen verblijfsinfrastructuur was ingericht. Na de val van Antwerpen in 1585 daalde het economisch belang van de Scheldestad en boette ook het Hanzehuis in belangrijke mate aan belang in. In de loop van de daaropvolgende eeuwen heeft het Hanzehuis verschillende bestemmingen gehad tot het in 1893 afbrandde en gesloopt werd.

In functie van de geplande nieuwbouw van een museum is het belangrijk vooraf een duidelijk beeld te hebben van de resten van de historische bebouwing en de bewaringstoestand. Afhankelijk hiervan kunnen in het nieuwbouwproject keuzes gemaakt en een concreet programma ingevuld worden. Hiertoe werd in december 2000 gestart met een beperkt vooronderzoek met als doelstelling een concreet beeld van de bewaringstoestand van het Hanzehuis te verkrijgen. Bij het machinaal uitgraven van de onderzoekszone kwamen de keldermuren van het 16<sup>de</sup>-eeuwse gebouw vrij. Op de onderzochte oppervlakte waren alle keldergewelven verdwenen en de kelderruimten volgestort met bouwpuin, waarschijnlijk afkomstig van het gebouw zelf. Een hoek van de open binnenplaats van het rechthoekige gebouw werd eveneens uitgegraven. Hierbij bleek dat vooraleer het Hanzehuis gebouwd werd het terrein met een dik pakket bestaande uit aarde, fijn puin en ander afval werd opgehoogd. Afhankelijk van de opties die in functie van het nieuwbouwproject genomen worden zal in de toekomst een grotere zone onderzocht worden.

## VERMEIREN GEERT

### **Archeologisch vooronderzoek op de site Braunschool te Gent (O.-VI.)**

Het onderzoek in de Braunschool geschiedde aan de hand van projectarcheologie, gedragen door de bouwheer (Universiteit Gent), gedurende een periode van anderhalve maand (5 juni-14 juli).

De historiek van de huidige 'Braunschool' is onlosmakelijk verbonden met deze van de Jezuïeten. De plaats van het archeologisch onderzoek bevindt zich binnen het areaal van het voormalige Jezuïetenklooster.

De oudste sporen die tijdens ons onderzoek werden aangetroffen, hebben we enkel kunnen vaststellen aan de hand van boringen. Zo troffen we op 4,313 T.A.W. een grijs zandig pakket aan.

Vermoedelijk gaat het hier om de onverstoorde moederbodem, een restant van het vroegere moeras op deze plaats. Zo weten we uit onderzoek dat de straatnaam Paddenhoek nog een restant is dat in de richting wijst van een vroeger moeras dat zich uitstreckte tussen de hoger gelegen Kouter enerzijds en de hoge oevers van Leie en Schelde anderzijds (richting Gouvernementstraat en Veldstraat).

Uit ons onderzoek blijkt dat boven het grijs zandige pakket zich een mestlaag bevond waarvan de dikte niet met zekerheid kon vastgesteld worden. Eenmaal boven deze mestlaag krijgen we een zwart ophogingspakket dat zich ook boven 6,853 T.A.W. uitstrekt, namelijk tot 7,743 T.A.W. Uit het aangetroffen materiaal blijkt het hier wel degelijk te gaan om een ophogingspakket dat in de loop der eeuwen werd aangevuld. Men had dus duidelijk niet de bedoeling om dit moeras in één fase te dempen, maar om dit geleidelijk aan met afval op te vullen waardoor het terrein tenslotte werd drooggelegd. Wanneer men juist met deze ophoging is gestart kon in dit stadium van het onderzoek nog niet vastgesteld worden, maar aan de hand van de ceramiek kon wel een afsluitingsdatum van ca. de 15<sup>de</sup> eeuw vooropgesteld worden.

De eerste bewoningssporen werden aangetroffen onder de vorm van een puinspoor dat na verder uitdiepen een uitbraaksleuf bleek te zijn van waar vermoedelijk in de 15<sup>de</sup> eeuw een N-Z georiënteerde muur en een haaks erop geplaatste muur, in oostelijke richting, zich moet bevonden hebben.

Het hierop volgende pakket vertoont in beide opgravingsvlakken een grootte gelijkenis. Zo krijgen we in beide een puinband die het zwarte ophogingspakket van de recentere opvullingen onderscheidt. In beide vlakken blijkt dat de buitenmuur van het huidige bijgebouw van de Braunschool aangelegd is op deze puinlaag, men heeft namelijk de aanleg sleuf van deze muur uitgegraven tot op deze puinlaag.

Aldus zijn we beland bij de bewaarde muurstructuren van de site. Voor deze structuren beschikken we over twee opmetingsplannen<sup>34</sup>. Hoewel we hierdoor alle muurstructuren niet met zekerheid kunnen dateren kunnen we wel een voorlopig relatieve chronologie vooropstellen.

De baksteenstructuren die mogelijks in overeenstemming te brengen zijn met het plan uit 1780 zijn de restanten van een kelderstructuur. Hoogst waarschijnlijk gaat het hier om een beerput. Deze structuur beslaat het volledige noordoostelijke deel van het eerste opgravingsvlak. Het geheel is opgebouwd uit baksteen met formaat 24 X 11 X 5.5 cm, en opgevoegd met beige kalkmortel. De noordelijke afsluitingsmuur van deze putstructuur bevindt zich onder de bestaande noordelijke muur. Deze kelder was opgebouwd met een tongewelf dat door middel van baksteenfragmenten genivelleerd werd om de aanleg van drie tussenmuurtjes mogelijk te maken. In het noorden van deze ruimte bevond zich de restanten van wat vermoedelijk een getuige was van een toiletstructuur. Deze structuren kunnen allen gerelateerd worden met de structuren opgetekend in 1780.

In een daaropvolgende fase werd een O-W muur aangelegd en dit terwijl de hierboven vermelde structuren nog steeds in gebruik waren. Deze muur sloot een ruimte af begrenst door vier muren en voorzien van een vloer bestaande uit kleine rechthoekige zwarte baksteentegels. De toiletstructuur werd in deze ruimte opgenomen.

Als voorlaatste fase hebben we deze waarvan de structuren afgebeeld staan op het plan van Van Rysselberghe (1892). Het betreft hier twee tussenmuren en de buitenmuren van de bestaande structuur. In deze fase werd de ruimte met ca. 0.30 tot 0.40 m puin opgehoogd, en werden de muren uit de oudere fase tot op een hoogte van ca. 9.563 T.A.W. afgebroken. Slechts één muur werd in het nieuwe concept opgenomen. De oudste fase van de O-W muur werd vervangen door een nieuwe muur die de gehele ruimte in oost-westelijke richting dwarsst. Deze muur is opgebouwd uit baksteen met formaat 22 X 10.5 X 5.5 cm en opgevoegd met een witte kalkmortel. Deze muur was tevens voorzien van een deuropening. De kelderstructuur bleef echter in gebruik, maar werd door de aanleg van de nieuwe ruimte via een zijopening toegankelijk gemaakt (structuren opgebouwd uit baksteen met formaat 22 X 10.5 X 5.5).

<sup>34</sup> Het opmetingsplan uit 1780 en het plan van Van Rysselberghe uit 1892.

Aldus zijn we tot de laatste fase gekomen, namelijk de huidige onderverdeling van het gebouw. Ook de hierboven vermelde structuren moesten eraan geloven. Het gebouw werd heringericht zodat men tot twee grote ruimtes kwam, die van elkaar gescheiden werden door een smalle O-W georiënteerde gang. Deze fase komt overeen met de fase van de 'Braunschool'. Algemeen kunnen we stellen dat we de oorsprong van het terrein op een lager gelegen deel van de stad, een moeras, gelegen tussen de hoge zandruggen in het oosten, zuiden en westen, moeten situeren. Vanaf welke periode men gestart is met deze op te hogen is in deze fase van het onderzoek niet achterhaald. Wel hebben we kunnen vaststellen dat we een geleidelijke ophoging kennen die loopt tot ca. de 15<sup>de</sup> eeuw. Hierop volgend krijgen we de eerste structuren uit baksteen, enkel zichtbaar als uitbraaksporen. Of deze elementen iets te maken hebben met het Hof van Boelaere (het oorspronkelijke gebouw waar de Jezuïeten hun intrek namen) kan niet met zekerheid gesteld worden. Vervolgens hebben we weer een periode waarop dit terrein onbebouwd bleef. De eerste sporen van nieuwe bebouwing weerspiegelen zich in het loopvlak uit kasseien. Uit welke periode deze sporen dateren hebben we niet met zekerheid kunnen vaststellen. Eveneens werden restanten aangetroffen van de gebouwstructuren zoals ze afgebeeld staan op het plan uit 1780. Met daaropvolgend een tussenfase, om vervolgens te komen tot de fase afgebeeld op het plan uit 1892. De geschiedenis van dit gebouw eindigt, voorlopig, bij de herstructurering van de binneninrichting tot 'Braunschool'.

## VERMEIREN GEERT

### Archeologisch onderzoek in de Sint-Hermeskerk te Ronse (O.-VI.)

Begin september werd gestart met het archeologisch onderzoek in de Sint-Hermes-kerk. De opgravingen vinden plaats in de middenbeuk, ter hoogte van het hoofdaltaar.

Tot op vandaag heeft het onderzoek zich toegespitst in het vlak ten oosten van de preekstoel. Bij het verdiepen kwamen de kettingmuren (funderingen) van de Romaanse kerk vrij te liggen. Deze muren kenmerken zich door zorgvuldig metselwerk, hoewel deze nooit zichtbaar zijn geweest. De uitsprongen in deze funderingen tonen de vroegere posities van de Romaanse zuilen. Toen de kerk in Gotische stijl werd herbouwd heeft men deze kettingmuren hergebruikt om er de nieuwe zuilen op te plaatsen. Voor het zuidelijke deel van de Romaanse muur werd een onregelmatig steunmuurtje gebouwd.

Een van de belangrijkste aangetroffen elementen is een van noord naar zuid georiënteerde structuur. Het betreft hier de muur die tijdens voorgaande onderzoeken werd gevonden en die mogelijks een onderdeel is van een voor-Romaans kerkgebouw. Een accurate datering van deze muur kunnen we in deze fase van het onderzoek nog niet meegeven, maar het staat wel al vast dat deze dateert van voor de Romaanse funderingen, aangezien deze laatste erboven werd gebouwd. De volledige breedte van de muur kon niet geattesteerd worden daar deze gedeeltelijk door de aanleg van de verwarming is afgebroken. Aan de oostzijde van de muur is nog steeds bepleistering aanwezig. Nader onderzoek moet uitwijzen of er nog afwerkingslagen bewaard zijn. Wat het volledige tracé van deze muur betreft zal deze verder zichtbaar worden als de opgravingen in het deel ten westen van de preekstoel beginnen.

Ten oosten van deze voor-Romaanse muur werd een ovalen in de grond uitgegraven kuil aangetroffen. Het betreft hier een mortelkuil. Dergelijke putten werden op de werf gegraven om de mortel ter plaatse te maken bij het opmetsen van een muur. Langs de binnenzijde zijn nog restanten van deze mortel aanwezig. Analyse hiervan, en van de mortelsoort tussen de muren kan deze kuil in relatie brengen met een van deze muren.

Andere elementen die aan het licht kwamen zijn drie kistbegraafingen, waarvan het geraamte slechts ten dele bewaard was. Bij een van deze skeletten werden restanten aangetroffen van een lijkwade, hierbij lagen verschillende naaldjes die het gewaad rond het lichaam moest houden.

VERMEIREN GEERT & ROELS EVA

### **De waterput op het Rooseveltplein in Ronse archeologisch onderzocht (O-VI.)**

Bij de aanleg van rioleringen door het aannemersbedrijf Koch-Ockier trof men op het Rooseveltplein een bakstenen waterput aan. Het IAP-Buitendienst Oost-Vlaanderen werd gevraagd de nodige vaststellingen te komen doen. Vrij snel werd duidelijk dat het om de publieke waterput gaat die afgebeeld staat op het stadsplan uit 1684.

De waterput heeft een binnendiameter van ca. 1,66m en een wanddikte van 24 à 25 cm. Hij is opgetrokken uit rode baksteen van ca. 23 x 10 x 5 cm en is gevoegd met beige-witte kalkmortel. Bij de constructie werd een trechtvormige sleuf trapsgewijs gegraven met een maximale bovendiameter van ca. 3,8m. Oudere ophogings- en brandlagen werden daarbij doorsneden.

Met de hulp van het aannemersbedrijf Koch-Ockier kon de put gedeeltelijk onderzocht worden tot op een diepte van ca. 6,5m. De vulling bestond uit één heterogeen pakket, m.a.w. na in onbruik te zijn geraakt werd de put in één fase dicht gesmeten. Omdat het risico bestond dat opwellend water de nieuw aangelegde riolering zou doen verzakken kon de aanlegdiepte van de waterput niet bepaald worden.

Aan de hand van het opgegraven materiaal, kunnen we afleiden dat de opgave van de put gebeurde op het einde van de 18<sup>de</sup> eeuw. De datering wordt bevestigd door het bewaarde kaartmateriaal: de waterput komt niet meer voor op de figuratieve voorstelling van de stad Ronse uit ca. 1796.

Er werd een grote diversiteit aan materiaal gevonden (schervenmateriaal, glas, beender- en lederresten). Het aardewerk bestaat vooral uit dagelijkse gebruiksvoorwerpen zoals fragmenten van kommen, borden, potten; het beendermateriaal is afval uit de keuken; de lederresten zijn uitsluitend restanten van schoenen, zowel van volwassenen als van kinderen. Ook speelgoed, namelijk een houten tol, werd tussen het afval aangetroffen.

VERMEIREN GEERT, PYPE PEDRO, DE CEUNINCK MARJOLEIN & VAN ISEGHEM KATRIEN

### **Archeologisch onderzoek van het bouwblok Korenlei-Drabstraat-Gruuthuusestraat te Gent (O.-VI.)**

Tussen januari en maart 2000 werd te Gent archeologisch onderzoek verricht op de hoek van de Korenlei, Gruuthuusestraat en Drabstraat. Het onderzoek werd in opdracht van de N.V. Granit Korenlei via Projectarcheologie uitgevoerd. Het onderzoek spitste zich toe in twee kelders van huizen 'De Swaene' en 'In de Hertien' gelegen aan de Korenlei en het braakliggende terrein tussen de Gruuthuusestraat en de Drabstraat.

De vroegste sporen op het terrein situeren zich in de 11<sup>de</sup>- 12<sup>de</sup> eeuw. Onder andere in huis 'De Swaene'. Er kon een ophogingspakket vastgesteld worden waarop zich een looppniveau bestaande uit grijs zand met Doornikse steen bevond. Uit dit ophogingspakket kon ceramiek gerecupereerd worden die gedateerd kan worden in de loop van de 11<sup>de</sup>- 12<sup>de</sup> eeuw. Dit pakket werd doorsneden door de oostelijke muur van de woning. Deze muur is opgebouwd uit baksteen met formaat 30 X 14 X 7/6,5 cm. Uit de aanleg sleuf van deze muur kon materiaal uit eind 13<sup>de</sup>- 14<sup>de</sup> eeuw verzameld worden. Ook de in opstand bewaarde zuilenrij, bestaande uit Doornikse steen met knopkapitelen, kunnen met deze fase in relatie gebracht worden.

Op het braakliggende areaal konden eveneens sporen uit deze fase bestudeerd worden. Er werden drie kuilen en drie mestkuilen aangetroffen. In deze kuilen werden verschillende opvullingslagen met huishoudelijk afval aangetroffen. De vroegste vullingsfasen kunnen gesitueerd worden tussen de 11<sup>de</sup>-13<sup>de</sup> eeuw. Deze vullingen kenmerken zich door afwisselend humeuze-,



afvalpakketten en spoelinglagen. Deze kuilen werden naderhand verscheidene malen hergraven en opgevuld. De vullingen van deze hergravingen kan men chronologisch in de 13<sup>de</sup> - 14<sup>de</sup> eeuw plaatsen.

Wat de mestkuilen betreft werd vastgesteld dat deze over het algemeen een onregelmatige vorm bezaten. Elke kuil was voorzien van een houten beschoeiing, hetzij door houten planken en/of berkenhouten stammetjes. Bij deze kuilen werd een rij berkenhouten paaltjes geattesteerd, waarvan er tenminste een twintigtal konden geregistreerd worden. Mogelijks kan deze structuur in verband gebracht worden met een veekraal. Ook deze kuilen kunnen in de loop van de 13<sup>de</sup>-14<sup>de</sup> eeuw geplaatst worden.

Een bijkomend element dat op artisanale activiteit wijst is de vondst van een ovenkuil. De in situ bewaarde verbrande leem wijst op intense verbranding. Het aantreffen van een koperfragment doet vermoeden dat we hier te maken hebben met een smeltoven.

Een laatste structuur die we in deze periode kunnen plaatsen is een tonwaterput, doch deze kon wegens het latente instortingsgevaar slechts gedeeltelijk onderzocht worden.

Algemeen kunnen we stellen dat over geheel het opgravingsterrein sporen werden aangetroffen die ten vroegste teruggaan tot de volle middeleeuwen. In deze periode beperkte de bewoning zich waarschijnlijk tot de strook langsheen de Korenlei, en was het huidige braakliggende terrein, het bij de gebouwen horende erven. Dit verklaart het ontbreken van gebouwstructuren uit deze periode. Er werden slechts structuren aangetroffen die in verband gebracht kunnen worden met huishoudelijke en artisanale activiteiten.

Een scharnierperiode in de occupatiegeschiedenis van het areaal bevindt zich in de 15<sup>de</sup>-16<sup>de</sup> eeuw. Vanaf dan werd het westelijke deel van het terrein verkaveld en de strook bezijden de Drabstraat werd voorzien van woningen. Het areaal gelegen langsheen de Gruuthuusestraat was voor verder onderzoek uitgesloten tengevolge van de diepgaande verstoring van een recent gebouw met industriële functie. Het archeologische onderzoek liet toe interessante inzichten te bekomen in de structuur en organisatie van het gebouwenbestand.

De oudste gebouwsporen bevonden zich in de zuidwestelijke hoek van het terrein. Het betreft hier een oostwest lopende muur bestaande uit spaarbogen en een zwaar massief, beiden opgebouwd uit bakstenen met formaat 28 x 13 x 6 cm. Wat de functie van deze structuren betreft tasten we voorlopig nog in het duister. Centraal op het terrein werd een geheel aangetroffen van baksteen muren met formaat variërend tussen 26 x 12 x 5.5 cm en 28 x 12 x 6 cm. Deze muren vormen een min of meer rechthoekige structuur met een deuropening. De functie van deze structuur binnen het geheel kon niet verklaard worden. Langsheen de Drabstraat werden een drietal kamerruimten aangetroffen die opgebouwd zijn uit baksteen met formaat variërend tussen de 24 x 12 x 5 en 25 x 12 x 6 cm. De verzorgde vloeren binnen deze ruimtes waren aangelegd met blauwe hardsteen. Tot slot zijn er nog drie baksteenstructuren te vermelden, namelijk twee beerputten en één waterput. De eerste beerput bevindt zich tussen de muur met spaarbogen en het baksteenmassief. Deze vierkante structuur met afmetingen (binnenwerks) 2.10 x 2.25 m en baksteenformaat 24 x 10 x 4 cm leverde heel wat archeologisch en botanisch materiaal op. Het archeologisch materiaal situeert zich in de late 15<sup>de</sup>- en de loop van de 16<sup>de</sup> eeuw. Een volledige studie dient nog te worden aangevat. De tweede beerputstructuur bevindt zich in het oostelijke deel van het areaal. Het geheel is opgebouwd uit baksteen van 25 x 11 x 5.5 cm. De bovenstructuur met gewelf en stortgat was nog intact bewaard. Deze structuur was tot voor kort nog in gebruik. Een laatste baksteenstructuur is een circulaire waterput met diameter van binnenwerks 0.65 m en bakstenen van 24 x 10 x 4.5/5 cm. De vulling werd onder de vorm van bulkstalen volledig uitgezeefd. Op ca. 1m diepte werd een steriele grijze zandlaag aangetroffen die fungeerde als zuivering voor het water.

VERMUNT MARCO

## Opgravingen achter het huis "Schotland" in Bergen op Zoom (NI)

Van mei tot november 2000 vond een archeologisch onderzoek plaats in de binnenstad van Bergen op Zoom, op een terrein waar een nieuw winkelcentrum is gepland. Het opgravingsgebied strekte zich uit tussen de achterzijde van het pand "Schotland" aan het Zuivelplein en de meer oostwaarts gelegen Koevoetstraat, in de onmiddellijke omgeving van de Grote Kerk. Doel van het onderzoek was ondermeer om inzicht te krijgen in de ontginning van dit gedeelte van de binnenstad in de 12<sup>de</sup> eeuw en het daaropvolgende proces van verstedelijking.

De oudste sporen bestonden uit smalle afwateringsgreppels die in de 12<sup>de</sup> eeuw aan de rand van een kleine veenkom waren gegraven. Uit eerder onderzoek was reeds gebleken dat de ondergrond van Bergen op Zoom uit een afwisseling van hoge zandheuvelds en kleine venige poelen bestaat. De diverse V-vormige greppels en sloten voerden het water af naar de Grebbe, een kunstmatig kanaal dwars door de stadskern, dat in verbinding stond met de rivier de Schelde. In de 13<sup>de</sup> eeuw werd het terrein geëgaliseerd en in gebruik genomen als akker. Nieuwe slootjes op vrijwel dezelfde plaats als de ontwateringsgreppels markeerden een eerste percelering. Sporen van bebouwing, in de vorm van paalkuilen, kwamen uitsluitend aan de zijde van het Zuivelplein aan het licht. Oorspronkelijk bevond zich hier de Oude Kerkhofstraat. Dit bevestigt het beeld van een nog vrij kleine, op een dorp gelijkende kern in het midden van de 13<sup>de</sup> eeuw, met aan de randen veelal agrarische activiteit. Opmerkelijk is de vondst van een aantal Romeinse munten en aardewerkfragmenten in de middeleeuwse ophogingslagen. Sporen van bewoning in de Romeinse tijd werden eerder gevonden op een hooggelegen perceel vlak achter de Grote Kerk, hetgeen aannemelijk maakt dat daar grond was afgegraven om de omliggende lagere terreinen mee op te hogen.

Aan het agrarisch gebruik kwam een einde in de late 13<sup>de</sup> eeuw. Aan de zijde van de Koevoetstraat verschenen de eerste huizen, bestaande uit houtskeletbouw op bakstenen funderingen. De totstandkoming van de Koevoetstraat volgde op de aanleg van de eerste aarden omwalling van Bergen op Zoom in het laatste kwart van de 13<sup>de</sup> eeuw en past in het beeld van de geleidelijke verstedelijking en verdichting van het stratenpatroon.

Vanwege het ontbreken van schriftelijke gegevens voor de stadsbrand van 1397 is weinig of niets bekend van de huizen en hun bewoners in de 14<sup>de</sup> eeuw. De vondst van een diepe rechthoekige, met leem besmeerde kuil en een afvalkuil met hoornpitten wijst op een leerlooierij aan de Koevoetstraat. De stadsbrand liet haar sporen na in de vorm van grote hoeveelheden verkoold hout en verbrande leem op de huisvloeren. Ook werden aardewerken voorwerpen gevonden die tegen de muur stonden opgesteld en door vallend puin werden platgedrukt.

Aan de andere zijde van het terrein, behorend bij het achtererf van het huis "Schotland" in de Oude Kerkhofstraat, was in de eerste helft van de 15<sup>de</sup> eeuw een leerlooierij gevestigd. Van het pand zelf waren, behalve de kelders, geen oude elementen meer bewaard gebleven en een deel van de achterbouw ging in 1968 verloren bij de aanleg van een moderne kelder. Van de leerlooierij kwamen funderingsspooren van een bedrijfsruimte aan het licht met daarin vier grote ronde looikuipen. Aanvankelijk waren het ingegraven, met leem afgesmeerde houten kuipen, maar later werden ze vervangen door bakstenen exemplaren. De doorsnede bedroeg 2 meter. Van het eindprodukt, het leder, werd opmerkelijk genoeg geen snipper meer teruggevonden, evenmin van de run, de gemalen eikenschors. Uit archiefonderzoek blijkt dat de looierij in handen was van Cornelis Tabbaert, eigenaar van "Schotland" en vermeld in een recognitie van 1468 als verkoper van een partij leer op de Bergse jaarmarkt.

In 1470 sloot het bedrijf. Zowel de woning met achtererf als de voormalige woning aan de Koevoetstraat kwamen in bezit van een nieuwe eigenaar. De looiputten werden gedempt met huishoudelijk afval, gemengd met hoornpitten. De zware natuurstenen keien, die nodig waren om de

huiden onder water te houden, vonden een hergebruik als funderingsmateriaal voor een nieuw achterhuis achter "Schotland". De huisjes aan de Koevoetstraat werden verbouwd tot stalling van het pand.

VERSLYPE LAURENT

**La permanence et l'émergence des structures urbaines à la période mérovingienne. Villes, agglomérations pré- et proto-urbaines dans les territoires géographique, politique, ecclésiastique et économique.**

Le récent réexamen des sources archéologiques relatives aux sites urbanisés et proto-urbains de la période mérovingienne nous a permis de résumer le rôle du premier Moyen Âge dans le développement urbain et territorial médiéval. Ce sera le sens de notre communication dont nous livrons ici un très bref résumé entre constat et déclaration de principe. L'héritage antique est généralement et naturellement le premier fait observé.

Cet héritage est très relatif et se place à deux niveaux : celui des villes et celui des agglomérations secondaires. L'alternative alors dictée est la désaffectation ou la mutation. Au Ve s., en effet, les transformations du monde rural rendront précaires la survie de ces centres. Le déclin économique ambiant renforcera donc les bouleversements culturels du début de la période mérovingienne, notamment perçus en terme de bâti et de techniques de construction. L'urbanisation (re-)naissante procède alors de schémas qui s'émancipent du substrat antique. La fixation durable du pouvoir franc, dans le troisième quart du même siècle, marquera le départ véritable du renouveau urbain qui n'aboutira qu'à l'aube de la période carolingienne. La dynamique du développement repose en grande partie sur la productivité du monde rural. Dans les territoires du nord de la Neustrie et de l'Austrasie, les campagnes avaient vu se substituer au couple villa-vicus une occupation mouvante, d'échelle plus modeste, basée sur l'établissement agricole plurifamilial et éventuellement polynucléaire. C'est donc dans le second quart du VIIe s. que naîtront les conditions politiques et économiques de la fixation progressive des populations et dont les conséquences sociales marquent le tournant de la période mérovingienne vers le monde médiéval. A cette période, les regroupements d'établissements et la gestion des grands domaines fonciers qui se constituent, monastiques e.a., valorisent leur surproduction via les ports et les aires commerçantes préfigurant les premiers marchés. Avant le IXe-Xe s., si le futur village médiéval et moderne ne constitue pas encore une alternative au couple vici - villae gallo-romains, le moule économique territorial n'étant pas encore prêt à le modeler, la ville naîtra notamment de la réorganisation du monde rural. Voyons donc rapidement les enjeux de la place du mouvement urbain dans ce même moule.

La permanence des sites à travers le Ve s. semble avoir été assurée dès qu'ils se situent à un croisement fluvio-routier important ou sur une ligne de démarcation politique et/ou ecclésiastique. Les villes antiques en particulier, se maintiendront au gré des transferts de chefs-lieux administratifs (déclin de Cassel, Bavay), et de la présence d'un évêque (Arras, Cambrai, Tournai, Maastricht). Ce dernier trait peut-être déterminant dans l'émergence d'un noyau urbain (Liège). A l'inverse, il ne suffit pas forcément, notamment dans la perspective des pouvoirs pérégrins et des intérêts politiques sous-jacents aux transferts des sièges et des résidences (Tongres, Théroutanne). L'établissement de l'évêque semble assurer la continuité des missions urbaines, s'accaparant au passage de nombreuses prérogatives civiles. La faiblesse économique de la ville sera donc dépassée quand les conditions d'équilibre territorial, qui faisaient défaut surtout au Ve et au VIe s., seront retrouvées dans le courant du VIIe s. Elle s'impose tout d'abord comme une place centrale parmi les autres, à l'instar des centres domaniaux et des agglomérations urbanisées : la période mérovingienne n'est pas "une

époque à villes” pour reprendre une expression de Joseph Mertens. Ces agglomérations concentreront pourtant à nouveau les activités artisanales de transformation, consacrant la disparition du vicus antique. Elles peuvent pourtant renaître de vici antérieurs, être le fruit de délocalisations topographiques en adéquation avec les nouveaux critères territoriaux de développement économique, ou encore émerger de sièges ruraux dont l’émancipation repose sur quelque fonction de pouvoir particulière. A cet égard, le débat sémantique qui, depuis le IV<sup>e</sup> s. et Ausone, tente d’organiser la qualité des mentions des localités concernées en opposant notamment les castrum, municipium et civitas du VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s. aux vicus, portus et emporium du IX<sup>e</sup> s. ne bénéficie pas encore d’éclairage archéologique déterminant. Au-delà de l’usage d’un vocabulaire fluctuant ou plutôt de son entendement variable, le problème de la continuité fonctionnelle simplifie parfois la situation même s’il faut juger de la fonction urbaine comme de la variabilité des critères qui définissent plus largement la ville.

Les agglomérations passant progressivement sous la protection des princes territoriaux verront multiplier les constructions et restaurations d’ouvrages fortifiés. A partir du IX<sup>e</sup> s., cette activité matérialisera définitivement leur importance dans le paysage. La topographie mérovingienne et post-mérovingienne rend immédiatement compte de cette réalité. L’exercice de l’autorité temporelle anticipe alors sur l’érection des premières fortifications médiévales et sur la régulation de quartiers marchands et portuaires dont on connaît le sort quasiment stéréotypé au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> s. C’est la période du Baubooms d’Hirschmann : rétrospectivement, on peut même affirmer tout en renforçant l’idée d’un équilibre macroéconomique au VIII<sup>e</sup> s., que les agglomérations mérovingiennes seront villes ou ne seront pas. Les populations et les activités s’y sont fixées dans le cœur fortifié antique quand il est encore présent à défaut d’être efficace sinon dissuasif (palatia et édifices publics). Cela se produit souvent autour de la cathédrale de la fin du Bas-Empire ou de la période mérovingienne (Cambrai, Arras, Tournai, Maastricht). Il peut encore s’agir de l’église-mère de la localité, de fondation privée (Anvers), princière (Valenciennes), épiscopale (Namur, Liège) ou monastique (Gand). Cette fixation s’opère dans les bourgs périphériques ensuite, aux abords des nécropoles suburbaines et autour de sanctuaires funéraires réguliers ou séculiers, dont le culte des reliques d’un saint local entretenait l’attrait et en assurait à la fois la dynamique (Maastricht, Gand, Arras, Cambrai, Liège). Elle concerne enfin les quartiers marchands quand ils sont distincts des premiers bourgs, satellites qui se développent surtout après le VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s. et au bénéfice desquels on démembrera la paroisse-mère (Namur). Les premiers remparts médiévaux évoqués en détournent précisément le périmètre, figé tel qu’au XI<sup>e</sup> s. (Namur, Huy, Liège, Tournai, Cambrai, Gand, Maastricht).

C’est donc sur des bases très différentes les unes des autres que les agglomérations urbanisées du haut Moyen Âge (re-)naissent. Par contre, leurs dynamiques véritables procèdent de conditions assez homogènes, nécessaires mais pas exclusives. En premier lieu, ces localités seront un relais du pouvoir central et régional, laïc et ecclésiastique. Nous n’échapperons donc pas au binôme traditionnel de l’ancrage d’une autorité temporelle, plus tard matérialisée par la résidence fortifiée du comte ou du duc par exemple, et de l’établissement d’aires économiques qui prennent la forme d’infrastructures préfigurant les quartiers urbains du bas Moyen Âge, des débarcadères et des quartiers artisanaux dès les origines, ainsi que des places de marché après le IX<sup>e</sup> s. Du vivier mérovingien de Liège au portus gantois ou du “Bât” maastrichtois au “Batta” hutois voire même au Bryggia brugeois, il est significatif que la plupart des agglomérations et villes mérovingiennes seront tournées vers le fleuve. Mais comme nous le disions, le fleuve ne suffit pas à lui-même : c’est toujours la conjonction des réseaux terrestres d’approvisionnement et/ou la confluence des cours d’eau qui déterminent la topographie des pôles mérovingiens en voie d’urbanisation. Ces évolutions dissemblables mais qui aboutissent à des statuts et importances similaires au X<sup>e</sup> s., reflètent bien la

place qu'occupe la période mérovingienne dans la naissance du paysage médiéval de nos régions. En définitive, l'économie commerciale est loin de n'être que le seul adjuvant de l'agglomération urbanisée mérovingienne ; mais la fonction politique et administrative seule ne motive pas plus leur développement, telles ces "proto-bourgades" que désignent Devroey et Zoller dans les sièges domaniaux. Contrairement à la période gallo-romaine, la structure urbaine mérovingienne ne s'impose pas. Elle est née, durable, grâce à une conjoncture macroéconomique qui en tolère le modèle, sur des bases géopolitiques favorables. Les sources historiques non archéologiques permettent naturellement de mieux comprendre son rôle. Il sera non seulement administratif et judiciaire, car il concerne aussi indirectement la gestion des ressources domaniales privées ou épiscopales, l'imposition des mouvements de personnes et de marchandises, celle des transactions, ainsi que la promotion d'activités économiques du point de vue structurel, financier et institutionnel, grâce notamment à un artisanat de transformation, de l'établissement de sièges ecclésiastiques, et du symbole de la représentation politique régionale qu'elles deviennent rapidement. En bref, ces capacités de concentration des ressources et de redistribution ensuite, garantissent désormais sa pérennité. Les sources en décrivent à nouveau mieux l'aboutissement, dès le IX<sup>e</sup> s., que les prémisses, aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> s. C'est effectivement à cette période que survient un trou béant dans les chronologies dont, paradoxalement, la matérialisation est imposante sur le terrain d'action des archéologues : d'épaisses "terres noires" fort heureusement variables d'un site à l'autre.

Ainsi, "on sent bien qu'il ne faut pas seulement raisonner en termes de progrès ou de décadence, mais en termes de mutation culturelle" écrit Nancy Gauthier. Grégoire de Tours par exemple, témoin privilégié de son époque aux sens littéral et figuré du terme et "l'héritier de la Rome antique, [est] un homme pour qui l'espace urbain est le modèle de l'espace. Dans son œuvre, il emploie plus de mille fois les mots *urbs*, *civitas* et *castrum*", dont nous connaissons les sens relatifs à peine plus récents chez l'Anonyme de Ravenne. "Quand il ouvre les yeux, il voit des remparts, de grands complexes ecclésiastiques, des nécropoles suburbaines. Tout cela existe en effet. Mais si l'on pouvait mettre en parallèle le témoignage d'un aristocrate franc, on s'apercevrait peut-être que ce dernier, dans le même espace gaulois, voit surtout des forêts giboyeuses et des champs, qu'à l'intérieur des villes, il voit surtout ces petites maisons de torchis implantées à la va-comme-je-te-pousse dans le strict quadrillage de la voirie antique, ces morts qui s'introduisent en ville tandis que les vivants commencent à s'établir parmi les morts, bref les marques d'une ruralisation de l'espace urbain, et ce serait vrai aussi." [c'est nous qui soulignons] De Tournai à Namur, d'Arras à Maastricht, nous n'avons rien vu d'autre, à l'exception de détails topographiques circonstanciels, tels la parcellisation *ex nihilo*, marqueur topographique presque indélébile, au même titre que le sont les réseaux paroissiaux dans les domaines ruraux.

**WILLEMS DIDIER**

### **Enghien : une section du système défensif de la ville (Ht)**

Durant le premier semestre 1998, des maçonneries associées à l'enceinte de la ville d'Enghien avaient été mises au jour à proximité orientale de la tour de l'Ange, bâtiment intégré au château acquis par la famille d'Arenberg en 1607 et arasé au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Voir notamment WILLEMS D., 1999. Enghien : dégagement partiel d'une section de l'enceinte et de la tour de l'Ange dans le parc d'Arenberg, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, p. 51-52).

Suite à des terrassements effectués dans le cadre de la création d'un petit espace d'agrément au nord du parc communal en avril 2000, une intervention a été menée par une équipe du Service de l'Archéologie du Ministère de la Région wallonne (Direction Hainaut I). La section d'enceinte qui y fut relevée a permis de compléter certaines informations sur la nature du système défensif de la ville.

Les vestiges s'y dressent encore sur plusieurs dizaines de mètres et forment un coude. Il s'agit vraisemblablement de la section qui reliait la Porte de Steen à celle de Bruxelles. Erigée au XIV<sup>e</sup> s. au plus tard, l'enceinte fut maintes fois remaniée et finalement démantelée en octobre 1677 sur décision du gouverneur général des Pays-Bas, Carlos de Aragon y Borgia, duc de Villa-Hermosa.

Les terrassements et creusements ont mis en évidence le fruit du profil externe, les remblais de condamnation du fossé ainsi qu'un ressaut en pierre schisteuse. Ce ressaut constitue un repère car il correspondrait à celui de la chapelle castrale, dernier témoin du noyau résidentiel seigneurial, située au sud. Il est irrégulier et interrompu sur près de cinq mètres ; il s'estompe quelque trois mètres plus au nord. Une perturbation et un galbe saillant y sont perceptibles; comme le fit remarquer Mr. J.-L. Van Eynde, architecte responsable du projet, il est probable qu'il s'agit de traces d'une suppression de tour. Le ressaut repose sur un soubassement de pierres schisteuses liées au mortier. L'appareillage, dégagé sur 45 cm de profondeur, trouve un écho dans l'élévation supérieure et ce sur près de 3,60 m. Cette dernière est couronnée de briques sur plus de 2 m de haut.

En raison de nombreuses adjonctions et modifications ainsi que de l'inaccessibilité de l'arrière de l'enceinte, il est difficile d'estimer l'épaisseur réelle du dispositif.

Enfin, selon des informations recueillies par Mr Y. Delannoy (Voir notamment DELANNOY Y., 1983. Enghien. In : *Les enceintes urbaines*, Crédit Communal de Belgique, p. 172), les sols aménagés à l'arrière de la fortification étaient rehaussés en "terrées"; si cela s'avérait nécessaire, des palissades en bois et des renforcements y étaient ancrés.

## BIS-WORCH CHRISTIANE

### **Anmerkungen zur Neugestaltung des Musée national d'Histoire et d'Art in Luxemburg : Arbeiten der Mittelaltersektion (GDL)**

Das Nationalmuseum bekam im letzten Jahr zusätzlich zu den alltäglichen laufenden Grabungsarbeiten den Auftrag, einhergehend mit der architektonischen Neugestaltung und Vergrößerung des Museums auch ein neues Konzept der Ausstellung zu erarbeiten. Die daraufhin erfolgte Durchsicht der Depots ergab eine Fülle an Funden, die die zukünftige Mittelaltersektion sehr bereichern werden. Bei einigen Altfunden stellte sich das Problem der genauen Zuordnung, da sämtliche Unterlagen verloren gegangen sind oder zumindest bis heute nicht auffindbar waren. Sicher, es wurden hier keine Gold- und Juwelenschätze gefunden, doch einige Objekte übertrafen selbst die Erwartungen der Bearbeiter.

So z.B. die Miniatur eines badenden Pärchens aus weissem Pfeifenton, die in das frühe 16. Jh. datiert werden kann und von erstaunlich feiner Qualität ist.

Das Thema Licht in Innenräumen kann nunmehr anhand zahlreicher Kerzenständer, Leuchten und Öllämpchen verschiedenster Zeitstellung erläutert werden (12.-16 Jh.).

Glaube und Aberglaube manifestieren sich in Amuletten, Rosenkränzen und Pilgerzeichen. Aus dem handwerklichen Bereich stammen neben Lederfunden, auch zahlreiche Gerätschaften, wie z.B. Hammer, Meissel, Kelle und Schaufel, sowie mehrere Feinwaagen. Der Tischbereich konnte um einige Messer bereichert werden, die z.T. von grösster Qualität sind. Eine Besonderheit im keramischen Spektrum stellt der Fund einiger glasierter Scherben aus dem Komplex der Neumünsterabtei dar, die eindeutig zur Metzger Ware des 13. Jh. gehören. Hier handelt es sich um die ersten in Luxemburg bekannten Exemplare ! Da Siebe wohl meistens aus dem keramischen Bereich bekannt sind, gehören auch die zwei Bronzesiebe des 15./16. Jh. zu den eher ungewöhnlichen Depotfunden.

Das Kapitel Mode und Schmuck umfasst u.a. Appliken, Gürtel und Fibeln des 8.-13./14. Jh.. An Spielobjekten sind vor allem die Schachfiguren, Spielsteine, Figurinen, Maultrommeln und

Flöten hervorzuheben.

Zwei Funde stellen jedoch aufgrund ihrer Seltenheit etwas Besonderes dar: dies ist zum Einen eine Kopfbedeckung (wohl eine *cappa*), deren Stoff in das spätere 14. bzw. frühe 15. Jh. verweist; zum anderen sind dies zwei Teile einer Gewichtsräderuhr, die aufgrund beiliegender Funde spätestens in der ersten Hälfte des 16. Jh. in den Boden gelangt sein muss<sup>35</sup>. Ersterer Fund stammt mit grosser Wahrscheinlichkeit aus Echternach aus der Abtei<sup>36</sup>, während die Uhr auf der Burg Bourscheid in einem Brunnen gefunden wurde. Bei beiden handelt es sich um sog. Altfunde aus den 60er und 70er Jahren, die bislang nicht bearbeitet wurden.

Aus der nur kurzen Übersicht über die in den Depots gemachten Funde, ergibt sich in Zukunft nicht nur eine umfassende und reichhaltige Ausstellung, sondern sie zeigt auch wie notwendig und erfolgreich die Aufarbeitung der Depots ist bzw. sein kann.

---

<sup>35</sup> Gewichtsräderuhren wurden gegen Ende des 13. Jh. erfunden. Sie sind jedoch bislang fast ausschliesslich aus dem Kunstmarkt bekannt und datieren nur selten in das 15./16. Jh.. Wie alt das Bourscheider Exemplar wirklich ist, ist weder archäologisch noch (aufgrund der seltenen Vergleichsmöglichkeiten) einfach durch Stilvergleich zu ermitteln. Allerdings ist anzunehmen, dass dieses Luxusobjekt nicht gerade neuwertig in den Abfall gelangt sein dürfte !

<sup>36</sup> Leider widersprechen sich die Fundortangaben auf der Fundkiste (Echternach und Diekirch), allerdings weisen einige Indizien in Richtung Echternach : zunächst handelt es sich um eine luxuriöse Kopfbedeckung, die nur zum Zwecke des Begräbnisses hergestellt wurde. Echternach besitzt im Gegensatz zu Diekirch eher das Potential, dass eine Person so eine Kappe mit in das Grab nehmen konnte. Die spätere sorgfältige Abtrennung der Stirnborte lässt vermuten, dass es sich hierbei sogar um eine religiös verehrte Person gehandelt haben kann, da dieses Phänomen in Richtung Reliquientnahme verweist. Damit befinden wir uns jedoch sicher im Umfeld der Echternacher Abtei. Zukünftige Nachforschungen in den Echternacher Archiven werden vielleicht weitere Hinweise auf die Herkunft der Kopfbedeckung erbringen.



## BIBLIOGRAPHIE / BIBLIOGRAFIE

*Bibliographie 2000 et supplément années précédentes (travaux effectivement publiés) / Bibliografie 2000 en aanvullingen voorgaande jaren (daadwerkelijk gepubliceerde werken)*

*Les articles parus dans la chronique "Archaeologia Mediaevalis" ne sont pas repris dans cette bibliographie. Nous renvoyons le lecteur aux fascicules de la revue.*

*Artikels verschenen in de kroniek "Archaeologia Mediaevalis" worden in deze bibliografie niet opgenomen. Wij verwijzen de lezer hiervoor naar de volumes van de kroniek.*

- ALLART D. & WERY B., 1995, L'impulsion romane, in : *L'architecture, la sculpture et l'art des jardins à Bruxelles et en Wallonie*, Bruxelles, 35-44.
- ANSIEAU C. & WILLEMS D., 2000, Boussu (Hainaut) : site du château renaissant, pistes de réflexions inhérentes aux recherches archéologiques, in : *Actes du Congrès de Mons, Sixième Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique et LIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique*, Mons 25-27 août 2000, tome 1, 35-36.
- BASTIAENS J., 1998, Verven met wouw en meekrap. Archeobotanisch onderzoek aan de Korenmarkt te Gent, *Stadsarcheologie. Bodem en monument in Gent*, jg. 22 nr. 2, 43-50.
- BAUTERS L. & DE CLERCQ W., 1999, Archeologisch advies op maat, *Monumentenzorg en cultuurpatrimonium. Jaarverslag van de provincie Oost-Vlaanderen 1998*, 47-48.
- BAUTERS L. & VAN DAMME J., 1999, Eigendomsrechten van archeologische voorwerpen en hun gevolgen, *Monumentenzorg en cultuurpatrimonium. Jaarverslag van de provincie Oost-Vlaanderen 1998*, 11-16.
- BAUTERS L., LALEMAN M.C. & STOOPS G., 1999, Sint-Baafskathedraal, archeologische begeleiding van een funderingsonderzoek, *Monumentenzorg en cultuurpatrimonium. Jaarverslag van de provincie Oost-Vlaanderen 1998*, 94-96.
- BEECKMANS L., 1998, Een 12de-eeuwse omloopschat op de Korenmarkt te Gent, *Stadsarcheologie. Bodem en monument in Gent*, jg. 22 nr. 2, 33-41.
- BEECKMANS L., DE CALLATAY F. & DESPRIET Ph., 2000, *Een vroeg-19<sup>e</sup> eeuwse muntdepot uit Wingene*, Archeologische en Historische Monografieën van Zuid-West-Vlaanderen 44, Kortrijk.
- BIS-WORCH Christiane, 2000, Frühmittelalterliche Kirchenbauten im alten Erzbistum Trier: Mertert, Diekirch und Echternach - drei luxemburger Fallbeispiele aus archäologischer Sicht, in : POLFER Michel (éd.), *L'évangélisation des régions entre Meuse et Moselle et la fondation de l'abbaye d'Echternach (Ve-IXe siècle)*, Actes des 10es Journées Lotharingiennes, Publication du CLUDEM 16, Luxembourg, 93-122.
- BONENFANT P.-P., DOPERE F. en MARCIPONT G., 1999, *A propos de l'Aula Magna de Bruxelles: les matériaux pierreux*, in : BONENFANT P. & COCKSHAW P. (Eds.), *Mélanges Claire Dickstein-Bernard*, Bruxelles, 5-15.

- BORREMANS René & WILLEMS Didier, 1996. Vestiges gallo-romains, médiévaux et post-médiévaux au hameau des Wastinnes, in : REMY Hélène & SOUMOY Martine (dir.), *Sur la Voie de l'Histoire. Archéologie et TGV*, Namur, Etudes et Documents, série Fouilles 2, 149-150.
- BORREMANS René, CULOT Anne & WILLEMS Didier, 1995. Enghien/Petit-Enghien : réseaux de fossés et occupation médiévale, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 3, 69-70.
- BREYER C. & DEMETER St., 2000, L'" Enclos a l'tour ", siège de la seigneurie médiévale de Buresse (Hamois, province de Namur), LIe Congres de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique. Herbeumont. Actes II, Namur, 464-469.
- BRULET R., COQUELET C., DECKERS M. & VERSLYPE L., 1999, *Tournai : fouilles des anciens cloîtres canoniaux de la cathédrale Notre-Dame*, in : *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 7, 52-54 ;
- BRULET R., COQUELET C., GHIGNY A.-C. & VERSLYPE L., 2000, *Tournai : fouilles sous les anciens cloîtres de la cathédrale Notre-Dame. Campagne 1998-1999*, in : *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 8, 80-82 ;
- BRULET R., DECKERS M. & VERSLYPE L., 2000, *Tournai : l'accompagnement des travaux de pose de canalisations à grande profondeur sur les rives de l'Escaut*, in : *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 8, 82-83 ;
- BRULET R., SIEBRAND M. & VERSLYPE L., 1998, *La campagne 1996-1997 de reconnaissance des fondations de la cathédrale Notre-Dame*, in : *Deuxième Journée d'archéologie hennuyère. Mons. 11 octobre, 1997*, Mons, 75-78 ;
- BRULET R., SIEBRAND M. & VERSLYPE L., 1998, *L'accompagnement des travaux menés à grande profondeur sur les rives de l'Escaut à Tournai*, in : *L'archéologie en Hainaut occidental. 1993-1998. Catalogue de l'exposition organisée à Tournai du 5 au 27 septembre 1998*, Ath, 64-66. (Amicale des archéologues du Hainaut occidental, VI) ;
- BRULET R., SIEBRAND M. & VERSLYPE L., 1998, *Les recherches dans l'environnement de Notre-Dame de Tournai*, in : *L'archéologie en Hainaut occidental. 1993-1998. Catalogue de l'exposition organisée à Tournai du 5 au 27 septembre 1998*, Ath, 59-63. (Amicale des archéologues du Hainaut occidental, VI) ;
- BRULET R., SIEBRAND M. & VERSLYPE L., 1998, *L'originalité d'un tracé linéaire en milieu urbain. Archéologie préventive à grande profondeur sur les quais de l'Escaut à Tournai*, in : *Deuxième Journée d'archéologie hennuyère. Mons. 11 octobre, 1997*, Mons, 85-90 ;
- BRULET R. & VERSLYPE L. (dir), 1999, *La Place Saint-Pierre de Tournai. Archéologie d'un monument. Archéologie d'un quartier*, Louvain-la-Neuve, 252 p. (Collection Joseph Mertens, XIII = Publications d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université Catholique de Louvain, XCIX) ;
- BRULET R. & VERSLYPE L., 1998, *Tournai. Programme d'investigations préalables à l'aménagement des abords de la cathédrale Notre-Dame*, in : *Deuxième Journée d'archéologie hennuyère. Mons. 11 octobre, 1997*, Mons, 55-56.
- BRULET R. & VERSLYPE L., 1998, *Tournai: recherches dans le périmètre des anciens cloîtres canoniaux*, in : *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 47-48;
- CHARLES L. & LALEMAN M.C., 1998, Geld en muntwezen in Gent, *Stadsarcheologie. Bodem en monument in Gent*, jg. 22 nr. 2, 6-32.
- CHARLES L. & LALEMAN M.C., 1999, Bibliografie van de geschiedenis van Gent 1998-1999, *Handelingen van de Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde*, nr. 53, 195-245.

- CHÂTELET Madeleine, 1999, "L'habitat du haut Moyen Âge en Alsace - une nouvelle approche à partir des découvertes récentes" in : Brather (S.), Bücker (C.), Hoeper (M.), éd., *Archäologie als Sozialgeschichte. Studien zu Siedlung, Wirtschaft und Gesellschaft im frühgeschichtlichen Mitteleuropa, Festschrift für Heiko Steuer zum 60. Geburtstag*, Rahden/Westfalen : Leidorf, 57-66.
- CHÂTELET Madeleine, 2000, "L'habitat du haut Moyen Âge de Roeschwoog "Schwartzacker" (Bas-Rhin) : découverte d'un four à chaux et d'un nouveau site de référence pour la céramique", *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*.
- CHÂTELET Madeleine & SCHWIEN Jean-Jacques, 2000, "Strasbourg. Place des Bateliers. La céramique de poêle du haut Moyen Âge", in : *Archéologie du poêle en céramique du haut Moyen Âge à l'époque moderne*, (Actes de la table-ronde, Montbéliard, 23-24 mars 1995), 15-31.
- DE GROOTE K., 2000, Acht jaar stadskernonderzoek in Aalst. Problematiek en resultaten, *VOBOV-info* 52, 56-63.
- DE GROOTE K., 2000: De Aalsterse stadsontwikkeling archeologisch bekeken, *Mededelingen van de Vereniging voor Aalsters Kultuurschoon*, 27-1, pp.13-21.
- DE GROOTE K., 2000, Van prestedelijke nederzetting tot omwalde stad. Archeologie van de Aalsterse stadsontwikkeling, *Het Land van Aalst* LII-2, 234-252.
- DE GROOTE K., 1998, Het middeleeuwse aardewerk uit een opgraving op de Korenmarkt in 1998, *Stadsarcheologie. Bodem en monument in Gent* 22, nr. 3, 29-31.
- DE GROOTE K., 1998: Het middeleeuws aardewerk van een archeologisch onderzoek op de Korenmarkt in 1998, *Stadsarcheologie* 22, nr 3, 29-31.
- DE GROOTE K., ERVYNCK A. & MOENS J., 2000, Aan tafel met Pieter Coecke van Aelst. Een glimp op het huishouden in de 16de-eeuwse stad, in :: *Van Dirk Martens tot Pieter Coecke van Aelst (1450-1550)*, Aalst, Stadsbestuur van Aalst, 18-22.
- DELEHOUE L., DE MEULEMEESTER J., LALEMAN M.C., LEMEUNIER A., MATTHYS A. & PIAVAUX M., 2000, *Architecture romane en Belgique*, Bruxelles.
- DELEHOUE L., DE MEULEMEESTER J., LALEMAN M.C., LEMEUNIER A., MATTHYS A. & PIAVAUX M., 2000, *Romaanse architectuur in België*, Tielt.
- DEMETER S. 2000, Sauver la memoire du sol et des pierres, *De Facto*, 21, 6-10 (nederlandse uitgave : Archeologie als eerbetoon aan het verleden).
- DE MEULEMEESTER J. & MATTHYS A., 2000., Châteaux et guerres : quelques exemples issus des fouilles de châteaux à motte dans l'espace belge, *Château Gaillard XIX - Graz (1998)*, Caen, 33-42.
- DE MEULEMEESTER J., 2000, L'archéologie médiévale en Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg, *LII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique (Herbeumont-1996)*, Actes II, Namur, 104-124.
- DE MEULEMEESTER J. & MATTHYS A., 2000, De militaire architectuur, in : DELÉHOUZÉE L., DE MEULEMEESTER J., LALEMAN M.-C., LEMEUNIER A., MATTHYS A., PIAVAUX M., *Romaanse Architectuur in België*, Tielt, 157-189.
- DE MEULEMEESTER J. & MATTHYS A., 2000, L'architecture militaire, in : DELÉHOUZÉE L., DE MEULEMEESTER J., LALEMAN M.-C., LEMEUNIER A., MATTHYS A., PIAVAUX M., *Architecture romane en Belgique*, Bruxelles, 157-189.
- DE MEULEMEESTER J. HENROTAY D. & MIGNOT Ph., 2000, Facteurs du regroupement villageois entre Meuse et Moselle au Sud de la Meuse (Belgique/Grand-Duché de Luxembourg). Une appréciation actuelle des connaissances archéologiques, *Ruralia III (Maynooth 1999)*, *Památky Archeologické - supplementum* 14, Praha, 24-36.

- DE MEULEMEESTER J. & FAIRON G., 2000, Attert /Nobressart : le "Burgknapp" de Heinstert, une fortification de terre de type "petite enceinte circulaire", *Chronique de l'Archéologie* 8/2000, Namur, 165.
- DE MEULEMEESTER J., 2000, Etalle/Buzenol : la fortification médiévale de Montauban, *Chronique de l'Archéologie* 8/2000, Namur, 166-167.
- DE MEULEMEESTER J. & COOMANS Th., 2000, Arlon/Autelbas : l'abbaye cistercienne de moniales de Clairefontaine, *Chronique de l'Archéologie* 8/2000, Namur, 177-181.
- DEMIDDELE H., ERVYNCK A., LALEMAN M.C. & STOOPS G., 1998, Van Cornard tot Korenmarkt. Kiezelmieren onthullen het verleden van een Gents plein, *Stadsarcheologie. Bodem en monument in Gent* 22, nr. 3, 20-28.
- DEMIDDELE H., ERVYNCK A., LALEMAN M.C. & STOOPS G., 1998, Van Cornard tot Korenmarkt. Kiezelmieren onthullen het verleden van een Gents plein, *Stadsarcheologie. Bodem en Monument in Gent* 22, nr 3, 20-28.
- DE MUYNCK B. (red.), 2000, *Stedelijk Natuurreservaat Bourgoyen-Ossemeersen*, Gent.
- DESPRIET Ph., 2000, De Kortrijkse stadspoorten herontdekt. De Rijselsepoort en de Sint-Janspoort, *Handelingen van de Koninklijke Geschied- en Oudheidkundige Kring van Kortrijk*, nieuwe reeks, LXV, Kortrijk, 43-59.
- DESPRIET Ph., 2000, *Zuid-Westvlaamse opgravingen 1999*, Archeologische en Historische Monografieën van Zuid-West-Vlaanderen 43, Kortrijk.
- DE WITTE H., VAN STRYDONCK M. & ERVYNCK A., m.m.v. JANSMA E. & VAN RIJN, P., 2000, Sint-Donaas en de Brugse Burg: dendrochronologisch onderzoek en radiokoolstofdateringen, in : *Jaarboek 1997-1999. Brugge Stedelijke Musea*, Brugge: Vrienden van de Stedelijke Musea Brugge, 178-187.
- DOBNEY K. & ERVYNCK A., 2000, Interpreting developmental stress in archaeological pigs: the chronology of linear enamel hypoplasia, *Journal of Archaeological Science* 27 (7), 597-607.
- DOPERE F., 2000, L'exploitation du calcaire gréseux de Gobertange au Moyen Age, in : *La Gobertange, Une pierre, des hommes*, 105-143.
- DOPERE, F., 2000, La chronologie de la taille des pierres: état de la question, in : *Actes II du IIIe Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique et du Cinquième Congrès de l'Association des Cercles Francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique*, 124-136.
- DOPERE F., 2000, Le chantier de la reconstruction de l'abbaye Notre-Dame à Villers-devant-Orval (Belgique) au XVIIIe siècle, Réflexions sur l'organisation du chantier basées sur la signification et la distribution des signes d'identité et utilitaires, in : *Actes du XIe Colloque International de Glyptographie de Palma de Majorque*, 191 - 224.
- DOPERE F. & HALFLANTS J., 2000, *2000 jaar Leuven en Oost-Brabant, Huizen, Waar is de tijd* 14, 321-344.
- ERVYNCK A., BAETEMAN C., DEMIDDELE H., HOLLEVOET Y., PIETERS M., SCHELVIS J., TYS D., VAN STRYDONCK M. & VERHAEGHE F., 2000, Human occupation because of a regression, or the cause of a transgression? A critical view on the interaction between geological events and human occupation history in the Belgian coastal plain during the first millennium AD, in : *Probleme der Küstenforschung im südlichen Nordseegebiet*, nr. 26, 97-121.
- ERVYNCK A. & VAN DEN BERGH S., 2000, Domesticatie van ons pluimvee, *De Ark*, nr 1, 6-14.
- ERVYNCK A., 2000, Weg met de partnerwetenschappen! Enkele recente trends in de ontwikkeling van het natuurwetenschappelijk onderzoek binnen de Vlaamse archeologie. *Vobov-info* 51, 48-55.

- ERVYNCK A., LALEMAN M.C. & STOOPS G., 2000, De Korte Ridderstraat, een verdwenen stadsgezicht, in : *Gentse Stadsgezichten*, Gent, Stad Gent en Openbaar Kunstbezit in Vlaanderen.
- GOUBITZ O., 1998, Ledervondst van de Korenmarkt te Gent, *Stadsarcheologie. Bodem en monument in Gent* 22, nr. 2, 42.
- HOUBRECHTS D., 2000, Dendrochronologie en de handel in hout, *Berichten en Rapporten over het Antwerps Bodemonderzoek en Monumentenzorg* 4, Antwerpen,.
- INGELS DOLORES & WILLEMS DIDIER, 1996-1997, Châtelet : développement d'un quartier des potiers à la "Cour Pinette", *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 4-5, 56-57.
- INGELS DOLORES & WILLEMS DIDIER, 1996-1997, Châtelet : présence romaine et enceinte post-médiévale à la rue du Pige, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 4-5, 58.
- INGELS DOLORES & WILLEMS DIDIER, 1997, Châtelet/Cour Pinette : fouille préventive de "grès à grès", in : *Seconde Journée d'Archéologie hennuyère*, Ministère de la Région wallonne, DGATLP, Service des Fouilles, Direction de Mons, 51-54.
- KIGHTLY C., PIETERS M., TYS D. & ERVYNCK A., 2000, *Walraversyde 1465, de bloeiperiode van een vissersdorp aan de zuidelijke Noordzeekust*, Brugge.
- KIGHTLY C., PIETERS M., TYS D. & ERVYNCK, A., 2000, *Walraversyde 1465*, Brugge, Provincie West-Vlaanderen & Instituut voor het Archeologisch Patrimonium, 88 pp.
- KUCHLER P., 1999, La petite barbacane, *Archéologia*, hors série n° 11, Dijon : éd. Faton S.A., 21.
- KUCHLER P., 1998, *Épinal : Esquisse de topographie historique et d'évaluation archéologique*, Metz : D.R.A.C. de Lorraine, 84 p., 11 plans.
- KUCHLER P., 1999, Fouilles archéologiques a la Porte des Allemands de Metz. *Bulletin Monumental*, t. 157, 2, Société Française d'Archéologie, 205- 210.
- KUCHLER P., 2000, Les origines d'Épinal d'après les fouilles au Palais de Justice, -in : ROTHOT J.-P. (dir.), -Épinal. Du Moyen Age a nosjours, une capitale pour les Vosges ?, *Actes des Journées d'études vosgiennes*, Épinal, 27-43.
- LALEMAN M.C. (dir.), 2000, *Het prinselijk Hof ten Walle in Gent*, Gent.
- LALEMAN M.C., 2000, Het stenen verhaal van de oudste stadskerk van Gent, in : BOUCKAERT B. (dir.), *De Sint-Baafskathedraal in Gent, van Middeleeuwen tot Barok*, Gent-Paris, 86-105.
- LALEMAN M.C., Histoire architecturale de la plus ancienne église de Gand, in : BOUCKAERT B. (dir.), *La cathédrale Saint-Bavon de Gand, du moyen âge au baroque*, Gent-Paris, 86-105.
- LAURENT Christine, 1996, Archéo-pédologie et archéo-botanique appliquées aux tombes et aux poteries du cimetière mérovingien de Rebaix (Hainaut, Belgique), en coll. avec L.VERSLYPE et alii, in : *"L'Homme et la nature au Moyen-Age, paléo-environnement des sociétés européennes"*, Actes du Ve congrès international d'archéologie médiévale Grenoble 1993,.
- LAURENT Christine, 1994, Etude archéo-botanique (carpologie et examen des phytolithes) sur les sites du Grognon et de la place Marché-aux-Légumes : 1<sup>ère</sup> étape : les prélèvements, in : *Actes de la Deuxième Journée d'Archéologie Namuroise*, Namur, Faculté N.D. de la Paix-DGATL, 59-60.

- LAURENT Christine, 1995, Etude des macrorestes botaniques, in : DEGRE S., *Brasseries au quartier Ste Catherine*, coll. Archéologie à Bruxelles 2, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale - Musées Royaux d'Art et d' Histoire, Bruxelles, 165-171 et 186-187.
- LAURENT Christine, 1995, Etude des micro -restes archéologiques et des macro -restes botaniques. Echantillons prélevés dans le secteur DDD de la Place St - Lambert (fouilles 1993 -1994), in : *Actes de la 1<sup>ère</sup> Journée d'Archéologie Liégeoise*, 91-97.
- LAURENT Christine, 1997, Etude micro -archéologique et archéo - botanique du site de la rue d'Une Personne, in : DIEKMANN Anya, *Artisanat médiéval et habitat urbain, rue d'Une Personne et place de la Vieille - Halle - aux - Blés*, coll. Archéologie à Bruxelles, Ministère de la Région de Bruxelles - Capitale, Service des Monuments et Sites - IGEAT, Bruxelles, 79 - 90.
- LAURENT Christine, 1997, Etude micro -archéologique et archéo - botanique du site de la place de la Vieille - Halle - aux - Blés, in : DIEKMANN Anya, *Artisanat médiéval et habitat urbain, rue d'Une Personne et place de la Vieille - Halle - aux - Blés*, coll. Archéologie à Bruxelles, Ministère de la Région de Bruxelles - Capitale, Service des Monuments et Sites - IGEAT, Bruxelles, 131 - 134.
- LAURENT Christine, 1997, La micro - archéologie et la carpologie en contexte urbain médiéval, méthode et résultats : les sites archéologiques de Bruxelles, de 1992 à 1996, in : De Boe G. & Verhaege F., *Environment and Subsistence in Medieval Europe*, Pre-printed papers of the « Medieval Europe Brugge 1997 » Conference, vol. 9, IAP Rapporten 9, Zellik, 169 - 173.
- LAURENT Christine, 1997, Liège : résultats de l'étude micro-archéologique effectuée dans un secteur de fouille de la place Saint-Lambert, *Chroniques de l'Archéologie Wallonne 4-5, activités 1995-1996*, Ministère de la Région Wallonne, D.G.A.T.L.P., Division du Patrimoine, Direction des Fouilles, 121.
- LAURENT G. & TRINH CONG D., 2000, Ensemble muséal d'art et d'histoire du pays de Liège (EMAHL). Diagnostic archéologique préalable à la restauration et à l'aménagement du site, in : *Actes de la quatrième journée d'archéologie en province de Liège*, M.R.W., D.G.A.T.L.P., Direction de Liège, Service de l'Archéologie, Liège, 195-203.
- LAURENT G & TRINH CONG D., 2000, Liège : Ensemble muséal d'art et d'histoire du pays de Liège (EMAHL). Diagnostic archéologique préalable à la restauration et à l'aménagement du site, in : *Chronique de l'archéologie Wallonne*, 8, M.R.W., D.G.A.T.L.P., Division du Patrimoine, Namur, 138-139.
- MODRIE S. & LORTHIOIS J., *Les châteaux de Carloo, Archéologie et Histoire*, Bruxelles, 2000, 48 pp.
- SIEBRAND M. & VERSLYPE L., 1997, Tournai. Les premiers édifices religieux dans l'environnement de la cathédrale Notre-Dame, in : *Le Patrimoine archéologique de Wallonie*, Namur, 452-455.
- SIEBRAND M. & VERSLYPE L., 1996-1997, Tournai: campagne 1996 de reconnaissance des fondations de la cathédrale Notre-Dame. Résultats archéologiques, *Chronique de l'Archéologie Wallonne*, 4-5, 67-68.
- SWIMBERGHE P., 1998, Bronzen menswezens, *Stadsarcheologie. Bodem en monument in Gent* 22, nr. 3, 17-19.

- VAN STRYDONCK M. & DE MULDER G. (eds) met bijdragen van ALDERWEIRELDT M., BAUTERS L., BOURGEOIS J., CROMBÉ P., DE CLERCQ W., DE MULDER G., ERVYNCK A., JONGEPIER H., KIDEN P., KUIPERS J., ROGGE M., TIJS R., VAN DIERENDONCK R., VAN NEER W., VAN STRYDONCK M., VEECKMAN J. & VERBRUGGEN C. (2000). *De Schelde. Verhaal van een rivier*. Leuven: Davidsfonds, 176 pp.
- VEECKMAN J., VAN HOOF W., COOREMANS B., ERVYNCK A. & VAN NEER W., 2000, De inhoud van de afvalput van de *Groote Schalien Loove*: speuren naar de 17de-eeuwse bewoners,: *Berichten en Rapporten over het Antwerps Bodemonderzoek en Monumentenzorg 4*, Antwerpen, Stad Antwerpen, 115-190.
- VERMEIREN G., 2000, Archeologisch vooronderzoek. Oude Vismijn te Gent, *Cultuurinfo*, nr. 00/1, 3-5.
- VERSLYPE L., 1996-1997, Tournai: sondage au quai Vifquin. Un ensemble thermal public du Haut-Empire sur la rive droite de l'Escaut ?, *Chronique de l'Archéologie Wallonne*, 4-5, 66-67.
- VERSLYPE L., 1997, Affections et désaffection. La parure corporelle, l'ornementation vestimentaire et les usages funéraires au haut Moyen Age, in : *Vie archéologique. Bulletin de la Fédération des archéologues de Wallonie*, 48, 104-118 ;
- VERSLYPE L., 1997, Les bassins scaldien et mosan durant la période mérovingienne. Bilans et perspectives. Résumé, in : DE BOE G. & VERHAEGHE F., *Papers of the Medieval Europe Brugge 1997 Conference*, vol. 10, *Method and Theory in Historical Archaeology*, Zellik, 157-163. (I.A.P. Rapporten, 10).
- VERSLYPE L., 1997, L'occupation mérovingienne aux confins de l'Austrasie et de la Neustrie septentrionales et l'image archéologique des aristocraties, in : *Clovis. Histoire et mémoire. Actes du colloque inter universitaire et international. Reims, septembre 1996*, Vol. 1. *Le baptême de Clovis, l'événement*, Paris, 567-606.
- VERSLYPE L., 1997, Ath. Rebaix. La nécropole mérovingienne, in : *Le patrimoine archéologique de Wallonie*, Namur, 437-439.
- VERSLYPE L., 1998, La recherche archéologique en Neustrie et en Austrasie mérovingiennes septentrionales. Pour une relecture des sources archéologiques des bassins mosans et scaldiens, in : *Acta praehistorica et archaeologica. Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte: Tagung "Archäologie des Frankenreiches. Neueste Forschungen"*, 30, 185-197.
- VERSLYPE L., 1998, La surveillance de la pose de collecteurs d'eau usées et de la station de pompage sur les quais de l'Escaut à Tournai, in : *Quatre Vents*, 61, p. 27-33.
- VERSLYPE L., 1998, Tournai: surveillances archéologiques le long de la rive gauche de l'Escaut, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 51-53.
- VERSLYPE L., 1999, L'archéologie de la vallée de l'Escaut mérovingien. État des questions archéologiques, in : *Mosa Nostra. XXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Namur, Belgique, 8-10 octobre 1999 = Bulletin de liaison de l'Association française d'archéologie mérovingienne*, 23, 79- 82.
- VERSLYPE L., 1999, La topographie du haut moyen âge à Tournai. Nouvel état des questions archéologiques, *Revue du Nord. Archéologie*, LXXXI-333, 143-162.
- WERY B., 1996, Les peintures murales de l'ancienne église Saints-Pierre-et-Paul de Vieuxville, *Art&Fact*, 15, 67-69.
- WERY B., 1999, Le loup de Vieuxville, in : DELVAUX F.&MARCHANT A. (dir.), *Quand on parle du loup*, Liège, exposition du Musée de la Vie Wallonne, 12 mars-30 juin, 27-34.
- WILLEMS DIDIER, 1994, Brunehaut / Jollain-Merlin et Tournai/Saint-Maur : une section de la chaussée romaine Tournai-Bavay, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 2, 45.

- WILLEMS DIDIER, 1995. Enghien/Petit-Enghien : un site médiéval et post-médiéval à la rue Boussart, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 3, 69.
- WILLEMS DIDIER, 1995, Tubize/Saintes : des occupations médiévale et post-médiévale près de la ferme de Froye, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 3,11-12.
- WILLEMS DIDIER, 1995.Péruwelz/Baugnies : un puits sur le site de l'ancienne léproserie, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 3, 72.
- WILLEMS DIDIER, 1996, Péruwelz/Baugnies (Ht) : un puits antérieur à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, in : REMY HELENE & SOUMOY MARTINE(dir.), *Sur la Voie de l'Histoire. Archéologie et TGV*, Namur, Etudes et Documents, série Fouilles, 2, 83-84.
- WILLEMS DIDIER, 1996, Péruwelz/Wasmès-Audemèze-Briffoeil (Ht) : un habitat rural du Bas Moyen Age, in : REMY HELENE & SOUMOY MARTINE(dir.), *Sur la Voie de l'Histoire. Archéologie et TGV*, Namur, Etudes et Documents, série Fouilles, 2, 79-81.
- WILLEMS DIDIER, 1996, Tubize/Saintes (Bt) : occupations rurales du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, in : REMY HELENE & SOUMOY MARTINE(dir.), *Sur la Voie de l'Histoire. Archéologie et TGV*, Namur, Etudes et Documents, série Fouilles, 2,
- WILLEMS DIDIER, 1996-1997, Mons : vestiges post-médiévaux dans la cour carrée des Archives de l'Etat, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 4-5, 47.
- WILLEMS DIDIER, 1996-1997, Péruwelz/Wasmès-Audemèze-Briffoeil : structures post-médiévales près de la ferme de Bouchegnies, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 4-5, 48.
- WILLEMS DIDIER, 1996-1997, Quévy/Asquillies : une section de l'aqueduc associé à la villa romaine de Mons/Nouvelles, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 4-5, 33-34.
- WILLEMS DIDIER, 1998, Antoing/Fontenoy : sondages préventifs dans l'extension du cimetière, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 34.
- WILLEMS DIDIER, 1998, Boussu : une structure circulaire et des fondations associées dégagées sur le site du château, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 37-38.
- WILLEMS DIDIER, 1998, Mons/Saint-Denis-en-Brocqueroie : découverte fortuite de structures dans le domaine de l'abbaye, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 43.
- WILLEMS DIDIER, 1998, Morlanwelz : intervention en bordure de la chaussée Brunehaut, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 44.
- WILLEMS DIDIER, 1999, Boussu : aménagements tardifs autour de la galerie d'entrée du château de la Renaissance, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 42-43
- WILLEMS DIDIER, 1999, Braine-le-Comte/Steenkerque : suivi archéologique le long du tracé Air Liquide, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 48-49
- WILLEMS DIDIER, 1999, Enghien : dégagement partiel d'une section de l'enceinte et de la tour de l'Ange dans le parc d'Arenberg, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 51-52
- WILLEMS DIDIER, 1999, Seneffe : terrassement et sondages à l'Orangerie du château J. Depestre, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 6, 43-44
- WILLEMS DIDIER, 1999, Tubize/Saintes : suivi archéologique le long du tracé Air Liquide, *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 7, 21-22



## TABLE DES MATIÈRES – INHOUDSTAFEL - INHALTSVERZEICHNIS

### **Aanverwante wetenschappen - Sciences annexes - Verwandte Wissenschaften**

BASTIAENS JAN & TENCY HEIDI, Verkoold graan in de Sint-Laurentiuskerk te Ename (O.-VI.)	3
DEVOS YANNICK & FECHNER KAI, Une perspective diachronique de l'environnement à Bruxelles et les nouvelles méthodes pour valoriser le patrimoine archéologique (Br.)	3
ERVYNCK ANTON, LENTACKER AN, MUYLEAERT LUC & VAN NEER WIM, Onderzoek van dierlijke resten uit middeleeuwse vindplaatsen	5
HOUBRECHTS DAVID & EECKHOUT J., Dendrochronologie en Belgique et régions limitrophes	6
LAURENT CHRISTINE, Bruxelles, site de l'Eglise des Riches Claires : études micro-archéologiques et carpologiques (Br.)	9
LAURENT CHRISTINE, Bruxelles, site des magasins "Esders", place Ste Catherine : études micro-archéologiques et carpologiques (Br.)	10
LAURENT CHRISTINE, Bruxelles, cathédrale St Michel, assises des Stalles Gothiques : données micro-archéologiques et carpologiques (Br.)	11
LAURENT CHRISTINE, Bruxelles, opération archéologique dans l'îlot situé entre la Place St Géry et la rue Van Artevelde : données micro-archéologiques et carpologiques (Br.)	11
LAURENT CHRISTINE, Liège, Coteaux de la Citadelle, étude micro-archéologique et carpologique d'un échantillon prélevé dans le « pressoir » (Lg.)	12
LAURENT CHRISTINE, Peruwelz/Wasmès-Audemèze-Briffœuil (tracé occidental du TGV) : données micro-archéologiques et carpologiques (Lg.)	13
LAURENT CHRISTINE, Berloz/Crenwick (tracé oriental du TGV) : résultats des analyses micro-archéologiques et carpologiques (Lg.)	13
LAURENT CHRISTINE, Huy, rue Sous-le-Château : exemple de pollution urbaine. Les données micro-archéologiques et carpologiques (Lg.)	14

### **Landelijke archeologie - Archéologie rurale - Ländliche Archäologie**

BACCEGA SABINE, Marange-Silvange. Lotissement "Le grand Abani" habitat médiéval (F 57)	16
BACCEGA SABINE, Volstroff-Reinange. Lotissement "Bellevue" nécropole médiévale (F 57)	17
BAUTERS LUC & MORTIER STEVEN, Archeologische waarnemingen bij de heraanleg van het plein rondom de Sint Radigundiskerk te Merendree (Nevele) (O.-VI.)	17
BLAISING JEAN-MARIE, Gandrange-Boussange, rue Principale (F 57)	17
BLAISING JEAN-MARIE, Yutz, les résidences de l'Ambanie (F 57)	18
BLAISING JEAN-MARIE, Peltre, rocade Sud de Metz, site 3 (F 57)	19
BUDD ROLAND, DE MEULEMEESTER JOHNNY, FAIRON GUY, POISSON JEAN-MICHEL & VAN ISEGHEM KATRIEN, Deux fortifications de terre du Luxembourg méridional, le Burgknapp à Heinstert et le Montauban à Buzenol (Lux.)	21
CALLEBAUT DIRK, AMEELS VERA, BASTIAENS JAN, DE GROOTE KOEN, LEMAY NANCY, ROELS EVA, VANDENBRUAENE MARIT & VAN DIJCK LINDA, Opgravingen, bouwhistorisch onderzoek en restauratiewerken in de Sint-Laurentiuskerk te Ename (O.-VI.)	23
CHATELET MADELEINE, Imling, "Le Haut des Oies" : un habitat disparu avec son église et son cimetière (F 57)	25
COOMANS THOMAS, DE MEULEMEESTER JOHNNY, POISSON JEAN-MICHEL & VAN ISEGHEM KATRIEN, L'abbaye cistercienne de moniales de Clairefontaine (Arlon) (Lux.)	26
DE CLERCQ WIM, DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & MORTIER STEVEN, Grachten met pottenbakkersafval uit de 13 <sup>de</sup> eeuw in Oostwinkel-Diepenbeek (Zomergem) (O.-VI.)	32
DE CLERCQ WIM & MORTIER STEVEN, Archeologisch noodonderzoek op de industriezone Aalter-Langevoorde; een wat ruimere kijk op de middeleeuwse landname in rurale context (O.VI.)	33
DE CLERCQ WIM, DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & MORTIER STEVEN, Pottenbakkersactiviteiten uit de 12 <sup>de</sup> eeuw te Zomergem-Bauwerwaan (O.-VI.)	35
DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & DE CLERCQ WIM, Laatmiddeleeuwse tonwaterput aan het Marktplaats te Sint-Lievens-Houtem (O.-VI.)	36
DEPLAEN BERNARD & VANMECHELEN RAPHAËL, Fours à chaux et exploitation agricole des Temps Modernes à Tahier (Ohey) (Nr)	37
DE WAELE ERIC, MATTHYS CATHERINE & SIEBRAND MICHEL, Bilan de l'étude archéologique préalable à la restauration de la ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville (Brab. Wal.)	38
DE WAELE ERIC & HELLER FRÉDÉRIC, La drève de la ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville (Brab. Wal.)	40

DEWILDE MARC, Blauwvoetswalle, een hoeve met walgracht te Pervijze (Diksmuide) (W.-VI.)	42
DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY, Archeologische verkenning van middeleeuws Heist (W.-VI.)	43
GOFFIOUL CLAIRE & SCHATZ ERIC, Une ferme médiévale à Ayeneux, secteur 2 (Soumagne) (Lg)	44
GRAPIN CLAUDE, Niderviller, la Faïencerie (F 57)	46
HELLER FRÉDÉRIC, GEORGES MICHEL, HUYGHES BERTRAND, DE WAELE ANNEKE, Le puits Sainte Renelde à Saintes (Brab. Wal.)	47
HENROTAY DENYS, MALEVEZ AGNEZ & MIGNOT PHILIPPE, Wellin- Sohier : site de la Vieille église de Froidlieu (Lux.)	48
LAMBOT STÉPHANIE, Etude du peuplement de la vallée du Thin (F 8) à l'époque mérovingienne	49
LANSIVAL RENEE, Ars-Laquenexy, 8, place du château (F 57)	50
LANSIVAL RENEE, Hayange-Marspich. Domaine de Marspich (F 57)	50
LANSIVAL RENEE, Le site d'habitat médiéval d'Huppigny à Vitry-sur-Orne (F 57)	51
LEMAY NANCY & ROELS EVA, De toren van het 'Torregoed' in Heurne (Oudenaarde) archeologisch onderzocht (O.-VL.)	52
MASQUILIER AMAURY, Le Ban-Saint-Martin. Parc de l'Abbaye (F 57)	53
MASQUILIER AMAURY, La Maxe. La Grange-aux-Dames (F 57)	53
MASQUILIER AMAURY, Charmes. Rue des Capucins, « Chapelle Notre-Dame-de-Grilce » (F 88)	54
MASQUILIER AMAURY, Neufchâteau. Pole culturel « Trait d'Union » (F 88)	54
MICHEL KARINE, Dieue-sur-Meuse. La Corvée.(F 55)	54
PATROUILLE ELS, Middeleeuwse sporen in de achterhaven van Zeebrugge (W.-VI.)	55
PIETERS MARNIX, Archéologie et publique: 'Walraversijde 1465' (W.-VI.)	56
PLUMIER JEAN, PLUMIER -TORFS SOPHIE, ANTOINE JEAN-LOUIS & DUPONT CLAUDE, Le château médiéval de Poilvache (Yvoir) (Nr)	57
PYPE PEDRO & DEWILDE MARC, Archeologisch onderzoek langs de Schaapstraat te Uitkerke (Blankenberge) (W.-VI.)	57
SEILLY MARIE, Norroy-le-Veneur, Eglise Saint-Pierre (F 57)	58
SIEBRAND MICHEL, Troisième campagne de fouilles préalables à la restauration du châtelet et à la mise en valeur du parc du château de Trazegnies à Courcelles (Ht)	59
TIRI WIM, De luxe van de nonnen in abdij Roosendaal (Sint-Katelijne-Waver) (Antw.)	60
VANDOORNE KATRIEN & DEWILDE MARC, De Duinenabdij te Koksijde (W.-VI.)	61
VANMECHELEN RAPHAËL, DEFGNEE ANN, BERTRAND FLORENCE & LEFERT S., Ferme seigneuriale de Haillot (Ohey): un bâtiment supplémentaire (Nr)	63
VERBEEK MARIE, Nouvelles recherches dans le cimetière mérovingien de Baisy-Thy (Genappe) (Brab. Wal.)	64
VERZWMELLEN DAVID & YOUNG BAILEY, Walhain-Saint-Paul : basse cour du château (Brab. Wal.)	64
WERY BENOIT, Château Fort de Logne : les fouilles du puits (Lg.)	65
WILLEMS DIDIER, Boussu : accès, limites et fonctions des étendues d'eau autour du château depuis la fin du Moyen Age (Ht)	67

### **Stadsarcheologie - Archéologie urbaine - Stadtarchäologie**

ANSLIJN JEAN-NOËL & CHARLIER JEAN-LUC, Recherches archéologiques à la collégiale Saint- Barthélemy à Liège : bilan des premières campagnes (Lg)	69
ANTOINE. JEAN-LOUIS, Le château des comtes à Namur (Nr)	71
BAUWENS CATHERINE, BOLLE CAROLINE & LÉOTARD JEAN-MARC, Découverte et apprentissage d'une archéologie globale. Le couvent des frères Cellites (La Licorne) à Liège (Lg)	76
BEYAERT MARC, Verslag van de werkzaamheden aan Dulle Griet bombarde (Gent) (O.-VI.)	78
BOSSICARD DOMINIQUE & MIGNOT PHILIPPE, Saint-Hubert : Travaux d'égouttage autour de la basilique (Lux.)	78
BRULET RAYMOND, BRUTSAERT A. & COQUELET C., Étude de la stabilité de la Cathédrale Notre- Dame de Tournai. Reconnaissance archéologique des fondations et topographie ancienne (Ht)	79
DEGRAEVE ANN, De eerste stadsomwalling van Brussel - Nieuwe ontdekkingen aan de Treurenberg (Br.)	80
DEGRAEVE ANN, Archeologisch noodonderzoek aan de Zavel te Brussel (Br.)	80
DE GROOTE KOEN, MOENS JAN & DE BLOCK ANN, Een 12 <sup>de</sup> -eeuwse stenen weg onder het Sint- Martensplein te Aalst (O.-VI.)	81
DE GROOTE KOEN, MOENS JAN, CHERRETÉ BART & DE BLOCK ANN, Onderzoek van de 13 <sup>de</sup> - eeuwse ziekenzaal in het Oud-Hospitaal te Aalst (O.-VI.)	83
DEMETER STEPHANE, Chronique de l'archéologie bruxelloise (Br.)	84

DESPRIET PHILIPPE, Kortrijk: gotische begijnhofkapel (W-VI)	85
DESPRIET PHILIPPE, DEJONCKHEERE MAARTEN & KOOPMAN ALBERT, Menen: studie en inventarisatie van het archeologisch patrimonium (W.-VI.)	86
DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY, Archeologisch noodonderzoek aan de Sint-Jacobstraat en het Guido Gezelleplein te Ieper (W.-VI.)	86
DEWILDE MARC & VANHOUTTE S., Archeologisch noodonderzoek aan de Gevangenisstraat te Ieper (W.-VI.)	87
DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY, De XII-Apostelen. Archeologisch noodonderzoek langs de Rijseleweg te Ieper (W.-VI.)	88
DEWILDE MARC & CONSTANDT H.J., De Sint-Jacobskerk te Ieper (W.-VI.)	88
DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY, Archeologisch onderzoek in de "Verdrongen Weide" te Ieper (W.-VI.)	89
DEWILDE MARC & WYFFELS FRANKY, De Augustijnenabdij van Lo (W.-VI.)	90
DOPERÉ FRANS, De steenhouwchronologie op verschillende bouwmaterialen in België	90
HENDRIKS JOHAN, De stadsmuur van Dordrecht (NI)	93
HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE, Neufchâteau : place du château (Lux.)	94
HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE, La Roche-en-Ardenne : château (Lux.)	94
HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE, Marche : Bâtiment du XVII <sup>e</sup> siècle, rue Porte Haute, 2 (Lux.)	95
HENROTAY DENYS & MIGNOT PHILIPPE, Marche : la Maison « Jadot », rue du Commerce (Lux.)	95
MIGNOT PHILIPPE, Saint-Hubert : Place du Fays (Lux.)	96
KUCHLER PHILIPPE, Fouilles préventives à l'hospice Sainte-Catherine de Verdun (F 55)	96
KUCHLER PHILIPPE, Le site de la Colline Sainte-Croix a Metz (F 57)	97
KUCHLER PHILIPPE, Fouilles préventives sur 'not Schmitt' a Thionville (F 57)	97
KUCHLER PHILIPPE, Structures défensives mises au jour rue de La Montagne à Saint-Avold (F 57)	98
KUCHLER PHILIPPE, Seconde campagne de fouille sur le site du Palais de Justice à Epinal (F 88)	98
LAFFITE JEAN-DENIS, Moyenvic, contournement RD955 au lieu-dit "Les Crôleurs" (F 57)	99
LAFFITE JEAN-DENIS, Vic-sur-Seille. Projet Musée Georges de La Tour, Rue de la Paroisse-Place Jeanne D'arc. Sondages d'évaluation archéologique (F 57)	100
LALEMAN MARIE-CHRISTINE & STOOPS GUNTHER, Het archeologisch onderzoek in Gent (O.-VI.)	101
LAMBOTTE Bernard & NEURAY Brigitte, Fouille de l'actuel jardin du cloître de l'abbaye de Stavelot (Lg.)	103
LANSIVAL RENEE, Metz. Hôpital Saint-André - 16, rempart Saint-Thiébauld (F 57)	105
LAURENT GENEVIÈVE, Opérations archéologiques de prévention dans l'ancienne propriété de Jean Curtius à Liège (Lg.)	105
MORA-DIEU GUILLAUME, Premières considérations sur les acquis de la fouille des enceintes médiévale et post médiévale de l'esplanade Saint Léonard, au centre ville de Liège (Lg.)	107
MALEVEZ AGNES, MEES NATHALIE, PLUMIER JEAN, ROBINET CAROLINE & VANMECHELEN RAPHAËL, Découverte de sépultures du Haut Moyen Age exceptionnellement bien conservées au confluent namurois (Nr.)	109
MASQUILIER AMAURY, Epinal. Carrefour rues St-Michel, de la Maix et d'Entre-Les-Deux-Portes (F88)	109
MASQUILIER AMAURY, Saint-Dié-des-Vosges Collecteur de la Place du Général de Gaulle (F88)	110
MODRIE SYLVIANNE, Troisième campagne au prieuré de Rouge-Cloître à Auderghem (Br.)	110
PLUMIER-TORFS SOPHIE, PLUMIER JEAN & DUPONT CLAUDE, Sauvetage à l'ancienne abbaye de Gembloux, parking des Abbés Comtes (Nr)	111
ROELS EVA, Archeologische opvolging van rioleringswerken in Ronse (O-VI.)	112
SEILLY MARIE, Saint-Avold, Eglise Saints-Pierre-et-Paul (F 55)	113
SEILLY MARIE, Metz (Moselle) - 2, rue d'Enfer (F57)	114
TROUPIN GEORGES, Bouwhistorisch onderzoek in Antwerpen (Antw.)	114
VANBRABANT KATRIEN & HOMMELEN GUY, Noodonderzoek in de stadskern van Diest (VI.-Brab.)	115
VANBRABANT KATRIEN & LODEWIJCKX MARC, Archeologisch noodonderzoek op de mot in Landen (VI.-Brab.)	120
VANBRABANT KATRIEN & LODEWIJCKX MARC, Noodopgraving van het Bethaniaklooster te Zoutleeuw (VI. Brab.)	121
VAN DEN EYNDE GUIDO, Postmiddeleeuwse militaria in Breda (NI)	123
VANMECHELEN RAPHAËL, MEES NATHALIE, ROBINET CAROLINE & PLUMIER JEAN, De la berge à l'enceinte : évolution du bord de Meuse au Grognon à Namur (V <sup>e</sup> -XI <sup>e</sup> siècle) (Nr)	125
VAN RECHEM HADEWYCH, Het Agnetenklooster in Tongeren : de kloostergebouwen in de 15e eeuw. Archeologie en archiefonderzoek (Limb.)	128
VEECKMAN JOHAN, Stadsarcheologisch onderzoek in Antwerpen (Antw.)	131

VERMEIREN GEERT, Archeologisch vooronderzoek op de site Braunschool te Gent (O.-VI.)	132
VERMEIREN GEERT, Archeologisch onderzoek in de Sint-Hermeskerk te Ronse (O.-VI.)	134
VERMEIREN GEERT & ROELS EVA, De waterput op het Rooseveltplein in Ronse archeologisch onderzocht (O.-VI.)	135
VERMEIREN GEERT, PYPE PEDRO, DE CEUNINCK MARJOLEIN & VAN ISEGHEM KATRIEN, Archeologisch onderzoek van het bouwblok Korenlei-Drabstraat-Gruuthuusestraat te Gent (O.-VI.)	135
VERMUNT MARCO, Opgravingen achter het huis "Schotland" in Bergen op Zoom (NI)	137
VERSLYPE LAURENT, La permanence et l'émergence des structures urbaines à la période mérovingienne. Villes, agglomérations pré- et proto-urbaines dans les territoires géographique, politique, ecclésiastique et économique.	138
WILLEMS DIDIER, Enghien : une section du système défensif de la ville (Ht)	140
BIS-WORCH CHRISTIANE, Anmerkungen zur Neugestaltung des Musée national d'Histoire et d'Art in Luxemburg : Arbeiten der Mittelaltersektion (GDL)	141
<b><i>Bibliographie 2000 et supplément années précédentes / Bibliografie 2000 en aanvullingen voorgaande jaren</i></b>	143



## ARCHAEOLOGIA MEDIAEVALIS 24

### Programma / Programme / Programm

#### Vrijdag/Vendredi/Freitag 16/03/2001

- 10.00 : Onthaal en koffie/Accueil et café/ Empfang und Kaffee  
10.30: Opening/Ouverture/Eröffnung  
10.45 : Houbrechts/Eeckhout, Dendrochronologie en Belgique et régions limitrophes  
11.00 : Callebaut/Ameels/Bastiaens/De Groote/Lemay/Roels/Vandenbruaene/Van Dijk,  
Opgraven, bouwhistorisch onderzoek en restauratiewerken in de Sint-Laurentiuskerk te Ename.  
11.30 : Bastiaens, Verkoold graan in de Sint-Laurentiuskerk te Ename  
11.45 : Pieters, Archéologie et publique: 'Walraversijde 1465'  
  
12.00 : Lunch  
  
14.00 : Laleman/Stoops, Stadsarcheologisch onderzoek in Gent  
14.30 : Verslype, La permanence et l'émergence des structures urbaines à la période mérovingienne.  
15.00 : Goffioul/Schartz, Une ferme médiévale à Ayeneux  
15.15 : Koffie/café/Kaffee  
15.45 : Siebrand, Le château de Trazegnies à Courcelles  
16.00 : Plumier-Torfs/Plumier/Dupont, L'ancienne abbaye de Gembloux  
16.15 : Vanmechelen/Mees/Robinet/Plumier, Evolution du bord de Meuse au *Grognon* à Namur  
16.45 : Malevez/Mees/Plumier/Robinet/Vanmechelen, Sépultures du Haut Moyen Age au confluent namurois

#### Zaterdag/Samedi/Samstag 17/03/2001

- 09.00 : Onthaal/Accueil/ Empfang  
09.30 : Vanmechelen/Defgnée/Bertrand/Lefert, Ferme seigneuriale de Haillot (Ohey)  
09.45 : Hendriks, De stadsmuur van Dordrecht  
10.15 : Van den Eynde, Postmiddeleeuwse militaria in Breda  
10.30 : Koffie/café/Kaffee  
11.00 : De Waele/Matthys/Siebrand, La ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville  
11.15 : Blaising, Yutz, les résidences de l'Ambanie  
11.45 : Blaising, Peltre, rocade Sud de Metz

#### Lunch

- 13.45 : Degraeve, De eerste stadsomwalling van Brussel - Nieuwe ontdekkingen aan de Treurenberg  
14.00 : Demeter, Chronique de l'archéologie bruxelloise  
14.30 : Verzwymelen/Young, Walhain-Saint-Paul : basse cour du château  
14.45 : Willems, Boussu : accès, limites et fonctions des étendues d'eau autour du château  
15.30 : Visites des expositions "Châteaux sous la Loupe" et "La bourse et la vie" à l'Espace archéologique Saint-Pierre (Château des Comtes - Citadelle). Réception / Bezoek aan de tentoonstellingen "Kasteel in de kijker" en "Mens en beurs" in de "Espace archéologique Saint-Pierre" (Château des Comtes - Citadelle). Receptie / Besuch an die Ausstellungen "Châteaux sous la Loupe" und "La bourse et la vie" in die "Espace archéologique Saint-Pierre" (Château des Comtes - Zitadelle). Empfang.

**Archaeologia Mediaevalis**

**p.a. Hertogenweg, 16,**

**B - 3080 TERVUREN**

**Tel. : 00-32-(0)2-3050093; e-mail : johnny.de.meulemeester@pandora.be**

---

**Commande de chroniques / Bestelling van kronieken *Archaeologia Mediaevalis* :**

**Mme F. Hubert, Direction de l'Archéologie, 1, Rue des Brigades d'Irlande, 5000-Namur.**

**200,- BEF (par n°/per nr)**

**2500,- BEF (volledige reeks/collection complète 1978-2200 + index)**

**en na storting op / et après virement sur le**

**n° de compte / rekening nr : 068-0681090-80 (Crédit Communal / Gemeentekrediet)**